



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

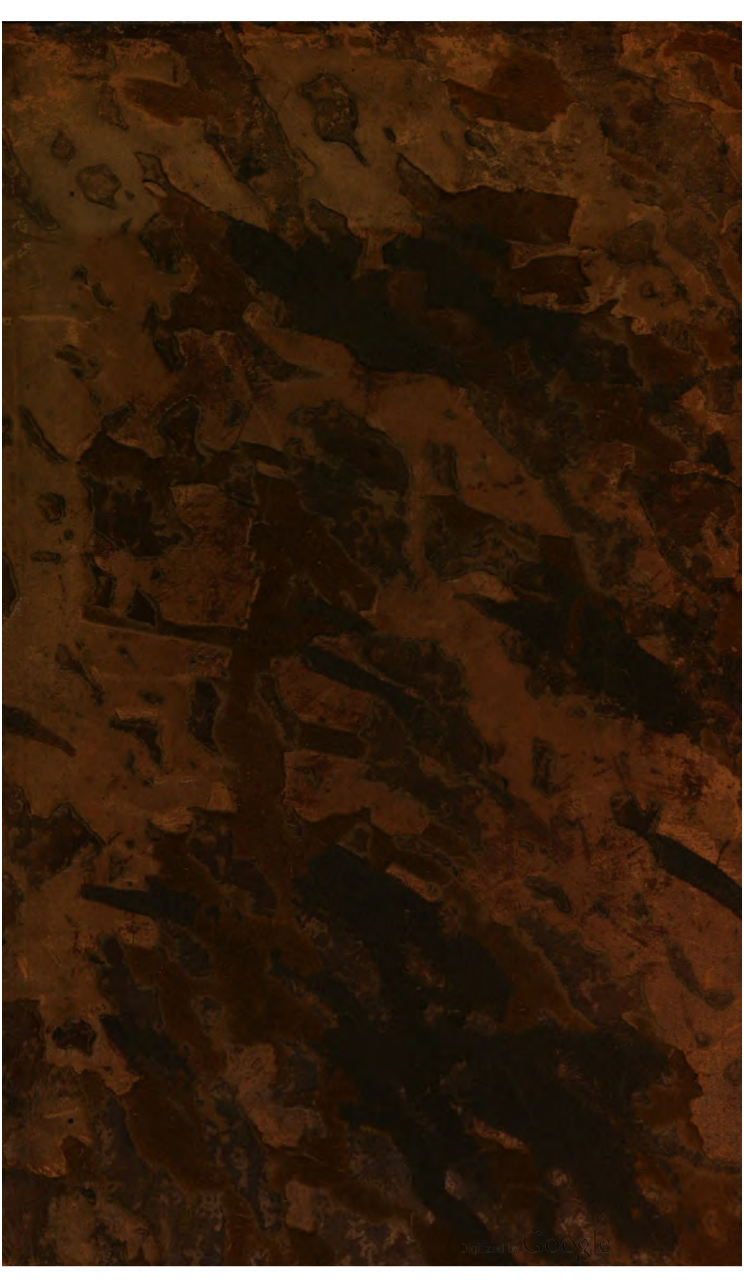
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







~~097~~
28

BE 746/
72

ŒUVRES DU COMTE ALGAROTTI.

Dulces ante omnia Musæ.

TRADUIT DE L'ITALIEN.



VOLUME VII.

A B E R L I N,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1 7 7 2.

12 AUGUST 1954
RECEIVED
YANBAND - 02

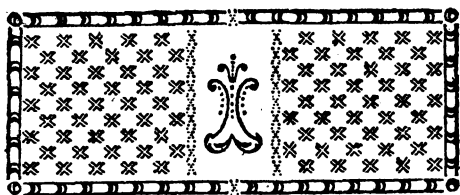
LE CONGRÈS
DE CYTHÈRE.

AVEC LE JUGEMENT DE L'AMOUR
SUR CE CONGRÈS.

Calamo ludimus.

Volume VII.

A 2



A CARITÉE.

*C'est à vous , aimable Caritée,
que je consacre ce petit ouvrage.
J'entrepris de l'écrire dans ces temps
heureux où un destin plus favorable*

*me permettoit de vous voir & de
vous entendre. J'y parle des mo-
yens d'aimer; c'est de vous qu'on
doit apprendre l'art de plaire.*





LE CONGRÈS DE CYTHÈRE.



Nous n'étions pas encore fort avancés dans ce siècle, lorsque les plus brillantes contrées de l'Europe se trouvèrent pendant quelque temps privées de la présence de l'Amour. On ne le voyoit plus aller se loger dans deux beaux yeux, & de là décocher ses traits, & épuiser son carquois. Les amans ne soupiroient plus que par habitude, ou par le souvenir de leurs anciennes blessures. Tout étoit dans un état de langueur que bien des gens

8 L E C O N G R È S

peuvent encore se rappeler. On jugeoit différemment de cette étrange singularité. Les uns s'imaginoient que l'Amour offensé, & méditant quelque agréable vengeance, fe tenoit caché ; mais comment deviner le lieu de l'embuscade ? D'autres prétendoient qu'accablé de sommeil à la représentation d'un Drame, ou à une séance publique de quelque Académie, il étoit encore dans les bras de Morphée. D'autres le disoient occupé à porter le trouble & la confusion dans les Conseils des Rois, ou à fournir le sujet d'un Madrigal ou d'une Églogue. Les esprits les plus spéculatifs soutenoient que retiré du monde, avec une nouvelle Psyché, il s'enivroit avec elle de ce Nectar délicieux dont il verse, de temps en temps, quelque goutte aux misérables mortels.

Mais que l'homme est aveugle, & que ses jugemens s'éloignent du vrai, surtout quand d'un œil trop curieux il cherche à pénétrer les secrets des Dieux ! Ce n'étoit ni le désir de la vengeance, ni la douceur du sommeil, ni le séjour tumultueux des palais des Rois, ni les charmes tranquilles d'une humble chaumière qui nous déroboit

l'Amour; une affaire bien plus importante l'occupoit tout entier; un intérêt d'état retenoit le Dieu du plaisir dans l'île de Cythère, située au milieu des ondes de la mer qui s'étend entre le Péloponnèse & les montagnes qui bordent la Crète. Il s'étoit élevé depuis peu entre quelques nations de l'Europe une grande dispute, hérissée de difficultés, & qu'il n'appartenoit qu'à l'Amour de finir. Il y révoit, seul & concentré en lui-même: son front qui répand par tout la joie, étoit couvert d'un sombre nuage. Jamais cette île ne l'avoit vu si pensif; pas même lorsqu'avec sa mère il pesoit les destinées de l'Empire Romain. Il avoit paru moins affligé, lorsque piqué par le serpent ailé d'Anacréon, il vint se jeter dans le sein de la Déesse. Il examina tous les partis qu'il pouvoit prendre; à peine en avoit-il embrassé un, qu'il le rejetait, sans savoir à quoi se fixer. Dans cette incertitude, il résolut, avant de rien déterminer, d'assembler son Conseil, & d'y mettre la chose en délibération; ce qu'il n'a coutume de faire que très-rarement, & dans des cas presque désespérés.

Il fit donc appeller l'Espérance, Déesse aimable, au regard serein & careffant, dont la douce haleine conserve la vie aux plus malheureux ; elle porte toujours avec elle un vase rempli d'une manne céleste qui flatte tous les goûts, & sert de panacée à tous les maux. Il appella l'Audace, qui n'est pas moins aimable que pétulante, qui plaît aux belles dans le temps même qu'elle paroît les offenser, & qui ne perd jamais l'occasion de vue : alors elle tenoit à la main un toupet de cheveux qu'elle venoit d'arracher à la Fortune. La noire Jalousie n'ose fouiller de sa présence les lieux qu'habite l'Amour : triste Divinité qui ne se nourrit que de soupçons, qui empoisonne tous les plaisirs, digne d'être reléguée à jamais, avec l'Envie sa compagne, sur les lugubres rivages du Cocyte, & d'y être son propre vautour. Ainsi, quoiqu'elle ne règne que trop dans le cœur des amans, elle ne fut point appelée au Conseil. Il ne fut pas besoin d'y inviter la Volupté, qui suit constamment les traces de l'Amour. On la reconnoissoit à ses lèvres vermeilles & un peu enflées, à ses dents qui font

bonte à l'ivoire le plus beau, à son petit front, & à ses yeux noirs. Ses cheveux de la même couleur, légèrement parfumés d'essences, étoient en partie galamment noués, & en partie flottoient avec négligence sur son épaule gauche: belle sans le secours de l'art, la finesse de ses habits laissoit apercevoir une partie des grâces répandues sur toute sa personne. Sa ceinture étoit celle de Vénus même. Sans collier, sans pierreries, elle portoit simplement au doigt une cornaline, sur laquelle un des plus habiles artistes de la Grèce avoit gravé les têtes de Jules César & d'Aristippe. Ce furent là les conseillers de l'Amour, & il y joignit comme ministres subalternes, les Ris & les Jeux, pères de l'urbanité Romaine, & du sel Attique.

Le Conseil assemblé, l'Amour parla avec ces grâces dont il assaisonne tout ce qu'il dit, & que la bouche d'un mortel ne sauroit exprimer. Il commença par protester que de toutes les parties du monde, l'Europe étoit celle qu'il avoit le plus de raison de chérir; qu'en Asie on s'étoit formé de faux Systèmes; que l'Amérique nous

avoit envoyé des fléaux terribles, & que les richesses de ces deux vastes contrées étoient la source des désordres qui désolent l'Empire amoureux; que l'Afrique, autrefois le centre de la politesse, & de la plus fine galanterie, paroissoit - être aujourd'hui moins un séjour fait pour des hommes que le repaire des bêtes féroces: que l'Europe, placée sous un ciel heureux, & féconde en beaux génies, avoit toujours été la patrie des grâces & des talens. Dans ces siècles fortunés, ajouta-t-il, où elle reposoit sous les ailes de l'aigle Romaine, elle ne formoit qu'un seul empire, elle parloit une même langue, elle rendoit par-tout le même culte à l'Amour. Les mêmes rites qu'on observoit au Capitole, lorsqu'on y offroit des sacrifices à l'Amour, étoient religieusement suivis dans la Grèce, dans la froide Germanie, dans l'Espagne, & jusques dans l'île de Thulé. Mais aujourd'hui, chez les diverses nations de l'Europe, la méthode d'aimer est aussi différente que le sont leurs langues, la forme de leurs gouvernemens, leurs manières de vivre. L'une voudroit ne faire des sentimens du

cœur qu'un pur objet de l'esprit; l'autre prétend les assujettir au caprices de la mode; une troisième paroît confondre les appétits sensuels & grossiers avec les transports les plus délicats de la volupté. Chacune condamne avec chaleur l'opinion des autres, & soutient la sienne comme la seule vraie, la seule qu'on doit suivre: chacune proscriit les auteurs qu'elle croit lui être contraires, & n'adopte que ceux qui lui sont favorables, ne regarde qu'eux comme vraiment classiques en matière d'amour. Elles couvrent la cruelle animosité qu'elles ont les unes contre les autres, sous le voile apparent du zèle qu'elles affectent pour le culte légitime qui m'est dû. Cette nouvelle guerre qui s'allume contre moi, continua-t-il, n'est suscitée & fomentée que par le babil & les tracasseries de la Raison, que j'ai vaincue, & traitée tant de fois avec le dernier mépris, & qu'un ancien usage me fait regarder comme ma plus implacable ennemie. Persuadée de l'impossibilité d'empêcher les hommes d'aimer, quoiqu'elle ait mille fois prêché que les lois de l'Amour sont dures & gênantes, qu'il n'of-

fre que beaucoup d'absynthe caché sous un peu de miel, que ses plaisirs sont passagers, & ses maux durables; persuadée, dis-je, qu'avec toutes ces vieilles rêveries elle ne peut renverser mon empire, elle s'est avisée d'en troubler la paix, & d'y répandre la confusion. Elle n'a que trop réussi par des questions qu'elle a fait naître sur la manière d'aimer, par des querelles suscitées entre les personnes les plus aimables, querelles plus violentes que ne sont celles de ses philosophes, & de ses autres pédans.

Or, quoique mon empire ait des fondemens d'une tout autre durée que les empires du monde, & qu'il brave la force & la ruse des hommes; j'ai cependant ouï dire que les divisions, & la diversité des Sectes furent toujours pernicieuses aux états, & que la principale vertu d'un souverain est de conserver parmi ses sujets l'unité de sentimens. Ainsi mon intention est que le Conseil que j'ai assemblé, cherche les moyens propres à confondre pour toujours les machinations de la Raison notre commune ennemie, & de réunir les esprits & les cœurs que ces disputes ont divisés. Il s'a-

git donc de remédier aux troubles préſens, & de prévenir les défordres encore plus grands qui pourroient les ſuivre. Il faut travailler, autant que les circonſtances le permettent, à ramener l'état à ſes premiers principes, dont il s'eſt ſi malheureusement écarté. Qu'il ne reſte dans mon royaume d'autres guerres que ces doux & aimables débats, plus chers & plus charmans que la paix, & qui contribuent à accroître la félicité de mes véritables ſujets.

L'Amour, peu accoutumé à de ſi longs diſcours, avoit été obligé de s'arrêter plus d'une fois, & de reprendre haleine : on ſait aſſez que ſa coutume eſt de ſ'exprimer par des mots entrecoupés, & ſouvent même par ce ſilence plus éloquent, & plus perſuaſif que les plus belles harangues.

L'aſſemblée ainſi informée des volontés du Dieu, les avis ſe trouverent fort partagés. Les uns croyoient qu'il valoit mieux diſſimuler le mal ; les autres qu'il falloit le heurter de front ; d'autres encore qu'il ne falloit point y faire attention. Quelques-uns, mais en petit nombre, propoſèrent d'avoir recours à l'oracle d'Ama-

thonte ou de Gnide; ce qui excita l'indignation de l'Amour. On raisonna beaucoup, on fit des discours prolixes, interrompus plus d'une fois par le rire indiscret des Jeux folâtres, par des chansons que l'Audace frédonnoit entre les dents; par l'impatience même de l'Amour, & par le caquet impitoyable de l'assemblée, où souvent tout le monde parloit à la fois.

Enfin l'avis de la Volupté prévalut. Elle dit qu'avant de chercher un remède, il falloit bien approfondir la nature du mal; qu'il étoit à propos de convoquer à Cythère un Congrès où seroient invitées diverses nations; qu'on y examineroit avec soin, & qu'on y discuteroit à fond l'importante matière qui faisoit le juste sujet des inquiétudes de l'Amour; que d'ailleurs il suffisoit d'entendre les raisons des nations de l'Europe les plus intéressées à la dispute, celles qui affectant le plus de singularité dans la manière de traiter les affaires de cœur, servoient d'exemple aux autres peuples; que par préférence aux hommes, on devoit donner audience aux femmes, comme mieux initiées dans les mystères amoureux; que ces

ces Ambassadrices exposeroient clairement leurs différens Systèmes, & le sujet de tant de débats; que cette discussion se feroit en présence de l'Amour, qui décideroit ensuite, & prendroit le parti le plus sûr pour le bien de son empire, & celui du monde.

On applaudit à la Volupté, & dans l'instant on dépêcha les Jeux & les Ris, que nous appellons petits Amours, pour notifier aux mortels la volonté du Dieu. Le plus lest & le plus agile de tous se rendit à tire d'aile à Paris, où il s'étoit trouvé plus d'une fois à ces soupers fins où le mouffieux Champagne enfante d'heureuses saillies & des contes plaisans. Un autre, un peu moins vif & moins folâtre, passa en Angleterre, où peu s'en fallut qu'offusqué par la fumée il ne s'égirât dans la foule des habitans de Londres. Un des plus alertes, mais moitié sérieux & moitié enjoué, vola vers l'Italie, où il seroit descendu bien plutôt, si charmé de la beauté variée du pays il n'avoit de temps en temps rallenti son vol. Dès qu'on eut appris l'arrivée de ces messagers, & les ordres dont ils étoient porteurs, il n'y eut point

Volume VII.

B

de Dame qui n'aspirât à l'honneur d'être nommée ambassadrice à Cythère, point de moyen qu'elle n'employât pour parvenir à son but. Rien ne fut oublié; discours étudiés & flatteurs; louanges prodiguées en face, & changées en médisances dès qu'on a tourné le dos; paroles données & non tenues; pratiques sourdes, trames secrètes, enfin des intrigues de toute espèce.

En France, les yeux furent bientôt fixés sur Madame de Jasy, & elle méritoit ce choix. Personne ne jugeoit mieux de la délicatesse d'un souper, & de l'élégance d'un ajustement. Elle possédoit supérieurement l'esprit du beau monde. On admiroit son adresse à annoncer elle-même ses conquêtes, supposé que ses nouveaux amans se piquassent de trop de discrétion.

Après quelques légères altercations, l'Angleterre se détermina en faveur de Mylady Gravely, Dame de beaucoup de lecture & d'un jugement solide. Sans parler de la grâce qu'elle avoit à servir le thé, personne ne pouvoit lui disputer l'avantage de faire jouer l'éventail, & de tousser à propos.

En Italie il fallut plus de manèges & d'intrigues. Les personnes du bel air se partageoient en deux factions très-opposées l'une à l'autre. La première, asservie aux usages modernes des ultramontains, affectoit en toutes choses d'en adopter l'air & les manières, & se faisoit même honneur de parler les langues étrangères. L'autre, au contraire, condamnoit tout ce qui n'étoit pas Italien, excepté peut-être le goût de habillement : hautement déclarée pour le langage & les sentimens des anciens, elle ne vouloit rien innover, & soutenoit de tout son pouvoir la gloire de la patrie. Enfin, par un heureux coup du ciel, le meilleur parti triompha, & après de grandes contestations Madame Béatrix l'emporta sur toutes ses concurrentes. Ce qui réunit les suffrages en sa faveur, fut la parfaite connoissance qu'elle avoit de la doctrine amoureuse des vieux écrivains, & sa grande habileté à repaître de vent ses adorateurs, & dans un besoin extrême à les contenter par quelques vieux rubans, ou par des fleurs à demi fanées.

Les trois Dames à qui l'on venoit de confier les intérêts de leurs nations dans une affaire si grave, se mirent aussitôt en chemin. A peine la Gazette de Londres dit-elle un mot du départ de Mylady Gravelly. Paris ne s'aperçut point de l'absence de Madame de Jasy. En Italie on s'empressa de faire imprimer un recueil de Sonnets sur celle de Madame Béatrix. Les campagnes étoient désertes, les fleurs fêchoient sur leur tige, le monde privé de sa lumière languissoit dans une nuit profonde, les amans n'avoient plus de guide qui les conduisit dans les obscurs & tortueux sentiers de la vie.

L'île de Cythère offrit un spectacle charmant le jour de l'arrivée des trois Dames. Jamais elle ne parut plus riante, si ce n'est peut-être la première fois que la mère d'Amour aborda sur ses rivages fleuris. Le ciel étoit plus serein & plus brillant qu'à l'ordinaire: un doux Zéphire, qui portoit avec lui le parfum des fleurs & des herbes que produit cette heureuse terre, souffloit légèrement sur la surface de la mer. Jamais les tourterelles, qui ché-

risent si fort le séjour de cette île, ne poussèrent de plus tendres gémissemens: tous les animaux suivoient le doux penchant d'aimer: tout se ressentoit de la présence du Dieu, & le cœur des belles avoit perdu la force de résister aux entreprises des amans. Les galeries autour du temple de l'Amour, qui du haut d'un agréable coteau domine sur la mer, & sur la campagne, étoient galamment ornées de festons, & remplies d'un peuple nombreux.

My lady Gravely avoit une robe de moire d'un beau blanc argenté, à manches larges & courtes: son corps de jupe étoit si étroit qu'elle y paroïssoit emprisonnée, son tablier de la dernière finesse. Sa coiffure étoit de figure pyramidale. Pour toute compagnie, elle n'avoit que son frère, jeune homme qui pendant tout le trajet étoit tenu à l'écart, occupé à la lecture du Tacite de Gordon, & du Voyage de la Grèce par Spon, & qui sur toute chose, avant que d'aborder à Cythère, auroit voulu visiter le promontoire d'Actium & les ruines de Nicopolis.

22 L E C O N G R È S

Madame de Jasy avoit mis tant de fard, & étoit si enhuinée que les habitants de Cythère se la montroient comme une chose extraordinaire. Elle sentoit l'eau de Lavande, & les parfums. Son Andrienne, ouverte par devant, étoit d'un taffetas couleur de paille, & artistement brodée à petites fleurs d'argent. Sa jupe assez courte laissoit voir une partie de la jambe la mieux tournée qu'on ait vu en France depuis Gabrielle d'Étrées. Elle avoit à ses côtés trois ou quatre petits-maîtres: elle appuyoit sa main sur le bras de l'un, sourioit à l'autre, & faisoit des mines au troisième. Ils marchaient en cadence, & de temps en temps frisoient des entrechâts. A mesure qu'en avançant ils découvroient les beautés délicieuses de l'île, ils ne manquoient pas de leur opposer celles de Bagnolet & de Marli. Ils en vinrent même jusqu'à trouver les habitants de Cythère étrangers dans leur propre pays.

Le panier de Madame Béatrix étoit au moins de deux pieds plus grand que celui de Madame de Jasy. Sa coiffure à plusieurs étages étoit surchargée des plus riches

rubans. Les pierreries couvroient à demi les cheveux mis en boucles avec l'art le plus étudié. Malgré ces ornemens bizarres & superflus, elle ne laissoit pas d'être belle. Une foule de Soupirans qui l'accompagnoient, marchoient les uns devant, les autres à sa suite, & tous envioient le sort de celui qu'elle avoit admis à l'honneur de lui donner la main. On voyoit parmi eux un galant septuagénaire, parfumé d'essences, qui se redressoit en marchant. Il tenoit d'une main une petite canne, & de l'autre une paire de gants que la Dame avoit daigné lui confier.

La chose fut réglée de manière que les Dames entrèrent dans le temple, aussitôt que le Dieu, suivi de toute sa cour, y eut pris sa place. Il étoit assis sur un siège d'or jeté par Myron; & sa beauté l'emportoit de beaucoup sur tout ce qu'avoit pu imaginer Praxitèle. Les Dames se prosternèrent devant lui: elles n'oublièrent pas, en même temps, de jeter l'une sur l'autre un coup d'œil furtif, & de s'examiner à la dérobée: il ne leur fallut qu'un instant pour parcourir leur ajustement réciproque,

leur air, les traits de leur visage, & d'en remarquer les défauts. Ensuite, autant qu'on-en peut juger sur les apparences, elles s'entre-saluèrent avec un souris gracieux, & gardèrent le silence. Les hommes qui avoient suivi les Dames, auroient fort souhaité d'être témoins de la Conférence; mais on les fit sortir du temple, & on les conduisit dans une salle prochaine, qui retentissoit des sons harmonieux de la musique la plus douce. On avoit peint sur les murs le triomphe de l'Amour, & l'artiste avoit si bien réussi qu'on admiroit dans son ouvrage la noblesse de Paul Véronèse, la grâce de Raphaël, & le coloris magique du Titien.

Dès qu'ils furent sortis du temple, les Dames se placèrent vis-à-vis de l'Amour sur trois Sofas commodes qu'on avoit préparés pour elles. La Volupté, se tournant vers elles, les regarda d'un œil gracieux, & leur dit, que si l'ambition, qui le plus souvent n'est qu'un caprice enfanté dans l'imagination des hommes, peut désunir les différens peuples, & les porter à se faire la guerre; ils doivent au moins être

d'accord dans le système du plaisir, & n'écouter que ce sentiment que la Nature a gravé dans tous les cœurs, sentiment qui seul est le lien & l'ame de l'univers: que l'Amour vouloit rendre la paix à la terre; qu'elles ne pouvoient pas raisonnablement se refuser à un projet si utile, auquel elles étoient en état de contribuer, en exposant avec fidélité les diverses opinions qui partageoient l'Europe, & en attendant avec respect & soumission la suprême volonté du Dieu; que l'autorité de celui qui avoit convoqué ce Congrès, faisoit présumer qu'il ne seroit pas infructueux, comme tant d'autres; qu'à l'heureuse physiologie, & aux manières charmantes des Ambassadrices, on reconnoissoit le jugement délicat des nations qui habitoient les aimables contrées de France, d'Angleterre, & d'Italie; & que ce choix étoit une preuve du soin qu'elles avoient de leur gloire.

A ces mots, nos trois Dames sentirent une agitation comparable peut-être à celle qu'éprouvèrent autrefois les trois Déeses sur le mont Ida. S'il ne s'agissoit pas entre les Ambassadrices du prix de la beauté,

elles avoient à se disputer l'avantage de l'esprit, qui l'emporte de beaucoup sur les charmes du corps, puisqu'une femme spirituelle est infiniment au dessus d'une belle femme. D'ailleurs, c'étoit d'elles que dépendoient l'intérêt & l'honneur des trois nations les plus polies de l'Europe.

Pour prévenir toute contestation entre les Dames, on jugea à propos de remettre au sort le soin de décider qui parleroit la première. On écrivit leurs trois noms sur autant de billets, que la Volupté jeta elle-même dans une petite urne : un petit Amour remua cette urne : ensuite un autre de ces enfans ailés y mit la main. Le premier nom qu'il en tira, fut celui de Mylady Gravely, le second celui de Madame de Jasy, & le dernier à sortir fut celui de Madame Béatrix. Mylady, après s'être un peu recueillie, commença en ces termes :

Puissante Divinité, qui exercez un empire absolu dans tout l'univers, excepté peut-être dans ma patrie, qui paroît s'être soustraite à vos lois ! Je sens bien que devant cette auguste assemblée, on ne de-

vroit parler que de choses agréables ; mais mon cœur est pénétré d'une trop vive affliction. O ma chère patrie ! ô Ile vraiment malheureuse ! non , parce que le Soleil ne la favorise guères de ses rayons bienfaisans, mais parce qu'elle semble privée des douces & bénignes influences de l'Amour. Il est inouï parmi nous que l'homme forme une agréable société avec le beau-sexe , qu'il ait de la déférence pour nos opinions, de la complaisance pour nos volontés & nos penchans, qui pourtant sont nés avec nous, & sont perfectionnés ensuite par cet art dont un amour bien réglé de nous-mêmes est la boussole. Si la galanterie est le véritable thermomètre pour apprécier la politesse d'une nation, je ne fais que penser de la nôtre, ni de quel nom l'appeller. Ce que je n'ignore pas, c'est que nous sommes condamnées à passer à la campagne la plus grande partie de l'année, à côté d'un mari froid & taciturne : là se renouvelle tous les jours pour nous le cruel supplice de Mézence, qui faisoit mourir les vivans dans les embrassemens des morts. Au milieu même de Londres, nous ne nous trouvons pas

plus heureuses; nous y éprouvons le sort de l'infortuné Tantale, nous y voyons des hommes qui nous fuyent & nous échappent. Il est vrai qu'ils paroissent quelquefois à nos veillées; mais dès qu'ils ont pris le thé avec nous, ils nous abandonnent pour faire bande à part, & nous voilà tristement réduites à une partie de Whisk, & à passer presque toute la nuit autour d'une table dans un ennuyeux vis-à-vis. Nous nous consumons en desirs secrets & inutiles, tandis que les hommes disputent sur les affaires publiques; & dans le même temps que nous méditons la conquête d'un cœur, ils s'occupent des moyens de déplacer un ministre. Les progrès du Commerce, l'empire de la Mer, l'équilibre de l'Europe sont pour eux une source inépuisable de discussions & de débats. L'arrivée de la charmante Myladi Cè...e...try n'est pas même capable de suspendre la violence de ces orageuses contestations.

A table, notre condition n'est pas meilleure. Chargées d'en faire les honneurs, nos époux paroissent moins flattés de la délicatesse des mets que nous leur

servons, que du plaisir de ruminer leur indigeste politique, sans pourtant cesser de manger.

Pour peu que l'on ait de connoissance de notre île, on fait que le vent le plus incommode, & le plus à craindre pour nous, est celui d'Orient. Redoublant au mois de Novembre ses effets les plus cruels, il fait enfler la rate aux hypocondriaques, couvre l'esprit des nuages les plus épais, & nous apporte sur ses ailes le plus insupportable de tous les maux, l'Ennui. Ce vent ennemi ne souffle pas plutôt dans nos climats, que vous voyez l'Anglois taciturne & rêveur, à charge à lui même, inaccessible à tout le monde, & aussi isolé que sa patrie.

Hélas, grand Dieu, ce vent ne finit jamais pour nous. La tristesse marche toujours avec nous : compagne inséparable, elle monte en croupe lorsque nous allons à cheval dans le Parc ; elle se promène avec nous à Vaux-hall, dans ces lieux enchantés qui sembleroient faits pour nous retracer l'image de Cythère. . . Vous en dirai-je d'avantage ? elle nous suit jusques dans

nos bals, & dans nos fêtes. La cadence, & la légèreté des mouvemens de ceux qui dansent avec nous, inspire la joie ; mais le triste ennui est peint sur leur visage.

Que nous importe que l'industrie & le commerce aient attiré dans notre île une grande partie des richesses du Brésil & du Pérou, si on n'y transporte point la politesse & la fine galanterie de l'Europe civilisée ? Quel intérêt avons nous qu'un nouveau Jason, après avoir fait le tour du monde, ait apporté dans sa patrie une autre toison d'or, si un nouveau Thésée ne va pas chercher dans les contrées voisines des sentimens & des usages qui nous conviendroient si fort ? Que sert enfin aux Anglois de posséder les langues des Cicéron & des Démosthène, de faire passer dans la leur l'éloquence de ces grands hommes, s'ils gardent un morne silence dans les occasions où il seroit le plus nécessaire de parler ? C'est des Anglois que les autres peuples ont appris l'économie du corps humain, l'anatomie de l'ame qui nous vivifie ; c'est d'eux qu'ils savent quelle est la figure de la Terre que nous ha-

bitons, la route que tiennent les planètes, & jusques à celle des comètes, qui, ainsi que nous, tournent autour du Soleil. Mais ces profonds spéculateurs ignorent ou négligent la science à laquelle ils devroient principalement s'adonner. Ils semblent ne pas même se douter que l'amour est le lien qui unit les cœurs, l'unique source des plaisirs de ce monde, la véritable liqueur cardiaque, le miel céleste que les Dieux accordent aux hommes pour leur faire digérer les amertumes de la vie.

Si nous sommes réduites à ce triste état, c'est à nos Catons, à nos Satrapes, ennemis jurés de nos charmes, que nous en avons l'obligation. Ils ne cessent de prêcher à la jeunesse que faire la cour aux Dames, c'est s'avilir, c'est énerver son courage; que la rigidité des mœurs est le *Palladium* de la Liberté, & de notre constitution politique; qu'il est honteux à un cœur Anglois de former des pensées, d'avoir des désirs qui soient au-dessous de la grandeur Romaine. Il résulte de ces beaux discours, que ceux de nos jeunes gens qui dans leurs voyages ont pris quelque lé-

gère teinture de galanterie étrangère , de crainte d'en rapporter les moindres traces à Londres, s'en lavent, & s'en purifient à Calais, dans les eaux du Détroit Britannique. Ainsi cette férocité de mœurs qu'on nous reproche depuis si longtemps, ne fait qu'augmenter, & jeter de plus profondes racines.

Que si par hazard quelqu'un de ces jeunes gens, au mépris des déclamations des barbons, s'avisait, dans nos veillées, ou dans nos bals, de faire le galant, & de nous en conter, & que nous fussions assez folles pour prêter l'oreille à ses sornettes; nous ne tarderions pas à en être les dupes. Leur flamme se dissipe bientôt, & se perd en fumée. A peine s'élève-t-il dans leur cœur un tendre sentiment, que le même instant qui l'a vu naître, le voit aussi s'évanouir: & le feu que la vue de Sulpicie avoit allumé, ces amans éphémères vont l'éteindre dans les bras de Pyrrha.

A ces mots Mylady ne put cacher son trouble. Elle s'arrêta un moment, & tira de sa poche un flacon de sel d'Angleterre; qu'elle

qu'elle porta au nez trois ou quatre fois. Ensuite elle continua ainsi :

Faut-il, hélas, puissante Divinité, que je me voie indispensablement obligée de dire une chose que je couvrirois du voile d'un silence éternel, si elle étoit moins contraire à vos intérêts, & à votre gloire ? Il est à Londres un vaste quartier, autrefois l'asile de la Vertu, à laquelle la piété de nos pères l'avoit consacré ; c'est aujourd'hui le repaire de femmes abominables, qui font de vos faveurs le trafic le plus infame, & qui au milieu des désordres tumultueux que le vin excite, profanent, avec un affreux scandale, vos mystères les plus sacrés. C'est là que nos jeunes gens, transfuges des compagnies honnêtes, vont passer les nuits dans la plus horrible débauché, & qu'avec des vins frelatés ils boivent, à longs traits, l'oubli du vrai culte de l'Amour. Le Soleil, venant éclairer le monde, les voit chancelans, pâles, défigurés, & portant sur leurs visages les marques les moins équivoques de leurs Orgies nocturnes. Pour justifier leur conduite, & exalter leurs prouesses, ils osent alléguer je ne sais quels mots de

Volume VII.

C

Caton, qu'ils qualifient de maximes divines, & qui de ces lieux de prostitution font un temple respectable. Ils citent aussi des passages d'Horace, leur poëte favori, passages qui font frémir les oreilles chastes. Il ne nous reste plus aujourd'hui que de voir ces femmes criminelles réunies en corps de République, dont un nouveau Platon vient déjà de dicter les lois, & de trouver dans nos grandes places les Flora & les Phryné représentées en marbre; comme on les vit autrefois à Rome & dans la Grèce; lorsque la corruption des mœurs, & la dissolution étoient montées à leur plus haut période.

Les tristes regrets qui accompagnent les fruits cuifans de ces Orgies, devoient naturellement ramener au vrai culte cette multitude de martyrs du faux culte. Nous nous flattions même de voir rentrer dans la bonne voie ceux qui avoient eu le malheur d'en sortir; nous espérons que leur exemple serviroit de leçon aux autres. Mais jusqu'où ne va pas la malice de l'homme? Ils ont trouvé le moyen d'affronter les périls sans aucun risque, comme Minerve,

couverte de son Égide, se trouvoit en sûreté au milieu des combats les plus sanglans. L'impunité fait qu'ils pouffent leurs désordres jusqu'aux derniers excès, & le Crime triomphe.

Combien de fois n'ai-je pas vu nos anciennes Ladys se rappeler, avec une secrète complaisance, les jours heureux du règne de Charles II ? Notre nation étoit respectée au dehors, & puissante au dedans; personne n'avoit encore pensé à altérer la pureté de votre culte. Les dernières années du règne d'Anne sont la triste époque de la décadence de la vraie galanterie, & de celle de l'état. Les hauts faits de Marlborough ne sont plus pour nous qu'une vieille histoire, & la *Boucle de cheveux* enlevée à Bérénice qu'une image des belles manières qui régnoient dans ces temps fortunés: nous ne les pouvons regarder que comme les autres peuples regardent les descriptions du Siècle d'or.

Quand verrons-nous la lumière percer ce ténébreux Chaos? Quand verrons-nous le jour dissiper le nuage obscur dont nous sommes environnés? Quand sera-ce,

Ô grande Divinité, que vos douces attractions se feront sentir sous notre ciel, & que nous aurons part à vos faveurs? Daignez jeter un œil de pitié sur l'aveugle nonchalance des Anglois dans la plus importante de toutes les affaires. Lancez vos carreaux sur ces femmes coupables qui osent profaner vos mystères, & sont la cause de mille maux. Ou plutôt, employez ce pouvoir doux, mais irrésistible, qui est le plus précieux de vos attributs, pour éclairer les esprits, & ramollir la dureté des cœurs Anglois. Ramenez-les à des pensées plus conformes au bonheur de la Société civile : rétablissez parmi nous votre culte légitime. Ce sera alors que notre île pourra véritablement être mise au nombre des îles fortunées. Mais s'ils se refusoient aux lois que vous prescrirez; s'ils se faisoient une fausse gloire de persister dans leurs erreurs; s'ils s'obstinoient à vivre séparés du reste de l'univers, & à ne pas reconnoître votre empire: faites leur éprouver les rigoureux effets de votre justice; qu'ils sentent tout le poids de votre indignation. Souvenez vous que dissimuler les crimes, &

temporiser mal à propos, n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas assez de force pour se faire obéir.

Mylady se tut à ces mots; & peut-être lui seroit-il échappé quelques larmes, si la fermeté naturelle aux femmes Angloises ne les eût pas arrêtées sur ses paupières. Mais Madame de Jasy, qui attendoit avec une impatience mortelle, que Mylady eût achevé, fit une révérence de guingois, & grasseyant un peu en femme du bel air, commença son discours de la manière suivante :

Je connoissois déjà toutes les obligations que j'avois au destin propice, pour m'avoir fait naître dans le beau pays de France. Mais à présent que je viens d'entendre les justes plaintes que Mylady fait de sa patrie, je comprends plus que jamais quel est l'excès de mon bonheur. Je comprends, aimable Divinité, que vous nous avez réservé vos traits les plus doux, & que nous sommes votre nation chérie. Je suis même persuadée que vous n'avez point eu d'autre but, en faisant assembler ici l'élite de l'Europe, que de décider plus solennellement que le culte que nous vous ren-

dons, est le plus conforme à votre goût ; & qu'ainsi que notre langue & nos modes, il doit être universellement adopté par toute la terre.

Mais oserai-je le dire ? Nous ne sommes pas tout à fait indignes de la flatteuse prédilection dont vous voulez bien nous honorer. En quelle langue, mieux que dans la nôtre, a-t-on écrit vos glorieuses Annales ? Ne réglez-vous pas sur notre scène ? notre Théâtre n'est-il pas l'école de la politesse & de l'amour ? Nos écrivains ne portent-ils pas vos louanges jusques chez les nations les plus reculées ? & n'étendent-ils pas au loin les bornes de votre empire ? Je ne parle pas de la délicatesse de nos soupers, où vous présidez toujours avec un nouveau plaisir, & qui sont en effet vos champs de victoire. N'est-ce pas nous qui avons banni de la galanterie tout ce qu'elle avoit d'incommode & d'embarrassant, comme nous avons exilé des bonnes compagnies les formalités ennuyeuses du cérémonial & de l'étiquette ? Nous avons relégué la contrainte & la gêne chez l'étranger, ou chez nos provinciaux qui li-

sont encore la Cassandre & l'Astrée. En un mot,

On ne vit qu'à Paris ; & l'on végète ailleurs.

N'étoit ce pas un beau spectacle, que ces heureux couples d'amans du temps passé, dont les fades entretiens ne finissoient point ? Grâce à leur tendre délicatesse ils ne faisoient que se quereller. Ce n'étoit que picoterie, qu'allarmes, que plaintes, que soupçons jaloux, triste effet de ces siècles Gothiques qui avoient établi un Parlement & des cours de Justice pour les amans. Les chaînes, les prisons, les morts métaphoriques, la guerre entre la raison & les sens ne sont plus que des expressions surannées de la Métaphysique amoureuse. Ce n'est pas là le langage du cœur :

*Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour disoit les vers que soupiroit Tibulle.*

Et pourquoi voudrions-nous multiplier les difficultés, & hérifier d'épines le doux art d'aimer, dans un siècle où les Sciences les plus abstraites se traitent avec une clarté qui les met à la portée de tout le monde ?

où la même main qui pince la lyre, manie aussi le compas, & où l'on voit Descartes & Newton, assis à la toilette d'une Marquise, la prendre pour juge de leurs systèmes?

C'est être bien mal avisé que de vouloir faire une subtile & scrupuleuse analyse des sentimens du cœur, que de peser exactement dans la balance les qualités des personnes qui ont l'heureux don de plaire, & de prétendre que la tendresse soit le fruit tardif de la réflexion. Infortunés, qui dans l'espoir d'un avenir incertain laissent échapper des bien réels & présents, & qui perdent à penser des jours destinés à jouir ! Ignorent-ils que l'amitié est lente dans ses progrès, & l'amour naturellement impétueux ? ne savent-ils pas qu'

Il est des nœuds secrets, qu'il est des sympathies,

*Dont par de doux rapports nos ames assorties
S'unissent l'une à l'autre, & se laissent charmer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer ?*

Est-il au monde une Dame assez intraitable, & assez asservie aux anciens usages,

pour ne pas changer de conduite & de sentiment à la troisième visite que lui rendroit à Paris un de nos hommes à la mode? Favori de Mars & de Vénus, Martin & Scheffing lui ont à l'envi communiqué leurs plus rares talens; les Grâces & Marcel l'ont instruit à régler tous les mouvemens du corps; Crébillon & les Muses ont formé son esprit. Inventeur de modes & d'expressions nouvelles, plaissant dans ses saillies & ses bons mots, personne n'a mieux saisi les ridicules. Il est l'arbitre des plaisirs, il fait les délices des soupers. Dites-nous vous même, Dieu d'amour, les plus fermes résolutions les réflexions les plus sages peuvent-elles tenir contre un homme si intéressant? Dites-le vous même, si vous qui êtes l'Amour, vous vous connoissez en amour.

D'ailleurs, les effets de notre condescendance doivent être un prix accordé au mérite, & non un tribut arraché à force de persécution.

Il est même avantageux pour nous de différer le moins qu'il est possible une condescendance qui nous conduit au bonheur.

Vous les connoissez, ô Amour, ces temples que loin du tumulte, & de la vue des profanes, vous ont élevés, autour de Paris ceux qui parmi nous passent pour être les modèles de la politesse & du bel-air ; ces temples que la molle Asie, & les arts de l'Europe ont pris, à l'envi, soin de décorer. C'est là, charmante Divinité, que vous avez des bosquets, des réduits, des Sofas, des autels de toute espèce. Dès que nos belles se sont montrées aux Tuilleries & à l'Opéra, & y ont reçu les hommages publics, précédées par le Mystère, couvertes du voile de la nuit, elles se rendent dans ces lieux de délices, pour vous y offrir leur encens, & leurs sacrifices secrets. La Volupté préside à ces beaux lieux ; elle invente, imagine, s'occupe à varier les plaisirs, à étendre votre culte, & à le faire chérir. C'est là, grand Dieu, qu'on vous couronne sans cesse de nouvelles roses, & toujours de roses sans épines.

Je fais bien que nos amans ne se piquent pas de beaucoup de discrétion, & qu'ils regarderoient comme insipides les plaisirs qu'il n'oseroient confier à l'oreille.

de dix ou douze amis choisis. C'est un petit écart, produit par l'excès de leur passion, ou de leur vanité, dont après tout nous sommes les causes : fautes légères qu'il nous convient de pardonner à nos amans, puisque nous nous les pardonnons bien à nous-mêmes.

Cette nation

Qui ne sait ni servir, ni vivre en liberté,

cette nation aussi agitée que la mer qui l'environne, peut-elle goûter le vrai plaisir, tandis que le cœur n'est jamais de moitié dans ce qu'elle appelle de ce nom ? Et quel plaisir goûtent ces raffineurs ultramontains, victimes éternelles de leur imagination, si leur cœur est sans cesse tourmenté de cette passion cruelle qui répand l'amertume & le fiel sur les transports les plus doux, & qui donne à l'amour la forme de la haine ? Pour nous, qui sommes nés dans le sein de la politesse & de la raison, l'amour est un commerce délicat des ames, fondé sur les grâces de l'esprit & les agrémens du corps, & une reproduction continue de désirs & de plaisirs.

Et ces plaisirs ne sont jamais étouffés par la satiété. Nous sommes si sincères que nous ne cachons ni le commencement ni la fin de notre amour. Le cœur des mortels n'est pas fait pour des passions éternelles; & plus une flamme est vive, plus elle est près de s'éteindre. Mais, quoique la constance ne soit pas notre vertu favorite, & que notre tendresse change souvent d'objet, avec tout cela, charmante Divinité, nous ne cessons jamais d'être soumises à vos lois. De tout temps les rives de la Seine ont été fécondes en Paladins; & la mode qui règle tout, en choisit tantôt l'un, tantôt l'autre à son gré, & le met sur les rangs: alors cet heureux mortel n'a qu'à paroître pour entraîner tous les suffrages & tous les cœurs. C'est ainsi que la mode, par la variété & la nouveauté des objets qu'elle nous fournit sans cesse, rallume continuellement le feu d'un amour où l'ennui & le dégoût, enfans de l'uniformité, ne sauroient se glisser. Le vulgaire ignorant nous accuse de légèreté: il dit qu'un rien nous fait changer d'idées & de sentimens; mais les vrais connoisseurs

en jugent bien différemment. Et vous même, puissante Divinité, vous nous regarderez toujours comme vos plus religieux adorateurs; puisqu'enfin former de nouveaux nœuds n'est que vous rendre de nouveaux hommages.

Le galant Ovide, digne d'être né parmi nous, a entrevu les vrais principes, de l'Art d'aimer. On trouve dans ses écrits cette connoissance du cœur, cette finesse de sentimens qui le mettent au-dessus de tous les beaux-esprits de l'ancienne Rome; & il méritoit bien de servir de modèle & de guide à sa nation, & à son siècle. Mais c'est à la France, & à notre âge, qu'étoit réservé l'honneur de porter cet Art à sa perfection, de trouver les moyens de mettre d'accord le cœur & la raison, de rendre l'amour plus enjoué, plus charmant, j'aurois presque dit, plus aimable.

Industrieux, & sages cultivateurs, nous avons retranché de cette belle plante les racines infectées, & les branches inutiles; nous n'y avons laissé que les rameaux qui la rendent agréable & féconde, qui portent à la fois des fleurs & des fruits.

C'est vous, charmant Amour, qui nous avez inspiré ces sentimens; c'est vous qui accompagné de Minerve & d'Apolon, avez depuis longtemps fixé votre séjour à Paris. Pourriez-vous donner une preuve moins équivoque de votre attention au bien général, & du soin que vous prenez de l'univers, que de soumettre toutes les nations aux lois que vous daignates nous dicter? En les faisant passer, avec nos mœurs & nos modes, chez les peuples les plus lointains, vous polirez la terre entière. Par là nos arts pénétreront dans des lieux où nous n'avons pas encore porté la gloire de nos armes; vous établirez le culte que vous voulez qu'on vous rende, & la forme de l'empire que vous voulez exercer sur le cœur des mortels.

Madame de Jafy prononça ces derniers mots avec un air de satisfaction qui faisoit voir qu'elle se tenoit déjà l'ûre des suffrages de l'Assemblée. Quand elle eut fini, Madame Béatrix, avec un visage composé, de l'air & du ton d'une matrone Romaine, commença de cette sorte:

J'ai long-temps réfléchi; ô Amour, germe fécond de tous les biens, vous, qui régissez & conservez le monde, j'ai, dis-je, long-temps réfléchi, & mûrement examiné, si je devois être plus sensible à l'honneur que m'a fait l'Italie en me choisissant pour son ambassadrice à Cythère, qu'à l'importance & aux difficultés de la commission dont on m'a chargée. Car si d'un côté l'éclat de cette glorieuse préférence soutenoit mon esprit timide & chancelant; de l'autre, la connoissance que j'ai de la foiblesse de mes lumières; & de la médiocrité de mes talens; abattoit mon courage. Ainsi que les vagues de la mer vont & viennent agitées par les vents déchaînés; de même mon esprit, tantôt ranimé, tantôt découragé, restoit indécis, sans former aucune résolution fixe, & flotloit dans l'incertitude, comme s'il eût été le jouet de la tempête. Plongée dans ces réflexions, je croyois devoir me refuser à un emploi si peu proportionné à mes forces; lorsqu'il me vint une pensée qui me rassura, & dissipa tous mes doutes. Chargée, me dis-je, de plaider la cause de l'amour en présence de l'Amour.

48 L E C O N G R È S

même, je dois mettre toute ma confiance en un Dieu qui, quand il lui plaît, délie les esprits les plus grossiers, change les pipeaux rustiques en lyres savantes, & qui me donnera la voix forte, & les expressions mâles qu'exige la grandeur de mon sujet. C'est la grâce que je le prie de m'accorder, humblement prosternée, de cœur & d'esprit, aux pieds de son trône.

Il y a déjà longtemps, ô puissante Divinité, que soit par la perversité de notre esprit, soit par la haine que le ciel a conçue contre nous, ou par quelque autre raison inconnue, l'Italie a vu s'introduire en amour des désordres & des scandales de toute espèce. Il est vrai que la pureté du culte qui vous est dû, ne manque pas de défenseurs zélés. Mais il y a lieu de craindre que l'exemple ne gagne, & ne séduise tous les esprits; tant la corruption est contagieuse, tant la nature humaine, a de penchant pour le mal.

Les abus criminels que Mylady vient d'exposer avec tant d'éloquence, & les maximes que Madame de Jafy a si spirituellement débinées, ont achevé d'éclairer mon esprit

esprit. Je vois les sources impures d'où découlent ces eaux bourbeuses qui inondent nos belles & riantes campagnes, & les couvrent de sable & de limon. Là le vrai temple de l'Amour est désert, ici il est profané. Dans d'autres lieux le culte qu'on doit à ce Dieu, est devenu semblable à celui de l'ancienne Égypte, qui, ainsi que le rapportent les historiens, offroit des sacrifices aux plus vils animaux. D'autres nations imitent les Grecs, qui se formoient des Dieux selon leur caprice, & leur attribuoient ce qui ne convient qu'aux hommes.

Quant à ce qui regarde les désordres qu'on dit régner en Angleterre, & qui à la faveur de l'exemple se sont glissés parmi nous, le moindre rayon de raison qui éclairera les hommes, suffit pour les faire rentrer dans la bonne route dont il se sont écartés.

Il ne sera pas si facile d'extirper les pernicieuses maximes des François. En peu de temps, elles ont fait chez nous un progrès qui paroît incroyable, mais qui n'en est pas moins vrai. Sur le frontispi-

ce de leur nouvelle école on lit cette inscription : *Plaisir sans peine*. L'entrée en est vaste & de très-facile accès ; aux environs, & dans l'intérieur de l'édifice, on ne voit que des objets enchanteurs : les palais d'Armide & d'Alcine n'offrirent jamais aux yeux rien de plus séduisant. Après cela doit-on être surpris que l'on cherche avec empressement à se procurer ces sortes de biens, & que l'on soit pris à ces pièges cachés sous de si belles fleurs ? Mais hélas, quelle idée raisonnable peut-on se former d'un plaisir qui n'est accompagné d'aucune peine ? S'il est vrai, comme on ne sauroit en douter, qu'on ne connoît bien une chose que par son contraire, comment pourra-t-on connoître le plaisir que cause la présence de l'objet aimé, si l'on ne connoît l'inquiétude & la douleur que produit son éloignement ? Plus un objet est parfait, dit un auteur des plus graves, & plus vivement on sent le plaisir & la peine qu'il nous fait éprouver.

Ces novateurs téméraires qui prétendent réformer les lois de la galanterie, ne voient-ils pas que bannir de l'amour les

inquiétudes & les soupirs, c'est vouloir nécessairement en bannir les plaisirs & la joie? Si l'on envisage la fin qu'on se propose en aimant, on conviendra aisément qu'il n'y a rien de si doux que ces peines, ces soupirs, ces larmes. Puissante Divinité, cette douceur est connue de ceux à qui vous avez accordé des ailes pour prendre leur essor, & pour s'élever en esprit jusqu'à ces plaisirs durables qui nourrissent notre cœur sans jamais le rassasier. C'est de l'astre qui a présidé à notre naissance, & d'où nos âmes sont descendues, c'est peut-être même du troisième ciel, que vient ce feu qui brille & éclate, toutes les fois que des âmes déjà unies là haut, avant d'être revêtues d'un corps mortel, se rencontrent de nouveau ici bas. Ainsi en aimant, nous ne cherchons qu'à nous réunir à l'objet aimé, & à recouvrer notre première félicité. Ces âmes se renvoient l'une à l'autre les rayons du même astre qui les embrase: & ceux qui ont le plus de discernement, ne fixent leurs regards sur les beautés périssables qu'autant qu'elles sont une image, ou une espèce de miroir

qui représente les beautés célestes, qu'autant qu'elles nous servent de degrés pour remonter jusqu'à leur auteur.

Ces grandes vérités, qu'enseigna autrefois le divin Platon, furent, après une longue suite de siècles, mises dans un nouveau jour par deux poètes sublimes, le Dante & Pétrarque. Le premier, & dans ses vers & dans sa prose, fit briller d'un éclat immortel le feu pur & ardent dont il brûla pour Bice. L'autre, pendant vingt & un an, chanta la belle Laure qu'il adoroit, & pleura sa perte durant un espace de temps encore plus long. Ces deux grands génies sont regardés comme des maîtres, des guides, & des modèles. Dans le même rang doit être placé le gracieux & délicat Bembo, qui avec la plus vaste érudition, & d'un style très-éloquent, montra depuis, dans ses *Asolans*, à ceux qui voguent sur la mer d'amour, l'étoile qui doit diriger leur course, & leur donna une bouffole sûre, qui leur enseigne, en tout temps, à hisser & à caler leurs voiles, à manier le gouvernail, & à conduire leur vaisseau dans le port. C'est vous,

Divinité favorable, qui les avez inspirés ; & c'est à eux que nous devons cette fameuse & savante école dont les leçons, ornées de fleurs, ont fait retentir la gloire de votre nom. Ils firent disparaître de dessus la terre cet amour, fils de l'oisiveté & de l'appétit sensuel, qui s'attira les hommages des cœurs avilis, & des esprits frivoles. A cette monstrueuse idole ils substituèrent cet amour qui dans les objets terrestres nous fait chercher la souveraine & éternelle beauté, image du souverain architecte, sans nous arrêter aux beautés fragiles & passagères, à ce corps mortel qui va périr, & nous quitter sans retour. C'est dans la vertu, immuable & une en elle-même, & non dans les modes changeantes, qui, comme de nouveaux Protées, se revêtent tous les jours de nouvelles formes, que nos passions prennent leur source. C'est la vertu qui les fortifie, qui les nourrit, qui les fait croître. C'est elle qui a porté nos amans à donner ces grandes preuves de constance, de fidélité, de renoncement à eux-mêmes. Voilà la raison pourquoi nos amours ne sont sujets ni au dégoût, ni à l'ennui, ni

à l'inconstance. Ils sont appuyés sur un fondement si solide qu'il n'y a que la mort qui puisse en dissoudre les nœuds.

Il ne conviendrait pas de dire en présence des profanes, que nos amans n'ont des yeux que pour nous, qu'ils ne vivent, qu'ils ne respirent que pour nous; qu'ils rapportent à nous toutes leurs actions glorieuses, toutes les productions de leur esprit, en reconnoissant que c'est nous qui en sommes le principe; qu'il ne s'élève jamais dans leur cœur de pensée qui puisse outrager notre innocence, qu'un simple regard, jeté obligeamment sur eux, paye avec usure des soupirs de trois lustres, que par un privilège particulier, affecté aux vrais plaisirs dont l'amour est la source, les jeunes gens qui sous une tête fleurie & riante ont la maturité & la sagesse de l'âge avancé, peuvent y être admis; aussi bien que les vieillards, dont l'ame, moins captivée par les liens du corps, peut plus facilement prendre son vol jusques dans les cieux.

Mais, ce qu'on ne sauroit assez répéter, & dont tout le monde est forcé de convenir, c'est la haute réputation qu'ont acqui-

se ces Dames vertueuses que les véritables amans ont prises pour objet de leurs pensées. En effet, les noms de ces femmes heureuses qui furent chantées par un chaste poète, sont encore chers & précieux aux ames bien nées, & volent sur les ailes de la Renommée. Leurs yeux, quoique fermés depuis longtemps, conservent encor un feu vif & brillant; au lieu que la tristesse & l'ignominie, le mépris & le blâme universel sont à la fin le honteux partage, & les fruits amers de cette passion qui ne se propose rien d'honnête, tire vanité de son inconstance, rend l'homme esclave des plaisirs sensuels; de cette passion qui est la mère des vices, l'hôte tyrannique des cœurs oisifs & inappliqués, l'ennemie implacable de la raison.

Mais que les choses de la terre ont peu de stabilité! à quelles cruelles vicissitudes ne sont-elles pas sujettes! Rien ne peut les fixer, & dans le temps même que parvenues au plus haut degré de perfection, elles paroissent pouvoir se flatter d'une longue durée, elles sont le plus près de leur chute. L'Italie en a fait une triste épreu-

ve. Dans le siècle fortuné qui vit fleurir
 Bembo, le Ciel répandit sur nos contrées
 ses plus bénignes influences : les Muses y
 avoient établi leur séjour ; on donna au
 style cette netteté, & ces grâces qui le ren-
 dirent propre à exprimer les plus belles
 choses. Sur les traces de Pétrarque mar-
 chèrent de toutes parts des poètes consa-
 crés à l'Amour, qui ne chantèrent que ses
 louanges. Ils s'accordoient si bien dans
 leurs pensées, & dans leurs expressions,
 que l'on eût dit qu'un même cœur avoit
 dicté leurs ouvrages, qu'une même plume
 les avoit écrits. Alors brillèrent dans no-
 tre ciel ces astres lumineux, les Colonne,
 les Quirini, les Gambara, qui réunirent
 tant de raison à tant de charmes, que mal-
 gré la foule d'adorateurs dont elles étoient
 environnées, elles ne sentirent jamais le
 moindre mouvement qui altérât la paix de
 leur ame, ou qui s'écartât des bornes de la
 plus exacte décence. On voyoit, dans les
 différentes Cours d'Italie, des princes d'un
 rare mérite instituer des jeux d'esprit, des
 Académies, où l'on tenoit des conférences
 sur l'Art d'aimer ; les génies les plus déli-

cats y donnoient de salutaires instructions, & dans ces savantes assemblées on traitoit de ce qui peut nous soutenir, & affermir nos pas dans la vraie route. La fortune jalouse nous envia bientôt une si grande félicité. La Poésie commença à décliner; & dès le siècle suivant, l'Art d'Apollon, par le plus cruel des malheurs, entraîna dans sa chute l'Art d'aimer. Ce fut la faute des Dames de ce temps-là, qui ne se proposant plus pour exemple les Laure & les Bice, comme avoient fait leurs devancières, égarent aussi les poètes, qui abandonnèrent, à leur tour, les glorieuses traces du Dante & de Pétrarque.

Mais pourquoi rappeler les malheurs qui ont affligé les siècles passés? Ceux que nous éprouvons aujourd'hui, suffisent pour nous arracher les larmes les plus amères. Jamais le Ciel ne fut plus irrité contre l'Italie. Ce ne sont pas des nations barbares, venues du Septentrion, ou de l'Orient, pour la désoler; ce sont ses propres enfans qui la tourmentent, & lui déchirent cruellement le sein. Ces fils dénaturés, sans respect, sans égard pour les choses qu'on regardoit

autrefois comme les plus dignes de vénération, voudroient, si leur pouvoir éga-
loit la perversité de leurs projets, fouiller,
détruire, anéantir des usages que leur an-
cienneté a consacrés, & qui nous sont de-
venus comme naturels. Ils voudroient em-
ployer à leur gré, & faire recevoir des
termes & des expressions dont nos auteurs
du quatorzième siècle, qui fut le véritable
âge d'or de l'Italie, ne se font jamais ser-
vis : & quant à leur manière de vivre, &
de faire la cour aux Dames, ils voudroient
introduire des coutumes & des pratiques
inconnues dans de meilleurs temps à la
brillante Cour que tenoient à Urbin, entre
la Foglia & le Métaure, les braves & vail-
lans chevaliers de Montefeltro. De sorte
que livrés & asservis à ces usages étrangers,
il semble que nos Italiens rougissent d'être
nés dans cet heureux pays que l'Apennin
partage, & qui est environné de la mer &
des Alpes, d'être fils de cette patrie, jadis
le centre des Arts & des Sciences, qui civi-
lisa l'univers, & donna aux autres nations
ses lois, ses usages, ses arts, & son lan-
gage.

Daignez-donc, grande Divinité, dont la puissance n'a point de bornes, daignez ranimer la vertu & les talens de vos vrais adorateurs. Faites qu'on revoie en Italie les mœurs Italiennes : ramenez votre culte à ses premiers principes ; rendez leur ancienne gloire aux maîtres des siècles passés, surtout à Platon, à qui sa profonde sagesse mérita le nom de divin, & avec lequel on a dit, avec raison, qu'il vaut mieux se tromper, que de penser juste avec les autres. Ce sera alors que tous les peuples connaîtront la pureté de votre feu, qui allumé dans notre étoile natale, s'entretient sur la terre par de chastes soupirs, se modère par de douces larmes, & ne se nourrit point d'un aliment grossier, comme celui de l'Anglois, ni ne s'éteint, comme celui du François, au moindre vent. Ces fameuses nations ne sont encore plongées dans l'erreur, que parce que séduites par de fausses images du vrai, elles prennent l'ombre pour la réalité ; qu'elles n'ont jamais éprouvé la douceur que goûtent ceux qui ont contracté cette habitude fortunée que le Beau inaltérable & éternel verse dans nos

ames, & qui seule est digne du nom d'Amour; puisque c'est elle seule qui par la vue des choses d'ici bas, nous élève à des objets plus sublimes, & nous montre le chemin de la suprême félicité.

Ce fut ainsi que Madame Béatrix finit sa harangue. En la prononçant, elle avoit ri plus d'une fois, & fait mille minauderies, qu'elle cherchoit à dérober aux yeux de l'Assemblée à la faveur de son éventail. Madame de Jasy, & Mylady Gravely étoient tranquillement restées dans la même attitude où elles étoient en cessant de parler.

L'Amour, du haut de son trône, fit un mouvement de la main droite. Tout le monde, comprit la volonté du Dieu. Les trois Dames, qui s'étoient déjà levées de leur Sofa, se retirèrent un peu à l'écart. Deux petits Amours jetèrent dans un brasier allumé sur l'autel quelques grains de la gomme la plus précieuse qui distille des arbres de Cythère: il s'éleva un nuage épais, qui remplit le temple d'une odeur douce, & qui déroba aux trois Dames la vue de la Divinité.

Le Conseil attendoit dans un respectueux silence que l'Amour déclarât sa résolution. Ce Dieu prit alors la parole, & dit, qu'on voyoit par l'événement que le parti proposé par la Volupté étoit le meilleur; & le plus sage de tous; que les Ambassadrices avoient fidèlement exposé l'état de l'empire amoureux dans les différentes parties de l'Europe; qu'effectivement les nations qui habitoient cette contrée, la plus belle de l'univers, étoient bien partagées dans leurs sentimens, & dans leurs opinions: qu'elles avoient, à la vérité, pour but commun le plaisir, où tendent également & le vulgaire stupide, & les sages les plus profonds; mais que pour y parvenir elles ne prenoient pas la même route, & qu'elles se trompoient toutes, plus ou moins, dans le choix des moyens; qu'on jugeoit peu sainement, qu'on n'avoit même aucune idée du vrai plaisir, dans un pays où l'on ne s'occupe que d'affaires d'état & de commerce, & où l'on s' imagine pouvoit l'acheter à prix d'argent, tandis que l'amour ne s'échange & ne se paye que par l'amour: que d'un autre côté, ceux

62 LE CONGRÈS

qui sans jamais se fixer, volent continuellement de plaisir en plaisir, devoient convenir qu'ils aimoient mieux paroître heureux que de l'être; que vouloit essayer de tout, c'étoit ne jouir de rien; qu'enfin c'étoit bien peu connoître la nature du vrai plaisir, que de s'amuser à raisonner, quand il faut sentir; que le carquois de l'Amour étoit plein de traits, & non de syllogismes: que l'homme n'avoit été entraîné dans toutes ces erreurs, que parce que fermant l'oreille à la voix de la Nature, son guide fidelle, il avoit écouté les sophismes de la Raison, de cette ennemie éternelle de son bonheur: que c'étoit à la Volupté, qui avoit si heureusement commencé l'ouvrage, à le consommer; qu'elle n'avoit qu'à rappeler aux nations les règles fondamentales sur quoi porte le véritable Art d'aimer, & à les bien inculquer dans l'esprit des hommes, afin de faire cesser toute contestation entr'eux, de les mettre d'accord sur les moyens, comme ils le sont déjà sur la fin, & de les conduire ainsi tous au bonheur, qui est le terme de leurs dé-

six: que la Volupté étant souveraine du cœur des hommes, elle les conduiroit à son gré; qu'en vain la Raison viendrait lui opposer ses subtilités; qu'elle a l'art d'applanir, & de semer de fleurs les chemins les plus scabreux, & d'allier les choses les plus contraires.

Toute l'Assemblée applaudit à l'Amour. La première chose que fit la Volupté, fut de faire replacer les Dames sur les Sofa qu'elles avoient occupés. Ensuite elle ordonna à l'Espérance & à l'Audace d'introduire dans le temple les Cavaliers, qui en avoient été exclus pendant les harangues des Ambassadrices. Puis, se mettant aux pieds du trône de l'Amour, elle parla en ces termes.... Ses paroles avoient je ne fais quoi de doux & de mélodieux; ses gestes cet air de nonchalance dont la molle Ionie donna autrefois les premières leçons.

Aimables & heureuses Dames, que l'Amour a choisies pour rétablir dans le monde la paix & la concorde! & vous, vaillans & fortunés Cavaliers, que ce Dieu daigne admettre à l'honneur de sa présence! écoutez attentivement, & gravez bien dans vo-

64 L E C O N G R È S

tre mémoire tout ce qu'il m'inspire, & qu'il exige que vous rendiez fidèlement à vos nations.

L'amour est une espèce de guerre, à laquelle tout amant est obligé, s'il veut s'assurer le cœur de sa belle; souvent même une belle cherche, par cette voie, à captiver l'homme qui lui plaît. Tous marchent sous les drapeaux de l'Amour, afin que son empire s'étende par-tout. De ce qu'on vient de nous exposer avec autant de grâce que de fidélité, il n'est pas difficile de conclure qu'il s'est glissé beaucoup d'abus & de désordres dans cette guerre amoureuse. Dans certaines contrées de l'Europe, on ne connoît plus le beau désir de l'honneur; on n'y voit régner que la confusion, le tumulte, & une licence effrénée; on a banni le bon ordre, sans lequel rien ne peut subsister. Dans les pays où il s'est un peu mieux conservé, on l'observe ou avec trop de rigueur, ou avec trop de relâchement. Là le manque de discipline fait qu'on veut venir à bout de tout en peu de temps, on médite cent expéditions à la fois; ici l'on marche à pas trop lents,

lents, & à force de raffiner on perd les occasions. Ce qui est le plus à craindre, c'est que les troupes de l'Amour ne deviennent inutiles par le grand nombre d'invalides, ou qu'elles ne périssent par le défaut entier des vivres, ou au moins par une nourriture trop peu solide. Voici donc les principales réglemens que l'Amour vous intime, & qu'il veut qui soient suivis dans toutes les parties de l'Europe, comme le seul moyen propre à rétablir & à accroître son empire, en y remettant cet esprit d'unité que la non-observance des lois, & la différence des sectes semblent, dans ces derniers temps, avoir absolument anéanti.

Ce n'est pas à vous à choisir celle à qui vous devez donner votre cœur; c'est un droit que l'Amour se réserve: il vous la montrera, lorsque vous y penserez le moins, & vous ne pourrez pas empêcher qu'elle ne vous plaise. Sa démarche ordinaire est plus légère que la danse, son langage plus doux que le chant, elle a les grâces de Vénus, & la majesté de Junon;

Volume VII.

E

en un mot, elle a toutes les qualités, dès qu'elle fait vous plaire.

Ce qui dépend de vous, c'est le choix des moyens que vous devez employer pour captiver son cœur. Si vous vous appercevez qu'elle se pique d'esprit, appelez-la une autre Mélanite: si elle affecte du goût pour les Belles-Lettres, nommez-la une dixième Muse. Quand même elle feroit un peu louche, louez la beauté de ses yeux, & le charme de ses regards. L'amour propre étoit né avant l'amour. Blâmez, en sa présence, le son de la voix de Chloé, & les dents de Lesbie: elle s'imaginera que vous exaltez en elle ce que vous désapprouvez dans les autres.

Faites un cas singulier de tout ce qui appartient à votre maîtresse. L'aboïement de son chien a quelque chose d'agréable & de doux: il n'est point de peintre qui puisse exprimer les grâces de ce petit animal. Son instinct est plus sûr que celui de ce fameux chien dont le poëte dit qu' inexorable aux voleurs, & complaisant pour les amans, il mérita d'être chéri de Monsieur & de Madame. Il faut être bien mal

avisé pour contester quelque chose à sa belle. Paraissez enchanté de tout ce qui est de son goût. Sachez être esclave, si vous voulez régner.

Pour plaire, il faut être consommé dans l'art de la parure; art le plus essentiel aux yeux des femmes. Il n'y a pas longtemps qu'un bel-esprit, digne d'être fait grand-maître de la Garde-robe de Cythère, leur donna là-dessus d'excellens préceptes. Je ne fais s'il fut inspiré par Minerve ou par Momus, lorsqu'il dit, que l'habillement des belles qui ont l'air grand & majestueux, doit tenir du Poème épique, c'est à dire qu'éloigné de tout clinquant moderne, il faut qu'il soit noble & modeste: que celui d'une femme jolie, & qui a les grâces en partage, doit exprimer l'essor de l'Ode, la finesse du Madrigal, & la légèreté des petites pièces de poésie: que celles qui n'ont qu'un air piquant, ne doivent pas, dans leur ajustement, passer la portée de l'Épigramme, dont le mérite se borne à finir par une pointe: que les laides sont restreintes à la prose commune;

enfin que l'Élégie & les Tristes sont pour les vieilles. Ce sont là les habilemens poétiques qu'il leur distribue. Les Hommes doivent être infiniment moins recherchés dans leur ajustement; une certaine négligence leur sied bien. Mais n'est-il pas soldat? Adonis ne fut-il pas chasseur?

La culture de l'esprit exige bien plus de soin que la pasture du corps. On dit que l'Art d'Apolon a opéré en amour les plus grands prodiges. Quoiqu'il en soit, si vous voulez que vos vers trouvent grâce aux yeux de votre belle, n'affectez pas cette sombre mélancolie, ces plaintes langoureuses des fûtes passés. Fixez-vous à ce qui peut plaire à une aimable & jeune personne du monde d'aujourd'hui.

Tâchez surtout de l'amuser par des contes plaisans, par des nouvelles, par des bons mots. Soyez aimable, si vous voulez être aimé; ayez l'art de plaire, & vous aurez bientôt celui de persuader. C'est ne pas connaître l'amour que de lui en parler sans cesse. Le grand point est de vous rendre nécessaire à ses amusemens. Si vous y réussissez, dès qu'

elle sera seule, elle ne pourra s'empêcher de penser à vous : & pourvu qu'elle y pense, ne vous embarrassez pas du comment.

Quand vous serez assuré qu'elle ne peut guères se passer de vous, péchez quelque petit voyage. Exagérez-lui vos regrets, répétez-lui cent fois qu'il ne pouvoit vous arriver rien de plus fâcheux, que rien n'est égal à la douleur que vous cause cet éloignement. Les courtes absences attisent le feu de l'amour, que les longues éteignent. N'oubliez pas de jeter, de temps en temps, des propos qui lui fassent comprendre, qu'elle n'est pas la seule personne aimable qu'il y ait au monde, & qu'il ne seroit pas difficile d'en trouver d'autres qui agréassent l'affranchise de votre cœur. Sachez quelquefois la piquer légèrement. Faites servir son amour propre à vos desseins. Employez contre les femmes les mêmes artifices qu'elles emploient contre nous.

Quels heureux effets ne produisent pas les lettres ? Elles épanchent à une jeune personne cette espèce de honte qu'elle auroit à entendre ce qu'elle lit sans rougir. Écri-

90 LE CONGRÈS

vez lui sur ce qu'elle a fait ou dit, & si la matière vous manque, sur ce qu'elle n'a pas dit, sur des bagatelles, sur des riens. Un amant trouve mille occasions d'écrire. Si par hazard elle vous faisoit dire, que si d'autres femmes se plaisent à recevoir de semblables fornettes, vous pouvez les leur adresser; qu'elles ne sont point de son goût, & que vous ferez bien de vous en épargner la peine: tenez bon, & écrivez toujours; mais que vos lettres soient badines & enjouées: que les Grâces mêmes les écrivent sous la dictée de l'Amour. Les lettres étudiées, tissues de périodes longues & sonores, où le Verbe est toujours à la fin, ne sont bonnes que pour Madame Honesta ou pour Madame Aretaphile, qui exigent des déclarations strictement conçues selon le formulaire de la respectable antiquité, qu'il faudroit assiéger dans toutes les règles, & en conduisant les lignes d'approche durant des siècles entiers.

Réglez le choix de vos armes sur l'ennemi que vous avez à combattre. Mettez-vous bien dans l'esprit que telle

qui n'aime point hier, aimera demain, & que c'est être novice en amour que de perdre courage, & d'abandonner son entreprise, dès le premier obstacle. Un instant triomphe de dix ans de vertu. Vous connoîtrez la grotte de Didon, & les antres de Latmos.

Il me souvient d'un amant qui pour triompher d'une vertu de cette trempe, eut recours à la femme de chambre. Elle est, disoit-il, dépositaire des secrets de sa maîtresse, qui ne fait point de toilette sans la consulter. Elle connoît les côtés faibles, par où l'on peut former l'attaque. Il y a peu de femmes, peut-être n'y en a-t-il point, qui soient des Lucreties vis-à-vis de leurs foubrettes. Il n'oublia donc rien pour la gagner, & il réussit. Elle fut, dans la suite, son fidelle conseiller, & lui fraya le chemin au cœur de Madame: discrète, adroite, au fait de tout, elle lui servit de guide, & le conduisit à ses fins.

Mais quel parti prendre, quel art employer avec celles qui n'ont pas les sentimens qu'elles affectent d'avoir; qui ne goûtent d'autre plaisir que celui de voir

71 LE CONGRÈS

grossir le nombre de leurs adorateurs, & mettre toute leur gloire à étaler leurs triomphes? Attendez-les à leur venir, & assurez-vous que l'Amour, dont elles trouvent les lois, & dont elles veulent usurper l'empire, fera bien les punir. Vous les verrez un jour devenir la fable du public, lorsqu'ayant passé le bel âge, elles voudront encore se jouer avec la jeunesse, & faire de nouvelles captives, sans avoir plus ni filers, ni hameçon. Vous les verrez, comme les vieux tyrans, désirer le repos où on les laisse, & trembler dans leur solitude.

Il y a une espèce d'hommes qui ne ressemblent pas mal à ces femmes. Ce sont ceux qui feignent d'être épris de chaque objet qui paroît à leurs yeux; mais dans le fond, ils ne savent ce que c'est que l'amour. Ils se distinguent des autres, ils brillent, ils sont à la mode, l'un par une nouvelle manière de se mettre, ou de se coiffer, l'autre par un nouveau jupon dont il est l'inventeur. Belles, différez-vous d'eux. Ne vous figurez pas que les caprices de la mode agissent sur la sensibilité.

que dans le ciel ont les décrets du Destin, auxquels les Dieux mêmes sont sujets. Ne croyez pas vous réchauffer au feu de ces phosphores artificiels; ce ne sont que, des étincelles sans chaleur.

Le temps le plus favorable à l'amour est celui où l'aimable jeunesse se livre aux fêtes & aux jeux. La joie agit sur le cœur comme le printemps sur la terre. Filène s'avisa de parler d'amour à Lesbie un jour qu'elle venoit de voir Astérie parée d'une étoffe nouvelle: jugez s'il fut bien reçu, & se c'étoit là le moment. Cette règle n'est pourtant pas sans exception. La matrone d'Éphèse prêta l'oreille à un soldat sur le tombeau de son mari. Phyllis écouta Arcté le même jour qu'elle avoit perdu son époux.

Quel temps plus propre à une déclaration tendre que les veillées & le bal? Le masque donne la liberté de dire ce qu'on a peut-être longtemps renfermé dans son cœur. L'amour aime ces déguisemens. Combien de métamorphoses n'a-t-il pas fait faire à Jupiter? combien

de différentes formes ne prend-il pas pour se dérober aux yeux les plus clairvoyans ?

Si vous faites la cour à une belle femme, vous aurez sûrement des rivaux. Mais dissimulez, & ne faites pas semblant de vous en appercevoir. Agissez comme si vous n'en aviez pas : heureux, si votre rival s'avise de parler mal de vous à la belle ; plus heureux encore, s'il va jusqu'à lui défendre de vous voir.

Laissez à la sombre Politique, & à l'orgueil des Rois, les jalousies, les soupçons, les plaintes éternelles. Les amans doivent rarement faire paroître des soupçons, & leurs altercations doivent être légères. Des cendres reproches, des chagrins passagers rallument le feu de l'amour, & le rendent plus vif. Ces petites querelles qu'un rien offense, sont souvent la source de mille plaisirs. Mais malheur à celui qui s'abandonne à cette noire passion, fille de la crainte, qui avec cent yeux voit toujours les choses de travers, & qui à chaque instant vous peint sous un aspect odieux à celle que vous aimez. Le jaloux ne sent que

des peines de l'amour, comme le malade ne sent que les peines de la vie.

Marquez à votre belle le plus profond respect devant le monde. Mais enfin, on se trouve quelquefois sans témoins. Dans ces momens précieux, à ses paroles entrecoupées, à sa voix incertaine, au vif incarnat dont l'amour colore ses joues, aux tendres regards qu'elle semble, malgré elle, jeter sur vous, reconnoissez l'occasion, & sachez en profiter. Souvenez-vous qu'une Dame n'est jamais offensée des transports de son amant, & que par trop de respect, il ne fait que gâter ses affaires.

Il est plus d'une marque à laquelle vous pouvez juger des progrès que vous faites dans son cœur. Elle vous adressera la parole, même pour les choses les plus indifférentes; elle voudra savoir vos aventures dans le plus grand détail; elle vous les répétera dans la suite à vous même; elle vous mettra sur la voie de lui déclarer des sentimens qu'elle a fait naître; elle fera semblant de vous fuir, & seroit bien fâchée que vous ne la suivissiez pas.

Au reste, ne vous plaignez point si les choses ne vont pas toujours selon vos souhaits, s'il se trouve quelque obstacle entre l'épi & la main du moissonneur qui veut le cueillir. Rendez plutôt grâce à votre étoile. Combien d'Européens qui envient & exaltent jusqu'au ciel le bonheur d'un Sultan! Souverain despotique, jusques en amour, les plus rares beautés de l'Orient se tiennent respectueusement debout en sa présence; à peine osent-elles porter un regard furtif sur son visage sévère. En honore-t-il quelqu'une d'un coup d'œil gracieux? elle garde un profond silence. Daigne-t-il lui faire le moindre signe? plus prompt qu'un éclair, elle court, elle vole pour se prêter aux caprices de ce maître superbe. / On le croit heureux, on le compare à ce Dieu qui voit, désire, & possède en un clin d'œil. Mais au fond qu'un amant est à plaindre quand rien ne s'oppose à son ardeur, & que rien n'irrite ses desirs; quand il n'a jamais goûté la douce amertume de Vénus; quand il ignore ce vrai plaisir préparé par mille adresses, & par des gradations ingénieuses, plaisir que les

obstacles & les peines rendent plus sensible & plus piquant !

Ce n'est pas assez de vaincre ; il faut savoir profiter de sa victoire. Belle Silvie, quels que soient vos charmes, n'exigez point que votre adorateur n'ait des yeux que pour vous, & soit aveugle pour tout autre objet. Que Tircis voie la bizarrerie de Myrtille, & l'affectation de Corisque ; il en trouvera sa Caritée plus aimable. Qu'il s'en éloigne pour quelque temps : à son retour il lui trouvera de nouveaux attraits. Les plaisirs sont comme les fleurs, qui portées trop longtemps, se fanent, & perdent leur éclat. Amant, si vous êtes raisonnable, ne prétendez pas que votre volonté soit l'unique règle de votre maîtresse. Les tyrans sont les rebelles. Ne la gênez pas, & ne lui donnez jamais lieu de penser que vous voulez la traiter en maître. A-t-elle de petits caprices ? passez-les lui. Ils affaiblissent la beauté, ils aiguissent l'esprit, ils conservent la vivacité du sentiment, ils sont le sel de l'amour. Que vos devoirs soient réciproques. Ne lui imposez d'autres lois que celles qui peuvent rendre

78 LE CONGRÈS

son esclavage doux, & votre empire durable.

En un mot, que tempérant la vivacité des François par la retenue des Italiens, & adoucissant la manière brusque des Anglois, les amans vivent longtemps unis, & que l'Amour ajoute à leur vie les jours que sa pitié devoit retrancher aux amans malheureux!

Si les hommes exécutent ces lois, les femmes seront heureuses. Elles sont donc intéressées à les faire observer, de tout leur pouvoir, dans toute l'Europe. Que celles-ci sachent mieux attirer les hommes; fallût-il même, pour leur plaire, se mêler d'affaires d'état; mais surtout, qu'aux maximes sévères de leurs Catons politiques, & au relâchement de leurs jeunes gens, elles sachent opposer leur douce éloquence, & leurs grâces persuasives. Que celles-là, pour augmenter la passion de leurs amans, apprennent à mieux cacher la leur, & que par plus de résistance elles ajoutent un nouveau prix à la victoire. Que d'autres enfin n'exigent point que leurs soupirens, pour les convaincre de la sincérité

de leur amour, se tournent sans cesse vers elles, comme l'Héliotrope se tourne vers le Soleil, qu'ils ne fassent que bénir leurs tourmens, sans oser souhaiter du relâche; qu'ils brûlent au cœur de l'hiver, qu'ils transsissent au fort de l'été, ou qu'ils fassent d'autres miracles de cette espèce.

Par là il arrivera que l'Angleterre, si seconde en Thémistocles, produira aussi des Alcibiades. Ceux qui suivent si bien le cours des planètes, apprendront aussi à suivre le fils de Vénus dans le chemin du bonheur suprême. En France, les aimables & vaillans Sybarites, qui savent mériter des couronnes de myrte & de laurier, goûteront un double plaisir, délivrés de la tyrannie de la mode bizarre qui ne permet pas à une passion heureuse de durer plus de trois semaines, sans être appelée le bifayeu des amours. L'Italie affranchira le plaisir de mille formalités. On n'y sera plus condamné pour la vie à des soupirs systématiques, & un amour de trente ans n'y sera plus aussi enfantin, & aussi timide qu'un amour qui ne fait que de naître. Que de beaux traités philosophiques sur

les tendres sentimens nous verrons enlevés dans la poussière, avec les vieux Romains de Chevalerie ! Que de vapeurs extraites du système de Platon nous verrons renfermées dans de beaux flacons de verre, & placées au cabinet de l'Amour, à côté des larmes cristallisées de la matrone d'Éphèse, qui s'y conservent avec un soin extrême !

Oui, la seule philosophie qu'on doit enseigner dans l'école amoureuse, est la philosophie d'Ovide. Ses vers, chantés par toutes les nations, furent inspirés par le Dieu même dont ils prêchent les rites & le culte. Là sont détaillés tous les préceptes qu'il faut observer en aimant, préceptes tirés de faits qui se passèrent presque sous les yeux, modelés sur l'exemple du héros le plus vaillant, & le plus fortuné en amour, comme en guerre, qui soumit & civilisa les Gaules, & fit sentir à Cléopâtre, comme à Ptolomée, l'ascendant de son étoile, Dictateur & triomphateur dans Cythère aussi bien que dans Rome, aussi respecté dans sa patrie que dans l'île de sa mère. Qui de vous ne voudroit marcher sur les traces du plus grand des mortels, du plus digne de donner

ner des lois au monde, de Jules-César, formé du même sang avec le Dieu des Amours.

Les amans réunis sous de pareils guides ne s'égareront jamais, ne manqueront jamais la route du bonheur où ils aspirent. Leur amour sera aussi heureux & aussi durable qu'il peut l'être; & les Dieux leur feront part de ce divin Nectar que la belle Hébé leur verse dans les cieux.

Ce fut ainsi que parla la Volupté, & toute l'Assemblée, les yeux attachés sur l'Amour, le vit d'un léger mouvement de tête approuver ses paroles. Il regarda ensuite les Dames avec un sourire qui répandit dans tous les cœurs une douceur inexprimable. Mais dans le même instant se dérobant à leur vue, il alla ranimer l'univers, où tout languissoit de sa longue absence.

Au sortir du temple, les trois Ambassadrices repassèrent dans leur esprit ce qu'elles venoient d'entendre de la bouche de la Volupté. Mylady ne parut pas fort satisfaite. Madame de Jafy n'avoit plus cet air de gaieté qu'elle affectoit auparavant, &

Madame Béatrix étoit absorbée dans ses pensées. Les cavaliers qui les accompagnoient, mouroient d'envie de s'entretenir avec elles sur des choses qui intéressoient si fort le bien de l'univers. Ils alloient même entamer la conversation, si le plus joli des Amours n'étoit venu les avertir qu'on avoit servi sous une tente à la Persienne, à l'entrée d'un bosquet qui n'étoit pas loin. Ils y tournèrent leurs pas, & se placèrent autour d'une table, où l'on voyoit briller à l'envi l'or ciselé par les mains industrieuses de l'habile Germain, & les plus fines porcelaines de Saxe, table dont les mets avoient été apprêtés avec toute la délicatesse que peut fournir l'art d'Apicius. La joie fut complète. Les Dames & les Cavaliers bannirent peu à peu toute contestation, & s'accommodèrent à l'amiable. Ils parurent même d'autant plus disposés à exécuter en tout la volonté de l'Amour, que le vin que l'on servit aux François, étoit trempé avec de l'eau de la fontaine de Vaucluse; qu'on ne fit boire aux Italiens que du vin de Champagne; & qu'on coupa le Clairet des Anglois

avec quelques gouttes de Népenthé antipolitique.

Dès qu'on eut desservi, un autre petit Amour conduisit cette aimable compagnie dans les jardins de Cythère, que Flore & Pomone avoient elles-mêmes plantés. L'Art n'y déroboit rien à la Nature; on y voyoit des vallons frais, & des collines riantes, des parterres délicieux, & des bosquets touffus. A travers leurs ombrages, on découvroit ça & là de petits pavillons, des obélisques, & de beaux groupes de marbre qui figuroient Europe assise sur le taureau, le beau Cygne jouant avec Lédæ, & mille autres trophées de l'Amour. La terre étoit émaillée de fleurs qui sortoient de son sein fertile, arrosée d'eaux claires & fraîches, qui étoient tantôt resserrées dans un canal, & tantôt s'étendant au loin formoient un lac, sur lequel on voyoit des barques artistement ornées, & conduites par de petits Amours enjoués, & folâtres. L'air d'alentour retentissoit des cris enfans de ces aimables matelots.

Ces jardins étoient habités par des Nymphes & des Silvains, à qui le Dieu en-

84 L E C O N G R È S

seignoit l'Art d'aimer, & Vénus y joignoit le don de plaire. La Volupté présidoit à leurs jeux. Leurs discours étoient quelquefois entremêlés de doux murmures, de minauderies, & de caresses charmantes. Leur voile ne les couvroit qu'autant qu'il falloit pour faire naître le désir d'en voir d'avantage. Ils fermoient de temps en temps les yeux; mais ce n'étoit que pour les rouvrir avec plus d'éclat. Les refus & les délais ne servoient qu'à accroître leurs plaisirs. On ne pouvoit décider si le bonheur continuel dont ils jouissoient, étoit un larcin, ou un présent de l'Amour.

Le peu de jours que les Dames & leurs Cavaliers passèrent avec ces habitans fortunés, leur donna occasion de voir mettre en pratique tout ce qu'ils avoient entendu dans le temple. Ils en connurent mieux combien devoient contribuer à la félicité des mortels les sages réglemens que l'Amour venoit d'établir dans ce Congrès solennel. Ce séjour leur paroissoit si délicieux que Mylady Gravely ne souhaitoit

plus de se rembarquer pour Londres; Madame de Jasy avoit presque oublié Paris; & Madame Béatrix commençoit à douter si le troisième ciel, ou l'étoile qui avoit présidé à sa naissance, étoit préférable à l'île de Cythère.





JUGEMENT DE L'AMOUR
SUR
LE CONGRÈS DE CYTHÈRE.



A peine l'Histoire du Congrès de Cythère fut-elle sortie de dessous la presse, que malgré le bruit des armes dont retentissoit l'univers, tout le monde voulut la lire. On étoit curieux de savoir ce que dans la diversité des opinions qui partageoit les mortels, l'Amour exigeoit de ses fidèles adorateurs, quelle espèce de culte lui étoit la plus agréable, & par quelle route on pouvoit arriver à l'amoureuse félicité. Mais il falloit se donner des mouvemens infinis pour parvenir seulement à voir le titre de cet ouvrage. Ce n'étoit que par une grâce particulière qu'on distribuoit à un très-petit nombre de personnes un livre qui pour le bien général auroit dû être entre les mains de tous. Ceux qui désiroient le plus de l'avoir, envoyoient

inutilement chez le libraire. Il y en eut qui s'imaginèrent que ces difficultés n'étoient qu'un artifice ordinaire à l'Amour, qui aime à assaisonner la moindre chose, & à la couvrir du voile du mystère. Ils soutenoient que ce Dieu vouloit qu'on eût autant de peine à comprendre sa volonté, qu'à obtenir ses faveurs. Mais à peine cette production fut-elle connue de quelques lecteurs judicieux, qu'ils comprirent parfaitement qu'il n'y avoit là dessous d'autre secret qu'un tour d'adresse de l'auteur, ou plutôt un effet de ses remords. Comme sa conscience lui reprochoit d'avoir altéré bien des faits, & de ne s'être pas assujetti trop scrupuleusement à la vérité qu'exige l'Histoire, il ne se sentoît pas le courage de soutenir le grand jour, semblable à ces beautés qui ont un soin extrême de se placer à contre-jour, derrière un paravent, ou au fond d'une alcove, où encore elles n'admettent que leurs confidens, & leurs amis.

Enfin cette Histoire étant devenue publique, peut-être même contre l'intention de l'auteur, on apperçut tous les défauts dont elle fourmille. L'Europe entière re-

tentit de clameurs contre cette narration infidelle. Mais personne ne s'en trouva plus offensé que les trois Dames qui y jouent les principaux rôles, comme ayant été députées à Cythère au nom de l'Angleterre, de la France, & de l'Italie. Elles firent toutes trois leur protestation dans les formes les plus authentiques, & assurèrent en plus d'un cercle, que dans les discours que l'auteur leur prête, elles ne reconnoissoient presque rien de ce qu'elles avoient dit, en présence de l'Amour. Elles ajoutèrent aussi, que presque tout ce que l'on met dans la bouche de l'Amour, étoit absolument faux; quoiqu'au fond elles n'en fussent rien, n'ayant pas été présentes quand le Dieu avoit parlé. Mais enfin cette Histoire, où l'importance des matières auroit exigé la plus exacte vérité, passoit pour un tissu de mensonges & d'impostures: & les clameurs augmentèrent à un point, qu'elles percèrent jusqu'à l'auteur, qui eut grand soin de se tenir caché. On ne se contenta pas même des plaintes & des reproches; on résolut d'envoyer à Cythère porter au tribunal de l'Amour

des accusations contre l'Historien, à qui on auroit ensuite infligé des peines proportionnées à l'énormité du délit.

Après bien des lettres, & quantité de courriers envoyés tour à tour à Londres, à Paris, & à Gènes, ce qui par parenthèse fournit aux spéculatifs ample matière à réflexions, & donna aux gazetiers occasion de débiter une foule de fausses nouvelles, on se détermina de faire partir un député pour Cythère. Le choix tomba sur Érotique, homme de tout temps favorisé par l'Amour. Ayant séjourné dans différentes Cours de l'Europe, il étoit fort connu des trois Dames, avec qui on disoit même qu'il avoit eu quelque affaire de cœur. Au reste impartial, & sans prévention contre l'auteur qu'on jugeoit coupable, personne n'étoit plus propre que lui à soutenir avec zèle la cause de la vérité.

Son départ fut remis au commencement du printemps, parce que dans cette saison l'Amour, après s'être occupé pendant tout le Carnaval, à régler les affaires de son empire en diverses villes d'Europe, va pour quelque temps se dissiper à Cythère. Ce fut donc le premier d'Avril qu'Éroti-

que s'embarqua à Naples sur un bâtiment neutre. Quoique les vents fussent favorables ; le trajet fut assez long , par les obstacles qu'il fallut essuyer de la part de l'Amiral Anglois qui croisoit alors dans la Méditerranée, & qui ne comprenoit pas ce que ce pouvoit être qu'un vaisseau sans cargaison, destiné pour Cythère, & chargé d'une commission pour l'Amour.

Érotique arriva enfin dans cette île dont on a donné, dans le *Congrès* une description assez fidelle. Il ouvroit de grands yeux, & regardoit de tous côtés, pour chercher ces fontaines, ces ruisseaux de Nectar, ces arbres à feuilles d'émeraude, ces fruits merveilleux dont la vue & l'attouchement rendent à l'homme sa première jeunesse ; comme il l'avoit lu dans ses auteurs classiques. Il fut conduit par une troupe de jeunes Amours dans la Salle attenante au temple. Il ne pouvoit se lasser d'admirer le Triomphe de l'Amour peint sur les murs : & parce que l'Historien ne parle pas de cette peinture, nous dirons, pour plus grande satisfaction des lecteurs, qu'elle ressemble assez à la descrip-

tion qu'en fait Pétrarque en des termes :
Quatre coursiers, plus blancs que la neige,
traînent un char de feu, monté par un
enfant. Il tient un arc en sa main, & à
ses côtés des flèches dont ni le casque ni le
bouclier ne sauroient parer les coups. Ses
épaules sont couvertes de deux grandes ailes
qui brillent de mille couleurs. D'ailleurs
rien ne cache sa nudité. Il est entouré de
mortels sans nombre. Les uns ont été pris
dans les batailles, d'autres tués, & d'autres
bleffés des traits les plus perçans. Il est
pourtant vrai que la cruauté de cet enfant
est tempérée par la douceur de ses regards,
que les blessures qu'il fait sont la source de
mille plaisirs, & que la mort qu'il donne
est une nouvelle vie.

Érotique, introduit à l'audience de
 l'Amour, lui porta sans doute directement
 la parole, & le Dieu daigna sans doute lui
 répondre de même. Mais, comme les dis-
 cours directs ne se trouvent que dans les
 écrivains dont la fidélité est suspecte, &
 que ceux qui passent pour les plus vrais,
 les rapportent d'une manière oblique, &
 en troisième personne; nous nous en tien-

drons à la méthode de ces derniers. Nous dirons donc simplement qu'après les premières inutilités que l'usage a consacrées, & qu'on peut voir dans les complimens de tant d'Ambassadeurs, Érotique en vint au point de la commission. Il représenta que le Congrès tenu à Cythère, au lieu du bien que l'on avoit droit d'en espérer, n'avoit produit que des rumeurs & du scandale: qu'il falloit en attribuer la faute à l'Historien, à qui l'on reprochoit d'avoir manqué de fidélité dans ses récits; qu'on l'accusoit même d'avoir, en plus d'un endroit, cherché à induire les hommes en erreur, en leur masquant ce qu'il leur importe le plus de savoir; que sans aucun respect pour la vérité, il la sacrifioit sans scrupule à un bon mot: que pour lui, il ne vouloit pas abuser de la patience du Dieu, en entrant dans un détail circonstancié des griefs dont on chargeoit cet historien, ni l'imiter dans l'indiscrétion qu'il avoit commise en retenant assis, pendant trois mortelles heures, un Dieu ailé, pour écouter des harangues; qu'il ne s'agissoit que de faire la lecture des Lettres qu'avoient écrites les

trois Dames, justement indignées du rôle qu'on leur fait jouer dans le Congrès; qu'il en présentoit l'original écrit de la propre main de ces Dames, pour être mis avec celui des discours qu'elles avoient faits, & être déposé dans les archives de Cythère; qu'enfin, quant au Discours que l'historien du Congrès ose faussement prêter à l'Amour, il n'appartient pas à un mortel d'en juger, & qu'il falloit s'en rapporter à la décision de l'Amour même.

On fit donc la lecture des trois Lettres, qui par un bonheur singulier, nous sont tombées entre les mains, & que nous croyons que les lecteurs nous sauront gré d'avoir ici insérées, telles qu'elles sont, sans y faire le moindre changement.

L E T T R E

de Mylady Gravely à l'Historien du Congrès de Cythère.

Ma lettre sera aussi courte qu'il convient de la faire à une personne qui ne fait que jouer de l'éventail & touffer. Je ne vous dirai rien de votre long commentaire sur mon habillement, & sur le

cavalier qui m'accompagnoit. S'ils n'étoient de votre goût ni l'un ni l'autre, vous pouviez vous dispenser d'en faire une description si détaillée. Mais ce dont je puis vous assurer, c'est que vous me faites parler, & me plaindre de choses dont je protesterai toujours que je n'ai aucune connoissance, quoiqu'à vous entendre on diroit que je ne songe qu'à cela. Ce flacon de sel qu'en certaine occasion vous me faites porter au nez, sort d'une manufacture Italienne, que l'Angleterre contreferoit mal. Au reste, la vigueur de notre ame n'est point assoupie, & nos mœurs ne sont point enrrouillées, comme vous voudriez le persuader. Le Soleil n'est pas si ennemi de Londres, & les cœurs Anglois ne sont pas si insensibles, qu'on ne connoisse chez nous le prix de ce baume amoureux qui soulage tous les maux. La seule différence qu'il y a entre nous & les autres nations, c'est que nous n'avons pas coutume de faire parade de nos biens. Et quant à l'amour, nous ne croyons pas qu'il convienne d'exposer aux yeux profanes des mystères qu'on ne doit célébrer qu'en se-

cret. Tel est notre usage, qui peut faire croire à un étranger que nous n'avons pas certaines plantes, parce que nous les tenons dans des serres, où cependant échauffées d'un feu caché, elles ne produisent pas des fruits moins exquis que ceux qui croissent ailleurs. Si vous aviez fait un plus long séjour au milieu des brouillards & de la fumée de Londres, vous auriez peut-être pu vous éclaircir de cette vérité; au moins auriez-vous appris à rapporter plus fidèlement les harangues d'autrui, & vous instruisant mieux de ce qui se passe chez nous, tant en particulier qu'en public, vous l'auriez rendu tout autrement.

L E T T R E

de Madame de Jasy, au même.

Je suis au désespoir que vous m'ayez mis dans la triste nécessité de manquer, à votre égard, à cette politesse que nous nous piquons d'enseigner à toute la terre. Mais vous ne devez accuser que vous-même de la faute que je commets. C'est vous qui le voulez. Il ne me reste d'autre parti que celui de vous satisfaire. Je vous dirai

donc, Monsieur, qu'à la lecture de votre Histoire du Congrès de Cythère, on voit clairement qu'à Paris un étranger est toujours étranger. C'est un péché originel dont toute l'eau de la Seine auroit peine à effacer la tache. A tout ce que vous me faites dire dans la harangue que vous me prêtez, qui ne voit que vous avez entendu les discours des honnêtes gens de France avec une oreille Italienne, & que vous les avez rendus dans un style Italien? Qui ne croiroit, si l'on vouloit ajouter foi à tout ce que vous me faites dire, que l'amour des François est léger & inconstant? Où avez-vous pris cette idée? Je ne vous parlerai pas du Doyen, du Mathusalem des amours que notre ingénieux Fontenelle décrit si agréablement, & qui avoit duré cinq ans. Je passerai sous silence les volumineux amours de nos Romans, qui sont une allégorie, & une image de ce qui existe en effet chez nous. Mais je pourrois bien vous citer un amour qui, au vu & au su de tout Paris, a subsisté plus d'une semaine; j'en fais même un qui tout récemment s'est soutenu un mois entier, & quelques jours

jours du mois suivant. Si par malheur vous avez fait l'expérience du contraire, il faudra dire, ou que la fortune n'a pas secondé votre mérite, ou que vous n'avez pas voulu le déployer tout entier aux yeux des François ; sans quoi vous auriez trouvé chez nous la constance Italienne. Cependant j'ai cru que pour l'honneur de ma patrie, & pour ma propre justification, je devois vous écrire ce peu de lignes, que j'espère que vous prendrez en bonne part. Je souhaite de tout mon cœur qu'à l'avenir vous soyez plus heureux dans vos amours, & plus fidelle dans vos récits.

L E T T R E

de Madame Béatrix au même.

Qui pourroit exprimer en termes assez énergiques l'affliction que mon cœur a ressentie à la lecture du discours que vous me faites tenir au Congrès de Cythère, & l'amertume qu'ont répandue dans mon ame les bruits & le scandale qu'il a occasionnés ? Pour moi, j'en serois incapable, quand même le Ciel m'auroit donné en partage mille langues & mille bouches, avec une poitri-

Volume VII.

G

ne d'airain ou de fer. L'Amour, qui connoît nos plus secrettes pensées, qui perce & lit jusques dans les replis les plus cachés de nos cœurs, fait avec quel zèle, & avec quelle pureté d'intention j'ai entrepris devant lui de soutenir la justice de sa cause, & de celle de la plus saine partie de l'Italie, qui marche encore dans les droits sentiers, & sur qui les usages ultramontains, que je serois tentée de nommer barbares, les mœurs modernes, & les nouveaux systêmes n'ont fait aucune impression. Mais qui ne jugeroit à lire votre harangue; (car à Dieu ne plaise que je la reconnoisse jamais pour être sortie de ma bouche, & je répète ici volontiers avec le Dante, ce génie divin: *Si je l'ai dit, que dans cette vie pénible & passagère, il ne m'arrive rien que de contraire à mes desirs; si je l'ai dit, que mes yeux soient pour toujours privés de la lumière du Soleil & de la Lune sa sœur; qu'ils soient condamnés à ne voir jamais ni femme ni fille; qu'il ne se trouve sous mes pas qu'un abyme profond, tel que le trouva Pharaon en poursuivant les Hebreux*); qui ne jugeroit, dis-je, à la lec-

ture de votre langue, que je n'ai rien dit qui ne m'ait été dicté par la duplicité & par la dissimulation la plus criminelle; & que de dessein formé j'ai pris à tâche de faire voir sous un mauvais aspect ce que l'on doit révéler le plus, de tourner en ridicule le sacré & divin amour Platonique, qui fit toujours les plus chères délices des belles ames, & le sujet principal des productions de nos plus brillantes Académies? C'est de là; sans doute, que vient le jugement peu favorable que le public veut qu'on ait fait au Congrès de la partie la plus saine, de celle dont à tous égards la cause devoit triompher avec éclat. C'est ce qui a produit le plus grand désordre; occasionné le plus affreux scandale dont on ait jamais ouï parler. C'est aussi ce qui doit attirer à votre témérité la correction la plus forte, la pénitence la plus sévère qu'on ait jamais imposée. Et pour satisfaire en partie aux devoirs attachés à la dignité d'Ambassadrice d'Italie auprès de l'Amour, je me suis déterminée à vous écrire ce peu de mots, comme à celui qui a inventé, & publié ce discours, pour que

vous ayez à déclarer de manière la plus formelle, & la plus propre à convaincre l'âge où nous sommes, les âges qui viendront après nous, & jusqu'à la postérité la plus reculée, que cet écrit est mal-sonnant, erronné, scandaleux, contrefait, & apocryphe. C'est même une démarche à quoi devroient vous engager les seuls remords de votre conscience, supposé que vous soyez encore sensible à ses reproches, aussi bien qu'à la juste crainte de la vengeance d'un Dieu qui tant de fois a fait tomber la foudre des mains de Jupiter même, & aux châtimens de qui personne ne sauroit se soustraire. Car nous ne sommes, pour parler avec le poëte, que de misérables boiteux, que ce Dieu, qui a des ailes aux pieds, peut atteindre à chaque moment dans leur fuite.

Quand Érotique eut achevé la lecture des trois Lettres, l'Amour dit qu'il lui étoit connu qu'on avoit déjà formé plusieurs accusations très-graves contre l'historien du Congrès de Cythère; qu'il s'étoit trouvé lui-même en plus d'un cercle où il avoit entendu faire le procès à cet

auteur. Que les uns avoient dit, que
 ce ne pouvoit être que par pure mé-
 chanceté que l'on avoit réduit en une peti-
 te brochure un sujet qui auroit pu four-
 nir matière à un bel & gros in Quarto, &
 qu'un volume de cette taille auroit mieux
 répondu à l'importance de la chose & à la
 dignité de l'Amour. Que d'autres préten-
 doient que ce petit ouvrage est semé de
 métaphores d'un goût nouveau, & de
 nombre d'allusions à des passages d'auteurs
 étrangers, ce qui y répand beaucoup d'ob-
 scurité: qu'on trouvoit aussi que mettre
 sous les yeux du public les mœurs des na-
 tions, & les faire parler selon leur caractère,
 étoit une entreprise très-difficile, & par
 conséquent très-téméraire. Qu'on objectoit
 enfin que dans cette production la critique
 étoit peu judicieuse, qu'il y avoit des ex-
 pressions trop couvertes, & que certains
 tableaux n'étoient pas assez finis; que
 tout cela étoit contraire à l'autorité & à
 l'exemple des bons auteurs d'Italie. Mal-
 gré la gravité de ces imputations, l'Amour
 convint pourtant que les chefs de l'accusa-
 tion que les trois Dames intentotent à l'hi-

storien, étoient encore d'une tout autre conséquence; puisqu'elles tendoient à faire voir qu'il avoit péché contre la vérité, qui est la partie la plus essentielle, & l'ame de l'Histoire: que quelque réponse qu'il eût pu faire à ces Dames, il falloit absolument qu'il écrivit de nouveau à chacune d'elles, & cela dans les termes les plus soumis, & les plus propres à lui obtenir son pardon.

Qu'il devoit s'excuser auprès de My-lady Gravely, de lui avoir fait tenir un discours qui par l'usage où elle est de parler peu, l'aura fait touffer plus qu'à l'ordinaire, & lui demander pardon de l'avoir mise dans la nécessité de prendre du thé plus que de coutume, parce que cette boisson, en même temps qu'elle conforte la poitrine, peut affoiblir l'estomac. Qu'il enverra aussi à cette Dame une ample & formelle déclaration, où il reconnoktra qu'elle n'a rien compris de tout ce qu'elle a dit sur certains sujets, avouera qu'il la croit très-propre à inspirer de l'amour, & offrira de sacrifier à ses charmes tous les raffinemens de la politique; affirmant qu'el-

le n'a qu'à paroître pour attirer les yeux, & captiver les cœurs les plus indifférens, & pour faire tomber tout d'un coup les disputes les plus animées; quand même il s'agiroit du point important de Terre-Neuve, ou de savoir si l'on peut confier à un Écossais l'administration des affaires de la Grande-Bretagne. Que dans cette déclaration on laisseroit en blanc le nombre des conquêtes de Mylady, qui le rempliroit ensuite à loisir, & comme elle jugeroit à propos. Qu'au reste Mylady devoit, de son côté, savoir quelque gré à l'auteur, de ce qu'en parlant du flacon de sel d'Angleterre qu'elle porta au nez en une certaine occasion, il n'avoit pas ajouté qu'elle en avoit tiré une dose assez forte, pour que sa harangue fût interrompue par un éternuement presque continu.

Qu'il seroit obligé de demander humblement pardon à Madame de Jasy, de ce que lui étranger, il avoit osé parler du fauxbourg Saint-Germain, & encore plus de ces secrets réduits où dans un cercle choisi on exprime toute la quintessence &

la fine fleur de la délicatesse Françoisse : que pour mieux entendre à l'avenir le langage de la bonne compagnie de Paris, il purgeroit ses oreilles Italiennes par des suffumigations de Comédies larmoyantes, de chansons métaphysiques, & d'autres semblables ouvrages à la mode : que d'ailleurs, sur les exemples rapportés par Madame de Jafy, on ne pouvoit se dispenser de convenir que les François sont très-constans en amour ; que pour se confirmer encore plus dans cette croyance il s'occuperoit à l'avenir de la lecture instructive des vieux Romans.

Que pour répondre dignement à Madame Béatrix, l'historien liroit au moins trois fois & la *Fiammetta* & le *Corbaccio*. Qu'il feroit de sérieuses réflexions sur la difficulté qu'il y a à bien saisir les questions subtiles de la science de l'amour, dont il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus, après une étude opiniâtre, & par une grâce particulière du Dieu lui-même, de se former une juste idée. Qu'il n'est donc pas surprenant qu'en certaines choses il se soit écarté de la vérité ; que sa faute étoit moins l'effet d'une mauvaise intention que

de l'ignorance, qui n'est que trop le partage de l'humanité : qu'enfin

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Que pour obtenir sa grâce, il feroit toutes les déclarations que Madame Béatrix avoit exigées. Qu'il seroit prêt à soutenir, & de bouche & par écrit, que l'honneur & la dignité de l'Italie consiste principalement à faire l'amour de la manière que le Bembo a enseignée, & que la Cour que tenoient, sur la pointe aigüe d'un rocher des Alpes, les preux Chevaliers de Montefeltro, ou celle qu'avoit près d'Asolo la Reine de Cypre, & que les Asolans ont rendue si fameuse, surpassoient autant les plus brillantes Cours de notre Europe, que les superbes palais surpassent les humbles chaumières, & que le cyprès s'élève au-dessus de la viorne. Qu'il s'offriroit aussi de soutenir à outrance contre tous venans, que les Stances de Pétrarque, celle surtout que Madame Béatrix rapporte dans sa Lettre, l'emportent de beaucoup sur les plus délicates productions de Bernard, & sur toutes

les chansons de Métastasio. Qu'outre cela il déclareroit hautement qu'à l'avenir il fera vivement persuadé que l'appétit sensuel n'entre pour rien dans les affaires de cœur des beautés Platoniciennes, quoi que d'ailleurs les apparences pussent faire soupçonner; que s'il leur arrive de préférer un jeune adolescent à un vieillard, c'est parce que ses yeux réfléchissent, avec plus de force, les rayons de leur astre natal, & que la bouche d'un jeune homme récite, avec plus de grâce & d'énergie, les beaux traits de Pétrarque & du Dante. Que s'il en est qui de temps en temps se laissent aller à des conséquences qui semblent jurer avec les principes de leur Système intellectuel, ce n'est pas à des profanes à prononcer sur des sujets aussi sublimes & aussi compliqués; qu'on en doit renvoyer le jugement à un Conseil Platonique, composé des plus respectables Dames d'Italie, lesquelles, lorsqu'il en sera besoin, s'assembleront sur les bords de la Sorgue.

Voilà quelle fut la décision du Dieu. Il ajouta qu'on devoit cependant excu-

ser l'historien, s'il n'avoit pas été fidelle en tout; parce qu'il n'avoit parlé de l'empire de l'Amour que d'après les idées, & le souvenir qui lui en étoient restés; mais qu'il n'étoit pas possible à un simple mortel de rapporter, dans la dernière exactitude, tout ce qu'il a vu & entendu dans cet empire. Sur quoi l'Amour cita un de ses favoris qui dit: quand vous vous approchez du terme de vos desirs, votre esprit s'absorbe, s'égare, & confond la mémoire.

Au reste l'Amour assura Érotique, & le chargea d'assurer le monde, que pour le bien public on donneroit bientôt une histoire fidelle du Congrès, dont chaque page seroit collationnée & paraphée par un notaire; qu'on y joindroit un volume in-Folio de preuves authentiques, & de titres originaux.

Lorsqu'Érotique eut rempli sa commission, il s'attendoit que quelque petit Amour viendrait l'inviter à une table où brilleroient à l'envi les porcelaines de Saxe, & l'or ciselé par Germain, & dont les mets auroient été préparés avec toute

la délicatesse de l'art d'Apicius. Rien de tout cela. Il ne fut pas même admis à voir les Nymphes dont les jardins de Cythère sont peuplés. Peut-être que l'heure incommode qu'il prit pour leur rendre visite, & la chaleur qu'il faisoit, ne leur permit pas d'être visibles.

Il n'eut donc rien de mieux à faire que de se rembarquer, & de mettre à la voile. Il ne perdit pas un instant, & à la faveur d'un léger vent de Sud-Est, qui n'agitoit pas trop les ondes de la mer, il se hâta d'aborder au premier port d'Italie, avec la condamnation de l'Historien du Congrès. Il ne cessa jamais, dans le cours de son voyage, de faire des vœux pour ne pas rencontrer l'Amiral Anglois, qui à son premier trajet lui avoit donné tant d'inquiétude & de souci.



ÉPIÎRES
EN VERS.

Non aliena meo pressi pede.

HORAT. Lib. I. Ep. 19.



A

MADAME DU BOCCAGE.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

Les François me font trop d'honneur de me croire un des Triumvirs littéraires qui prétendent reformer la Poësie Italienne, & proscrire des auteurs qui sont les pères de notre langue. | Le livre qui contient les tables de proscription contre le Dante & Pétrarque, a paru sans m'avoir été communiqué; & les vers qu'on y lit de moi, ont été imprimés contre mon intention. Il y a déjà quelque temps que le Père Bettinelli me pria

C. 5. 1

de consentir que des Épîtres de ma composition dont je lui avois fait part, vissent le jour avec ses poësies, & quelques vers blancs de M. l'Abbé Frugoni ; ce qui formeroit entre nous comme une espèce d'alliance, & de société poétique. Pour ne point me compromettre, & ne m'engager dans aucun démêlé littéraire, je refusai cette permission le plus poliment que je pus, mais d'un ton ferme & vrai, & non en auteur qui semblable aux femmes, (de grâce, Madame, ne vous offensez pas de ma comparaison), refuse souvent ce qu'il voudroit qu'on lui prît. Dans la suite, le Père Bettinelli fit imprimer ses vers séparément, & je croyois qu'il avoit entièrement renoncé à sa première idée ; mais sur la fin de l'année dernière, me trouvant à Bologne, j'appris qu'on avoit imprimé à Vénise quelques-
unes

unes de mes Poësies avec d'autres de ce Père & de Mr. l'Abbé Frugoni. Je sus aussi que ces Poësies étoient précédées de quelques lettres contre le Dante & contre Pétrarque ; que cela avoit excité un grand scandale, & qu'il s'étoit même déjà trouvé un auteur qui avoit répondu à ces lettres avec beaucoup de vivacité, avant même qu'on les eût données au public. Enfin, Madame, le livre parut à mon insu, & je me vis, certainement bien malgré moi, au nombre des Triumvirs. Je ne m'oubliai pas dans cette occasion, & je fis mettre à la tête de mes Poësies, qu'on imprimoit alors à Venise, avec quelques autres de mes ouvrages, un avertissement, par lequel j'assurois le public qu'en affaire de Poësie je pensois en vrai républicain. Et effectivement, si l'on abhorre la tyrannie en tout,

Volume VII.

H

elle doit être encore plus odieuse dans ce qui appartient à la raison & à l'esprit. Laissons aux Ottomans le barbare usage d'exterminer leurs frères pour régner avec plus de sûreté. On doit avoir le plus profond respect pour le Dante, poète véritablement grand, quoique né dans un siècle encore grossier : & quiconque parmi nous aspire à la Poésie forte & sublime, ne sauroit se dispenser de l'étudier avec l'assiduité la plus opiniâtre. Si son style est un peu dur, dit un de nos poètes, il ne laisse pas de nourrir & de donner de la force, quand il est digéré. Et malgré la métaphysique amoureuse de Pétrarque, quiconque n'est pas enchanté de ses ouvrages, ne fait ce que c'est que délicatesse de sentiment, & justesse d'expression, & connoît encore moins la douceur des soupirs de l'amant de la belle

*Laure, pour parler le langage d'un
autre de nos poètes.*

Il est pourtant vrai que nos jugemens ne doivent pas dépendre de notre inclination ; que la superstition littéraire n'est pas moins condamnable qu'une critique trop libre ; que les modifications de la nature sont différentes, & qu'il y a diverses manières de l'imiter ; qu'enfin si ces deux grands écrivains occupent les premiers rangs sur notre Parnasse, on peut présumer qu'il reste encore des places pour ceux qui dans notre siècle se distinguent par leur esprit & par leurs talens.

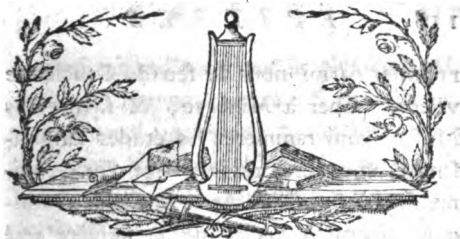
Non si priores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent,
Cæxque, & Alcæi minaces,
Stesichorique graves Camænz,
Nec, si quid olim lufit Anacreon,
Delevit ætas.

H 2

*Quelles que puissent être mes
Épîtres, je prends la liberté de vous
les adresser. Vous voyez, Madame,
que le nombre en est plus grand
que dans les éditions précédentes ;
mais j'en ai bien émondé le style.
Je souhaiterois qu'elles fussent di-
gnes de vous être présentées, à vous,
Madame, qui seriez digne d'occuper
la Muse du Dante & de Pétrarque,
qui nous avez donné un Poëme Épi-
que en votre langue, & qui possédez
toutes les finesses de la nôtre.*

A BOLOGNE,

ce 28 Décembre 1758.



ÉPITRE I.
AU ROI DE PRUSSE,
alors Prince Royal.

Heureux jour, où malgré les ordres de Cloris, j'eus la force & le courage d'aller chercher des climats étrangers, d'affronter les écueils, & de braver les flots de la mer de Finlande ! C'étoit vous, Prince, qui deviez être le terme fortuné, & le prix d'un voyage si long & si périlleux. Je vois en vous les vertus rassemblées en aussi grand nombre que le sont les gouttes d'une douce pluie, dont le ciel favorable humecte nos campagnes. Vous êtes né pour

rallumer parmi nous le feu de l'ancienne valeur. Cher à Minerve, & favori des Muses, vous ranimerez les études languissantes, vous ferez revivre l'âge d'or ; comme sur les rives de l'Arne le Chaos Gothique disparut à l'éclat de la lumière que nous apporta la Grèce. L'aimable urbanité, l'ingénieux Atticisme, l'éloquence & les Beaux-Arts accompagnent vos pas. Déjà je vois Athènes & Rome renaître dans Berlin. Là un nouveau Sostrate, le compas à la main, élève un théâtre de marbre. Ici un nouveau Lysippe imite sur le bronze la délicatesse naturelle des cheveux (1). Un second Apelle parle aux yeux, & peint tous les mouvemens de l'ame. Un autre Horace prend l'essor, & dans ses vers harmonieux conduit sur le Pinde de nouvelles Lalagés, au milieu des rians & folâtres Amours. Un nouveau Virgile chante de nouvelles guerres, & un autre héros. Transporté de l'ardeur dont Apollon l'agite, le tonnerre & la foudre semblent sortir de sa trompette. Ce siècle

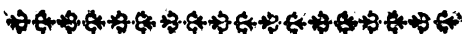
(1) . . . *Et molles imitabitur are capillos.*

Horat. in Arte poet.

fortuné répand par-tout la plus vive allé-
gresse (2). Je vois la tendre & compatissan-
te Humanité, reine de toutes les vertus,
assise avec vous sur le trône; je vois le
Temps qui marque les jours par vos actions
glorieuses.

(2) *Aspice venturo latentur ut omnia seculo.*
Virg. Eclog. IV.





ÉPITRE II.

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE (1).

Et votis jam nunc assuesce vocari.

GEORG, Lib. I,

Viens à mon secours, Dieu de l'Hélicon, prête-moi ta lyre, & inspire-moi tes plus doux accens. Je ne veux pas chanter les charmes victorieux d'un bel œil noir, ni l'aimable désordre d'une chevelure. C'est toi que je célèbre, puissant Apollon, toi qui descendu du céleste séjour, parois ici sous la figure du jeune héros qui donne des lois à la Prusse, & fait le bonheur du monde. Ce n'est pas à tes

H 4

(1) Le Roi, monté alors sur le trône, est représenté, dans cette Épître, sous la figure d'Apollon, comme Horace a représenté Auguste. Lib. I. Ode 2.

cheveux flottans, à ta guirlande d'or que
je te reconnois; c'est au sacré transport
que ta présence m'inspire; c'est à tes aimables
traits, à ton noble maintien, aux nouveaux
vers que tu chantes sur la lyre sonore
pour l'instruction & le plaisir des hommes.

*Ces fleurs naissent par-tout, on n'a qu'à les
cueillir,*

*Ta volonté suffit pour les faire fleurir ;
Comme au haut de ces rocs escarpés, effroyables,
Croissent pour nos besoins des simples secou-
rables (1).*

Tu fais même tempérer la severité de tes
leçons par la douce Ambroisie du poète
d'Ascra.

*Les Arts sont comme Églé, dont le cœur
n'est rendu*

Qu'à l'amant le plus tendre & le plus assidu (2).

(1) Voyez l'Épître du Roi sur la *Patience*
& la *Fermeté*.

(2) Dans l'Épître à Hermotime, sur l'avantage
des *Lettres*.

Tu a passé durement ta jeunesse, semblable à une fleur épanouie en hiver, toujours en proie aux outrages des glaçons, des frimats, & des pluies. Retiré presque seul sur une rive écartée, inconnu au monde, caché aux yeux des mortels, à peine ois-tu toucher la lyre tristement suspendue à tes épaules, de crainte qu'on ne vînt à reconnoître ta Divinité. Mais tu fus bientôt remis au rang des Immortels, tu devins l'oracle des Rois, le Dieu de la Poésie. Jupiter te chargea du soin de conduire le char d'or. Tu dissipas l'obscurité de la nuit, & dès que tu parois, ta présence réjouit l'univers.

La fécondité de tes rayons ranime, vivifie la fleur des Beaux-Arts, dont la tige étoit presque desséchée. Ils renaissent, comme aux jours fortunés d'Auguste & de Léon, où des rives du Tibre ils répandirent par toute la terre une odeur précieuse, dont le parfum se fera sentir encore aux siècles à venir. L'auguste Philosophie a déridé son front; son cœur s'est ouvert à la joie qu'elle ne connoissoit plus; elle a conçu de nouvelles espérances. On a

vu sourire jusqu'au farouche & terrible Mars (1).

Puisses-tu ne retourner qu'après une longue suite d'années (2), au ciel d'où tu tires ton origine. Daigne plutôt être le restaurateur de notre siècle. Astre propice, tu dissiperas les ténèbres qui nous environnent: plante salutaire au milieu de nos rochers, tu feras un remède infaillible à nos maux. Et si tu nous permets de te nommer Auguste, accorde-moi le nom & le chant d'Horace (3).

(1) *Quin & Ixion, Tityosque vultu*

Risit invito.

Horat. Lib. III. Ode 11.

(2) *Serus in cætum redeas . . . ,*

Id. Lib. I. Ode 2.

(3) *Pasiens vocari*

Cæsaris ultor,

Id. Ibid.





ÉPITRE III.

A SA MAJESTÉ

ANNE GIOVANNONA,

Impératrice des Russes.

La Philosophie, cet organe de la Vérité, longtemps inconnue à la plupart des humains, & voilée à leurs yeux, étoit tristement assise sous les portiques solitaires de Padoue & d'Oxford. Aujourd'hui vous l'approchez du trône, vous, Auguste Princesse, vous l'héritière du génie de Pierre le Grand, vous la Minerve & le Jupiter de l'Empire Russe. L'Univers entier se hâte de remplir vos désirs. Déjà, pour charmer votre oreille par ses sons harmonieux, Euterpe, glorieuse de vous obéir, a quitté l'Italie pour voler vers vos climats. Déjà l'aimable Flore, parée de roses, a abandonné la France, pour émailler de verdure & de fleurs les vastes rivages de la Néva, & pour enchanter vos yeux par des miracles nou-

vous. Pour étancher votre noble soif, la Tamise argentine vous verse la Science dans cette coupe Angloise que l'Aufonie embellit de son ciseau, & dont elle enduist les bords d'une douce liqueur. Quel plaisir pour vous de voir, dans une chambre obscure, la blanche & subtile Lumière traverser le cristal, pour déployer ses rayons à vos yeux, & teindre la toile qu'on leur oppose, des couleurs de la brillante Iris, de voir ces mêmes couleurs faire renaître le blanc par leur réunion? Le sein fécond du Soleil est la source intarissable de cette Lumière & de ces Couleurs. Là éclatent le rubis, l'émeraude, le saphir, immuables & purs de leur nature. Mais en mêlant leurs rayons, ils dorent la terre & l'immense firmament, & donnent la vie à l'univers. C'est ainsi, Auguste Princesse, que dans votre ame s'allient les vertus de Titus & de Trajan, le courage de César & la sagesse d'Auguste; c'est par ce mélange heureux que vous êtes les délices du monde, & la Divinité tutélaire de vos états.

Désormais le Soleil de Newton a dissipé les fonges de Descartes: ils s'enfuyent

tous aux lieux qui les virent naître, sur les rives de la Seine, vers ce temple ruineux où il leur reste encore des Prêtres & des autels. Déjà, dans votre Pétersbourg, campagne autrefois couverte de marais & de joncs, & connue du seul pêcheur, aujourd'hui pépinière de héros, & capitale d'un vaste Empire, je vois le grand Newton à la tête des philosophes; bientôt même il va parler votre langue, si Minerve & Apollon n'inspirent pas en vain un Ministre qui n'a que des vues sublimes (1). Quel climat, quelle mer, quelle terre ne retentiront pas alors du bruit de son nom! Cependant, grande Princesse, écoutez les accens d'une voix Italienne, qui sur les bords de la Néva vous expliquera la vérité; tandis que la Gloire, & le Mars de la Russie suspendent & consacrent dans vos temples les étendards du Turc & du Tartare.

(1) M. le Prince de Cantimir, qui étoit ambassadeur de Russie à la Cour de France, a traduit en langue Russe les *Dialogues sur l'Optique de Newton*.





ÉPITRE IV.

A SA MAJESTÉ,

AUGUSTE III,

Roi de Pologne, Électeur de Saxe (1)



Lorsque charmé des grâces qu'étaie le génie tutélaire de la mer Adriatique, vous parliez parmi nous notre langue dans toute sa pureté, & que vous vous conformiez à nos usages, les Muses d'Italie crurent souvent retrouver en vous un autre Navager, & un autre Bembo. Elles crurent voir un nouvel astre, plus brillant encore que l'astre des Médicis, qui a versé sur nos climats de si douces influences. Elles s'empressèrent à vous suivre à travers les précipices & les forêts du Brenner, & les neiges des Alpes. Pour plaire à un nouvel Auguste, elles ont échangé sans peine le

(1) Cette Épître fut mise à la tête des Oeuvres de M. Étienne Bénédict Pallavicini, imprimées à Venise, par ordre de S. M. le Roi de Pologne.

ciel d'Aufonie contre le ciel Germanique.
Là la divine harmonie des Italiens, une
& variée dans ses accords, retentit sous les
doigts agiles de Haffé, qui maître des pas-
sions & de l'ame, d'un coup d'archet tou-
che, émeut, enflamme, & nouveau Timo-
thée fait marquer, à son gré, dans le cœur
d'Auguste, la pitié, le courroux, la ten-
dresse. Mais quel spectacle! D'une pier-
re brute & informe la main de Mattiello
fait peu à peu sortir une Nymphé délicate,
ou un nerveux Athlète. Phidias lui a
donné son ciseau, pour que le marbre de
Ligurie l'emporte sur celui de Paros. Ha-
bile Silvestre, les portraits, que tu fais,
paroissent animés; les sujets que tu peins,
semblent respirer. Et vous, femme aimable,
entre les mains de qui Rosalbe a remis
son pinceau & ses couleurs! votre touche,
égale à celle du hardi Rubens, enchante
l'œil connoisseur du monarque. Cependant
les fournaises industrieuses qui affinent &
ennoblissent l'argille de Saxe, envoient
jusqu'aux nues des globes épais de fumée.
C'est par elles que l'Art de l'Europe triom-
phe de l'Art de la Chine.

Grand

Grand Prince, Apollon vous sourit du haut des cieux : par vos soins, il croit voir encore sur le mont Palatin, & son temple d'or, & sa bibliothèque. Mais parmi les nourrissons des Muses qui grossissent votre Cœur, on n'entend plus résonner la trompette éclatante du sage Pallavicini. La mort nous l'a enlevé, & nous le pleurons. Il chanta dignement votre gloire : il fit couler dans les claires eaux de l'Arne la source abondante de Véronèse ; il plia à la cadence Toscane ce poète si indocile au jong. Mais, Seigneur, après son trépas, vous le rappelez à une nouvelle vie : & son nom, ainsi que celui d'Horace, vainqueur du temps, retentira chez nos derniers neveux, grâce à cet art ingénieux, ignoré des Grecs, qui non content de peindre la parole, la multiplie & l'immortalise. Vous daignâtes me nommer prêtre d'Apollon, & le vôtre, pour recueillir les ouvrages épars d'un poète qui m'étoit cher, & les réunir dans un beau volume, digne du cèdre, digne d'être mis sous les yeux d'un Roi.

Volume VII.

I

Puisse-je aussi obtenir la gloire de
marquer, dans les fastes immortels des Mus
ses, ces jours que vous rendez si heureux,
& au milieu des autels & des vœux de l'I-
talie, reconnoître en vous un nouvel Au-
guste, & vous honorer comme la Divinité
tutélaire des Arts.



ÉPITRE V.

AU SÉRÉNISSIME PRINCE
PIERRE GRIMANI,
Doge de Venise.

Dans le séjour que je fais sur la délicieuse rivière de Salo, toujours parée de fleurs nouvelles & de gazons frais, je me transporte souvent en pensée près de vous, Seigneur, qui marchant sur les glorieuses traces de vos ancêtres, êtes monté sur un trône où vous appelloient vos vertus, le génie qui préside à la mer Adriatique, & les vœux de l'Italie entière. Exempt de soins & d'inquiétudes, je passerois des jours tranquilles, sans l'envie que je porte à ceux qui ont le bonheur de vous voir, de vous entendre, & d'enrichir leur mémoire de vos sages discours. Ici les orangers toujours verts, à l'abri des

outrages de l'Aquilon, présentent, dans la saison même la plus froide, leur tête couronnée de fleurs: ici, sous un ciel heureux, l'humble vigne déploie ses tendres branches; le chêne aussi ancien que le champ qui l'a vu naître, étend ses rameaux dans l'air, & couvre la terre de son ombre. Ici un ruisseau clair s'échappe à travers les rochers, & se hâte de terminer sa course (1). Là le Bénac élève ses flots, dont le bruit imite celui des vagues de la mer (2). C'est d'ici que je vois les écarts de ceux qui plongés dans une honteuse oisiveté, passent leur vie au milieu du tumulte des villes, où régner le luxe & l'envie. Chrysofile, me revient souvent à l'esprit, Chrysofile dont les vœux insensés ont tant de fois fatigué le Ciel, & qui se plaint encore dans ses appartemens superbes, & à une table

(1) *Es obliquo laborat*

Lympha fugax trepidare rivo.

Horat. Lib. II. Ode 3.

(1) . . . *Te, Lari maxime, teque*

*Fludibus, & fremitu assurgens, Benace,
marino.*

Virgil. Georg. Lib. II.

somptueuse, où dans des vases de la Chine il avale, à longs traits, le suc des fruits que l'Inde nous envoie. Qu'il vienne sur nos bords enchantés, & qu'il nous dise ensuite si les marbres de Numidie valent l'éclat & le parfum de nos campagnes émaillées de fleurs (1). Qu'il monte sur le haut de nos côteaux : avec le repos, qu'il a inutilement cherché jusqu'ici, il y trouvera l'appétit, qui fait assaisonner tous les mets. Une table médiocrement servie aura pour lui les mêmes charmes que les soupers délicats d'Apicius & de Luculle. Une vieilleffe verte & vigoureuse, semblable à celle des Dieux (2), & à la vôtre, Seigneur, fera la récompense de sa sobriété.

Peu loin d'ici, entre deux agréables collines, s'étend une vallée ombragée d'arbres touffus. Je vais souvent m'y enfoncer, ou seul, ou sans autre compagnie que

I 3

(1) *Deterius Libycis olet, aut nitet herba
lapillis.*

Horat. Lib. I. Ep. 10.

(2) . . . *Sed cruda Deo, viridisque senectus.*
Virgil. *Æneid*, Lib. VI.

celle du Sage de Cambridge, & quelquefois de celui d'Athènes, mais plus souvent encore avec le poëte dont la trompette sonore fait peut-être envier à Achille victorieux le sort d'Énée qu'il a vaincu. Mais j'oublie bientôt les maximes d'or de Platon, de Virgile, & de Newton, lorsque mes yeux découvrent une brune villageoise à travers les arbres, & dans les routes incertaines du bois, où les jeunes filles ne craignent guères les transports du Faune. Je cours vers elle. Elle fuit, mais en fuyant elle tourne la tête, & me jette un coup d'œil furtif. Enfin, moins le bois est fréquenté, & plus j'y trouve de charmes. Peut-être les hommes les plus sages ont-ils besoin de se dérider quelquefois; l'Amour n'est qu'un enfant, & les Dieux mêmes badinent avec lui. Vous même, Seigneur, assis au pied d'un vieux hêtre, là où votre Fieffo se mire dans les claires eaux de la Brenta, nous vous avons entendu chanter, que l'aimable Lilla faisoit seule toute histoire de votre vie (1). C'est là que dans la saison

(1) Allusion à un beau Sonnet du Doge, qui commence :

qui mûrit le raisin, & invite le citoyen au repos, vous égayez vos graves entretiens par des saillies ingénieuses. La troupe des Beaux-Arts vous suit par-tout, soit que nouveau Palladio, vous éleviez de superbes portiques, décorés de colonnes sans nombre; soit que vous pliez des branches tendres & dociles, pour en former des berceaux sous lesquels vous ferez un jour vos savantes promenades; soit qu'enfin, le long de vos espaliers toujours verts, vous placiez des Sphinx d'Egypte, des statues Grecques, & des urnes. C'est à vous, Seigneur, que conviennent les maisons de plaisance égales à celles des Rois; elles répondent à votre haut rang. Pour moi, des prairies, de simples arbrisseaux, des grottes fraîches, d'agréables vallons, des ombres épais me tiennent lieu de Colorno & de Marli, & de ce jardin fameux qui sem-

I 4

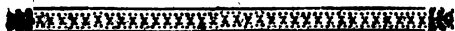
Sedeami un d' sopra una verde riva,
& qui finit ainsi :

E su miei casi e fortunati, e rei
Vidi, o Lilla gentil, che di mia vita
Tutta l'istoria mia tu sola sei.

ble encore verdoyer dans les chants d'Homère (1). Ici je mène une vie tranquille, en admirant Platon, le sage Newton, & vous, Seigneur, qui tenez la première place entre les belles ames, amies de la vertu & des talens.

(1) *The groves of Eden, vanish'd now so long,
Live in description, and took green in song.
Pope, in Windsor-Forest.*





ÉPITRE VI.

A MR L'ABBÉ

MÉTASTASIO,

Poète de la Cour Impériale.



Mon cœur est encore pénétré du doux son de votre voix, & il me semble vous entendre encore louer les foibles vers où mon peu de génie me fit demeurer au-dessous de mon sujet, & où, comme autrefois Horace, je fus accablé par la gloire d'un nouvel Auguste (1). C'est dans vos ouvrages que l'on voit briller le modèle de la parfaite Poësie. L'Amour vous inspire les pensées & les sentimens; Apollon vous dicte les expressions. Les

I 5

(1) *Dum pudor*

Imbellisque lyra Musa potens vetat

Laudes egregii Caesaris, & tuas

Culpa deterere ingent.

Horat. Lib. I. Ode 6.

loges dorées, & le parterre vous applaudissent à l'envi. Quel charme de voir, par vos soins, le Cothurne de Sophocle reparoître, dans toute sa majesté, sur la Scène Italienne! Où est l'œil assez sec pour ne pas verser des larmes, lorsqu'Énée, cherchant l'Italie, malgré les destins & les tempêtes, *coupe le cable criminel* (1) pour s'éloigner de Carthage; ou lorsqu'Ulysse, des bras de l'amour, conduit à la mort votre nouvel Achille, qui déjà, quoique caché encore sous des habits de femme, roule dans son cœur ces grands exploits qui enflammeront la Muse d'Homère? Qui n'apprendroit pas de votre Thémistocle à aimer les mœurs, les lois de sa patrie, l'air qu'on y respire, & jusqu'aux pierres mêmes? (2) Qui ne brûleroit d'amour pour

(1) Expression de Métastasio dans sa Didon: *tropca il canape reo.*

(2) Allusion à cette belle scène où Xerxès dit à Thémistocle: *Ainsi Athènes est donc encore gravée dans votre cœur? qu'à donc cette ville de si attrayant pour vous?* A quoi Thémistocle répond: *Tout, Seigneur: les cendres de mes ayeux, ses lois sacrées, les Divinités qui la protègent, le langage, les mœurs, les travaux*

les vertus de Titus, qui dans vos vers fait
encore les délices du genre humain ?

Au milieu de tant d'applaudissemens,
ne soyez pas sensible aux cris des langues
empoisonnées. Les plus belles plantes,
qui font l'honneur des jardins, & l'espé-
rance de l'année, qui couvrent l'homme
de leur ombre, & le nourrissent de leurs
fruits, ne laissent pas de servir de retraite
& d'aliment aux plus vils insectes. Si le
Poète de Vénuse eut l'approbation des
Quintilius, des Tucca, des Pisons; les
Pantilius & les Fannius ne lui manquèrent
point. Maintenant, cygne harmonieux,
il étend ses ailes: vainqueur de l'envie &
du temps, il vole depuis les bords de l'Ibé-
rie jusqu'aux régions Hyperborées. (1)

qu'elle m'a coûtés, la gloire que j'y ai acquise,
l'air, les trones, la terre, les murs, les pierres
mêmes.

(1) Invidiæque major

Urbes relinquam

. . . . Et album mutor in alitem

Visam gementis littora Bosphori

Syrtoſque Getulas canorus

Ales, hyperboreosque campos.

Horat. Lib. II. Ode 20.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le vulgaire n'estime les talens que par le nombre des années, & apprécie bien plus haut la rouille que l'or (1). La fontaine de Castalie a-t-elle donc tari de nos jours? Pétrarque & le Dante se sont-ils seuls élevés au sommet du Parnasse? (2) Assurément les eaux de la Sorgue se mêlent aux eaux d'Hippocrène; & à travers les sombres images du Dante, Phébus darde ses plus beaux rayons. Nous ne saurions trop révéler les pères de notre langue. Mais cela doit-il nous empêcher d'admirer les tendres vers du Guarini, les nobles sons de la trompette du chantre de Godefroi, les accens que Chiabrera tire de la lyre d'or qu'il reçut de Pindare, pour immortaliser les héros? (3) Serons-nous sourds

(1) *Authors, like coins, grow dear, as they grow old.*

It is the rust we value, not the gold.....

Pope; in his imitation of the first Epistle of the second Book of Horace.

(2) *Nil præter Calvum, & doctus cantare Catullum.*

Horat. Lib. II. Ode 20.

(3) Πηλιάδα μελίν, τὴν πατρὶ φάλα πῆρε χείρων
Πηλὶς ἐκ κορυφῆς, φόνον ἔμμεναι ἡρώεσσιν.

Iliad. Lib. XVI.

à votre harmonie, chantre mélodieux, dont la fertile veine, du haut des monts Aoniens, vient enrichir l'Italie? (1) Eh! quoi, foibles & timides, ne voguerons-nous jamais que sur nos mers? n'oserons-nous jamais déployer nos voiles sur les mers de France, ni sur les ondes Britanniques, ni voguer sur l'Océan des Grecs & des Latins, pour en rapporter aux rivages Toscans ces trésors poétiques si propres à féconder & à embellir notre langue? O esprits froids & secs, qui méritiez de vivre dans un siècle servile! Pétrarque & le Dante n'ont-ils donc rien laissé à faire à l'industrie & aux talens de ceux qui viennent après eux? (2) Ainsi donc l'art pénible d'Apollon, cet art qui demande de si longs travaux, aura chez nous atteint la perfection dans ces siècles grossiers où les autres arts, qui lui sont si étroitement

(1) *Vehemens, & liquidus, puroque simillimus amni
Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua.*

Horat. Lib. II. Ep. 2.

(2) *And Dante's polish'd page
Restor'd a silver, not a golden age.
Dryden, to the Earl of Roscommon.*

unis, languissoient encore sous les ruï-
entassées par la fureur des Huns! L'igno-
rant Cimabué, qui n'avoit ni expression ni
coloris, étoit l'Apelle de ces temps-là: le
dur bronze n'avoit encore pris ni grâce ni
délicatesse sous les mains de Cellini. Mi-
chel-Ange n'avoit pas courbé, & élevé
jusqu'au ciel les voûtes du Vatican, cette
merveille de l'Art.

Telles que la vieille Canidie se ronge
à la vue de l'aimable Lalagé, ou de la fémi-
lante Chloé, dont les cheveux noirs, & le
teint frais & vermeil attirent les regards, &
excitent les désirs des jeunes amans; tel est
Fannius par rapport à vous. Il voit vos
vers applaudis, & retenus par cœur, il en-
tend chanter vos Ariettes; tandis que ces
recueils dorés de Guirlandes dont il cou-
ronne les Religieuses, ou les nouveaux
Docteurs, meurent en naissant, & ont le
sort de la Gazette (1). Voilà d'où vient
le dépit de ce grammairien chagrin, qui ne

(1) *All, all but Truth drops dead - born from
the press,*

Lik the last gazette, or the last adrefs.

Pope, Dialogue II. 1738.

parle que du Dante, de Pétrarque (1), & du bonheur des temps passés (2). Voilà la source de cette louange maligne, qui n'exalte les morts que par haine pour les vivans (3). Mais qu'il porte les regards au-delà de l'Apennin, qui partage l'Italie: qu'il voie, sur les rives de la Seine, votre Achille, parlant une nouvelle langue, sans pourtant être revêtu d'armes plus fines, enlever les suffrages & les applaudissemens d'une nation qui cultive toutes les sciences, qui possède tous les arts, & qui est la rivale de l'Italie. Cette nation étrangère vous rend, d'une voix unanime, la justice que la postérité vous rendra parmi nous (4).

(1) *Hinc illa lacrymæ.*

Horat. Lib. I. Ep. 19.

(2) *Ego autem illos ipsos laudo, idque merito, quorum isti se imitatores esse dicunt, etsi in eis aliquid desidero: hos vero minime, qui nihil illorum nisi vitium sequuntur, cum a bonis absint longissime.* Cic. Orat. cap. 51.

(3) *Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis, Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.*

Horat. Lib. I. Ep. 1.

(4) L'Achille à Scyros a été traduit en François, & l'auteur des Observations sur les écrits

Cependant ne perdez rien de votre noble hardiesse : cygne courageux, foutez votre effor, & du haut des airs ne daignez pas regarder ces marais couverts de brouillards où bourdonnent les insectes du Parnasse, qui sur l'aile d'un Madrigal, ou d'un Sonnet, croient, voler dans le sein de l'immortalité. Le nom de Poète ne convient pas à ceux qui empruntant un feu étranger, s'échauffent seuls, tandis qu'ils

modernes le propose comme le meilleur modèle d'un ouvrage dramatique. On a ensuite traduit dans la même langue toutes les Oeuvres de M. l'Abbé Métastasio. Mais ce qui doit le flatter infiniment, c'est la justice que dans la Préface de *Sémiramis*, lui rend M. de Voltaire, le plus grand génie de France, & la gloire de notre siècle. Parlant, entr'autres, des deux belles Scènes de Titus, il dit : „ces deux Scènes, comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scènes dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, & de Racine quand il n'est pas faible &c.” & parlant des Ariettes. „Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même; sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des Odes d'Horace”

qu'ils glacent le lecteur. Il ne convient qu'à ces génies sages & heureux qui animés d'un enthousiasme divin, me transportent tantôt dans l'aimable île de Scyros, tantôt sur les rivages d'Afrique, tantôt au brillant Capitole; qui faisant à leur gré naître les passions dans mon ame, m'inspirent de douces espérances, ou me remplissent de fausses terreurs. Voilà ceux qu'Apollon lui-même chante sur la lyre d'Horace (1): voilà sous quels traits ce Dieu, ami de la vérité, annonce Métastasio, aux siècles à venir. Répandez sur lui des fleurs à pleines mains, & couronnez ce poète sublime de lauriers immortels.

(1) . . . *Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis: neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum; des nominis hujus honorem.*
Horat. Lib. I. Sat. 4.

*Ille per extantum funem mihi posse videtur
Ire poeta, mox qui postus inaniter angit,
Irritum, unctum, falsis terroribus implet,
Ut magus, & modo me Thebis, modo penis Athenis.*
Id. Lib. II. Ep. 1.



ÉPIÎRE VII.

A PHYLLIS.



La neige commence à couvrir les montagnes: le froid du matin se fait déjà sentir aux citronniers (1): les arbres se dépouillent de leurs feuilles, & la plaine de Vaprio, qui offroit à nos yeux une scène si riante, ne présente plus qu'une campagne nue & déserte. Et vous ne pensez pas encore, aimable Phyllis, à jouir de la douceur du ciel de Milan; Divinité champêtre, vous ne craignez donc pas les outrages de l'hiver, la toux âcre, le rhume long & incommode. Se peut-il que le plaisir de voir Caton frédonner sa mort en bémol avec de longues roulades, & les cadences fleuries de Vinci, ne l'emportent pas sur votre amour pour la campagne?

(1) *Matutina parum cautos jam frigora mordent.*
Horat. Lib. II. Sat. 6.

Votre dureté ne cédera-t-elle pas à l'art industriel de l'habile ouvrier qui a paré le manteau royal des trésors de Murano, & chargé de plumes flottantes le casque guerrier, fait du plus fin clinquant, dignes ornemens pour les scènes futures? (1)

Un courrier très-crotté nous porta avant-hier de Paris la charmante poupée attendue depuis si longtemps. Elle a fait accourir en foule de la campagne toutes les belles qui ont du goût pour l'amour. Vous les verriez examinant d'un oeil curieux l'andrienne, la coiffure, les nœuds de ruban, l'immense panier. On diroit qu'elles en font l'anatomie, & leurs avides regards vont fouiller jusques dans les lieux les plus secrets. Cette année-ci, une manche trop longue a la malice de cacher une partie du bras; mais en revanche une nouvelle mitaine dédommage de cette perte: noire & transparente, elle relève la blancheur de la main qu'elle couvre. Voi-

K 2

(1) . . . *Scenis decora alta futuris.*

Virgil. *Æneid.* Lib. I.

là tout ce que mes yeux profanes ont pu remarquer dans cette idole, ou du moins tout ce dont je me souviens. Mais combien de choses inconnues pour nous vos yeux savaient n'y découvriront-ils pas ?

Je vous dirai aussi que cette année Londres ne le cède pas à Paris en modes brillantes. Par la voie de la mer, dont ses hardis vaisseaux lui assurent l'empire, elle nous a envoyé un nouvel éventail, très-beau, & qu'il y a plaisir à faire jouer. Il ne ressemble point à ceux de Pekin, qu'un barbare pinceau a chargé de dragons & de pagodes; on n'y voit que des aventures curieuses & de belles histoires. Il est dans le goût des éventails où dans des temps plus heureux Carlon peignoit de vaillans Paladins, dont le nom & la gloire ont passé jusqu'à nos jours. L'éventail qui vous attend ici, a un autre avantage bien plus précieux. En se déployant, tandis qu'on ne semble que badiner, il explique les mouvemens du cœur, les desirs secrets que la bouche n'ose avouer; il les explique sans donner le moindre ombrage. Il n'est entendu que des mortels fortunés

à qui deux beaux yeux ont appris son langage mystérieux. Il ne parle jamais de jalousie, de trahisons, ni de ces soupçons cruels qui mêlent tant d'amertume aux plaisirs les plus doux. Il n'annonce que ces dépités légers, enfans du caprice, qui naissent & finissent sans raison, rendent la paix plus chère, mettent de la variété dans le commerce de la vie, & font le sel de l'amour.

Charmante Phyllis, restez à la campagne, & renoncez à l'éventail Anglois; renoncez, si vous le pouvez, à la belle poupée qui vient de passer les Alpes, aimable production du goût de Paris, & crache du beau-sexe d'Italie.



ÉPITRE VIII.

A ARISTE.

Votre cœur, cher Ariste, ne pouvoit concevoir de plus noble désir que celui de pénétrer dans les secrets de la nature, d'élever votre pensée jusques dans les cieux (1), & d'appeller le secours de la Science contre les chagrins & les inquiétudes inséparables de l'humanité. Hélas, quels tristes effets l'ignorance ne produit-elle pas chez les foibles mortels dont elle est l'appanage! Oui, elle est la source de plus de maux dans l'univers que n'en causa le songe d'Agamemnon chanté par Homère, ce songe né des ténèbres & de l'erreur, qui fit courir les Grecs, fiers des promesses & de la faveur de Jupiter, à la destruction de Troie, avec une rapidité

(1) *Aerias tentasse domos, animoque rotundum
Perecurrisse potum*

Horat. Lib. I. Ode 28.

égale à celle de la flamme. La terre gémissoit sous les pieds des chevaux & des soldats qui inondoient les vallées, & couvroient les campagnes. (1) Infortunés! ce n'étoient pas là les desseins de Jupiter. (2) Vous étiez condamnés à tomber sous les coups furieux du redoutable Hector, comme, dans les champs de Myrie, les épis dorés tombent sous la faucille de l'infatigable moissonneur.

Dans tous les temps, on n'a compté qu'un petit nombre d'hommes à qui le Ciel propice accorda l'heureux privilège de porter leurs regards sous le voile de l'immortelle Sagesse. O Divinité qui ne daignez vous montrer qu'à peu d'entre nous! Si vous ne paroissez pas sur un brillant théâtre, d'un air superbe & triomphant, au son des instrumens harmonieux; si à votre vue le peuple ne pousse pas des

K 4

(1) *Αὐτὰρ ὅπῃ χεῖρ' ἔχων
Σμυρδαλίην πονέβριζε ποδῶν αὐτῶν τε καὶ ἵππων.*

Hom. Iliad. Lib. II.

(2) *Νέπιος, εὐδὲ τὰ ἔδῃ ἢ ῥα Ζεὺς μῆδετο ἔργα.*

Ibid. in princ.

cris de joie & d'applaudissement; vous nourrissez l'esprit d'un savoir plus précieux que l'or; vous guérissez, ou du moins vous soulagez ces maux qui sans vous rendroient la vie insupportable. Vous êtes comme une douce rosée, un Nectar pur que le ciel répand sur la terre. (1) Puissante Déesse, le mortel qui a pu fixer ses regards sur vous, & qui a pu vous connaître, n'est en proie ni à la discorde infernale, ni à un orgueil ridicule, ni au faux honneur, enfant de la molle oisiveté,

Oh qui m'aidera à prendre mon vol?
qui me transportera dans ces lieux fortunés
où il vous a plu de fixer votre séjour au
milieu d'une troupe choisie de Sages (2)?
Je vois déjà ces rivages chéris, ces cam-
pagnes verdoyantes, ces écueils blancs, bas-
tus des vagues de la mer; je vois mille &
mille vaisseaux qui couvrent la fleur royale

(1) *Si non ingentem foribus domus alto superbia...*

At secura quicquid...

Virgil. Georg. Lib. II.

(2).... *O qui me getidis in vallibus Hani*

Sistat, & ingenti ramorum protegat umbra?

Ibid.

jusques au pont de marbre. Je te salue,
 heureux pays situé au-delà des mers, terre
 fortunée, terre chérie des Dieux ! C'est à
 toi qu'il a été donné de produire le mortel
 à qui la Nature, avare aux autres, & pro-
 digue à lui seul, enseigna elle-même les im-
 muables lois par lesquelles elle régit ce
 vaste univers. Il en a fait part aux hu-
 mains, qui avant lui croupissoient dans l'er-
 reur la plus profonde : il nous a ouvert ces
 sources jusques là inconnues, d'où coulent
 les grandes vérités qu'il répand dans ses
 illustres écrits, écrits sacrés, dont la gloire
 durera, tant que la Lune argentine pendant
 la nuit, & le Soleil durant le jour, éclaireront
 la terre & l'Océan. Muse, donne moi une
 lyre d'airain (1), dont les sons se fas-
 sent entendre au loin : donne-moi, une

K 5

- (1) „ Donne moi, s'il te plaît, immense Éternité,
 „ Pouvoir de célébrer ta grande Dèité,
 „ Donne l'archet d'airain, & la lyre ferrée,
 „ D'acier donne la corde, & la voix acérée,
 „ Afin que ma chanson soit vive autant de jours
 „ Qu'éternelle tu vis, sans voir finir ton cours.”

Ronsard, dans l'Hymne de l'Éternité,
 au premier Livre des Hymnes.

voix assez forte pour porter le nom & la patrie de Newton jusqu'aux lieux que le fameux Hydaspes arrose de ses eaux (1), au milieu de la brûlante Libye, aux bords les plus reculés de l'immense Océan, & jusqu'au dessus des étoiles.

Mais, cher Ariste, jusqu'où mes vers ont-ils la témérité de s'élever? Tant de hardiesse ne convient pas à mes foibles accens (2). C'est à vous à prendre votre essor, à déployer vos ailes, & à voler avec lui dans les cieux (3). Bientôt vous verrez disparaître sous vous, & la terre, & les maux dont elle est remplie.

(1) *Vel quæ loca fabulosus*

Lambit Hydaspes

Horat. Lib. I. Ode 22.

(2) *Quo Musa tendis? desine pervicax. . . .*

Magna modis tenuare parvis.

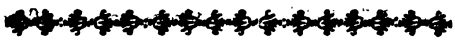
Id. Lib. III. Ode 3.

(3) *Redditus his primum tervis tibi, Phæbe, sacravis*

Remigium alarum

Virg. Æneid. Lib. VI.





ÉPITRE IX.

A

EUSTACHE ZANOTTI.



Tandis que du haut des rochers, & de l'ancienne tour de Castiglione, vous voyez, dans les vallées voisines, les tendres brebis brouter le cityse, & les jeunes chevreaux bondir & se heurter de leur cornes, peut-être, cher Eustache, que dans le même moment ma pensée me transporte sur le mont Hélicon. Je me promène ensuite le long de ces douces eaux où les esprits polis cherchent à se désakérer. On y répète par-tout les noms d'Amaryllis, de Glycère, de Lydie, & ces vers qui ne respirant que l'amour, font encore triompher la beauté de Laure. D'un côté, j'entends chanter les travaux du héros à qui les superbes Romains durent leur origine, & de l'autre, la colère funeste qui causa tant de

maux à la Grèce (1). J'aperçois Fracastor
 revêtu d'une robe éclatante, & assis aux
 rangs les plus élevés. Sur sa lyre, qu'il
 a accordée sur les rives du Tibre, il nous
 chante en vers charmans, de quels climats
 nous vint la contagion cruelle, fruit doi-
 fant de l'amour, en quelles régions elle
 porta d'abord le venin dont elle infecta les
 nations; venin horrible qui fait périr la
 plus belle fleur qu'ait l'espèce humaine,
 dans l'instant même qu'elle produit des
 fruits, qui change en une amertume af-
 freuse la plus grande douceur de la vie,
 qui trouble, qui altère la source même des
 plaisirs.

O galant Ovide, ô aimable Sappho!
 vous naquîtes dans de meilleurs temps,
 avant que l'avarice téméraire de l'Europe
 s'ouvrît un chemin jusque là inconnu à
 travers la vaste étendue des mers, pour
 chercher un nouveau Monde. Dès que
 cette fatale maladie eut touché les rivages
 de l'Hespérie, elle parcourut avec rapidité
 toutes les contrées de l'Orient, & causa

(1) ἡ μὲν Ἀχαιοὶ καὶ Ἰωνοί.

Iliad, Lib. I.

parmi nous la plus horrible désolation. Lorsque, sur les bords du Tare, le Mars François faisoit sentir sa fureur aux enfans de l'Ausonie, & que le sommet des Alpes plaintives retentissoit des sons d'une trompette étrangère, qui pourroit compter les victimes qu'immoloit ce mal homicide?

Mais dans ces tristes extrémités parut ce Poète savant, la gloire de l'aimable ville que baigne l'Adige. Il nous indiqua la semence salutaire, l'arbre sacré, ce don précieux du ciel qui a émoussé les traits de cette cruelle maladie. Le venin qui se répandoit dans les membres languissans, & couloit avec force de veine en veine, dompté par le suc de cette plante sacrée, s'exhale, & se refond en une tiède vapeur. Voyez Lesbie, l'objet des desirs de mille jeunes amans; les Grâces l'avoient abandonnée, les Jeux & les Ris avoient fui loin d'elle. La voilà guérie, son visage reprend sa couleur vermeille; les Grâces & les Jeux y reviennent. Elle ne pense plus qu'à des plaisirs moins dangereux, & où il n'y ait à craindre que les flèches de l'Amour.

La belle Uranie couronne Fracastor
des feuilles vertes de cet arbrisseau chéri,
& montre à l'Italie ses rameaux salutai-
res (1). A la douce harmonie de ces vers
divins que la Déesse dictoit, & que le Poète
écrivait (2), les forêts d'alentour gardent
un profond silence ; on n'entend ni l'ha-
leine des vents, ni le mouvement des feuil-
les, ni le gazouillement des oiseaux. Vir-
gile & Sannazar l'écoutent avec attention.
L'un lui cède sans peine, & l'autre craint
de perdre le rang qu'il a occupé jusqu'alors,

Aimable Physicien, vous qui dans des
vers élégans développâtes les rares secrets
de la nature, & rendîtes l'art d'Apollon
utile & agréable à la fois ! La terre ne
vous posséda que peu de temps, elle n'é-
toit pas digne de vous. Mais peut-être,
Cygne harmonieux que du haut du ciel

(1). *Age, Diva, beatum*

Uranie venerare nemus, crinesque revindam

Fronde nova juvet in medica procedere palla

Per Latium, & sanctos populis ostendere ramos.

Fracast. Syphil. Lib. III.

(2) *Μουσὴν μὲν ἔχον' ἐξέφασκε δὲ θεῶν ὄμμα.*

In Antholog.

vous avez entendu avec quels cris, & quels sanglots, les cent filles du Bénac se sont plaintes aux vents, aux eaux, aux étoiles, & aux Dieux, de votre trépas prématuré. Leur père refusa au Mincio les ondes où il prend sa source. Dans l'excès de sa douleur il cacha, au fond de son lit, & son urne, & sa tête couverte de roseaux. Les rochers de Naco & de Briano, les forêts vous appellèrent: la grande ombre du docte Catulle vous appella dans le sacré silence de la nuit; & sa voix mélodieuse remplit d'un charme nouveau les collines, & les campagnes des lieux où il naquit (1).

Que ne venez-vous me joindre, mon cher Eustache? Nous irions ensemble répandre des fleurs, de l'encens d'Arabie, & de la myrrhe sur le tombeau qui renferme les cendres de ce divin Poète.

(1) *Te ripa flevit Athesis, te voce vocare
Audita per noctem umbræ, manesque Catulli,
Et patrios mulcere novâ dulcedine lucos.*

Eracast. Syphil. Lib. I.



ÉPIQUE X.

A

EUSTACHE MANFREDI. (1)



Eustache, vous qui êtes l'honneur & la gloire de l'Italie, vous qui dès vos plus jeunes années montâtes, d'un pied léger, au sommet escarpé des Sciences les plus sublimes ! Sachez que je vais aussi me promener, de temps en temps, le long des rives du Permesse, & que j'entre dans les bois odoriférans de lauriers toujours verts : j'y prête une oreille attentive aux chants des Muses, & je grave dans ma mémoire des vers choisis, que je répète ensuite aux nations. Quelquefois, m'enfonçant dans les labyrinthes de la Physique, & perçant à travers les sombres nuages où la Nature se cache aux yeux du profane vulgaire, je vois les traces

(1) Cette Épique accompagnait les Poésies de M. François Marie Zanotti, que l'auteur lui envoyoit.

traces du Lyncée Toscan, qui avec des armes inconnues aux siècles passés, s'ouvrit, jusques dans le ciel, un chemin où personne avant lui n'avoit osé marcher, & plaça au centre de l'univers le Soleil,

*Qui dispense les jours, les saisons, & les ans
A des Mondes divers autour de lui flot-
tans. (1).*

Je passe de là dans le plus épais du bois, & je suis les pas de ce guide fidelle qui a sondé toutes les profondeurs de la Géométrie; soit qu'à travers le tranquille Océan du Vuide immense, il aille assujettir les indociles Comètes au joug du calcul, & les force à fournir leur carrière en lignes courbes autour du Soleil (2); soit qu'il me montre les sentiers éclatans, & teints des diverses couleurs de la brillante Lumière; soit qu'il m'entraîne dans les ténèbres de ces temps reculés où Jason osa

(1) Voltaire, *Henriade*. Chant VII.

(2) *Cur subdita nulli
Hæcenus astronomo numerorum frena recusces.*
Halley, dans son poëme sur les *Principes*
de Newton.

Volume VII.

L

affronter la mer sur le premier vaisseau, qui devoit ensuite voguer sur la voûte céleste (3).

Heureux celui qui peut découvrir les principes cachés des choses ! Et quel bonheur est le vôtre, cher Manfrédi, vous qu'Uranie elle-même a conduit dans sa maison étoilée, où elle vous dévoile des objets qui jusqu'ici furent invisibles aux yeux des mortels.

Mais Uranie ne vous occupe pas si fort que vous n'offriez aussi votre hommage à ses sœurs. Vous leur avez rendu leur première beauté, dont le fard du Marini avoit, pendant quelque temps, défiguré les traits ; vous avez fait refleurir leurs anciens lauriers. Quelle troupe nombreuse de cygnes plus blancs que la neige, je vois voler sur vos traces, & faire retentir les

(9) „Valeureux fils d'Aïson, des Dieux le favori,
 „ A bonne fin viendra ton voyage entrepris,
 „ Car Junon, qui vous sert de Déesse propice,
 „ Ne souffrira jamais que sa barque périclisse,
 „ Laquelle doit un jour de ses feux radieux
 „ Par les astres nager, & voguer par les cieux.”

Ronsard, dans l'hymne de *Calais & de Zéphis*, Livre I. des Hymnes.

bords du Reno de leurs sons harmonieux !
 Parmi eux, j'en apperçois un dont les doux
 accens enchantent & le Dieu du fleuve, &
 les côteaux d'alentour. Pour mieux l'en-
 tendre, les Nymphes des bois élèvent la
 tête hors du tronc où elles sont nées.

Que cet heureux génie, qui touche
 également & l'une & l'autre Lyre, tienne,
 cachées, dans son cabinet, & la taciturne Al-
 gèbre, & cette science sévère qui s'occupe
 à chercher les raisons premières des choses.
 Puisqu'il le veut, j'y consens. Mais ses
 Hymnes magnifiques, ses Odes hardies, ses
 tendres Élégies aux cheveux épars, je pré-
 tends les tirer de l'odieuse obscurité où
 elles gémissent. Je vous les envoie de la
 ville savante dont la Brenta baigne les
 murs, après quoi roulant doucement ses
 eaux claires à travers des campagnes plus
 délicieuses que la vallée de Tempé, elle
 semble oublier de porter à la mer le tribut
 qu'elle lui doit. C'est à vous que ces bel-
 les productions s'adressent, pour que vous
 leur appreniez à prendre l'essor, & leur
 donniez pour guide votre excellent Livre,
 avec lequel elles franchiront les bornes de

l'Italie, & iront jusqu'aux rivages les plus lointains. Ainsi le vent ennemi puisse-t-il n'offenser jamais les arbres plantés le long des eaux qui arrosent ces lieux fortunés où dans des temps plus heureux, vous versiez dans mon esprit la précieuse Ambroisie des Sciences; afin qu'un jour mes vers pleins de force, & nourris de doctrine, pussent, de bouche en bouche, passer jusqu'à nos derniers neveux. (1)

(1) *Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.*
Virg. Georg. Lib. III.



ÉPITRE XL
A EUDOXE.

Cher Eudoxe, les noirs foudris ne trou-
blent pas toujours l'aimable tran-
quilité de notre vie (1). L'homme ne cesse-
ra jamais d'offrir son encens à une Déesse
qui le chérit; Déesse propice, dont la douce
haleine rallume sans cesse le fourneau du
Chimiste, qui empêche les amans les plus
malheureux d'abrèger leurs jours, & leurs
tourmens (2). Après tant de plaintes si
amères & si justes que j'avois faites contre
l'Amour, il a enfin exaucé mes vœux, & a

L 3

(1) *Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros.*

Horat. Lib. II. Ode 9.

(1) *Thou blow'st the Chymick's and the lover's fire,
Leading them still insensibly along
By the strange witchcraft of anon.*
Cowley.

eu pitié de mes maux. Jugez de ma reconnaissance : & puisque vous vous intéressez à mon sort , apprenez mon heureuse aventure , & sachez quelle est ma félicité. Voici les exclamations qui m'échappèrent l'autre jour sur l'agréable colline de Bonrepaux.

Ancienne forêt , dont les ombrages frais & touffus sont consacrés à l'Amour , vous qui dans le sein du silence cachez & nourrissez la tristesse des amans ! Combien de fois m'avez-vous vu m'enfoncer dans vos routes sombres , où seul , à pas lents & incertains , je promenois mes pensées & ma mélancolie ? Tantôt je me peignois les beaux yeux , ou la chevelure de Lydie : tantôt je gémissois de ses rigueurs ; quelquefois même j'appellois la raison à mon secours , foible secours , dont l'Amour ne fait que rire. O plantes ! o Nymphes ! o génie tutélaire de ces lieux ! je crois qu'enfin vous avez été sensibles à ma douleur. Mais ciel ! quel plaisir , quelle joie , quel ravissement ne sentis-je pas , ô forêt , au milieu de votre profonde obscurité !

Le soleil étoit déjà sur la fin de sa course, & mes tristes soupirs ne faisoient que redoubler, lorsqu'au travers des épais feuillages je vis briller le visage de celle que j'adore. Vêtue de blanc, elle venoit à moi du fond de la forêt, & je sentis qu'à son approche l'haleine des vents étoit plus douce. Quel hazard vous conduit dans ces lieux? vous êtes-vous égarée? ou seriez-vous enfin touchée des maux que j'endure? Les Grâces ingénues, & la pitié lui ouvrirent la bouche, & dictèrent sa réponse. Ses beaux yeux, d'abord baissés vers la terre, se fixèrent sur moi: un rouge incarnat coloroit ses joues. Ce que vous étiez alors, beaux yeux, yeux chéris, il n'y a que celui qui vous a vus, qui puisse le dire (1).

Charmante allée, conservez à jamais la mémoire de ce doux mystère; conservez sa figure imprimée sur votre gazon: vous êtes l'asile du plaisir, le temple de la paix.

L 4

(1) *Chillo che fiti a un muodo cù eccellente
A un vostro sguardo lo diciti vui.*

Stanze Sicil.

Puisse l'Amour conduire chez vous ses élus,
lorsque dans l'aimable désordre d'un beau
visage, il fait voir à l'amant le prix des
maux qu'il a soufferts, & qu'il veut tirer
une douce vengeance d'une beauté qui
préfume trop de sa vertu. Heureux vous
pour qui ces arbres fortunés croissent, &
s'élèvent jusqu'au ciel, en confondant leurs
branches & leur ombre.





ÉPITRE XII.

A M. LE COMTE

CÉSAR GORANI

*Général des Armées de S. M. I. la Reine
de Hongrie & de Bohême.*



Savant Gorani, qui avez voué vos services à l'Autriche, vous ne l'ignorez pas; il est peu de terres propres à produire le beau laurier consacré aux Muses. Mais cet autre laurier dont vous vous êtes si glorieusement couronné sur les rives du Tidon, permettez-moi de vous le dire, il peut naître & croître dans tous les climats. Le Ciel prodigue, mais peut-être peu favorable aux mortels, l'a répandu dans tous les pays. Ce ne sont pas seulement l'Hèbre ou le Pô, le Danube ou la Seine, le Tibre ou la Tamise, qui vantent leurs Jules & leurs Marlboroughs. Il est sorti des fanges Méotides des guerriers qui firent verser à Rome des pleurs dont la source

L 5

n'est pas encore tarie (1). Mais ces tristes contrées n'ont jamais produit de cygne sacré, dont les accens pussent réjouir l'univers. A peine pour dix Achilles trouve-t-on un Homère.

De tous les climats le nôtre est certainement le plus cher aux Muses. Le froid n'y retarde, ni ne glace les productions de l'esprit; l'ardeur du Soleil trop voisin ne les dessèche pas. Mais malgré ces avantages, que la belle Italie, à qui je dois le jour, & qui est aujourd'hui la mère féconde des Sonnets, ne s'imagine point qu'elle renferme dans son sein autant de poètes que de verificateurs. Pour mériter le glorieux titre de Poète, pour obtenir une place sur l'Hélicon, il ne suffit pas de battre des routes fréquentées, d'étancher sa soif dans des étangs bas & accessibles à tous. Il faut s'ouvrir une nouvelle carrière, puiser dans des sources abondantes

(1) Chaque climat produit des favoris de Mars,
 La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars;
 On a vu mille fois des fanges Miotides
 Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
 Boileau Ép. au Roi.

& profondes. C'est par là que le Dante parvint au sommet de la montagne, à côté de ce sage écrivain dont la science est accompagnée de tant de grâces. C'est le moyen qu'employa le poète qui fut autrefois si cher à Mécène, & qui fait encore aujourd'hui les délices de tous les esprits polis. Le grand Homère, à qui la docte Smyrne dressa des autels, fut le premier qui donna cet exemple.

Celui qui aspire à monter au haut du Pindé, ne doit pas ignorer la langue de ces peuples dont la gloire remplit l'Europe, qu'ils soumièrent à leur domination. Que sa main feuillette, nuit & jour, les ouvrages des Grecs, qui sont les modèles du beau (1). Qu'il connoisse celui qui s'éleva jusque dans les cieux, pour y chercher les plus rares secrets de la nature; qu'il n'ignore pas ce que l'industrie des Italiens, & la hardiesse des Anglois ont découvert sur la terre. Les vers ne s'assurent l'immortalité, qu'autant qu'ils exhalent le baume de la Science.

(1) *Vos exemplaria Græcæ
Nocturna versate manu, versate diurna.*
Horat. in Arte poet.

Sous l'heureux siècle, & par les soins de Léon, les Arts, que la barbarie des Turcs bannissoit de la Grèce, se réfugièrent en Italie, & vinrent s'établir au Vatican. Mais peu de temps après, le Ciel irrité permit, pour notre malheur, que l'Espagnol passa les mers, & inonda nos contrées. Son esprit, échauffé par le soleil de Cordoue, nous apporta les hyperboles & les pointes. Ces inventions étrangères nous parurent belles: le mal se répandit partout, & fit en peu de temps de rapides progrès. Nos Poètes en furent éblouis & troublés, le faux prit chez eux la place du vrai. L'épaisseur du brouillard qui s'éleva sur le Pinde, fit prendre des Pygmées pour des Géans. Bientôt nos yeux furent continuellement baignés de larmes. Les traits de l'Amour devinrent aigus & piquans. Le Caro, embouchant la majestueuse trompette du grave Virgile, n'en tira que des sons froids & glacés.

La Poésie languissante resta longtemps parmi nous dans ce déplorable état. Enfin Apollon, touché de nos maux, jeta les yeux sur l'Italie qu'il chérissoit toujours.

Il suscita des esprits amis du vrai, qui nous remirent dans la route que nos grands auteurs nous avoient tracée, & dont nous nous étions écartés. Ils s'élevèrent avec courage contre l'erreur; & sur les rives du Permesse les Muses eurent aussi leur Galilée. Heureux, si le Savoir pouvoit fixer la roue inconstante du Goût, & si en évitant un défaut nous ne tombions pas dans un autre (1)! Un sage pilote a soin d'éviter les écueils; & la crainte de s'engager en pleine mer ne le porte pas à côtoyer le rivage (2). Écrivains qui vous bornez à la pureté du style, vous aurez, il est vrai, les suffrages de Pergamini; mais vous ne ferez jamais que de serviles imitateurs, & vos foibles chants, à peine formés, périront & tomberont dans l'oubli. Vous, teignes poétiques, vous qui vivez & mourez sur un seul livre, où laissant ce qu'il y a de mieux, vous choisissez le pire! Vous qui d'un style ennuyeux nous répétez des

(1) *Dum vitant fluiti vitia, in contraria currunt.*

Hor. Lib. I. Sat. 2.

(2) *Serpit humi tutus nimium, timidusque procella.*

Id. in Arte poet.

choses déjà mille fois chantées, & qui ne méritèrent jamais d'être connues ! Vous présumez donc nous échauffer à votre feu, qui glace en hiver, & fait suer en été, que deux vives fontaines, que toute l'eau du Tanais, du Danube, & du Tésin ne sauroient éteindre, & que le bois des hêtres & des sapins ne pourroit ranimer (1). Tel qu'un misérable fripier dans son obscur réduit, assis au milieu de ses vieux haillons, coud, mesure, coupe, & à force de travail vient à bout de rapiécer un pourpoint ou un justaucorps : tel, au sommet de son Parnasse, cet écrivain cherche, barbouille, efface, change, & à la fin réussit à joindre les morceaux qu'il a pris dans un vieux chansonnier, en forme de Sonnet ou de Stance.

Il est vrai que nos poètes s'éloignent quelquefois exprès de la route que l'Amour leur marqua autrefois le long de la Sorgue. Ils ébranlent les trônes, & renversent les fortunes ; ils coupent une boucle de cheveux dont l'éclat brillant inspire des mouve-

(2) *Decipit exemplar vitii imitabile.* . . .

Id. Lib. I. Ep. 19.

mens d'envie au Soleil même: ils couvrent d'habits de deuil les femmes de Thrace, & arment un nouvel Achille, toutes les fois que le monde criminel reconnoît ses égaremens, ou qu'il a la cruauté d'enfermer à jamais une jeune beauté née d'un sang illustre. Vous avez sans doute ouï plus d'une fois entonner de pareilles chansons; peut-être même que la nouveauté & la magnificence du style vous aura fait rire. Ce que je fais bien, cher Gorani, c'est que vous voyez avec peine nos beaux-esprits, sacrés ministres des Muses, plus sensibles à l'or qu'à l'honneur. C'est toujours à celui qui en est le moins digne, qu'ils adressent leurs hommages; ils le placent sur le Pinde, où ils le rassasient de l'immortelle Ambrosie. Trafic indigne d'un esprit bien né, trafic qui déshonore l'art & l'artiste.

Que l'envieuse Satyre ne vienne pas ici nous objecter que dans ce siècle plein d'orgueil, & dépourvu de mérite, on place vainement la flèche sur l'arc du chantre Thébain; qu'il n'est point de but où l'on puisse viser. Quoi! n'avons-nous pas aujourd'hui au Vatican un Pontife qui

instruit l'univers par sa doctrine, & l'édifie par son exemple? Le Héros de Sardaigne n'est-il pas armé pour la défense de l'Italie? Cette charmante contrée ne voit-elle pas renaître ses anciens lauriers? ne porte-t-elle pas à son côté ce fer qui la fit triompher tant de fois? Elle n'a plus lieu de rougir, comme autrefois, lorsqu'elle n'employoit pour la guerre que des bras étrangers, & que victorieuse ou vaincue elle gémissoit toujours dans l'esclavage.

Ne sont-ce pas là de dignes sujets pour les chants des Muses d'Aufonie? Que les Poètes élèvent leur voix, & que fermant des fleurs dans des chants non fabuleux, il s'en exhale un parfum agréable au ciel, & utile à la terre (1)! Quoique le poète ne sache manier ni la lance ni l'épée, il ne laisse pas d'empoigner la trompette guerrière, & d'inspirer le courage, & l'amour du bien public aux hommes. Voyez si une belle action n'illustre pas un siècle.

Quand

(1) *Let flatt'ry sick'ning see the incense rise,
Sweet to the world, and grateful to the skies.*
Pope Dial. II. 1738.

Quand Argyle, ou Chesterfield, héritier des vertus antiques, tonne dans le Sénat, & remue l'Angleterre par sa mâle éloquence; Pope reconnoît son héros, & prend son vol pour le célébrer (1). La terre du Latium fumoît encore du sang de ses citoyens; & la lyre Latine chantoit les grands noms de Régulus, de Camille, & de Curius (2); & Virgile avoit le courage de louer Caton (3).

Puisse aussi au milieu de nous s'élever un poète qui avec une sage & noble hardiesse, prenant la vérité pour guide, répande à pleines mains des fleurs & des fruits dans ses vers nourris de Science! Puisse l'Italie avoir un poète philosophe, qui en fasse l'honneur & la gloire!

Cependant, ici sur les bords de l'Elbe, je travaille à rendre les sons de Vénus sur

- (1) *How can I Pope say, Chesterfield forget?
While Roman spirit charms, and Attic wit:
Argyl, the state's whole thunder born to wield,
And shake alike the Senate and the Field.*
Ibid.

(2) Horat. Lib. I. Ode 12.

(3) *Secretosque pios, his dantem jura Catonem*
Æneid. Lib. VIII.

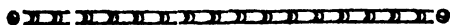
Volume VII.

M

la lyre Toscane, & je vous adresse ces vers, à vous, cher Gorani, qui alliez si bien l'étude & les armes, qui maniez avec le même succès la plume & l'épée (1), à vous dont le front est couronné des lauriers de Mars & du lierre d'Apollon. Vous avez le nom & la valeur de César: daigne le ciel vous en accorder la fortune.

(1) *Cajus vero Casar, si foro tantum vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur, tanta in eo vis, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat.* Quintil. Instit. Orat. Lib. X. Cap. 1.





ÉPITRE XIII.

A

M. FRANÇOIS DE VOLTAIRE,

Historiographe de France.

Digne favori des Muses, savant Voltaire! Quel destin ennemi s'oppose toujours à mes vœux, & m'empêche de revoir le beau pays que la mer baigne, & que bornent les Alpes & le Rhin, ce beau pays où vous avez vu les premiers rayons du jour, où Minerve a placé son arbre sacré pour en faire des guirlandes aux amis d'Apollon? Eh? pourquoi l'aimable paix après laquelle l'Europe soupire depuis si longtemps, s'est-elle contentée de nous montrer, du haut des tours de Bréda, le rameau d'Olivier, qui dans le même moment a disparu à nos yeux? J'attendois avec impatience que le temple de Janus fut fermé, prêt à voler vers vous, à travers les

M 2

forêts du Bergstraß, & au-delà du Rhin, dans l'heureuse enceinte de Paris. Ma Muse elle-même m'excitoit à ce voyage. Paris n'est pas seulement la mère des modes ingénieuses, la capitale, le centre de la France, où du fond des provinces tout ce qu'il y a d'hommes aimables, viennent porter leur tribut; c'est là que se raffinent tous les Arts, & tous les ouvrages de génie; c'est là que se rassemble l'élite des beaux-esprits. En vain une de nos villes se flat-teroit-elle de faire germer le Goût dans son territoire borné à quelques lieues. Les pierres qu'entraîne après soi le torrent qui tombe du sommet des Alpes, se polissent en roulant, & en se heurtant les unes contre les autres. Il en est de même des esprits que réunit dans son sein la capitale d'un grand état. La Critique, fille de la Science, & de la délicate Urbanité, leur prête de nouvelles forces, & les fait briller d'un éclat plus vif. C'est ainsi que vos climats fortunés ont produit un nouvel Horace, qu'ils ont formé le tendre Racine, ce digne rival des Grecs, le sublime Corneille, & le bon Molière, qui nouveau Solon, don-

né, avec tant d'esprit, de si excellens préceptes pour la vie civile. Telle étoit Rome, avant le temps fatal où elle fut en proie à la rage des Goths, lorsque Cicéron & Catulle s'y rendoient, l'un de la petite ville d'Arpine, l'autre des bords rians du Bénac, & par leur présence augmentoient le lustre de la rue sacrée; lorsque du haut du Capitole, elle dictoit aux nations ses lois, ses mœurs, ses arts, & son langage.

O ma chère Italie, que vous êtes différente de ce que vous étiez alors! Nonchalamment endormie sur vos lauriers desséchés, divisée, esclave, insensible à vos malheurs, vous croupissez dans un honteux repos. Le temps est passé où les Beaux-Arts, & les belles études, dont vous disputates la gloire aux Grecs, faisoient le plus cher objet de vos soins, & vous affuroient l'empire des esprits & des cœurs. C'est pourtant de votre sein, encore déchiré, & couvert des plaies dont la fureur des barbares le frappa, que sortit le plus grand de nos Poètes. Vous avez vu naître Pétrarque, vous avez produit le hardi Colomb,

& le hardi Galilée, dont l'un découvrit de nouvelles terres, & l'autre de nouveaux cieux. Palladio, Raphaël, une foule de grands artistes vous ont illustrée. Vous avez donné des Rois, des Ministres, des Généraux aux peuples de la Seine, du Danube, & de l'Hèbre. Il est vrai que les germes des talens fermentent encore; mais une lâche oisiveté les étouffe, & les empêche de verdoyer & de fleurir. Je vois encore sortir du sol poétique quelques herbes & quelques plantes; mais on les néglige, & nous manquons de sages cultivateurs pour arracher l'ivraie, & retrancher les branches infructueuses. Je vois ramper sur la terre des vignes stériles, qui mariées avec l'orme rempliroient nos cuves d'une vendange écumante, & payeroient le vigneron du travail de l'année. Et votre plus digne rejeton, le seul héritier de la Lyre Italienne, Apollon le laisse languir sur les bords orageux du Danube: ce Dieu est-il donc devenu insensible & à notre gloire, & à celle de son Art? O chère Italie! puissent tes membres épars se réunir, pour reprendre leur ancienne vigueur,

& leur première beauté! puissent tes talens briller encore ailleurs que dans l'Histoire! Mais quand sera-ce? qui en sera le témoin? Peut-être ce bonheur est-il réservé à nos neveux.

Cependant, cher Voltaire, je hâte par mes vœux le moment flatteur où il me sera permis de revoir cette ville charmante que votre génie embellit; de revoir votre Émilie, aimable habitante des mondes métaphysiques; la sage d'Aiguillon, qui possède si bien & la langue & les sciences Britanniques; & celle qui fait allier les accens de l'Italie aux grâces Françaises, tout à la fois, Muse de l'Arne, & Nymphé de la Seine.

Passerois-je sous silence ce héros qui plus heureux qu'Alexandre, a un poète pour ami (1), le vaillant Richelieu, dont la chevelure ambrée est ceinte des lauriers

M 4

(1) *Dare they to hope a poet for their friend?*

*Was Richelieu wanted, Louis scarce could gain,
And what young Ammon wish'd, but wish'd
In vain.*

Pope, Dialogue II. 1738.

de Mars & de l'Amour? Il a fait retentir d'applaudissemens ces rivages de l'Elbe, il en a fait soupirer les Nymphes, lorsque précédé du brillant flambeau de l'Hymen, il vint ici pour conduire en France cette auguste Princesse, la merveille de l'Allemagne, Princesse à qui Minerve enseigna tous ses arts, que Vénus orna de sa ceinture, que Junon revêtit de toute sa majesté, à qui Lucine sourit, & dont sortira un essaim de Héros que déjà le monde attend avec des tressaillemens de joie. Vous l'avez chantée dans vos vers; elle fera l'ornement de cette Histoire que vous dicte Clio, la fidelle dépositaire des haut faits, & de la gloire des Bourbons. Quel bonheur est le votre! La noble prose, & le vers harmonieux sont également dociles à vos lois. Les Muses vous ont nourri du miel Attique: & Minerve vous a inspiré toute sa sagesse. Toujours égal à vous-même, vous excellez dans tous les Arts.



ÉPITRE XIV.

A S. E.

M. MARC FOSCARINI,
Chevalier, & Procureur de St Marc, Histo-
riographe de la Sér. République de
Venise.

Non, ce n'est ni la faveur de la Cour,
 ni la soif insatiable des richesses,
 ni des désirs ambitieux, qui dominant mon
 cœur. Je brûle de prendre l'essor, &
 mon heureuse hardiesse me transporte sur
 le Pinde, auprès des Muses & de vous.
 De là je promène mes regards sur l'Italie;
 & parmi tant de rares objets qu'elle se van-
 te de posséder, je vois deux villes qui
 fixent toute mon attention. L'une élève
 sa tête du fond de ses lagunes poissonneu-
 ses, & du sein de la mer dont elle est sou-
 veraine, fait sortir ses palais de marbre. L'au-
 tre, située sur les bords de l'Arne, & aux

M 5

pieds de l'Apennin, étend sa puissance sur
 les contrées d'alentour. Elles se présen-
 tent à mes yeux sous la figure de deux fem-
 mes, & paroissent commencer une dispute (1) semblable à celle que l'empire des
 Arts éleva autrefois entre Athènes &
 Rome. Vous, dont l'esprit est or-
 né de tant de grâces, dites-moi qui pour-
 ra apaiser cette querelle. Vous voyez
 d'un côté Florence qui d'un air altier
 montre à sa rivale ces trois grands génies, ces
 flambeaux lumineux qui ont éclairé notre
 langue. L'un est l'auteur de ce Poème sa-
 cré auquel le ciel & la terre ont mis la
 main. Le second est le poète qui surpas-
 sa tous les autres par ses vers tendres, où
 l'on voit encore briller les yeux de l'aima-
 ble Laure. Le dernier est celui qui n'il-
 lustra pas moins Certaldo que Cicéron n'il-
 lustra Arpine. Elle les montre, avec com-
 plaisance, à sa rivale, & dit : c'est moi qui leur
 ai donné le jour ; c'est moi qui les ai nour-

(1) ὄνισατ' ἡπείρωις δοῖδας περὶ εἰς μάχασθαι

Λοίμν τε, ἀντιπέρην τε. Φυγὴν δ' ἔχον οἷα γυναῖκα

Moschus in Idyll. Europa.

nis. (1). Mais Venise leur oppose celui qui le premier ouvrit à nos Poètes la carrière des Grecs, & affranchit les vers de ces sons ferviles, pareils à ceux que l'Écho plaintive renvoie du fond des rochers; & cet autre, le plus cher favori des Muses Latines, qui surpassa le Sannazar, & parut balancer Virgile. Elle y joint le savant Bembo, ce nouveau Varron, qui prescrivit des lois à la langue Italienne (2), & ouvrit les portes du temple de l'Apollon Palatin de Toscane, où sont entrés depuis tant de rares esprits, en suivant la route qu'il leur avoit frayée.

Alors Florence lui rappelle la mémoire de Sansovin, à qui Vénise doit ces édifices dignes de la grandeur des Rois, dont les eaux de la mer Adriatique se plaisent à réfléchir l'image, & qui rend plus mer-

(1) Φάσκον δ' ὡς μιν ἔτιμι, καὶ ὡς ἀτίτηλέ μιν αὐτή.

Ibid.

(2) Le Discours 33 du Tome II des *Discours* de Salvini a pour sujet, si on est plus redevable aux trois premiers pères de la langue, ou au Bembo, qui en a donné les règles.

veilleuse encore la ville bâtie par les Dieux (1).

Mais au seul Sansovin, combien Venise ne peut-elle pas opposer d'artistes qui ont manié avec succès le compas de Vitruve? Elle nomme les Scammozzi, les Micheli, les Falconetti. Voyez, dit-elle, celui dont l'art orna de maisons de plaisance ces collines charmantes qui semblent se mirer dans les ondes du Réron, & qui de Vienne fit une nouvelle Athènes. Elle n'oublie pas ses autres enfans; & si sa rivale lui fait voir Phidias, Sostrate, & Timanthe réunis dans un seul de ses citoyens; elle lui présente un Apelle, un Pamphile, & un Zeuxis.

Florence croit faire pencher la balance, en prononçant le nom de son grand Lynceé, qui la fait triompher, dit-elle, de Venise, aussi bien que de Stagire. A ce nom Venise devient pensive; mais enfin elle se contente de répondre que la docte Padoue a nourri & formé ce grand homme, & que

(1) Allusion au vers si connu de Sannazar
Illam homines dicas, hanc possist Deos.

c'est du haut de nos tours qu'il dressa sa lunette contre les cieux.

La dispute s'échauffe : & comme dans le combat des anciennes phalanges, on voit javelot contre javelot, bouclier contre bouclier. J'entends opposer Paruta à Varchi, Guichardin à Nani, les Cabot, les Paul, les Zéno à l'heureux Améric Vespuce. Tel étoit autrefois le démêlé qui s'éleva, entre les Dieux, pour une cause moins belle, lorsque l'Europe vint combattre l'Asie sur les bords du Xanthe, & que Jupiter pesoit les destinées sur le sommet de l'Ida. Mais quels lauriers la cité Toscane pourroit-elles comparer aux lauriers immortels dont la Reine des eaux Adriatiques a été couronnée par la main victorieuse des Dandolo, des Morosini (1), & de tant d'autres de ses héros,

(1) Il eût été trop long de rapporter les noms de toutes les familles nobles de Venise qui se sont distinguées dans la paix & dans la guerre. Nous nous sommes bornés à ces deux-ci, parce qu'elles marquent deux grandes époques très-éloignées l'une de l'autre ; celle du Doge Henri Dandolo, qui fit la conquête de Constantinople ; & celle du Doge François Morosini, dont les glorieuses entreprises méritèrent cette belle In-

dont les hauts faits ont égalé ceux de l'ancienne Rome? Florence peut-elle se vanter, comme nous, d'avoir toujours vécu dans l'indépendance, & de n'avoir jamais subi de joug étranger? Oui, dans ces temps mêmes, où le Pô porte à notre mer ses eaux troubles & ensanglantées (1), Pallas, Déesse de la paix, veille à la conservation de notre liberté. Mais elle y veille, prête à faire éclater son courroux, toujours armée du Casque, & de l'Égide (2).

Si enfin la capitale de Toscane prétendait nous disputer le prix de la pureté & des charmes du langage; vous, Seigneur, qui êtes notre Cicéron dans le Sénat, & notre Tite-Live dans vos écrits, vous n'avez qu'à mettre au jour ces immortels ouvrages qui déjà semblent languir d'être renfermés si longtemps: & nous verrons Florence d'elle-même nous céder la victoire.

scription: FRANCISCO. MAUROGENO. PELOPONNESIACO. SENATUS.

(2) L'auteur écrivoit ceci en 1746.

(3) . . *Jam galeam Pallas, & Ægida,
Currusque, & rabiem parat.*

Horat. Lib. I. Ode 13.



ÉPITRE XV.

A L E S B I E.



Lesbie, je ne fais si ta pitié m'a été favorable ou funeste, si tu as contribué à mes plaisirs ou à mes peines. Tu te rendis trop facilement à mes prières, lorsque tu m'introduis dans ces lieux où j'ai laissé mon cœur, mais où une belle-mère fâcheuse, un mari jaloux, une troupe incommode de suivantes, dont les yeux sont plus perçans que ceux d'Argus, feront une guerre éternelle à mes brûlans désirs. Il étoit donc décidé que tu ne serois pas occupée ce jour-là à raisonner, à consulter avec le savant Udénio, sur une coiffure nouvelle, une fontange, un mantelet, ou quelque autre grave objet de l'attention du beau sexe. Tu m'attendois seule, & dans un plein loisir, & tu fus fâchée de mon retardement. Mais l'Amour en fut

encore bien plus piqué : pour se venger de tant d'offenses qu'il a reçues de moi, de tant de paroles données & violées, il préparoit mon supplice ; son arc, ministre de son courroux, étoit placé dans les yeux de la belle. A peine fus-je en sa présence, que je sentis rallumer dans mon cœur un feu éteint depuis quatre ans. La beauté l'avoit fait naître, l'innocence l'entretint, la modestie lui prêta de nouvelles forces, lorsque dans sa première jeunesse, elle s'épanouissoit, comme vers le printemps une tendre fleur s'épanouit à la douce haleine du Zéphir. Mon cœur se rappelle ces aimables querelles, ces raccommodemens plus aimables encore, & ces tendres entretiens qu'interrompoit quelquefois un silence charmant. J'en fus ému : l'image des beautés de Paris & de Londres, que je venois de quitter, quatre ans d'absence pendant lesquels j'avois fait plus de mille lieues, rien ne put me garantir. Nonchalamment assise sur son lit, elle attendoit que midi vînt à sonner, & qu'on lui portât le chocolat. Dans un deshabillé galant, & qui couvroit à peine les charmes de

de sa gorge (1), elle tournoit, avec un air de langueur, ses yeux qui respiroient encore le plaisir, & qui ne me disoient que trop qu'un autre que moi étoit heureux. Je promenois mes regards confus & interdits, tantôt sur l'aimable désordre où la main des Grâces avoient mis ses cheveux, tantôt sur l'incarnat de ses joues, & tantôt sur le lit que l'Hymen, & non l'Amour, avoit dérangé.

Nymphes de la Seine, vous qui fûtes mes Déeses, ne trouvez pas mauvais que je préfère un lis dont la blancheur est un peu ternie, une rose à demi-pâle que l'Amour a peinte sur le visage de cette belle, à vos fards, à vos mouches, à vos eaux de Lavande, à votre rouge, & à tout l'art de vos toilettes éternelles. Heureux qui a ses côtés, peut oublier & la Seine, & celles qui vivent sur ses bords. Heureux qui . . .

Mais hélas, Lesbie, tu vois bien qu'au milieu de tant de gardes & de surveillans,

(1) *Your night gown fast'ned with a single pin,
Fancy improv'd the wond'rous charms within.*

Epistle from Arthur G. Y. to Ms. M. Y.
Volume VII. N

quelque pitié qu'elle puisse avoir pour moi, je ne saurois en profiter que sous tes auspices, & que toi seule peux lui faciliter les moyens de m'en donner des preuves. Ainsi, Lesbie, puisse naître pour toi un nouveau moineau, qui ne caresse que toi (1), qui ne prenne son manger que de ta main, qui n'étende ses ailes que pour aller vers toi, & qui toujours aimable & vif, fasse ton plaisir & tes délices!

(2) *Ad solam dominam usque pipiaken.*

Catullus.





ÉPITRE XVI.

A

M. THOMAS VILLIERS,

*Envoyé extraordinaire d'Angleterre à Berlin,
maintenant Mylord Hyde.*



Villiers, vous savez qu'un petit bien de campagne, un jardin, un bois de peu d'étendue, & une source d'eau vive, faisoient tout l'objet des vœux d'Horace (1). Il pouvoit pourtant, auprès des Dieux de la superbe Rome (2), déployer hardiment ses voiles au gré de ses désirs. Mais instruit par le génie de Socrate, sa prudente timi-

N 2

- (1) *Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aqua fons,
Et paulum silvæ super his foret*

Lib. II. Sat. 6.

- (2) *Ô bone, nam te
Seire, Deos quoniam propius contingis, oportet.*

Ibid.

dité l'engagea à les resserrer (1). Il n'avoit pour but que la liberté, qui fait les plus chères délices, & toute l'ambition d'un esprit bien né. Lors donc que dégagé du bruit & des embarras de cette ville immense, il se retire à sa maison des champs, recueilli en lui-même, il médite des vers (2), que cependant il ne se hâte pas de confier à sa lyre; vers choisis & pleins de force, dont l'harmonie résonne encore à nos oreilles. Si Thalie m'appelle sans cesse, si la Fortune fourit à l'heure de ma naissance, irai-je me confondre dans la foule des hommes qui ne laisserent pas après eux plus de traces que la fumée qui s'évanouit dans l'air, ou que l'écume qui se dissipe dans l'eau? Non, je tâcherai de faire retentir les accens des Latins sur la Lyre Toscane (3). Je ne pré-

(1) *Sapienter idem*
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.

Lib. II. Ode 10.

(2) *Ergo ubi me in montes, & in arcem ex urbe removi,*
Quid prius illustrem Satyris, Musaque pedestri?

Lib. II. Sat. 6.

(3) *Fidibus ne Latinis*

tends pas qu'une soif ardente de l'or me force de sécher sur pied , & de m'enterrer tout vivant à la Cour ; je renonce à toutes ces conversations qui portent sur des riens, à déguiser mes sentimens , & à cacher sous un visage riant les chagrins & les ennuis qui me rongent le cœur.

Ne pensez pas néanmoins que je vienne, d'un air grave, vous débiter la morale rigide des Stoïciens, comme si j'étois un troisième Caton descendu du ciel (1). Je me rappelle trop bien l'histoire du cheval qui pour s'emparer d'un pré au préjudice du cerf, consentit de se soumettre à l'homme. Il est vrai qu'il chassa son ennemi, mais il ne fut plus en son pouvoir de se défaire du mors qu'il avoit dans la bouche, ni du cavalier qui le montoit (2).

N 3

Thebanos aptare modos studet, auspice Musa ?

Lib. II. Ep. 3.

(1) *Tertius e calo cecidit Cato . .*

Juven. Sat. II.

(2) *Cervus equum pugna melior communibus herbis
Pellebat, donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis, frænumque recepit.*

O chère liberté, don le plus précieux du Ciel, vous qui rendez le brouillard d'Angleterre plus agréable, & plus brillant que le Soleil de Numidie (1)! C'est vous qui sur mes canaux de Venise, me permettez, dans une gondole garnie de drap noir, de profiter, sans être observé, des doux larcins de l'Amour. Dans ces instans, l'adroit gondolier laisse reposer ses rames, & s'amuse à chanter *les armes pieuses*, & *le héros Godefroi* (2). C'est vous qui m'engagez à passer les monts, & qui me faites admettre aux soupers délicats de Paris, où le mouffeux Champagne, versé de haut par

*Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Nan equitem dorso, non frænum depulit ore,*

Horat. Lib. I. Ep. 10.

(1) *Tou mak'st the gloomy face of nature gay
Giv'st beauty to the Sun, and pleasure to
the Day....*

*Tis liberty that crowns Britannia's isle
And makes her barren rocks, and her black
mountains smile.*

Addisson. *Letter from. Italy,*

(2) Le commencement de la Jérusalem du Tasse:

'Canto l'arme pietose e'l capitano...

une belle main, petille dans les vetres de cristal, puis exhale son feu en contes agréables que suit un rire gracieux. C'est vous qui au moyen du reflux de la mer, me faites remonter la Tamise, & parcourir les rues enfumées de Londres: heureux séjour, où l'on ne voit ni esclavage dans le peuple, ni orgueil chez les grands. Le Roi, qui est le soutien & le protecteur des lois, y obéit lui-même, & ne peut vouloir que le bien public. O Apollon, faites-moi vivre sous le climat d'Athènes, gouverné par les lois d'Angleterre, & que le bel âge d'or revienne parmi nous. De là je m'embarque avec mon cher Baltimore, l'Ulysse Britannique, pour visiter ces nouveaux rivages qu'à travers les écueils de la Finlande, ouvrit à l'industrie, au commerce, & aux Beaux-Arts, le héros de Russie, qui maintenant, dans les champs Élysées, se promène entre le pacifique Solon & le belliqueux Romulus: prince immortel, digne qu'un nouveau Plutarque écrive son histoire.

Mais je n'abandonne pas toujours les voiles au gré des vents, je ne lâche pas

toujours la bride à mon courfier. Souvent, au pied de verdoyantes collines, je me rends à moi-même (1), dans les lieux qui ont vu naître Tite-Live, & mourir Pétrarque. Là, dès que le Soleil sort du sein de la mer, je me lève, j'écris, je dicte, ou bien je relis, & j'efface ce que j'ai déjà écrit, & souvent je me frotte le front, je me ronge les ongles (2). Mais cette peine se change en plaisir, quand je dicte un ouvrage que Lycoris même lira (3), ouvrage qui empêchera que Newton ne soit une Divinité inconnue à la plus belle moitié du monde. Aidé d'une saine critique, je distingue le clinquant dont le Caro couvre quelquefois l'or pur de l'Énéide: j'en avertis le public, pour venger l'ombre de Virgile, dont j'ai toujours aimé les divins écrits. Pantilius & Fannius se sont élevés

(1) . . . *Et mihi me reddentis agelli.*

Horat. Lib. I. Ep. 14.

(2) . . . *Et in versu faciendo*

Sape caput scaberet, vivos & roderet ungues.

Id. Lib. I. Sat. 10.

(3) . . . *Sed quæ legat ipsa Lycoris.*

Virg. Ecloga 10.

contre moi; mais j'ai eu pour défenseurs Quintilius & Tucca. Caritée vient, de temps en temps, dans l'enceinte que renferment ces collines; belle sans artifice, Vénus lui a accordé le don de plaire. Je grave sur l'écorce des hêtres, & ses chiffres & les vers que je fais à sa gloire. J'ai consacré à son nom mon style le plus doux, & le nouveau Livre que l'Amour m'a inspiré.

Et lorsqu'ennuyé du loisir dont je jouis à Padoue, il me prend envie de changer de climat, je suis bientôt prêt à repasser le Danube & l'Elbe. Je me figure de nouveaux plaisirs qui flattent mon imagination. Je pense que j'aurai la satisfaction de vous revoir, vous l'ami de la vertu, & du bon Horace, citoyen de tous les pays, égal dans tous les temps, né pour pacifier l'Europe (1). Je reverrai aussi celui qui s'écartant de la route du Soleil (2), applatit la Terre près de la froide

N 5

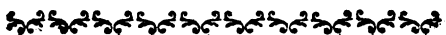
(1) Allusion à la paix de Dresde, où M. Villiers eut beaucoup de part.

(2) Sur le revers d'une médaille frappée à Berlin en l'honneur de M. de Maupertuis, on le

ville de Tornea, & qui charme actuellement l'oreille délicate de Frédéric. Oh, si sans m'éloigner de l'aimable Carité je pouvois passer ma vie avec vous, dès ce moment je quitterois le séjour de la liberté.

voit enveloppé de fourrures, & couché dans un traîneau tiré par un Renne, avec ces mots de Virgile, EXTRA ANNI. SOLISQUE. VIAS.





ÉPITRE XVII.

Sur le Commerce.

A SON EXCELLENCE

M. N. N.

*Yet let me show a Poet's of some weight,
And (tho' no soldier) useful to the state.*

POPE Ep.

Dans ces jours heureux où la patrie,
pour récompenser votre mérite,
vous élève aux premières dignités, & vous
revêt de la pourpre due à vos travaux,
n'attendez pas, Seigneur, que ma Muse
entreprenne votre Éloge. Mes chants
ne sont pas comparables à ceux que prépa-
rent tant de cygnes mélodieux. Trisfal-
gue accorde sa lyre d'or, dont il tire de si
beaux sons, & dans une Ode sublime se
dispose à célébrer vos vertus. L'ingé-
nieux Comante, qu'Apollon a chargé de

transmettre à la postérité les noms glorieux, répandra sur votre pourpre des fleurs qui ne cèdent pas aux fleurs dont Chiabrera faisoit des couronnes immortelles. Il faut pourtant, Seigneur, que des bords de la Zschopa, qu'ombragent des arbres toujours verts, je vous offre un essai de mon foible style. Mais quel sera le sujet de mes vers? Content de mériter les louanges, votre oreille est insensible au plaisir de les entendre. Je ne m'entretiendrai donc avec vous que de l'objet dont votre esprit & votre cœur sont toujours remplis, du bien de la patrie.

Je vous ai vu autrefois dans cette ville immense dont le bruyant fracas y rend les habitans sourds au murmure des eaux de la Seine qui la traverse. Ennemi de la molle oisiveté, & du faste superbe, plus attentif aux besoins des autres qu'à vous-même, chargé des intérêts de la patrie, vous faisiez voir l'éloquence du sage Nestor, & accommodiez vos discours aux circonstances de ces temps difficiles. Vous profitiez, je m'en souviens, de votre peu de loisir, pour considérer les plus grands objets : d'un

œil pénétrant & éclairé, vous examiniez les ressorts qui font mouvoir la vaste machine des états, & leur redonnent leur première force quand ils l'ont perdue.

Déchirée par les guerres civiles, pauvre & désolée au milieu des dons précieux dont le Ciel enrichit ses terres fécondes, la France languissoit, privée encore de ces arts d'où Amsterdam & Londres tiroient leur grandeur. Colbert parut, favori de Mercure, & ministre d'un grand Roi, mais plus grand que son maître. Les François, qu'on ne croyoit nés que pour la guerre, tournèrent leur génie du côté des arts de la paix. On vit fleurir les manufactures de soie dans les lieux où la Saône va se joindre au Rhône, & Vanrobès établit celles de laine le long des bords de la Somme. Les sapins, du haut des montagnes qu'ils couvroient de leur ombre, descendent sur les flots. Les vaisseaux fendent les mers, & voguent sur les eaux qui baignent l'Inde. L'éclat des Lis se répand dans tous les climats que le Soleil éclaire.

Telle étoit l'image qui se présentoit à votre esprit ; image digne d'un citoyen affligé de voir notre patrie si différente, hélas, de ce qu'elle étoit dans ces siècles fortunés où émule de Tyr & de Carthage, elle fut l'entrepôt de l'univers, & distribuoit à l'Europe nonchalante les précieux trésors du Gange. Hélas, depuis ce jour que l'audace Lusitanienne doubla le Cap, & se fraya une route aux pays qui produisent la cannelle, le poivre, & le macis ; depuis le jour que l'intrépidité Génoise, sur un vaisseau Espagnol, s'exposa à des vents inconnus, & découvrit un monde nouveau, d'où à travers une mer immense nous vient l'odoriférante vanille, ce doux suc qui découle de cannes blanches, l'or du Brésil, & l'argent du Potosi ; Mercure a détourné ses regards de dessus nous, & a dirigé son vol vers des régions plus éloignées. Ces bâtimens nombreux que l'Égypte & l'Asie envoioient à nos rivages, ont pris une autre route, & déployant leurs voiles à des vents étrangers, vont débarquer sur les bords de la claire Tamise, au Texel si dangereux par ses sa-

bles, près des bancs cachés sous les eaux de la Garonne. Nos Arts ont eu le même sort; la main des étrangers, dont l'avidité du gain augmente l'adresse, nous les a enlevés. On fabrique au-delà des monts Pécarlate, dont la couleur est si vive, dont les fils sont si épais & si déliés; on y fait des glaces qu'on ne faisoit autrefois qu'à Murano; ouvrage chéri des Grâces & de Chloé, meuble brillant qui fait l'honneur des toilettes (1). Vous le savez, esprit sublime, & votre cœur qu'enflamme l'amour de la patrie, en est affligé. Dans une grande âme la douleur produit de grands effets. Comme la valeur du guerrier s'accroît par les pertes mêmes qu'il a faites, & que son courage renaît dans les dangers; ainsi les obstacles donnent une nouvelle force à l'esprit ferme d'un citoyen zélé, & lui font découvrir de nouveaux moyens de travailler au bien public. Troie ne

(1) Il est pourtant vrai que Murano est le seul endroit où l'on souffle les glaces. On prétend qu'elles sont plus belles, & plus unies que celles qu'on jette, & qu'elles rendent les objets plus fidèlement, & avec plus de netteté.

fera plus : ses débris dispersés fument sous les cendres (1), ses dépouilles ont enrichi Argos & Mycènes. Ainsi disoit Junon, encore sensible à l'injure qu'elle avoit reçue, quand Paris lui refusa le prix de la beauté. Mais cependant Apollon, sous l'ombre de l'aigle Romaine, fit sortir de dessous ses anciennes ruines une nouvelle Troie ; un nouveau Simois & un nouveau Xanthe arrosent ses superbes murs.

Mais où vais-je m'égarer ? Non Seigneur, la belle plante n'est pas coupée jusque dans ses racines ; elle n'a perdu que quelques-unes de ses branches. Voyez avec quelle joie Cérès décore nos champs de ses épis dorés, qui agités par un vent léger, flottent & brillent à nos yeux. Il arrive souvent que la moisson est trop abondante pour tenir dans nos greniers, & qu'elle surpasse nos espérances mêmes. (2) Que fera-ce si avec le nouvel instrument qu'a inventé le Triptolème Anglois,

(2) *Omnis humo fumat Neptunia Troja.*

Virgil. *Æneid.* Lib. III.

(1) *Atque horrea vincat.*

Id. *Georg.* Lib. II.

glois, le laboureur Vénitien pénètre plus avant dans le sein de la terre, s'il la tourne & la brise avec plus de soin, s'il donne une nouvelle vie au grain, en détruisant les plantes qui l'endommagent? Vous verrez, le long de l'Adige & du Pô, croître des moissons aussi abondantes que celles de Sicile. Jetez les yeux, Seigneur, sur ces vignes qui couronnent nos rians côteaux, ou qui artistement rangées dans nos plaines s'unissent aux ormes. Voyez Bacchus qui les montre au vendangeur, & paroît lui dire d'en exprimer le jus avec plus de soin, & de mieux choisir les vaisseaux où l'on fait cuver le vin, afin qu'il puisse braver le courroux orgueilleux de la mer, & qu'avec celui de Chypre, il aille, vainqueur de l'Alcoran, enivrer le Turc au fond de son Sérail (1).

- (1) „ Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
 „ Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
 „ S'en vont chercher, par un heureux échange,
 „ De nouveaux biens nés aux sources du Gange,
 „ Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
 „ Nos vins de France enivrent les Sultans?
 Voltaire, dans *le Mondain*.

Si la terre, avare au gré de nos désirs, nous refuse des mines d'argent, & si nos ruisseaux & nos rivières ne roulent pas l'or mêlé avec leur gravier (1); au moins Saturne favorable nous a donné le fer de Bresse, meilleur que celui de Suède: présent utile dans la paix & dans la guerre. La faux courbée est de fer, l'ancre qui mord le rivage, est de fer; & des guerriers courageux, armés de fer, ont toujours subjugué des peuples lâches dont l'armure étoit toute brillante d'or.

Voulez-vous quelque chose de plus? La main de la bergère Cloris nous file les douces laines de ces nombreux troupeaux qui paissent dans les campagnes verdoyantes qu'arrose la Brenta. Les vers à soie de Cénéda nous fournissent ces fils luisans, dignes d'occuper l'aiguille de Minerve: & que personne n'ait la témérité de leur préférer ceux dont les rives du superbe Pô tirent tant d'éclat, dans ces contrées où un héros sage & vaillant, qui réunit en lui les qualités de Nestor & d'Achille, fait voir à

(1) . . . *Atque auro turbidus Hermus.*

Virg. Georg. Lib. III.

L'univers que la valeur Italienne n'est pas encore éteinte. Nos bois produisent des chênes robustes, capables de résister à la violence des flots agités, & des sapins qui volent si légèrement sur les ondes de la mer. Nous avons en abondance le fruit tardif de l'Olivier consacré à Pallas. Que l'Art perfectionne ces productions de la nature, par le secours du Dieu, père de la belle industrie, qui peut changer le plus pauvre hameau en une ville superbe.

Mais surtout que le négociant n'attende pas que le Danois couvert de fourrure, ou le Russe, vienne, d'au-delà du Sund, chercher dans nos ports ces fruits de notre travail & de notre industrie: portons les nous-mêmes, à travers les mers, aux nations les plus reculées. Employons à cet usage nos propres bâtimens: & que les matériaux dont nous avons une si grande quantité, ne restent pas inutiles, & cessent de surcharger nos greniers & nos magasins.

Mais qu'on ne s'attache point à transporter chez nous le luxe excessif des modes étrangères, qui ne fait qu'épuiser l'or

de Venise; cette manie ne nous a causé que trop de perte. Qu'au contraire l'or des étrangers rompe nos coffres (1). Qu'on honore le commerce (2): que le citoyen reconnoissant se souviene que c'est là le nerf principal de la puissance Adriatique. C'est par là qu'elle s'éleva, & que Venise se vit en état de soutenir seule les efforts de la Ligue de Cambrai, & de résister à tant de Princes conjurés contr'elle. C'est par là qu'un petit pays est encore de nos jours le temple de la Liberté, le domicile des Arts, & que ses vaisseaux portent sa gloire au-delà des mers.

Comme l'industrielle abeille, lorsqu'ardente à son ouvrage elle tire du thym odoriférant le miel liquide, écarte avec courage, & chasse loin de ses ruches les vils frelons, qu'on bannisse de nos villes ces essaims de fainéans, cette troupe

(1) *Illius immensa ruperunt horrea messes.*
Virg. Georg. Lib. I.

(2) Ἀγαθὸν δὲ καὶ καλὸν καὶ προεδρίας τιμᾶσαι ἐπιδόσεις καὶ νεκλήρους. Xénophon de *Vedigalibus*.

pareilleuse qui ne travaillant point, n'est qu'un fardeau à l'état, & une école de brigandage (1). Ou plutôt, Seigneur, qu'on rétablisse les arts qui fleurissoient autrefois, qu'on supprime la honteuse oisiveté, que l'industrie fasse subsister tout le monde. Que notre laine reçoive les plus

(1) Τῷ δὲ θεοῖ νομεσῶσι, καὶ ἀνέρες, ὅς κεν ἔεργῃ
 Ζῶν κηφίνεσσι κοθύροισι ἱκελὸς ἐρμῆν,
 ὅι τε μελισσῶν κάματον τρύχουσιν ἔεργοι
 ἔσόντες Hesiod. in *Oper.*

M. Antoine Génovéfi, si connu parmi les gens de lettres, en qui l'Italie voit son Child & son Perry, fait à ce sujet une réflexion aussi ingénieuse que sensée. La voici: „Il n'est rien à „quoi les Pasteurs des peuples doivent employer „plus d'attention & de soin qu'à empêcher que la „classe des gens oisifs n'augmente trop. Il faut même en cela user quelquefois de sévérité, & suivre „la loi que la nature dicte aux abeilles, qui „chassent de leurs ruches les frelons, qui ne travaillent point, & consomment le miel. Cette „loi n'est pas un effet de leur raison, puisqu'elles „les n'en ont point. C'est donc une loi qui „vient de la providence divine, & la raison humaine doit & peut s'y conformer”. . . . Dissertation sur le Commerce en général, qui est à la tête de l'Histoire du commerce de la grande Bretagne &c.

vives couleurs; qu'une Arachné Française n'emploie plus notre soie à faire de belles broderies, ou de brillantes fleurs. La Providence divine n'étend pas moins ses soins bienfaisans sur les plus vils insectes que sur l'Éléphant. Telle est la conduite du Prince juste, véritable image de Dieu.

Il fut toujours avantageux à un état d'ouvrir des canaux, & de fabriquer des instrumens par le moyen desquels on fasse beaucoup d'ouvrage avec peu de bras; ceux qu'on épargne dans ce travail, sont utilement employés ailleurs. Et qu'on ne se laisse point détourner de cette noble entreprise par des murmures sourds, par des ris moqueurs, par des larmes affectées, par de vaines plaintes, récompense ordinaire des travaux les plus glorieux. Sensible aux besoins d'une ville peuplée, que partage un fleuve rapide, voudrez vous réunir par un pont ses parties divisées? Dans l'instant vous voilà étourdi par les cris des bateliers: que nous sommes infortunés! ô rames inutiles! on met un joug au fleuve, & on nous donne la mort. Faites toujours travailler à votre pont, Seigneur, & que le

dommage qu'en souffrent quelques particuliers , ne l'emporte point sur le bien public. Que celui qui conduisoit un bateau sur les rivières, aille sur un bâtiment plus fort affronter les orages, & le courroux des mers: ou que sur terre, comme un nouvel Achille, il prenne les armes pour sa patrie. L'homme industrieux trouve par-tout à s'occuper, & à pourvoir à ses besoins. Un bon Législateur, semblable à Dieu, ne multiplie pas les êtres sans nécessité. Voyez l'aile recourbée des moulins de Hollande, qui tournée par les vents écrase le grain, & scie des chênes aussi vieux que la terre dont ils sont sortis. Voyez l'Océan d'Aquitaine, & celui de Languedoc rouler leurs eaux & leurs poissons le long des Pyrénées. Portez vos regards plus loin, & jusques sous le Pôle: le génie Russe y a réuni la mer de Finlande & la mer Caspienne.

Mais, Seigneur, de l'ouvrage des mains passons aux productions de l'esprit. Les Beaux-Arts, qui font eux-mêmes une portion avantageuse du commerce d'Italie, sont languissans, abattus, & deman-

dent un Mécène. Notre siècle a beaucoup de versificateurs, & peu de poètes: bien des mains manient le pinceau, mais il n'est point de peintres. Le capricieux Borromini tient la place de Vitruve, & règle l'Architecture. La Musique est dans le goût du Marini: les Arts vont étaler leur luxe jusques dans le temple du Tout-puissant. Voyez, Seigneur, ce qu'il convient à un bon citoyen de faire, & que ce soit l'objet de vos réflexions; afin que l'œil savant du curieux Anglois soit saisi d'admiration & de surprise à la vue de nos Arts, & qu'il brûle du désir de les échanger contre l'or de la Guinée; afin que l'étranger ne cherche plus en vain, sur nos murs rongés par le temps, & encore plus endommagés par nous-mêmes, les restes brillants de notre ancien génie; que tracés sur les façades de nos superbes Hôtels, les chefs-d'œuvres de nos Giorgions modernes se mirent encore dans nos eaux.

Mais ici j'entends un nouveau Zénon, qui en style de Juvenal vient me dire d'un air composé: ne voyez-vous pas, mon fils, que c'est ouvrir une voie dangereuse

au Luxe, à cet ennemi pernicieux qui autrefois porta de l'Orient en Italie la fraude, & des vices plus funestes que les horreurs de la guerre, & vengea sur Rome l'univers qu'elle avoit subjugué (1). O docte Zénon, qui soutenez si dignement votre gravité sourcilleuse, & l'honneur de la robe dont vous êtes revêtu ! qu'il me soit permis de vous dire, que malgré les études que vous avez faites dans votre réduit solitaire, vous êtes bien peu instruit de la raison d'état. Tel que le médecin expérimenté, par ses opérations Chimiques, convertit en remèdes salutaires les succs véneux des herbes ; tel l'esprit sublime d'un sage législateur tire de l'avantage des vices des particuliers, & les fait servir à la force, la grandeur, l'opulence & l'honneur de la patrie. Si le luxe industrieux ne tire son aliment que des biens qu'elle produit, il est l'ame & la vie de l'immen-

(1) *Savior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Nullum crimen obest, facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit

Juven. Sat. VI.

se corps politique, dont il meut & échauffe toutes les parties. Le luxe est le beau lien qui unit le riche avec le pauvre; l'or de l'un soulage les besoins de l'autre. Et qu'on ne m'oppose point les dures lois & les réglemens Cyniques que le Stoïque Lycurgue établit dans la rigide Sparte. Une plante peu engraisée, & cultivée de la main d'un laboureur mal habile, ne sauroit élever ses branches jusqu'au ciel. La riche Athènes, émule de cette ville, en balança longtemps le pouvoir; & la fertile Thèbes l'abattit à Leuctres & à Mantinée. La Grèce nous a figuré la gloire & les avantages du Commerce par la fable mystérieuse du navire Argo, qui chargé de marchandises de ce pays, alla les échanger dans des contrées barbares, & à son retour rapporta en triomphe dans sa patrie la fameuse toison d'or. Ce vaisseau, métamorphosé en astre, sillonne encore aujourd'hui l'Océan des cieux. Les flottes du plus sage des rois fendoient les ondes de la mer Erythrée, & revenoient avec les richesses d'Ophir. Le grave Xénophon, disciple de Socrate, & qui dans un style

dicté par la Muse Attique, a écrit ce que Minerve elle-même enseigna à Cyrus, ne dédaigna pas d'établir des lois pour régler le commerce des Athéniens. (1)

Voilà, Seigneur, les grands exemples que vous pouvez suivre; & votre esprit sublime, consacré au bien de la patrie, ne peut faillir en les imitant. Votre charmante épouse, mère d'aimables enfans, soulagera vos inquiétudes, & tempérera le sérieux de vos réflexions par les grâces qu'elle a dérobées à Vénus, elle qui déjà sur les bords du Danube, & sur les rives de la Seine, fut adoucir vos travaux & vos peines par son chaste amour. Et quelle satisfaction ne goûterez-vous pas, lorsque parvenu au sommet de ce mont escarpé où la Gloire, brillante d'un éclat immortel, a fixé son séjour, avant votre mort vainqueur de l'Hydre toujours renaissante de l'Envie, vous entendrez les acclamations du peuple, qui répandu en foule dans les rues,

(1) Πῶς οὐκ ἄξιον ὥς τάχιστα τούτοις ἐγχειρεῖν, ἵνα ἔτι ἐφ' ἡμῶν ἐπίθωμεν τὴν πόλιν μετ' ἀσφαλείας ἐνδύμενα θυσαν.

Xénoph. de Vectig. .

& sur les places, vous appellera père de la patrie. Bannir l'oïfiveté de nos villes, consacrer des temples aux Beaux-Arts & à l'Industrie, opposer de puissantes digues aux flots irrités de la mer, creuser des ports & des canaux, convertir les marais desséchés en terres labourables (1), rendre les routes faciles, retenir les fleuves dans leurs lits, planter sur les collines des bois pour servir un jour à la construction de nouvelles flottes (2), qui se peupleront d'Argonautes nouveaux: ce sont-là, Seigneur, des entreprises dignes de vous; elles seroient dignes d'Athènes & de Rome.

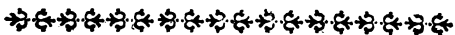
- (1) . . . *Sterilisque diu patus, aptaque remis
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.*

Horat. in Arte poet.

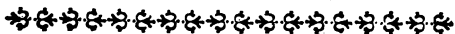
- (2) *Whose rising forests, not for pride or show,
But future buildings, future navies grow.*

Pope Ep. 4. to the Earl of Burlington.





LETTERS.



* * * * *

L E T T R E S.

* * * * *

A M. L'ABBÉ FRANCHINI.

Envoyé de S. A. R. le Grand-Duc de Toscane
à Paris.

de Cirey ce 12 Octob. 1735.

Ces Messieurs sont donc extrêmement surpris que je reste si longtemps à la campagne, &, pour me servir de leurs termes, que je me sois confiné dans un coin de province. Je suis persuadé que vous ne pensez pas ainsi, vous, Monsieur, qui savez ce qui m'engage à voyager, & à voir tant de différens pays. Ici, loin du fracas de Paris, on mène une vie assaisonnée des plaisirs de l'esprit, & nous pouvons dire avec Boileau qu'il ne manque à nos soupers ni Lambert ni Molière. Je mets la dernière main à mes *Dialogues*, qui ont trouvé grâce aux yeux de la belle Émilie & du savant Voltaire. Je tâche auprès d'eux d'acquérir ces termes choisis, ce beau tour de conversation dont je voudrois embellir mon ouvrage. Cependant, du fond de la province, je

vous envoie une chose digne des suffrages de ces Messieurs, quoiqu'ils vivent *inter beatæ fumum, & opes, strepitumque Romæ*. C'est le *César* de notre Voltaire, tel qu'il est sorti des mains de son auteur, sans altération ni changement. J'ai lieu d'être convaincu que vous serez charmé de voir dans cette Tragédie un nouveau genre de beauté que l'on peut ajouter à la Scène Française. Cette proposition paroîtra paradoxique à ceux qui croient que depuis la mort de Corneille & de Racine, son éclat est terni, & qui ne sauroient rien voir au-delà des productions de ces deux poètes. Qui se seroit jamais imaginé qu'il fût possible d'ajouter quelque chose à la Musique vocale après Scarlatti, ou à l'instrumentale après Corelli? Cependant Marcello & Tartini nous ont montré qu'il y avoit un degré de perfection plus élevé, auquel on pouvoit les faire parvenir l'une & l'autre. Il semble que dans les Beaux-Arts on ne s'apperçoit des vuides qu'après qu'ils sont remplis. Le *Jules-César* en fera une nouvelle preuve, & il donnera à la Tragédie Française ce *nescio quid majus*. La Tragédie

gédie est l'imitation d'une action qui inspire de la terreur & de la pitié; c'est ce qui la distingue de la Comédie. Or n'est-il pas aisé de voir que si le sujet de cette tragédie n'est pas un mariage, ou une simple amourette, mais qu'il s'y agisse d'une action terrible & atroce, de la plus grande révolution qui soit jamais arrivée dans le plus puissant empire de l'univers, n'est-il pas aisé de voir qu'elle sera plus distinguée de la Comédie que ne le sont les autres tragédies Françoises, & qu'elle atteindra à un genre supérieur? Mais tout cela n'est rien aux yeux de certaines personnes. Il n'est pas besoin d'avoir vu *mores hominum multorum & urbes*, pour savoir que les meilleures raisons du monde n'ont plus de force, dès qu'il s'agit de combattre des opinions autorisées par l'usage, & soutenues par un sexe dont l'empire s'étend jusques sur les Sciences. L'Amour est en possession du Théâtre François. Une tragédie où les femmes ne prennent pas, où l'on ne trouve que des sentimens de liberté, joints au ressorts de la plus profonde politique, ne sera pas naturellement du goût de gens accoutumés à

Volume VII.

P

entendre Mithridate , sur le point de partir pour son expédition de Rome , faire une déclaration galante , & à voir Sertorius & Régulus agir en dâmesets. Je ne trouve-rois point du tout surprenant que le Césâr de Voltaire eût à Paris le même sort qu'eurent à Athènes Thémistocle , Alcibiade , & tant d'autres illustres Grecs : objets de l'admiration de l'univers , ils étoient ban-nis de leur patrie.

Dans cette Tragédie , Voltaire s'est at-taché à imiter la sévérité du Théâtre An-glois , & particulièrement Shakespear , dont on a dit avec raison qu'il avoit des défauts sans nombre , & des beautés au dessus de toute imitation (*faults innumerable , and thoughts inimitable*). Sa *Mort de Jules-César* en est la preuve. Vous pouvez bien juger que notre poète en a fait le même usa-ge que Virgile faisoit des ouvrages d'Ennius. Il a rendu en François les deux dernières scènes de cette tragédie , lesquelles , à quel-ques endroits près , sont un des plus beaux modèles d'éloquence : on peut les comparer aux deux scènes de Burrhus & de Narcisse avec Néron. On y voit tous les motifs

qui peuvent entraîner les mêmes personnes à différentes opinions. Mais qui fait si ce n'est pas cette imitation même qui a été la cause que *César* a reçu moins d'applaudissemens? Personne n'ignore qu'il y a entre la France & l'Angleterre une rivalité, & par rapport à l'intérêt de l'état, & par rapport à la gloire que procurent les armes & les Lettres;

Littora littoribus contraria, fluctibus unda.

Il seroit très-possible que la Poësie des Anglois n'eût pas à Paris plus de succès que n'en a eu leur Philosophie. Mais enfin, les François doivent savoir bon gré à un auteur qui dans le vrai a enrichi leur Parnasse, & qui leur a ouvert de nouvelles sources. Cela est d'autant plus juste que Voltaire, en imitant le poëte Anglois, n'en a emprunté que la sévérité seule, sans en adopter la férocité. En quoi il a plus heureusement réussi qu'Addisson. Ce fameux Anglois, dans sa tragédie de *Caton*, a moins fait voir à ses compatriotes un modèle de la régularité Françoisse qu'il n'a copié ses intrigues d'amour que les personnes

de bon sens trouvent si ridicules & si méprisables sur le Théâtre de Paris. C'est bien dommage qu'il ait par là gâté une pièce d'ailleurs excellente, du petit nombre de celles où les modernes ont un style véritablement tragique, & où les Romains parlent en Romains, & non pas en Gascons.

Mais quand on n'auroit pas d'autre raison pour s'élever contre la tragédie de *César*, on ne laisseroit pas de la blâmer, parce qu'elle n'est qu'en trois Actes. Quoiqu'Aristote, en parlant, dans sa Poétique, de la durée de l'action théâtrale, ne se soit pas expliqué clairement sur le nombre des Actes dont elle doit être composée, il n'est personne qui ne sache par cœur ces deux vers Latins :

*Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.*

Mais, malgré cette règle, qu'Horace étend à la Comédie aussi bien qu'à la Tragédie, Molière a fait des comédies de trois Actes qui sont estimées. Pourquoi donc une Tragédie ne pourroit-elle être bonne, sans être divisée en cinq Actes ?

Je ne vois pas la raison de cette différence ;

- - - - - *quid autem*
Cæcilio, Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio, Varioque ?

Peut-être même qu'il n'en feroit que mieux de réduire à trois Actes une grande partie des Tragédies modernes. Pour arriver au nombre de cinq, la plupart des auteurs y consent des épisodes qui ne servent qu'à allonger la pièce, & qui en font disparaître l'unité. C'est ce qui engagea Racine à ne donner que trois Actes à son *Esther*. Il est vrai que les Tragédies des Grecs, quoique très-simples, sont toujours partagées en cinq Actes. Mais ce n'est pas une raison qui doive nous déterminer à observer indispensablement cette règle. Nos théâtres sont différens de ceux des anciens. Nous faisons les Actes plus longs, & nous n'avons pas le Chœur, qui chez eux remplissoit une partie considérable de la pièce.

Mais de quoi m'avise-je de traiter ici une matière que vous entendez beaucoup

mieux que moi? *Pollio & ipse facit nova carmina.* C'est à vous qu'il appartient de décider si Voltaire, qui a ouvert en France une nouvelle carrière, l'a fournie heureusement, & s'il a atteint le but. Et pourquoi ne venez-vous pas vous-même à Cirey nous faire part de vos savantes réflexions? La paix qu'on nous donne pour signée, va rétablir la tranquillité dans l'Europe, & vous permettra ce voyage. Alors tous mes desirs seront satisfaits; & personne ne s'étonnera plus à Paris que je fasse mon séjour à la campagne.



A MYLORD HERVEY,
Vice-Chambellan à Saint-James.

Bond-street ce 20 Novembre 1739.

Je ne pense pas, Mylord, que vous ayez d'autre raison de me croire antiquaire, qu'à cause que je suis né dans le pays des des Antiques. Il y a deux bonnes heures que je me tue à me rappeler la

peu que j'ai jamais fu sur cette matière, pour deviner ce que peuvent signifier le cheval, & les quatre C gravés sur la cornaline antique que vous m'avez envoyée, & dont vous me demandez l'explication. A la fin, il m'est venu dans l'esprit qu'elle pourroit bien représenter le cheval que Caligula avoit désigné Consul, cheval que vous savez que cet Empereur traitoit avec plus de respect & d'attention que le roi de Siam n'en a pour l'éléphant blanc. Je li-rois ainsi ces C.C.C.C. CAIL. CÆSARIS. CABALLUS. CONSUL.

Cette cornaline seroit donc une pasquinade contre ce prince bizarre & cruel, mais une pasquinade énigmatique, & faite par quelqu'un qui se souvenoit à merveille de ce que disoit Pottion; qu'on ne doit pas écrire contre celui qui peut proscrire. Voilà, Mylord, toute ma dissertation sur votre antique.

Il n'y a pas longtemps que je me trouvais présent à un raisonnement bien plus prolix qui se fit à table au sujet d'un Papillon gravé sur des verres à boire. Une personne de la compagnie posoit pour principe fon-

damental que les ornemens sont toujours appropriés aux choses où on les met. Les Métopes du temple Dorique sont ornées de vases sacrés, d'autels, de têtes de victimes, de boucliers votifs, & d'autres choses semblables. De certains Dauphins que Palladio trouva gravés sur la Corniche d'un temple, il conjectura avec raison que cet édifice étoit dédié à Neptune. Vulcain représenta sur le bouclier d'Énée l'assaut que les Gaulois donnèrent au Capitole, la victoire d'Actium, la gloire & les destins des descendans du héros Troyen. Et dans un besoin, ajouta une autre, on pourroit trouver la généalogie d'Achille dans les eaux qui bordent son bouclier. Or, reprit celui qui avoit parlé le premier, les anciens, fondés sur de solides raisons, avoient coutume de représenter l'ame sous la figure d'un Papillon; & l'habile ouvrier qui l'a gravé sur un verre fait pour recevoir le vin, a voulu nous faire entendre que cette liqueur est véritablement l'ame de la table & des festins. D'ailleurs le vin, au sentiment d'Homère, étant quelque chose de divin, & à celui d'Horace, l'ame étant une petite

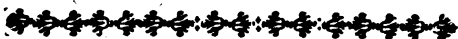
partie du souffle de la Divinité, il est évident que ces deux êtres ont entr'eux beaucoup de rapport. De plus, à prendre le Papillon, non dans le sens allégorique que lui donnent les mythologistes, mais selon sa propre nature, telle que nous la décrivent les physiciens, on trouvera qu'on ne pouvoit le placer plus judicieusement que sur un verre. L'homme, ver de terre, & sujet aux misères attachées à l'humanité, ne sauroit prêter l'oreille à la Philosophie, qui lui prêche la retraite & l'insensibilité, sans tomber dans l'inaction, & dans l'engourdissement de la Chrysalide: & il ne peut imiter le Papillon, & sortir de sa prison, sans le secours du vin, qui lui fait déployer les ailes de l'esprit, le transforme, l'élève, & lui donne un nouvel être. *Date Siceram merentibus, & vinum his, qui amaro sunt animo. Bibant, & obliviscantur egestatis suæ, & doloris sui non recordentur amplius.* Aristote assure que le vin ranime notre espérance, *ἐλπίδας ποιεῖ*. Et c'est à cela que le poète Latin fait allusion, quand il dit: *spes donare novas largus, amaraque curarum eluere effioax; &, addit cornua*

pauperi, & encore, facundi calices quem non fecere disertum? C'est dommage, dimensonous tous le verre à la main, que ce savant Papillon se trouve gravé sur un verre de Bohème, & non sur quelque tasse dont le sage Solon ait fait usage, ou qui ait été travaillée par le divin Alcimédon. Vous voyez, Mylord, que cette dissertation fut plus longue que celle que j'ai faite sur votre cornaline. Je ne sais laquelle des deux est la plus concluante. Je ne suis pas plus zélé partisan de l'une que de l'autre, quoiqu'un de vos poètes dise avec raison,

*To observations, which ourselves we make,
We grow more partial for the observers sake.*

Demain matin je saurai ce que vous en pensez, & votre décision sera mon Oracle. Sur votre invitation, je ne manquerai certainement pas de me rendre au Parc, où les promenades que nous faisons, ne servent pas moins à la culture de l'esprit qu'à l'exercice du corps. Lorsque j'ai l'avantage de me trouver avec vous, je crois être avec Plin le jeune, mais avec Plin tel qu'il eût été, s'il avoit vécu dans le temps

où sa patrie étoit libre. Continuez, Mylord, à m'honorer de votre amitié: prenez soin de votre santé, *precor*, & *servez animæ dimidium meæ.*



A M. LE BARON DE KNOBELSDORFF,
Surintendant des bâtimens de sa Majesté le Roi
de Prusse.

à Hubertsbourg ce 10 Nov. 1742.

Je vous félicite, & vous & tout Berlin, de ce que la construction de votre théâtre, dont vous me fîtes voir le plan il y a environ deux ans, est si fort avancée. L'admirable effet que produira le grand soubassement rustique, la loge Corinthienne, & tout le reste de l'édifice, où il n'est rien qui ne respire la majesté & l'élégance de l'Antiquité! Il fera très à propos, comme vous l'avez imaginé, de placer les figures des plus fameux poètes dramatiques; Grecs, Latins, Italiens, & François, dans les niches des quatre façades. Celles qui sont

destinées aux Grecs, ne fauroient être plus dignement remplies que par Sophocle, Euripide, Aristophane, & Ménandre, comme vous l'avez judicieusement projeté; & je suis persuadé que parmi les statues qui ornoient le théâtre d'Athènes, celles de ces poètes occupoient les premières places. Dans les niches réservées aux François, vous ne pouvez raisonnablement mettre que Corneille, Racine, Quinault, & Molière. Dans celles que vous donnez aux Latins il en faut absolument deux pour Plaute & pour Térence. Vous n'auriez pas grande envie de placer Sénèque dans la troisième, & à parler franchement, je serois assez de votre avis. Mais la disette où sont les Latins par rapport aux auteurs dramatiques, fait qu'on ne doit pas y regarder de si près. Cependant, au lieu de ce poète tragique, ne pourriez-vous pas y mettre Publius Syrus, ou Labérius, premiers auteurs des Mimes, qui étoient si fort au goût de Jules-César? à moins que vous n'en fussiez détourné par ce vers d'Horace,

Nam sic

Et Laberî Mimos, ut pulchrâ poemata mirerâ

Pour la quatrième niche qui vous reste, je la donnerois à Varius, qui composa la célèbre Tragédie de Thyeste, que le malheur des temps nous a fait perdre; ou bien à Ovide, à qui les Romains devoient la *Médée* qui leur fit verser tant de larmes, & dont il ne s'est conservé que ce seul vers,

Servare potui, perdere an possim, rogas?

Quant aux poètes Italiens, sur lesquels vous me demandez plus particulièrement ce que je pense, la première niche est sans contredit due au Trissin, qui le premier entre les modernes nous a donné une Tragédie où l'on reconnoît le goût de l'Antiquité. Il y en a pourtant qui prétendent que les fleurs qu'il a cueillies chez les Grecs, se sont fanées en passant par ses mains. Il faut dans la seconde placer le Secrétaire de la République de Florence, dont nous avons quelques pièces de théâtre, & entr'autres cette comédie que le grand Rousseau a traduite en François, & où l'on trouve réunies l'élégance du style de Terence, & la force

comique de Plaute. Je suis persuadé qu'elle auroit fait rire Horace, quoiqu'il n'aimât pas les railleries & les bons mots de Plaute. Le Tasse occupera la troisième niche, à cause de sa Pastorale d'*Amynte*; à moins que vous n'aimiez mieux, ce que je ne crois pourtant pas, y placer le Guarini, qui s'est fait tant de réputation par son *Pastor fido*, devenu, pour ainsi dire, le livre élémentaire du beau-sexe. Vous avez encor une niche, & vous ne sauriez certainement mieux faire que de la destiner à Métastasio, à qui Rinuccini la cédera volontiers, comme Thespis la céderoit à Sophocle. Ces statues, drapées comme il faut, avec de beaux masques à l'antique, & quelques instrumens de même, ne serviront pas peu à décorer l'édifice. Dès qu'on aura bâti l'Académie dans le même goût d'Architecture, & près du Théâtre, il sera beau d'y voir l'Histoire de la Philosophie en sculpture; & l'on aura un vrai plaisir de trouver Leibnitz, Molière, Newton, Euripide, Galilée & Térence, qui se feront donné rendez-vous sur le *Forum de Frédéric*; c'est le seul nom que puisse porter

une place où vis-à-vis de l'Académie & du Théâtre sera le nouveau palais du Roi. Vous savez parfaitement que ce superbe édifice sera orné d'autres statues. Vous êtes sans doute impatient d'apprendre comment j'ai exécuté la principale commission dont vous m'avez chargé ; je veux dire les inscriptions à mettre sur le frontispice de chacun de ces édifices : les voici. Vous verrez que pour y avoir rêvé long-temps, elles n'en sont pas plus longues.

Pour le Théâtre :

FEDERICUS. REX. APOLLINI. ET
MUSIS.

Pour l'Académie :

FEDERICUS. REX. MINERVÆ. RE-
DUCI.

Pour le Palais,

FEDERICUS. REX. SIBI. ET. URBI.

Je souhaiterois que les inscriptions convinssent à la majesté des bâtimens, & y eussent le même rapport qu'Apollodore à

Trajan. Conservez - vous *mihi & urbi*, & soyez persuadé que je suis très-véritablement &c.



A - M. EUSTACHE ZANOTTI,

A BOLOGNE.

de Venise, ce 7 Juillet 1743,

A vant-hier, à mon retour de la campagne, j'eus le plaisir de trouver ici une de vos lettres. Je vous félicite, & vous, & tous les gens de mérite de votre ville, de ce que vous êtes enfin décidé à publier les Œuvres de Manfrédi. Rien n'est certainement plus capable de faire l'éloge de ce grand homme. Ce qui me flatte le plus, c'est de pouvoir concourir à l'exécution d'un si beau dessein. Pour cet effet, je vous envoie son traité de Chronologie, tel que l'écrivis autrefois de ma main. Vous devez vous rappeler qu'il avoit entrepris de m'expliquer le *Rationarium temporum* du père Pétau, & trou-

trouvant que cet ouvrage trop concis avoit besoin d'un long commentaire, il jugea à propos de me le dicter lui-même. Et quoiqu'au dire du poëte comique, le temps ne fasse rien à l'affaire, il seroit pourtant à propos de ne pas laisser ignorer au public qu'il le dictoit dans les instans qu'il pouvoit dérober au grand nombre & à la diversité des importantes occupations dont il étoit chargé; ce qui prouve bien la vérité de ce que dit le poëte:

. *Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

Je me souviens de l'avoir vu passer d'un écrit sur les Eaux à la Période Julienne, ou de l'aberration des étoiles à l'époque de Troie, avec la même facilité que Felicino passe d'une note à une autre.

Mais puisque je suis ici sur les anecdotes littéraires de notre commun maître, je vais vous en apprendre une où vous avez beaucoup de part. Vous n'aurez sans doute pas oublié qu'au temps de votre Doctorat j'avois l'honneur d'être mis au rang des faiseurs de Sonnets; notre amitié ne me per-

Volume VII.

Q

mettoit pas de garder le silence en pareille occasion, & j'aurois eu un regret mortel que vous eussiez pris le bonnet, sans que ma lyre eût célébré votre gloire. Mais, comme la Poësie est une de ces choses qui demandent un continuel exercice, que le temps pressoit, & que le Sonnet ne venoit point; j'eus recours à Manfrédi, qui le fit en une heure ou deux. Vous ne le trouverez pas dans le Recueil de mes Poësies qui ont été imprimées. Mais si ces Messieurs étoient d'avis de l'insérer dans les Œuvres de Manfrédi, ils sont les maîtres de le faire, & je dirai de vous ce qu'Alexandre disoit d'Achille: vous êtes bien heureux d'avoir été chanté par un poëte si excellent. On pourroit encore y joindre un autre Sonnet qu'il ne confia qu'à moi, avec défense expresse d'en parler de son vivant à qui que ce fût. Vous savez que depuis bien longtemps il avoit dit adieu aux Muses & renoncé à la Poësie, peut-être parce qu'il s'étoit dit à lui-même:

Nunc itaque & versus, & cætera ludicra pono;
ou plutôt, parce qu'il ne voyoit point d'an-

tre moyen de se débarrasser de ceux qui à chaque mariage, à chaque prise d'habit ou profession religieuse, vont de tous côtés mendier des Sonnets, ou autres pièces en vers. Je suis bien fâché qu'il soit à l'abri de ces importunités, & que sa mort m'ait dégagé de ma parole. Voici donc ce Sonnet. Quoique je ne sois guères curieux de ces sortes de productions, je trouve celle-ci digne d'être conservée. Vous y reconnoîtrez cette pureté de style, cette marche majestueuse, cette heureuse liaison qui faisoient le caractère distinctif des compositions de Manfredi: & je puis vous assurer qu'il avoit une prédilection particulière pour ce Sonnet qu'il ne vouloit pas qui parût. Il n'en jugeoit pas de même de cet autre si fameux, *Il primo albor non compariva ancora*. Je voudrois bien savoir s'il vous a jamais dit ce qu'il m'a répété plusieurs fois, qu'il étoit hon-teux d'avoir, avec toute sa Mathématique, fait un paralogisme aussi évident, & aussi palpable que celui où il demande au ciel la clarté du jour, pour voir & admirer sa

Phyllis, dont les yeux sont plus brillans que le Soleil.

Je suis persuadé qu'il seroit infiniment sensible à la beauté de l'édition de ses ouvrages que vous préparez. Car vos Messieurs ont le goût trop fin & trop délicat pour suivre l'usage des Éditeurs modernes, qui font tout imprimer indifféremment, & sans aucun choix. Ce n'est pas le nom de l'auteur qui fait le mérite des ouvrages; c'est la bonté des ouvrages qui fait la réputation de l'auteur. On n'auroit pas dû graver tous les dessins de la Fage, & pour la gloire de Newton on auroit mieux fait d'abandonner aux vers son Commentaire sur l'Apocalypse.

Parmi tant de héros, je n'ose me placer.

Mais si on veut me permettre de parler de moi, je vous proteste, mon cher Ami, que si je faisois jamais réimprimer mes Poësies, je supprimerois quantité de Sonnets qui courent le monde. On ne sauroit prendre trop de précaution quand il s'agit de mettre au jour les ouvrages d'autrui. Il est rare de plaire au public, lorsqu'on se

présente d'un air négligé. Indépendamment de sa profonde érudition, Manfrédi aura toujours l'estime & l'approbation universelle, par sa candeur, l'étendue de son génie, la finesse de son goût, & cette politesse qui auroit également charmé & Paris & Athènes. Je vous invite à marcher sur les traces d'un homme si respectable.

- - - Eris alter ab illo,
Descripsit radio totum qui gentibus orbem.



A M. L'ABBÉ MÉTASTASIO.

A VIENNE.

de Lichtenwald, ce 18 Octob. 1743.

Rien de plus naturel ni de plus ressemblant que le portrait qu'Horace, Boileau, & Molière ont fait du poète qui montre ses ouvrages; ce n'est pas pour profiter du jugement des connoisseurs, mais pour mendier des éloges. Vous avez loué

Q 3

vingt vers ; gardez-vous bien de blâmer le vingt & unième.

*Ah ! pour ce vers , Monsieur , je vous
demande grâce.*

Et l'on finit par se brouiller sans retour. Vous me faites la justice de ne pas me mettre de ce nombre ; & je m'en suis bien aperçu à la critique que vous avez eu la bonté de faire des deux Épîtres que je vous ai adressées. Je ne vous envoie pas encore les corrections des endroits que vous avez marqués , parce que pour vous contenter, je suis devenu un peu plus difficile par rapport à moi. J'ai eu un vrai plaisir que vous n'ayez pas désapprouvé le mot *foglietto* dans l'endroit où je l'ai placé. Nous avons bien des écrivains qui n'oseroient se servir de termes qui ne sont pas encore universellement reçus par les puristes. Mais les auteurs du premier ordre sont comme les grands Seigneurs, qui n'examinent pas si scrupuleusement la noblesse de ceux qu'ils admettent à leur compagnie. C'est assez que les mots aient de l'énergie ; que dans les endroits où ils sont

employés, ils fassent une image vive; & qu'ils soient à leur place. De combien de termes bas, & d'expressions triviales le plus sublime de nos Poètes ne s'est il pas servi? Pétrarque, quelque pur, & quelque châtié qu'il soit, n'a pas cherché à les éviter. Horace même, dans la magnifique Épître qu'il adressa à Auguste, a employé les mots *trutina*, *nummi*, *panis secundus*, *porcus*, *loculi*, *asellus*, *piper*, & d'autres semblables. Dans son Histoire Romaine, Davanzati a monté en or les cailloux de l'Arne. En un mot, on ne voit pas que les grands maîtres aient eu tant de peur de tomber dans le bas, qui, au dire du même Davanzati, n'est qu'une légère écume, que la propriété de l'expression, semblable à un vin fort & spiritueux, fait disparaître. Mais votre seule approbation peut sur moi plus que toutes ces autorités, quoique très-considérables en elles-mêmes; *sic ἀπορ μέγιστος*, comme l'écrivait Cicéron à son ami Atticus. Cependant, si je n'ai pas sujet de craindre d'être tombé dans le bas pour m'être servi, dans une de mes Épîtres, du mot *foglietto*, ne devrois-je point me re-

procher d'avoir, dans l'autre, fait parler les gondoliers de Venise avec trop d'élévation, en leur prêtant la métaphore *donner un joug au fleuve*; en quoi certainement je n'avois pas en vue l'inscription qui étoit sur le fameux pont de votre Danube, *sub jugo ecce rapidus Danubius*; je n'ai voulu suivre que la nature. Eh, qui la connoît mieux que vous? qui mieux que vous peut savoir que le peuple, dans son langage, s'exprime quelquefois d'une manière noble & hardie, quand il parle de choses dont il est fortement affecté, & qu'enfin les passions rendent l'homme poète? *Sitire agros, lætas esse segetes*, étoient des expressions ordinaires aux payfans du Latium. Cette façon de parler *la terra ingravida* (la terre est enceinte), qui est dans la bouche de tous nos villageois, ne paroît-elle pas empruntée du *vere tument terræ*, & *genitalia femina poscunt* des Géorgiques? Les matelots Anglois disent *plow the sea*, comme Virgile *magnum maris æquor arandum*; *a well-ribbed ship*, à peu près comme Homère *νῆες ὠστέλμυες*; je leur ai moi-même ouï dire *the mast is wounded*, ainsi

qu'Horace dit, *malus celeri sancius Africo*. Les patrons de barques en Grèce disent, aussi bien qu'Euripide, *i thalassâ esiganefse* Ne croyez pourtant pas avec tout cela, qu'en présence de Quintilius, je veuille plutôt *defendere delictum quam vertere*. Et si, malgré mes raisons, vous continuez à désapprouver ce joug qu'on donne au fleuve, je suis prêt à *male tornatos incudi reddere versus*. Je sais quel respect on doit avoir pour la décision d'un homme d'une si profonde érudition, qui joint à l'esprit le plus vif & le plus fécond, le jugement le plus solide & le plus rassuré, & qui

Cum tabulis animum censoris sumit honesti.

Quand mettrez-vous au jour votre Poétique, afin que dans nos doutes nous puissions y recourir comme à l'oracle de la Prêtresse d'Apollon? Lire la Poétique de Métastasio, ne sera-ce pas lire le traité de Peinture de Vinci, & les Mémoires de Montécuculi?





A M. PAUL BRAZOLO,

à Padoue.

de Paluello, ce 13 Septemb. 1744.

Je viens de recevoir votre dernière traduction de quelques morceaux d'Homère. On voit bien que vous n'êtes pas de ceux qu'effraye *limæ labor & mora*. Salvini se dépêchoit un peu trop, & ne travailloit pas assez ses vers; ainsi il n'est pas surprenant que, malgré son savoir, il se soit glissé quelques fautes dans son Iliade. Il a traduit l'Épître d'Addisson au Lord Halifax sur les avantages de l'Italie; & ces vers,

*Oh cou'd the Muse my ravish'd breast inspire
With warmth like yours, and raise an
equal fire!*

*Unnumber'd beauties in my verse shou'd shine,
And Virgil's Italy shou'd yield to mine,*

voici comment il les a rendus: „Si la Muse
„allumoit dans mon cœur transporté le feu

» sacré qui enflamme le vôtre , mes vers
» auroient des beautés infinies , & l'Italie
» de Virgile leur céderoit. » Le sens de
l'Anglois est : la description que Virgile a
faite de l'Italie céderoit à celle que j'en fe-
rois. Addison y fait allusion à ce divin
passage des Géorgiques :

*Sed neque Medorum silvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus
Hermus*

Laudibus Italiæ certent.

Mais , comme je l'ai déjà dit, Salvini alloit
trop vite en besogne. Pour vous, Mon-
sieur , vous pouvez dire , *exegi monumen-
tum ære perennius*. J'ai eu un vrai plaisir
d'apprendre que vous ayez lu quelques
Chants de votre Iliade à notre Sérénissime
Doge , qui artiste lui-même , est juge très-
compétent des choses de l'Art. Je ne suis
pas moins charmé que vous pensiez que je
n'ai pas peu contribué à lui faire naître l'en-
vie de vous entendre. Vous devez effecti-
vement être convaincu que je lui en ai sou-
vent parlé , & que j'ai tenu le même lan-
gage à tous ceux qui savent ce que c'est que

propriété & grâce de style, disposition de mots proportionnée aux images des choses, variété judicieuse dans la cadence. En un mot, je me félicite d'avoir été l'Ulysse qui a tiré votre Achille de l'ombre, & de l'obscur oisiveté où vous le teniez à Padoue. Ce n'est pas encore tout; je voudrais le produire au grand jour, & le voir exposé à tout l'éclat de la lumière du Soleil, bien sûr qu'il triomphera de l'envie & du temps. Faites que le public m'ait bientôt cette obligation, & soyez persuadé que j'ai pour vous toute l'estime & l'amitié possible.

Xaïes.



A M. ALEXANDRE FABRI.

à Bologne.

de Paluello, ce 8 Mai 1745.

Voyez quel fond on doit faire sur les nouvelles qui courent. La Gazette de ces jours passés veut que je sois à Dresde, absorbé dans des affaires de politi-

que, tandis que depuis un an je passe tranquillement ma vie au milieu de mes livres : & vous-même, (voyez combien les jugemens des hommes sont sujets à l'erreur), vous me croyez concentré dans la Philosophie, tandis que je ne suis occupé que des Belles-Lettres. Je vous prie de lire ce que je vous envoie, & vous verrez comment je fais parler en notre langue le Docteur Swift, qu'on a, avec si juste raison, nommé le poète de l'Angleterre.

ESSAI TRITIQUE

sur les facultés de l'Esprit humain.

à M. N. . .

„ Vous trouvez tant de satisfaction dans la
 „ connoissance & dans la recherche de
 „ l'Antiquité, qu'il est naturel de penser
 „ que la nouveauté ne sauroit vous déplai-
 „ re. J'ai souvent conçu une grande in-
 „ dignation à la lecture d'un nombre infini
 „ d'Essais & de discours de Morale, dont les
 „ auteurs ne font qu'un long & ennuyeux
 „ tissu de lieux communs, nous accablent

„de citations vaines & hors de propos, &
„perdent continuellement de vue l'objet
„qu'ils paroissent s'être proposé. Je me
„suis bien gardé de tomber dans ces dé-
„fauts en composant cet Essai, que je vous
„communique, & que je propose aux jeu-
„nes écrivains comme un modèle qu'ils
„pourront imiter. Les pensées & les ob-
„servations y sont aussi neuves qu'une
„pièce d'argent qui ne fait que de sortir
„de la Monnoie, les citations ~~ne sont~~ ja-
„mais paru ailleurs, le sujet est de la der-
„nière importance, & traité avec un or-
„dre merveilleux, & toute la clarté imagi-
„nable. Cet ouvrage m'a coûté beaucoup
„de temps; & je souhaiterois que vous
„le reçussiez & le regardassiez comme la
„preuve la plus marquée que je puisse vous
„donner de ma capacité & de mon savoir.

„Les Philosophes disent que l'hom-
„me est un Microcosme ou petit mon-
„de, qui contient en soi, comme en
„miniature, chaque partie de l'univers;
„& à mon avis le corps naturel peut-être
„comparé avec le corps politique. Mais
„si cela est, quelle apparence d'admettre

„comme vraie l'opinion des Épicuriens;
 „que l'Univers s'est formé par le concours
 „fortuit des atomes? J'adopterai ce senti-
 „ment, lorsque du mélange casuel des
 „lettres de l'Alphabet je verrai sortir un
 „excellent traité de Philosophie: *risum*
 „*teneatis amici.* HORAT. Cette fausse
 „opinion une fois reçue en produiroit
 „bien d'autres, comme la première coction
 „des alimens, dès qu'elle est vicieuse, ne
 „fauroit être corrigée par la seconde. Si
 „vous bâtissez sur un fondement peu soli-
 „de, quelque édifice que vous puissiez
 „élever, il faut de nécessité qu'il s'affaisse,
 „qu'il s'entr'ouvre, qu'il s'écroule. De
 „même les hommes sont entraînés d'une
 „erreur dans une autre; & semblables à
 „l'Ixion de la Fable, au lieu de Junon, ils
 „n'embrassent qu'un nuage trompeur; ou,
 „comme le chien d'Ésope, ils abandon-
 „nent la réalité pour courir après l'ombre.
 „Car ces opinions ne fauroient se lier, &
 „faire corps de système; mais, comme le
 „fer & l'argile de la statue de Nabucho-
 „donosor, elles se décomposent d'elles-
 „mêmes. Il m'est arrivé de lire dans un

„certain auteur, qu’Alexandre pleura de
„ce qu’il n’y avoit pas plusieurs mondes
„qu’il pût subjuguier. Il auroit eu tort de
„le faire, si un concours accidentel d’A-
„tomes eût pu former un monde nouveau.
„Mais une pareille opinion est plutôt pour
„le vulgaire, *bellua multorum capitum*,
„que celle d’un homme aussi sage qu’Épi-
„cure: & dans le vrai ceux de ses se-
„ctateurs qui se sont écartés de sa doctri-
„ne, se sont ici servis de son nom,
„à peu près comme le singe se sert de la
„patte du chat, pour tirer les marrons du
„feu, comme dit le proverbe.

„Quoi qu’il en soit, avant que de gué-
„rir un malade, il faut d’abord connoître
„sa maladie. Et quoi qu’il soit très-diffi-
„cile de découvrir la vérité, qui, au dire
„d’un philosophe, est cachée au fond
„d’un puits; cependant l’homme ne doit
„pas faire comme les aveugles, & marcher
„à tâtons en plein midi. Ainsi j’espère
„que parmi le grand nombre de personnes
„beaucoup plus savantes que moi, je ne
„laisserai pas de prendre ma place, &
„comme on dit communément, de me
„met-

„mettre en rang d'oignon. N'avez-vous
 „jamais vu, dit un poëte, que lorsque
 „deux hommes jouent, souvent un tiers,
 „simple spectateur, juge des coups, &
 „voit ce qu'il y auroit à faire, beaucoup
 „mieux que les joueurs mêmes?

„Je ne crois pas qu'un philosophe soit
 „obligé de rendre raison de tous les phé-
 „nomènes particuliers qui paroissent dans la
 „nature, & d'imiter Aristote, qui ne pouvant
 „pas trouver la cause du flux & reflux, pro-
 „nonça contre lui-même cette fatale sen-
 „tence, *quia te non capio, tu capies me*:
 „en quoi il fut tout à la fois le juge & le
 „coupable, l'accusateur & l'exécuteur.
 „Socrate au contraire, qui disoit qu'il ne sa-
 „voit rien, fut déclaré par l'oracle le plus
 „sage de tous les hommes.

„Mais pour revenir à mon sujet, je
 „crois qu'il n'est pas moins évident qu'une
 „démonstration d'Euclide, que la Nature
 „ne fait rien en vain: & s'il nous étoit
 „permis de pénétrer dans ses intimes se-
 „crets, nous verrions qu'il n'y a point de
 „brin d'herbe, point de racine si sauvage
 „qui n'ait ses propriétés, & ses usages par-

Volume VII.

R

„ticuliers. Mais c'est dans les plus petits
„ouvrages que la Nature est le plus admi-
„rable. L'insecte le plus méprisable en
„manifeste tout l'art, si l'on peut appeller
„de ce nom la sagesse de la Nature, qui a-
„mie de la variété, triomphera toujours
„de l'Art, & comme le remarque Ho-
„race.

Naturam expellas furcâ, tamen usque resurret.

„Mais les maladies de l'esprit que les
„diverses opinions des philosophes ont ré-
„pandues dans le monde, sont en aussi
„grand nombre que les maladies du corps
„sorties de la boîte de Pandore; avec cet-
„te différence que les philosophes n'ont
„pas même laissé l'espérance au fond. Et
„si la Vérité, à la suite d'Astrée, n'a pas
„entièrement abandonné le monde, au-
„moins est-elle aussi cachée, & aussi in-
„connue que la source du Nil, & ne peut
„se trouver que dans l'Utopie. Ce n'est
„pourtant pas que je veuille heurter de
„front ces Archi-Sages; ce seroit une
„espèce d'ingratitude; & qui dit ingrat,
„comprend dans ce seul mot tout le

„mal dont un homme peut se rendre cou-
„pable ..

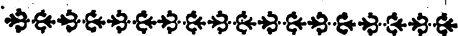
Ingratum si dixeris, omnia dixeris.

„Mais ce que je blâme le plus dans les phi-
„losophes, (bien des gens regarderont ce
„que je vais dire comme un paradoxe),
„c'est leur orgueil. *Ipse dixit*; il faut s'en
„tenir là, & ne pas souffler. Et quoique
„Diogène vécût dans un tonneau, je crois
„qu'il pouvoit y avoir sous ses haillons au-
„tant de vanité que sous les riches habits
„du divin Platon. On raconte de ce
„Diogène qu'Alexandre le Grand étant allé
„le voir, & lui ayant offert de lui accor-
„der tout ce qu'il demanderoit, ce philo-
„sophe Cynique pour toute réponse le
„pria de ne pas lui ôter ce qu'il n'étoit pas
„en son pouvoir de lui donner, & de se
„tirer d'entre le soleil & lui. Ce procédé
„fut presque aussi bizarre que celui de cet
„autre philosophe qui par un étrange ca-
„price jeta toutes ses richesses dans la mer
„en prononçant ces paroles remarqua-
„bles”

R 2

Voilà la méthode qu'il suit jusqu'à la fin de son ouvrage, & comme il est profondément docte, il n'oublie pas le *veni, vidi, vici* de César, ni la réponse que fit Démosthène à celui qui lui demandoit quelles étoient les qualités de l'orateur, ni quantité d'autres traits qui supposent une grande érudition. Il n'a pas même passé sous silence ces plaisanteries, que le vuide se trouve dans la tête d'un critique, & le mouvement perpétuel au bout de la langue d'un babillard, non plus que la comparaison des lois avec les toiles d'araignée, où les moucherons restent pris, & que les grosses mouches déchirent. *Artis est celare artem; non videmus id manticeæ quod in tergo est; mors omnibus communis*, & quantité d'autres passages semblables enrichissent sa Dissertation, & lui prêtent un nouvel éclat. C'est par cette ingénieuse & fine critique, qu'il couvre de ridicule les mauvais écrivains de sa nation, mieux qu'il n'auroit fait par les raisonnemens les plus solides. Il me suffit de vous avoir donné une légère esquisse de cet élégant ouvrage, afin que vous voyiez quel est le genre d'étude au-

quel je m'applique aujourd'hui, & parce que je suis persuadé que ce qui n'est que pure plaisanterie, produit bientôt la satiété. Le commentaire de Mathanafius, réduit à quelques pages, seroit un chef-d'œuvre & *merum sal*; en deux volumes c'est un ouvrage insipide, & une source d'ennui. Adieu mon cher compère. Saluez de ma part nos amis & ma commère. Tâchez de garantir mon filleul des vers, & surtout de qui auroit par aventure appris de l'habile homme que vous connoissez, l'art de les charmer.



A M. L'ABBÉ GEORGE BRESSANI

à Padoue.

de Dresde ce 13 Avril 1748.

Tandis que j'attendois avec impatience votre traité sur l'*Éducation des enfans*, j'ai reçu la version que vous avez faite de la première Églogue de Virgile. Je crois que vous avez voulu par là amuser

l'espérance & le désir que j'ai de lire l'autre ouvrage. Quoi qu'il en soit, je ne saurois vous faire de remerciemens qui répondent à la beauté de votre traduction, & au plaisir qu'elle m'a donné. Ce que je puis vous dire, c'est que si le Caro avoit ainsi rendu l'Énéide, nous n'aurions point les lettres de Poliance à Hermogène. Quelle fidélité! quelle variété dans la cadence, qui est si bien adaptée au genre pastoral! Quelle délicatesse dans l'expression! En un mot, tout y respire ce *molle atque facetum* que

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camænæ.

Il est impossible de mieux exprimer *Deus nobis hæc otia fecit, & urbem quam dicunt Romam.* Ce sont de ces petites choses qui coûtent plus à les rendre parfaitement que les traits les plus brillans; comme il est plus difficile de faire le pas de menuet que de couper un entrechat. Mes oreilles ne se lassent point d'entendre répéter ce bel endroit où vous traduisez *le nec tamen interea rauca* &c. Je doute si votre traduction de ce vers

Infere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites,

ne l'emporte pas sur l'original. Mais assurément celle de

Majorisque cadunt altis de montibus umbra,

sonne mieux à mes oreilles que l'imitation que Pétrarque a faite du même vers, soit dit sans offenser ses Manes, ni ceux de la belle Laure. En un mot, je vous dirai que vous avez ourdi & conduit cet ouvrage avec une délicatesse & une dextérité qui me charme. Et pour que vous soyez bien assuré que c'est du fond du cœur que je vous parle, & que, quoiqu'accoutumé de vivre à la Cour, je ne fais ce que c'est que la flatterie, je vais ajouter quelques petites observations, où vous verrez ma franchise. Partager l'épithète *inertem* en deux ne me paroît pas convenable dans un ouvrage aussi fini que le vôtre. La manière dont vous rendez *responsum dedit* n'a point assez de dignité, puisqu'il s'agit de César Octavien. Le *toto divisos orbe*

Britannos est un peu long. La traduction de *viridi projectus in antro* ne présente pas une image aussi vive que celle du tableau de Virgile :

*Ite meæ, quondam felix pecus; ite capellæ,
Non ego vos posthac viridi projectus in antro
Dumosa pendere procul de rupe videbo.*

Le pinceau du Tixien & celui de Berghen ont-ils jamais été au-delà?

Voilà bien des minuties qui coulent de ma plume. Cela même vous fera comprendre & le prix de votre traduction, & la sincérité de mes sentimens. En échange, j'ai droit d'attendre de vous le même service, & je vous prie de faire quelques remarques sur mes ouvrages: *nardi parvus onyx eliciet cadum.* Mais puisque vous savez si parfaitement traduire, & exprimer en notre langue les matières les plus délicates, que n'entreprenez-vous un ouvrage qui vous feroit aller de pair avec Davanzati? Vous savez la réputation qu'il s'est acquise, & que de pareilles traductions cèdent à peine aux ouvrages des auteurs traduits. En Angleterre Creech se con-

fond avec Lucrèce, Pope avec Homère; en France Sacy est mis à côté de Pline, & Vaugelas de Quinte-Curce. Les *Commentaires* de César sont l'ouvrage que je vous propose. Si le Florentin est regardé comme ayant surpassé Tacite dans la précision & dans la vivacité du style, je suis sûr que le Trévísan aura l'avantage d'égaliser César pour la propriété des termes, la pureté de l'expression, la simplicité, l'élégance. Pensez-y, & ne dédaignez pas, en faisant parler Italien le plus grand homme qu'ait produit l'Italie, de devenir auteur classique dans notre langue.

A M. L'ABBÉ SIBILIATO,

à Padoue.

de Potsdam ce 12 Janvier 1750.

A quel autre qu'à vous pourrois-je recourir pour avoir la solution de certains doutes qui me sont venus au sujet de deux passages de Virgile? Personne ne

R 5

possède mieux que vous ce grand Poëte, n'en a mieux pénétré le sens, saisi l'esprit & le caractère. Vos vers sont assaisonnés de ce *molle atque facetum* que les Muses accordèrent autrefois à Tityre & à Corydon : & l'on pourroit bien vous dire ce que Virgile même dit au Dante au sujet de l'Énéide : vous pouvez en parler, vous qui la savez toute par cœur. Mais non content de savoir à fond l'Énéide, vos lumières ne sont pas moins étendues par rapport aux Géorgiques ; & c'est précisément sur cet ouvrage que tombent mes doutes. Au jugement du plus fin critique d'Angleterre, c'est le Poëme le plus achevé, & le plus parfait qui nous reste de l'Antiquité. Le plus grand des poëtes, dit-il, le composa à la fleur de son âge : il avoit alors l'invention prompte, l'imagination vive & féconde, le jugement ferme & décidé : toutes les facultés de son esprit étoient dans leur plus haut degré de force & de maturité.

Or pour en revenir à mes doutes, vous vous rappelez parfaitement que dans le magnifique éloge qu'il fait de l'Italie au second livre des Géorgiques, il commence

par la fertilité des terres, & la qualité des bestiaux; il vient ensuite aux villes & aux châteaux, à la commodité des eaux, à la richesse des mines; de là il passe à la valeur des peuples, aux talens supérieurs des généraux; & enfin il finit par Auguste, qui est comme le diamant de l'anneau:

- - - *Hæc Decios, Marios, magnosque
Camillos,*

*Scipiadas duros bello, & te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris,
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.*

Mais ce diamant est brut & mal monté; & la louange qu'il donne à Auguste est un peu sèche pour l'élever au-dessus des Camilles, des Marius, & des Scipions. Il est vrai que les noms de l'Asie & de l'Inde rappellent à notre esprit les expéditions de Bacchus & d'Alexandre; mais il n'est pas moins vrai que cet Indien peu aguerri, & sans courage, diminue de beaucoup le prix de cet éloge. Létio Guidiccioni, qui a traduit l'Énéide, prétend justifier Virgile dans un Discours qui est à la tête de sa traduction. Il dit que quoiqu'il paroisse d'abord

qu'il y ait peu de gloire à vaincre un ennemi foible, c'est pourtant un grand éloge; parce que le poëte veut dire, que c'est Auguste qui lui ôte le courage; comme les Asiatiques, dont la défaite avoit donné tant de peine & acquis tant de réputation à Pompée, ne tinrent qu'un instant devant César. Voilà la raison qu'allègue ce traducteur; mais pour peu de bon sens qu'on ait, on s'apperçoit bien qu'elle est tirée par les cheveux, & peu satisfaisante. On fera plutôt surpris que Virgile ayant dit dans le même poëme,

*Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affeclat Olympo;*

& peut-être encore mieux dans l'Énéide,

*Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris,*

il n'ait pas couronné le magnifique morceau dont nous parlons, par un trait plus brillant, & plus assorti au sujet.

Ma seconde surprise, ou mon autre difficulté, ne tombe pas sur une expression

du poëte, mais sur son silence. On ne fauroit douter que le but des Géorgiques ne soit pas seulement d'enseigner l'Agriculture, mais encore de la, faire respecter. Or, dans le second Livre de ce poëme, où il fait l'éloge de l'Agriculture & de la vie rustique, n'est-il pas étrange de le voir toucher si légèrement des choses qui venoient si fort à son sujet?

*Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus & frater; sic fortis Etruria
crevit*

*Scilicet, & rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.*

Pourquoi ne produit-il pas ici sur la scène Cincinnatus, Serranus *fulco ferentem*, comme il le qualifie dans l'Énéide, ces anciens Romains qui firent tant de cas de l'Agriculture? pourquoi n'en parle-t-il en aucun endroit de ce Poëme? Des Géorgiques Chinoises ne manqueroient certainement pas de chanter la cérémonie annuelle où l'Empereur marque avec la charrue un ou deux sillons; & des Géorgiques Latines ne consacreront

pas six ou huit vers à la gloire de ces Romains qui de la charrue passèrent à la Dictature? on ne fera pas valoir le *gaudebat tellus vomere laureato, & triumphali aratore*? Que Virgile ait fait tort à Cicéron en disant, *orabunt causas melius*; on fait quelle raison l'y a engagé. Qu'il n'ait pas nommé Servius Tullius, en parlant des Rois de Rome; on peut dire qu'il n'a pas voulu les avilir, en plaçant parmi eux un roi né de condition servile. Mais quelle raison pouvoit-il avoir de faire une espèce d'injure à ces grands hommes de l'ancienne Rome, en les passant sous silence? pourquoi ne pas enrichir son Poëme d'un ornement qui y auroit si bien figuré, qui eût renforcé & ennobli son sujet? Il est sûr qu'il auroit traité cette manière bien autrement que l'Horace Sarmate, qui dit en parlant de Cincinnatus,

*Et quæ dempserrat bobus fatigatis,
Hostibus imposuit juga.*

Qu'on ne dise point ici qu'insister sur l'ancienne simplicité, c'eût été prendre un air satyrique, & censurer le luxe de la

Cour. Vous n'ignorez pas qu'Auguste étoit très-simple, & pour sa table, & dans sa manière de vivre, & qu'il n'étoit sa magnificence que dans les cérémonies publiques. D'ailleurs ni Virgile ni Horace n'ont craint de s'élever contre le luxe de leur temps? Ils étoient bien sûrs de ne point offenser par là le Souverain, mais plutôt de lui plaire.

Qu'on ne dise pas non plus que sous un gouvernement monarchique, il eût été dangereux d'exalter les mœurs républicaines. La maxime est vraie en général; mais cela n'empêcha pourtant pas Horace, tout fin courtisan qu'il étoit, de célébrer, dans une Ode adressée à Auguste même, Artilius Regulus, Curius, Camille, Fabricius, & la mort héroïque de Caton: cela n'empêcha pas Virgile de placer sur les bas-reliefs qui ornoient le bouclier d'Énée, & dont la principale figure étoit Auguste, celle de Caton l'Ancien,

Secretosque pios, his dantem jura Catonem;
& comme dit Pope,

Tu Cato Virgil pay'd one honest line.

Cela est vrai, pourroit on répliquer ; mais peut-être Virgile craignit-il, en célébrant d'une manière particulière Cincinnatus, Serranus, & les autres illustres agriculteurs de Rome, de toucher Auguste dans l'endroit sensible, parce que pour satisfaire son ambition, ce prince avoit dépouillé les campagnes des anciens habitans qui les cultivoient. Et par la même raison, ni Horace ni Virgile, quoique dans leurs écrits ils ayent fait tant de fois l'éloge de Jules - César, n'auroient jamais osé louer sa clémence dans les guerres civiles, ni la grandeur d'ame qui après la victoire de Pharsale, lui fit jeter au feu les lettres qu'on trouva dans les tentes de Pompée. Jugez vous-même si ceci n'est pas trop recherché. Virgile, en consultant les anciennes Chroniques de l'Agriculture, auroit-il dit contre Auguste quelque chose de plus fort que ce qu'il dit directement dans les mêmes Géorgiques ?

*Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herbofo flumine cynos ;*

ou dans ces vers de la première Églogue
Impius

*Iamvis hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbatus has segetes?*

Pour moi, je serois très-porté à croire que Virgile, poète fort judicieux, ne s'est abstenu de louer ces vieux Romains, que parce que c'étoit des histoires trop communes à Rome, & trop dans la bouche de tout le monde. *Omnia jam vulgata... cui non dictus Hylas?* pour me servir de ses propres termes dans les mêmes Géorgiques. Je dis que je serois porté à le croire; c'est à vous à décider, *ipse canas oro.*



A SON EXCELLENCE,
M. LE MARQUIS GRIMALDI,
Ministre plénipotentiaire d'Espagne à la Cour de
Suède, & actuellement Ambassadeur à la Haie.

de Berlin ce 5 Mars 1750.

J'accompagnerois mon livre à Stockholm, avec le même plaisir que j'eus il y a deux ans, lorsqu'avec M. le Comte Durantini je fus à Ferrare pour avoir l'honneur

Volume VII.

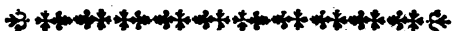
S

de vous voir. Mais je suis obligé de dire, *parve & invideo* (sauf le respect que je dois à la Prosodie) *sine me liber ibis in urbem*. Je vous en envoie deux exemplaires. Je souhaiterois que vous daignassiez en placer un dans votre bibliothèque ; non pas à côté des Puffendorff & des Grotius, mais parmi ces petits ouvrages qu'on met dans les bibliothèques comme l'on sert les hors d'œuvres sur une table. Je voudrois bien que vous y trouvassiez ce fin & ce délicat qu'on demande dans ces sortes de salmigondis dont on peut aisément se passer.

Voici ce que je disois à l'autre exemplaire : „mon Livre, tu vas voir la plus aimable Princesse que les Dieux propices aient jamais accordée aux mortels. „Prépare - toi donc à passer la mer de „Stralsund, & prends garde. Il „est inutile de parler d'avantage, répondit „le Livre. Me dire de voir la plus aimable des Princeses, c'est m'ordonner de „voler aux pieds d'Ulrique. Peut - être „voudriez - vous ajouter qu'elle mérite de „régner sur un peuple de héros, plus que „ne le mérita Christine.”

Ce que je viens de dire, Monsieur, vous le rendrez en prose avec mille fois plus d'élégance. Mais ce dont je vous prie infiniment, c'est en présentant mon Livre, de faire en sorte qu'il trouve grâce devant des yeux qui laissent en doute s'ils sont plus beaux que spirituels, ou plus spirituels que beaux. Continuez à m'honorer de vos bontés, & soyez persuadé que personne ne respecte plus que moi vos rares vertus, & vos grandes qualités, qui ne sont pas moins utiles à l'Espagne que glorieuses à l'Italie. Malgré le peu de séjour que vous fîtes en cette Cour, les personnes intelligentes sûrent bien vous rendre justice. Pour moi, vous fûtes l'objet de mon admiration, dès le temps que son Éminence, Monsieur le Cardinal votre oncle faisoit à Bologne l'amour des honnêtes gens, & la terreur des méchans, & que vous étiez, Monsieur, à la tête de la jeunesse la plus distinguée de cette ville.





A M. LE DOCTEUR
DOMINIQUE FABRI.
à Bologne.

(1) *de Berlin ce 15 Mai 1750.*

Voici comme j'ai rendu en Latin le fameux Distique de Pope qui devoit être gravé sur le tombeau de Newton :

Nature and Nature's laws lay hid in night:
God said, let Newton be, and all was
light.

*Naturam, & gnatas leges nox cæca pre-
mebat.*

Sis Newton, Deus dixit, & orta dies.

La plus heureuse traduction, que l'on ait faite vers pour vers, & presque mot pour

(1) Cette Lettre contient divers essais de traductions ; on a omis ici toutes celles qui sont en Italien.

mot, est celle de ce distique de Virgile,
traduit en Grec par Bergamini

*Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane.
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

Νυκτὸς ὅλη πάσης, ἐπάνεισι θεάματα πρῶτ'
Ἡμεῖς τῆς ἀρχῆς σὺν Διὶ Κἄesar ἔχει.

Concluons donc que ce seroit tenter Apol-
lon que de vouloir traduire & rendre vers
pour vers. Ce seroit même une entreprise
d'enfant. Pour une fois qu'on réussiroit,
on en échoueroit mille. Comment en un
seul vers exprimer celui d'Ovide

*Mars videt hanc, visamque cupit, poti-
turque cupitâ;*

ou cet autre de Perse;

*Vive memor leti. Fugit hora. Hoc quod
loquor, inde est?*

Peut-être, cela seroit-il possible aux An-
glois, à l'aide de leurs monosyllabes, de
leurs contractions, & de leurs ellipses.
Et si la chose étoit faisable en Italien, il
n'y a guères que vous qui puissiez y réus-

fir, vous à qui les Muses ont ouvert leurs tréfors. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Boileau dont on connoît la précision, a employé un vers entier pour rendre seulement, *hoc quod loquor inde est*,

Le moment où je parle est déjà loin de moi.



A M. L'ABBÉ ORTES,

à Venise.

de Sagan ce 18 Octob. 1750.

J'ai beaucoup d'obligation à votre aveugle qui a la fin vous a fait chanter; je veux dire, qui après un si long silence m'a procuré le plaisir de recevoir de vos lettres. Il fait des choses qui paroissent surprenantes au vulgaire; non à vous, Monsieur, dont l'œil philosophe en voit la raison, & pour qui des choses encore plus surprenantes que font d'autres aveugles, n'ont rien de nouveau. Tel étoit Jean Baptiste Strozzi, Florentin, grand ami de Chiabrera, qui tout aveugle qu'il étoit faisoit des modèles d'architecture. Presque

dans le même temps, vivoit un autre aveugle nommé de Gambassi, qui étoit aussi sculpteur ; & l'on peut avec vérité dire de lui qu'il avoit les yeux au bout des doigts. En tâtant & retâtant, il parvenoit à faire, en glaise ou en cire, des portraits qui ressembloient à l'original : ne croyez-vous pas qu'il devoit porter jusqu'au scrupule le soin de les retoucher, & de leur donner la dernière perfection ? On le fit travailler dans l'obscurité pour s'assurer qu'il n'y avoit point de supercherie dans son fait ; & il fut constaté qu'il n'y en avoit point.

Mais sans recourir aux exemples du temps passé, n'avons-nous pas vu en Angleterre, il n'y a que peu d'années, ce merveilleux Saunderson qui dès la première enfance privé de la vue par un triste effet de la petite vérole, ne se souvenoit pas même d'avoir vu la lumière, & peut par conséquent être regardé comme aveugle-né. Sans avoir d'autre idée des rayons que comme de faisceaux de lignes droites, hétérogènes, qui s'écartent en se détachant de chaque point du corps lumineux, & qui tombant sur d'autres corps, souffrent, sui-

vant certaines lois, la réflexion, la réfraction, & la diffraction, il raisonna de l'Optique comme Newton, dont il remplissoit la chaire dans l'université de Cambridge. Contre l'opinion des plus clairvoyans d'entre nous, il donnoit la solution du fameux problème d'Optique que proposa Molyneux, & qu'on trouve dans les ouvrages de Locke. Vous pouvez vous rappeler qu'on demande, si un aveugle-né, venant à acquérir la faculté de voir, peut, par le secours de la vue seule, distinguer une sphère d'un cube. Molyneux étoit pour la négative, & Locke paroissoit du même sentiment. Leur raison étoit qu'un aveugle ne peut savoir ce que c'est que le clair, ni l'obscur. Ainsi il ne peut savoir non plus quel clair & quel obscur répond à telle ou telle figure, comme nous le savons; & par conséquent, sans employer le Tact, il n'est pas en état d'affurer qu'une chose est ronde, & une autre angulaire. Saunderfon, au contraire, soutenoit que cet aveugle-né auroit parfaitement distingué la sphère du cube. Vous ne serez sans doute pas fâché de savoir quel étoit son

raisonnement ; je le tiens, ainsi que beaucoup d'autres anecdotes, de M. Folkes, gentilhomme d'une érudition singulière, & qui me servit de guide pour entrer dans la Société dont il est aujourd'hui le digne président. J'avoue, disoit notre aveugle si clairvoyant, que j'ignore quelle impression une sphère ou un cube fait sur le sens de la Vue, comme j'ignore ce que c'est que l'ombre, ce que c'est que la lumière. Mais je sais bien qu'une de ces choses est contraire à l'autre. Ainsi, de même que le silence est contraire au bruit, les apparences de la lumière & de l'ombre, quelles qu'elles soient, seront tout-à-fait différentes & contraires entr'elles. Or je dirois : placez à la lumière du soleil la sphère & le cube, & faites les tourner sur eux-mêmes en différens sens. Il est certain que les parties, tant de la sphère que du cube, qui regarderont le soleil, seront éclairées, & que celles qui lui seront opposées, resteront dans l'obscurité. Il n'est pas moins certain, que de quelque côté que tourne la sphère, elle se présente toujours au soleil de la même

manière; ce que ne fait pas le cube; qui tantôt lui présente une face, & tantôt un de ses angles. Par conséquent, le corps qui conservera toujours les mêmes apparences de clair & d'obscur, quelles qu'elles soient, j'assurerais hardiment que c'est la sphère; & par raison contraire, le corps où les apparences varieront, sera le cube. Quoi que puissent opposer à cette solution ceux qui ne la regardent pas comme bien régulière, parce qu'outre la vue, on y fait entrer aussi le mouvement de la sphère & du cube, on ne sauroit disconvenir qu'elle ne soit extrêmement ingénieuse.

Cet aveugle donnoit encore la solution de divers problèmes de Perspective, de manière à servir de guide aux peintres; & cela non seulement de la Perspective linéaire, mais aussi de l'aérienne; ce qu'il faisoit en comparant les divers degrés de vivacité de la Lumière avec ceux de l'intensité du Son, qui selon la distance d'où il se meut, reçoit peu à peu une diminution sensible. Mais où brilloit particulièrement la force de son imagination, c'étoit dans la facilité & la promptitude avec laquelle il faisoit de

mémoire les comptes les plus embarrassans, dictoit des calculs & des figures de Géométrie très-complicqués: si bien qu'on diroit volontiers avec un poëte, que l'aveuglement corporel sert à la clarté de l'esprit; & certainement notre aveugle regardoit la plupart de ceux qui jouissent du sens de la Vue, comme des personnes d'un esprit bouché & matériel, contre lesquels il n'auroit pas voulu s'échanger. Il a laissé un traité de l'Analyse, monument aussi parfait en son genre, que l'est le poëme de cet autre fameux aveugle son compatriote.

A voir les choses admirables que font les aveugles, & comment la privation d'un sens subtilise les autres & en rehausse l'activité, ne diroit-on pas que si on distribuoit les hommes en diverses classes relativement aux sens, il se trouveroit dans chaque classe la même quantité de faculté intellectuelle, comme dans les diverses conditions de la vie il y a peut-être, toutes choses compensées, la même somme de bonheur? Je fais consister une grande partie du mien à voir mes amis, & à

m'entretenir avec eux. Quand pourrai-je dire

Datur ora tueri,
Orte, tua, & notas audire & reddere voces?

Vous, cher ami, qui possédez si parfaitement la Géométrie, & qui malgré cela ne dédaignez point de descendre quelquefois dans le jardin des Muses, vous me faites souhaiter plus que jamais de revoir la belle Italie. En attendant que je puisse avoir ce plaisir, faites moi goûter, par l'envoi de quelqu'une de vos productions, les fruits exquis & délicieux de votre génie.

A M. LE COMTE
JEAN MARIE MAZZUCHELLI,
à Bressé.

de Berlin ce 17 Mars 1751.

Les differens changemens que j'ai faits au peu de productions que j'ai données au public, font assez voir combien

j'en ai été peu content jusqu'ici : *scriptorum quæque retexens*, comme dit Horace de lui-même, ou plutôt comme l'écrit Cicéron à son ami Articus, en lui envoyant une petite pièce qu'il avoit entièrement refondue, *multo tamen hæc splendidiora, breviora, meliora*. Mais si jamais j'ai désiré de donner quelque perfection à mes écrits, c'est depuis que vous m'avez témoigné votre dessein d'insérer mon nom dans votre grand ouvrage, que je le souhaite avec le plus d'ardeur. Je voudrois bien, mon cher Comte, vous épargner de la peine. Mais celle de mes productions dont peut-être je suis le moins satisfait, est précisément celle que vous demandez. Agréez que je vous en transcrive ici quelques traits qui me paroissent moins mal que les autres, par où il ne vous sera pas difficile de juger du reste.

„Voyez la fournaise industrieuse de
 „Meissen vomir des globes de fumée jus-
 „qu'au nues; voyez l'argille de Misnie
 „qui se métamorphose en pagodes de l'In-
 „de; voyez l'art de l'Europe qui triom-
 „phe de l'art de la Chine.

„Déchirée par les guerres civiles, pau-
vre & désolée au milieu des dons pré-
cieux dont le ciel enrichit ses terres fé-
condes, la France languissoit, privée en-
core de ces arts d'où Amsterdam & Lon-
dres tiroient leur grandeur. Colbert
parut, favori de Mercure, & ministre
d'un grand Roi; mais plus grand que
son maître. Les François, qu'on ne
croyoit nés que pour la guerre, tournè-
rent leur génie du côté des arts de la
paix. On vit fleurir les manufactures
de soie dans les lieux où la Saone va se
joindre au Rhône, & Vanrobès établit
celles de laine le long des bords de la
Somme. Les sapins, du haut des mon-
tagnes qu'ils couvroient de leur ombre,
descendent sur les flots, les vaisseaux
fendent les mers, & voguent sur les
eaux qui baignent l'Inde. L'éclat des
Lis se répand dans tous les lieux que le
Soleil éclaire.” . . .

„Voyez avec quelle joie Cérès décore
nos champs de ses épis dorés, qui agi-
tés par un vent léger, flottent & brillent
à nos yeux. Il arrive souvent que la

„moisson est trop abondante pour tenir
 „dans nos greniers, & qu'elle surpasse
 „nos espérances mêmes. . . Voyez les
 „vignes qui couronnent nos rians cô-
 „teaux; voyez Bacchus qui les montre au
 „vendangeur, & paroît lui dire d'en ex-
 „primer le jus avec plus de soin, & de
 „choisir mieux les vaisseaux où l'on fait cu-
 „ver le vin; afin qu'il puisse braver le cour-
 „roux orgueilleux de la mer, & que vain-
 „queur de l'Alcoran il aille, avec le vin
 „de Chypre, enivrer le Turc au fond de
 „son Sérail.

„Si la terre, avare au gré de nos dé-
 „sirs, nous refuse des mines d'argent,
 „& si nos rivières & nos ruisseaux ne
 „voient pas rouler l'or mêlé avec leur
 „gravier; au moins Saturne favorable
 „nous a donné le fer de Bresse, meilleur
 „que celui de Suède: présent utile dans la
 „paix & dans la guerre. La faux courbée
 „est de fer, l'ancre qui mord le rivage est
 „de fer, & des guerriers courageux, ar-
 „més de fer, ont toujours subjugué des
 „peuples lâches dont l'armure étoit toute
 „brillante d'or.”

Quel que puisse être ce petit ouvrage, il a déjà été traduit en prose Allemande, & depuis peu on a voulu le traduire de nouveau à Berlin. Sur ce que j'en ai ouï dire, cette seconde traduction est fidelle & très-estimable: pour la première, elle mériterait d'être jetée au feu, reliée avec la traduction Françoisise du *Congrès de Cythère*, excepté que cette dernière est encore plus maligne qu'elle n'est mauvaise. Croiriez-vous que plus de la moitié du livre est un pur effet de l'imagination du traducteur, qui parle mal de plusieurs personnes, & des corps les plus respectables, sans aucun égard pour des choses sur lesquelles un honnête homme ne se permet pas d'ouvrir la bouche: de sorte que je me suis vu obligé de protester dans divers Journaux, que je n'eus jamais la moindre part à ces idées bizarres, & que j'abandonne volontiers au traducteur la gloire d'avoir fait un livre que les honnêtes gens doivent avoir en horreur, & que les personnes bien nées ne peuvent que mépriser.

Il faut avouer que pour ce qui regarde les traductions qu'on a faites de mes ouvrages,

vrages, je suis né sous un astre bien cruel : & je suis fondé à le dire, indépendamment du droit que tout auteur a de se plaindre de son traducteur, comme une Dame de son peintre. Celui qui a traduit en François mes Dialogues, les a travestis jusqu'à les rendre méconnoissables ; ce n'est pas tout : non content de trouver mauvais que je n'aye pas supporté patiemment qu'il me fit dire le contraire de ce que je disois, il s'est déchaîné contre moi, semblable à Alcine, qui aimoit & haïssoit dans le même instant, détestoit ce qui un moment auparavant faisoit l'objet de ses desirs, & le métamorphosoit tout de suite en tronc d'arbre, en bête fauve, en rocher. Sur cette traduction Françoisë il s'en est fait deux autres, 'en Anglois, & en Allemand. Mais admirez la bizarrerie de mon sort. La seule traduction de cet ouvrage qu'on ait lieu de croire fidelle, est faite pour un monde différent du nôtre. Il a été mis en langue Russe par le prince de Cantimir qui savoit parfaitement l'Italien, & qui de plus possédoit la matière. Vous n'ignorez point,

Volume VII.

T

Monſieur, combien cette dernière qualité eſt néceſſaire pour faire paſſer les ſujets ſcientifiques d'une langue dans une autre. M. Coſte, qui entre tous les traducteurs s'eſt diſtingué par ſon exactitude & ſa fidélité, pour n'avoir pas eu une entière connoiſſance de la matière, a fait une infinité de fautes dans ſa traduction Françoisſe de l'Optique de Newton. Ces fautes, corrigées depuis par de Moivre & par Varignon, avoient été prévues par le philoſophe Anglois, qui ne vouloit pas qu'on traduſiſt ſon Optique, à moins que ce ne fût ſous ſes yeux. En effet, quelles difficultés n'y a-t-il pas quand il s'agit de préſenter, je ne diſ pas un auteur, mais un gentilhomme, une Dame d'une nation aux yeux d'une autre nation, de rendre en une langue différente ces expreſſions particulières, ces tours ingénieux, ces fineſſes de langage, ces alluſions ou à des uſages nationaux, ou aux paſſages des écrivains célèbres, ce jargon, ſi vous voulez le nommer ainſi, qui revient ſi ſouvent dans le ſtyle du Dialogue, & qui eſt comme le ſel de la converſation: ce ſel trop diſſous dans une traduction,

la rend insipide. Cependant, Monsieur, travaillez à augmenter la gloire de l'Italie, en donnant au public votre livre, *doctum, Jupiter, & laboriosum*. De mon côté, j'espère que mon nom, que vous avez bien voulu y placer, aura le destin du celui du Bourguemaître de Sick, devenu immortel, parce que le portrait de ce Bourguemaître se trouve gravé dans les ouvrages de Rembrand.



A M. LE BARON N. N.

à Hertzogenbrück.

de Berlin ce 10 Mars 1752.

Je ne suis point surpris, Monsieur, que les livres que vous avez fait acheter en Italie, ne vous aient pas fait, dans votre voyage, aussi bonne compagnie que vous l'aviez espéré. Je ne saurois vous blâmer si, comme vous me l'écrivez, nos savans, nos recueils, nos auteurs du seizième siè-

ole, & surtout les Lettres d'Annibal Caro qu'on vous avoit si fort vantées, vous ont un peu ennuyé. Tant de raisonnemens sur une coupe, tant de citations pour prouver qu'une figure avec le caducée en main, les ailes au pieds ou au bonnet, représente Mercure, le

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi

de Virgile, allégué dans le Commentaire de la Casa au sujet du mot *hêtre* qui se trouve dans un de ses vers; tout cela, dites-vous, fourniroit ample matière à la veine satyrique d'un Swift. Ne vous y trompez pas, mon cher Monsieur; nous avons parmi nous des gens qui rient & moquent de ces savantes & pénibles bagatelles. Il a paru depuis peu une Satyre imprimée contre les Recueils: elle est en vers, & fort ingénieuse. Il y auroit encore un moyen de délivrer notre siècle de cet ennui. On proposa, il y a quelque temps, en France, de faire une fois pour toutes un Remerciment à l'Académie, où on laisseroit en blanc les noms de l'Académicien qu'on remplace, & de celui qui

succède, de sorte qu'en changeant simplement les noms, il pourroit servir à toutes les réceptions. Ne pourroit-on pas, en Italie, en faire un Sonnet, ou en choisir un dans le grand nombre de ceux qui sont déjà faits, pour les prises d'habits & les professions religieuses, un autre pour les mariages, pour les Doctorats, & ainsi du reste. Ce seroit une antienne que l'on chanteroit toutes les fois que reviendroît la même fête. A l'égard des auteurs du seizième siècle, il faut avoir un peu d'indulgence pour les Italiens un peu trop prévenus en faveur de ce siècle, qu'ils appellent le bon siècle, le siècle d'or. Ils n'ont pas absolument tort. Ce fut dans ce temps-là que les Arts prirent une nouvelle face, & s'embellirent, par le soin que l'on eut d'imiter les chef-d'œuvres de l'Antiquité qui s'étoient conservés. Nous fournîmes toutes les autres nations de l'Europe de peintres & d'architectes, comme la vôtre, peu de temps auparavant, les avoit fournies d'imprimeurs, & comme l'Angleterre fournit de nos jours presque tout l'Univers de constructeurs de vais-

seaux. Anjourd'hui même les étrangers ne voyagent pas moins en Italie pour voir la Basilique de Vicence, ou l'École d'Athènes, que pour voir le Panthéon ou le Laocoon. Au reste, ce siècle fut le siècle de l'imitation, où l'on prit en toute chose les anciens pour guides : & il n'y a pas lieu de s'étonner si la plupart des écrivains du seizième siècle ne furent que de simples copistes des Latins & des Grecs, qui ne commencèrent qu'alors à être connus. Mais qu'est-ce que l'imitation, si elle n'est pas faite par une main habile & hardie, comme dans la Peinture & dans la Sculpture ? Excepté deux ou trois écrivains du seizième siècle, qui furent véritablement originaux, les autres méritent bien que l'on dise d'eux : quelle sécheresse de pensées dans un Océan de paroles ! que de paille ! Mais vous voulez du grain, mon cher Baron : vous avez raison. Et dans le vrai, mettre entre les mains d'un homme qui pense, un livre de ce siècle, c'est à peu près comme si à quelqu'un qui a beaucoup d'appétit, on donnoit à flairer une bouteille d'essences du laboratoire du Grand-

Duc. Je ne fais pas trop comment on répondroit aujourd'hui aux Lettres de ce bon siècle, puisqu'on ne les lit plus : je parle pour ceux qui veulent que les lettres soient l'image d'une conversation polie, aisée, & piquante. On n'y trouve que quelques anecdotes littéraires ou historiques éparpillées çà & là, & qu'on auroit peine à trouver ailleurs ; c'est tout ce qui peut dédommager de l'ennui qu'il y a à parcourir ces déserts. Dans les Lettres de Caro, par exemple, on voit l'histoire de quelques peintures du fameux palais de Caprarola que Thaddée Zuccaro tira des cartons poétiques qu'il tenoit de la main même du Caro. Les Lettres de Bernard Tasso nous donnent une description curieuse du camp des François, peu de jours avant la bataille de Pavie, & nous prouvent que cette nation étoit telle, il y a deux-cens ans, que nous l'avons vue de nos jours sur les bords de la Secchia. Dans celles de Bembo, on trouve, au milieu d'un torrent de paroles, la Quinquérème que Fauste construisit à Venise, & quelques autres particularités. Soyez persuadé, mon cher Baron, que la

plus saine partie de l'Italie en pense de même. Si le plus grand nombre est encore malade, & très-éloigné peut-être de l'état de convalescence, qu'y voulez-vous faire? Si les Anglois n'étoient pas savans, & qu'ils n'eussent pas la tête remplie de connoissances solides, ils auroient le plus grand tort du monde. Quels secours n'ont-ils pas? Il paroît tous les jours à Londres des écrits sur la Politique, sur la Philosophie, & sur toutes sortes de matières; rien de plus propre à instruire une nation. La liberté du gouvernement donne de la vigueur à l'esprit, & ouvre au savoir la carrière de la fortune; l'on y peut changer sa doctrine & son éloquence en argent comptant, en titres, en l'ordre de la Jarretière. Quoique les François vivent sous une autre forme de gouvernement, ils ne laissent pas d'avoir de grands avantages, en ce que c'est une nation nombreuse & unie. Le savoir y circule, sans interruption, d'une province à une autre, tout aboutit & se rapporte à Paris, où il va se perfectionner, comme cela se faisoit autrefois *inter dominum fastidia Roma*. Les François cultivent

langue, & l'écrivent; elle produit des fruits d'un suc bon & nourrissant, quoi- que peut-être d'un goût moins fort que les fruits Anglois. S'il paroît en France des historiettes & des Romans, on y met aussi au jour quantité de livres instructifs. Il n'y a point d'autre nation qui puisse se vanter d'avoir produit des ouvrages sem- blables au *Théâtre des Grecs* du Père Bru- moy, aux *Lettres à Atticus* de l'Abbé Mongault, à l'*Histoire de Rollin*, à l'*Abré- gé de l'Histoire de France* du Président Hai- naut. Que pouvons-nous faire nous au- tres Italiens, qui sommes presque esclaves, & qui vivons sous divers gouvernemens? Les productions de l'esprit tiennent beau- coup de la forme & de la constitution de l'état où l'on vit. Ne pourroit-on pas dire, qu'avec la provision de poudre l'An- glois peut tirer un coup de canon, & le François faire une salve de petits mor- tiers? L'Italien, dont la poudre est presque toute mouillée, peut à peine, avec le peu qui lui reste, tirer quelques fusées. Ce n'est pas, mon cher Baron, que je croie

que la qualité du gouvernement fasse tout ; je suis persuadé de l'influence du climat. Je pense que ce que nous voyons tous les jours arriver aux animaux & aux plantes, arrive aussi aux hommes, & que les uns & les autres réussissent bien ou mal selon le degré de Latitude où ils sont placés. Sous quelque forme de gouvernement que vécût la Lapponie ou la Nigritie, je ne crois pas qu'on en vît jamais sortir un Démosthène ou un Raphaël. Il y a dans les nations des caractères ineffaçables qui durent malgré tous les changemens politiques. Il n'est pas difficile de juger de l'humeur dominante d'une nation par les expressions les plus ordinaires de la langue qu'elle parle. Vous aurez sans doute remarqué que pour désigner un homme dont ils font cas, les François disent, *c'est un homme extrêmement aimable* ; les Anglois, *he is a very sensible man* ; les Italiens à *un uomo di garbo*. Preuve évidente, à mon avis, que les premiers mettent au-dessus de tout le charme de la conversation & la politesse ; les seconds la raison & le bon-sens ; les Italiens une gravité modeste dans les

manières, & l'art de se conduire prudemment dans la vie. Cela fait voir que le génie Italien est par sa solidité bien au-dessus de ces bagatelles à quoi il est aujourd'hui forcé de se borner, & qu'il est naturellement fait pour gouverner, instruire, & attirer tout le monde. Vous savez les succès qu'ont eu les troupes Allemandes commandées par des Généraux Italiens; & vous ignorez encore moins combien j'estime une nation aussi respectable que la vôtre, au milieu de laquelle je vis depuis quelque temps, & dont vous faites, Monsieur, le plus bel ornement.

A M. L'ABBÉ GRÉGOIRE BRESSANI

à Padoue.

de Berlin ce 17 Juin 1752.

J'aurois volontiers communiqué au Religieux votre ami les Lettres que le Pere Cataneo a écrites du Paraguay, & que je tenois de la main de M. François Baglioni,

très-honnête gentilhomme. Le Muratori fait mention de ces Lettres, & certainement elles auroient contribué à l'éclaircissement de l'histoire de ce pays-là. Mais comme je les avoir prêtées à une personne plus curieuse de les voir que soigneuse de les conserver, elles se sont malheureusement perdues. Je n'en ai pourtant pas tellement perdu la mémoire, que je ne puisse en gros vous dire ce qu'il y avoit de plus essentiel.

Pour commencer par le physique du Pays, ce Missionnaire rapportoit que les habitans du Paraguay ont le crâne une fois plus épais que nous ne l'avons; & il attribuoit, autant que je puis m'en souvenir à cette structure, la paresse, la lenteur, la bonté imbécille, & le peu de sens de cette nation. L'avantage qui résulte de ce caractère, est la tranquillité avec laquelle ils se laissent gouverner par leurs conducteurs, sans qu'il soit besoin ni de colonies ni de forteresses pour les rendre dociles. Cela va si loin, qu'une partie considérable de l'Amérique méridionale donne, pour ainsi dire, aux Jésuites moins de peine à tenir en

ordre que le Collège Romain ; & les Curés des Réductions du Paraguai sont , au pied de la lettre , les pasteurs d'autant de troupeaux. Les habitans de l'Amérique sont pour la plupart de la même pâte , ce sont , comme dit Guichardin , une espèce d'animaux apprivoisés , prêts à devenir la proie de quiconque les attaque. Ceux du Pérou , contrée peu éloignée du Paraguai , sont précisément du même caractère ; au moins à ce que me disoit dernièrement Don Antoine Ulloa , qui connoissoit parfaitement ces pays-là , & qui en compagnie des Mathématiciens François , avoit mesuré le degré de la Ligne. A l'âge de trente ou quarante ans , ils sont aussi grossiers & aussi simples que le seroit l'enfant le plus lourd & le plus endormi de notre Europe : & les divers gouvernemens du Pérou , sont , comme dans le Paraguai , autant d'écoles d'enfans qui ont la barbe au menton. Ce qu'il nous en disoit , rendoit très-vraisemblable ce célèbre trait que nous rapporte Garcilasso de la Véga de ce Prêtre Espagnol qui voyant que plusieurs d'entr'eux aimoient mieux se pendre que

de travailler aux mines, leur dit : écoutez-moi, mes enfans, vous vous pendez pour ne pas travailler : eh, bien, je vais me pendre aussi ; mais je vous avertis d'une chose : il y a des mines dans l'autre monde, comme dans celui-ci ; & je vous donne ma parole que je vous ferai travailler pendant toute l'éternité. A ces mots ces bonnes gens se jetèrent à ses pieds, & le conjurèrent au nom de Dieu de ne pas le faire, qu'ils travailleroient de leur mieux. C'est ce qui fit croire à Ulloa que les Incas, fondateurs de ce vaste Empire, étoient une race d'hommes venus de l'Occident. Ces Incas firent faire à ces peuples grossiers, qui n'avoient pas l'usage du fer, des ouvrages dignes des Romains ; & leurs lois subsistent encore. Au reste, les habitans du Pérou, aussi bien que ceux du Paraguai, sont naturellement ennemis mortels du travail, gros mangeurs, & grands buveurs de leur bière, qu'ils appellent Ciccía : les uns pourroient bien dire aux autres ce que Morgant dit à Margutte, ah que nous serions bien ensemble en lessive ! Une autre chose en quoi ils se ressemblent parfaitement, c'est

leur habileté dans les ouvrages de la main, dès qu'une fois ils ont pris sur eux de se mettre au travail. Les Russes ne font rien en comparaison. Quelque chose qu'on leur donne à imiter, dit le Père Cataneo, ils la tournent, la retournent, la considèrent attentivement de tous ses côtés; s'ils ont le temps, &c. que la matière ne leur manque pas, ils en font à la fin une parfaitement semblable. Pour preuve de leur habileté, il avoit envoyé la copie faite à la plume d'une figure qui représentoit la Vierge : elle étoit si artistement travaillée qu'à peu de chose près, on l'auroit prise pour l'estampe même. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on n'y voyoit rien de stanté, quoique celui qui l'avoit faite, n'eût jamais appris le dessin. Je puis bien vous assurer que si nos Chevaliers Léoni, dont heureusement la race n'est pas éteinte, avoient à leur service trois ou quatre de ces gens du Paraguai, ils ne perdroient rien à leur faire contrefaire des Caraches ou des Guides. J'ai trouvé, en lisant ces Lettres, une autre chose qui mérite réflexion; c'est le langage d'une des

populations du Paraguai. Il est si fort rempli d'inversions, &, pour ainsi dire, si disloqué, que les constructions Grecques, ou Latines, sont simples & unies en comparaison. Ce Missionnaire en rapportoit plusieurs exemples tirés, non de leurs orateurs, ou de leurs poètes, mais des discours les plus ordinaires, où il y avoit plus d'irrégularités & de désordre que dans

Quisquis erit vitæ, scribam, color.

ou bien dans

Me tabula sacer

Votiva paries indicat uvida

Suspendisse potenti

Vestimenta maris Deo.

Qui chercheroit les articles à leur place naturelle, se trouveroit bien éloigné de son compte; il faut les prendre à la fin de la période, comme il arrive quelquefois dans la langue Angloise, & en cas de besoin, les François pourroient de l'idiome du Paraguai tirer une preuve que les inversions dans les langues sont une marque de barbarie.

Voilà

Voilà à peu près la substance & le précis de ces Lettres perdues. Je suis sûr qu'il plairait plus que les Lettres mêmes, s'il étoit extrait de votre main. Je n'ai qu'une chose à ajouter; c'est que j'ignore sur quel fondement le Muratori a avancé que j'avois envie de faire imprimer ces Lettres. Je les conservois comme une espèce de rareté, & vous savez qu'autant que je l'ai pu, j'ai fait cas des choses rares qui le méritent. Aimez-moi toujours comme vous faites, & soyez persuadé &c.



A M. LE MARQUIS ALBERGATI,

Sénateur.

à Bologne.

de Manfèrre, y 1788.

Pourquoi exigez-vous, Monsieur, que je vous dise mon sentiment sur le parallèle qu'on prétend faire chez vous de l'Edipe de Sophocle avec l'Ulysse de Lazzarini? Vous joignez à un esprit vif l'é-

rudition la plus profonde & la plus étendue ; vous avez fait une étude particulière de l'Art dramatique, vous connoissez toutes les finesſes du théâtre : & il ne tiendrait qu'à vous de renouveler de nos jours les merveilles de Roscius. Mais puis-je me refuſer à vos deſirs ? L'Œdipe de Sophocle eſt peut-être, après l'Iliade & l'Odyſſée, le plus beau monument de l'eſprit humain. Il a mérité de ſervir de règle à Ariſtote, qui en a tiré une bonne partie de ſa Poétique : & je ne vois pas trop comment on a oſé traiter de nouveau ce même ſujet ; il a fallu pour cela un homme auſſi hardi que la Motte, qui a bien oſé refaire l'Iliade,

Infelix puer, atque impar congreſſus Achillei.

Les beautés de cette pièce ne vous ſeront certainement pas échappées, la terreur & la pitié portées au plus haut point, les caractères bien ſoutenus, des affaires publiques, & de la dernière importance, traitées dignement, une ſimplicité inimitable, une parfaite unité de temps, d'action, & de lieu, l'entrée des perſonnages ſur le

scène d'une si grande nécessité que la raison en faute aux yeux de tout le monde. Cette dernière partie est d'autant plus essentielle au Drame, que pour peu que le poète y manque, le spectateur en est choqué.

Œdipe ouvre le premier Acte pour consoler les Thébains affligés du fléau de la peste: Créon, qu'on avoit envoyé consulter l'Oracle, revient à Thèbes dans le temps précis qu'on l'y attendoit. Au second acte paroît Tirésias, que le Roi avoit fait appeller. Dans le troisième Créon vient se justifier à Œdipe des griefs qu'il avoit contre lui, & dont il a été informé dans l'intervalle du second au troisième Acte. Il s'élève entr'eux une altercation assez vive, au bruit de laquelle arrive Jocaste, sœur de Créon, appelée par le Chœur, qui *conciliatur amicis*, selon sa destination,

Et regit iratos, & amat peccare timentes.

Au quatrième Acte, Jocaste, sort du palais, & va offrir un sacrifice aux Dieux, afin de calmer le courroux d'Œdipe. Ce prince paroît sur l'avis qu'il devoit de l'arrivée du pèlerin de Corinthe. *Phœbus deus præsi-*

sement se trouver sur la scène dans le même Acte, parce que Jocaste l'a fait chercher à la campagne pendant l'intervalle qui s'écoule entre le troisième & le quatrième Acte. Enfin au cinquième Œdipe se dispose à partir pour son exil, Créon l'arrête jusqu'à ce qu'on sache la dernière volonté des Dieux sur le sort de ce malheureux roi.

Par cette courte analyse, sur laquelle j'aurois bien pu m'en rapporter à votre heureuse mémoire, vous comprendrez aisément, Monsieur, qu'il n'y a rien d'obscur dans cette Tragedie que le temps de l'arrivée du pasteur de Corinthe, personnage très-nécessaire au dénouement, puisque c'est lui qui vient annoncer la mort de Polybe, & apprendre à Œdipe qu'il n'est pas fils de ce roi de Corinthe, comme lui-même, & tout le monde le croyoit. Il semble qu'il doit arriver au commencement du quatrième Acte, par ce que s'est justement dans ce temps-là que le poëte a besoin de sa présence, pour le confronter avec Phœbus, qui avoit exposé Œdipe sur le mont Cytéron; ce qui pro-

doit la reconnaissance qui fait le sujet de la pièce.

Je ne fais, Monsieur, si à cette occasion nous pouvons appliquer à Sophocle, ce que Pope, dans son *Épître sur le Critique*, dit au sujet d'Homère: „Souvent ce qui „paraît une fin est une adresse de l'Art; „ce n'est point Homère qui dort, c'est toi „qui rêves.”

*Thofe oft are stratagems that errors seem,
Nor is it Homer nods, but we that dream.*

Peut-être que pour mieux imiter la nature, & rendre l'action plus vraisemblable, il falloit laisser quelque chose à faire au hasard, qui paroît à nos yeux avoir tant de part aux événemens de la vie. Aussi dit-on qu'en fait de Musique il faut, de temps en temps, discontinuer l'harmonie, & pour lui donner plus de vérité, y mêler un peu de dissonance. Mais peut-être que les Grecs eux-mêmes ne sont pas aussi irrépréhensibles qu'Homère dit que le sont les Éthiopiens.

Quoi qu'il en soit, l'Abbé Lazzarini, dans la comédie d'*Uffe il Giuvane*, qui est l'É-

dipe renversé, ou n'est pas tombé dans cette faute, ou n'a pas eu recours au même stratagème. Tésippe, qui conjointement avec la suivante d'Assérie, occasionne la reconnoissance, ne paroît qu'au cinquième Acte, parce que ce n'est qu'au quatrième, & après qu'Ulysse s'est rendu maître de Same, qu'il sort de cette ville où les ennemis le tenoient prisonnier, & par conséquent ne sauroit paroître ni plutôt ni plus tard. Lazzarini a aussi évité l'écueil où est tombé Sophocle, par le peu de vraisemblance qu'il y a qu'Œdipe, après tant d'années écoulées depuis la mort de Laïus, ignore encor la manière dont il a péri. Dans l'Œdipe moderne, si on peut le nommer ainsi, la reconnoissance se fait le même jour qu'Ulysse tue son fils, & couche avec sa fille. Ce qui contribue infiniment à augmenter la pitié & la terreur, & pour ainsi dire, aiguise le double trait avec lequel Melpomène perce si doucement le cœur. Il n'est pas douteux que cette tragédie ne soit une des mieux conduites qui aient paru depuis les anciens jusqu'à

notre. Et n'est-ce pas d'être, Monsieur, qu'on pourrait dire à Lucien :

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?

A l'égard de ce que dans l'Apostille de votre Lettre vous me demandez au sujet du livre de l'Abbé Bressani contre Gassio, je vous dirai que le manuscrit ne m'en a pas été envoyé à Berlin, comme on le suppose. A mon arrivée en Italie sur la fin de l'hiver passé, je trouvai le livre déjà imprimé. Je vous prie, Monsieur, de me continuer l'honneur de votre amitié. Saluez les Muses qui vous inspirent, & réunissez dans tout ce que vous voudrez entreprendre.

[illegible]

A M. LE COMTE N. N.

à Padoue.

de Venise, ce 10 Janvier 1754.

Je ne saurais vous exprimer le plaisir que j'ai eu à lire votre ingénieux traité, dans lequel vous faites voir que pour bien

écrire en prose, ce n'est pas un petit avantage que de savoir faire des vers; comme pour marcher avec grâce, il est utile d'avoir appris à danser. Vous trouverez ci-jointes quelques remarques que j'ai cru devoir y faire. Il y en a sur la langue, que l'on voit bien que vous avez étudiée avec soin. Cette sorte d'étude & de travail ne devoit pas s'appercevoir. Cette pureté si affectée, ces particules trop recherchées, ces liaisons si exactes, paroissent un peu trop à découvert, permettez-moi de le dire; & j'y voudrois un peu plus d'ombre, un peu plus de légèreté, je dirois presque, de négligence. Ce n'est pas assez qu'un peintre sache l'Anatomie, il faut que son pinceau sache aussi l'adoucir & la déguiser. Vous vous rappellerez sans doute, Monsieur, ce que disoit le Titien, ce grand artiste qui a fait tant d'honneur à notre pays, qu'il lui falloit beaucoup de travail pour cacher son travail même. Passavant, qui écrivoit si purement, traite de folie l'affectation de ne se servir que de termes Florentins. On loue le Berni de l'avoir évitée, & lui-même loue plaisamment

Aristote de n'avoir pas trop recherché les expressions Toscanes, de dire les choses avec simplicité, de ne pas faire de préambules inutiles. Il vouloit critiquer la plus grande partie des écrivains de son temps, que nous croyons (pour nous servir aussi d'une expression Florentine) *d'oro in oro*. Mais voulez-vous, Monsieur, qu'on vous juge à toute rigueur? Faites imprimer votre prose, paroissez en public. Absolument parlant, la première édition d'un Livre n'est que l'exposition de l'ouvrage, derrière lequel doit se tenir l'artiste, pour entendre les différens jugemens qu'on en porte. Le lecteur, vous voyant si bien imprimé, & si bien relié, croit que vous voulez le régenter: il fait tous ses efforts pour trouver des défauts où il n'y en a point; il devient en quelque façon votre ennemi. Entre les critiques qu'enfante la malignité, n'écoutez que celles qui sont justes, & que la vérité a dictées. On tire la Thériaque de la vipère, comme dit le Sage. Aimez-moi toujours, & croyez &c.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

A SON EXCELLENCE

M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Ambassadeur de France à Venise.

de Venise ce 10 Fevrier 1754.

Après avoir lu ce que Votre Excellen-
ce a daigné me communiquer de ses
Ouvrages, je ne devois pas penser à Lui
offrir quelque chose de ma façon. Mais
je meurs d'envie de profiter des conseils
d'un génie qui ne brille pas moins comme
homme de lettres qu'en qualité de mini-
stre. C'est le seul motif qui m'engage à
vous envoyer la pièce ci-jointe, & je vous
prie d'être persuadé que je regarderai com-
me une grâce la lumière que vous voudrez
répandre sur moi,

Chaque rayon est un bienfait.

Au reste j'ai tout lieu d'espérer que V. E.
voudra bien recevoir le petit présent que
j'ai l'honneur de Lui offrir, avec cette bon-
té, & cette politesse qui accompagnent tou-

tes ses actions, qui Lui font pardonner d'avoir tant de vertus & de talens, & qui La rendent si propre à représenter la plus aimable nation de l'Europe.

„Je voulois l'autre jour prier les Grâces
 „de présenter à leur poëte un petit ouvrage que j'avois tâché de composer sous
 „leurs auspices, & de ne rien négliger pour
 „le lui faire agréer. J'alloi pour les trouver à plus d'une toilette, & à plus d'un
 „loge. Je fus même au bal de l'Opéra.
 „Mes peines furent inutiles. Les Grâces
 „sont dans votre cabinet, en compagnie de Wiquefort & de Rousser. C'est
 „en vain que nous les cherchons par-
 „mi nous. Pourroient-elles vous abandonner un instant, vous qui leur sacrifiez tous les jours ?”



A M. L'ABBÉ FRUGONI.

à Parme.

de Venise, ce 27 Fevrier 1754.

S'il est vrai qu'entre la Peinture & la Poésie il y ait une liaison aussi étroite que le supposent ceux qui connoissent le mieux la nature de ces Arts, il n'y a personne au monde qui puisse plus sagement que vous juger de la Peinture. L'Italie vous regarde comme un de ses meilleurs poètes, & l'on voit dans vos vers ce goût & ce coloris vif du Castiglione votre compatriote. Comme du faire de différens maîtres, même ultramontains, il se forma cette belle manière que l'on admire encore; ainsi votre style brillant tient de celui des meilleurs auteurs, surtout d'Horace, qui en notre langue vous donne cette heureuse hardiesse qu'il avoit dans la sienne. Comme il l'étoit dans son temps, vous êtes de nos jours chéri des belles, honoré des princes; & vous pourriez avec justice

prendre le titre de maître de la Lyre Italienne. Continuez à ranimer nos Muses languissantes, & décidez souverainement de ce que j'écris sur nos Arts.



A M. N. N.

de Valsanzibio, ce 13 Juillet 1754.

Il n'est pas douteux que plus un homme s'élève au-dessus des autres, & plus il acquiert de réputation par son mérite; plus il est en butte aux traits de l'envie.

Invidia accrevit, privato quæ minor esset.

C'est une espèce de taxe que la vertu & les talens doivent payer à l'incapacité & à la bassesse. Les plus grands capitaines ont souvent vu leurs contemporains leur refuser jusqu'au courage. Virgile trouva des Mévius, & le Secrétaire de Florence fut traité d'ignorant. Le principal auteur de cette dernière imputation est Paul Jove, qui après avoir, dans ses Éloges, parlé avantageusement de l'esprit de Machiavel, dit

qu'il n'avoit tout au plus qu'une connoissance très-médiocre de la langue Latine. Il ajoute aussi que de l'aveu de Machiavel lui-même, c'étoit Martial Virgile qui lui avoit fourni les fleurs Grecques & Latines qui sont dans les ouvrages. Voici les propres termes de Jove. *Quis non miretur in hoc Machiavello tantum valuisse naturam, ut in nullâ, vel certe mediocri Latinarum litterarum cognitione, ad justam recte scribendâ facultatem pervenire potuorit? Constat, enim, sicut ipse nobis fatebatur, a Marcello Virgilio, cujus & notarius & affecula publici muneris fuit, Græcæ atque Latinæ linguæ flores accepisse, quos scriptis suis infereret.* Par ces fleurs Jove entend les exemples & les autorités des auteurs anciens dont le Secrétaire pouvoit avoir besoin pour étayer ses opinions. On a dit, de nos jours, la même chose d'Alexandre Pope; on prétend que Mylord Bolinbroke, son ami intime, lui avoit fourni les matériaux pour la composition de son fameux Poëme, intitulé *Essai sur l'homme*. La simple lecture de cet ouvrage fait trouver ce soupçon assez fondé; & au peu de liaison qu'il y a entre

les parties qui le composent, on voit aisément que le poëte & le philosophe ne sont pas la même personne. Mais avancer que quelqu'un a fourni au Secrétaire les exemples qu'il a allégués dans ses *Discours*, c'est prétendre que l'on a fourni à Newton les expériences du Prisme qu'il apporte en preuve de ses raisonnemens. En un mot, rien de plus aisé que de se convaincre que Machiavel s'étoit rendu très-familiers les anciens auteurs, pour l'intelligence desquels la connoissance des langues savantes étoit, dans ce siècle-là, beaucoup plus nécessaire qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il ne s'étoit pas contenté de les effleurer; il les avoit digérés, il se les étoit rendus propres. Je passerai volontiers condamnation sur les sciences spéculatives, & je ne m'opposerai pas à ceux qui veulent qu'il n'en eût aucune teinture: peut-être n'en faisoit-il pas beaucoup de cas, vu la manière dont on les traitoit de son temps: peut-être aussi qu'il n'en avoit pas fait l'objet de son application. Mais on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été consommé dans la connoissance de l'Histoire ancienne & mo-

derne, d'où il tira son art de Porphyre & ses Catégories, ou pour mieux dire, des observations qui servent de fondement à la Géométrie. Il n'y a peut-être personne qui, comme lui, raconte & raisonne dans le même temps. Dans les choses pratiques, & dans les affaires d'état, ce fut un autre Newton. D'ailleurs, à la force & à la gravité de son style, on soupçonnoit qu'il avoit saisi la manière d'écrire, ou plutôt le génie de Saluste & de Tacite, ainsi que Fracastor avoit saisi celui de Virgile, & Démosthène, le modèle de la vraie éloquence, celui de Thucydide.

Mais d'où vient, direz-vous, que malgré tout cela Machiavel passa pour ignorer le Latin? Vous savez qu'en ce temps-là l'Italie avoit d'excellens artistes, & en avoit même un grand nombre. Mais elle comptoit parmi ses gens de lettres une infinité de Grammairiens & de pédans: la plupart croyoient la langue Latine, à l'exclusion de toute autre, la langue des savans, & le sceau de la Science. Ainsi, comme Machiavel n'écrivit rien en Latin, les pédans durent naturellement être ses enne-

mis.

mis. Ils ne savoient que balbutier des mots, & lui il disoit des choses. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient cherché à le faire passer pour un homme, sans lettres. Ajoutez à cela que presque tous les savans qui fleurissoient alors, ou étoient protégés par la maison de Médicis, ou fondonoient sur elle leurs espérances : or tout le monde fait que Machiavel n'étoit pas grand partisan de cette maison. D'ailleurs, à bien examiner de quel poids doit être l'autorité de Jove, dont nous tenons cette anecdote touchant Machiavel ; outre que c'étoit un des plus minces écrivains de ce siècle-là, qui en avoit peu de bons, & qu'il étoit dévoué à la maison de Médicis (1) ; personne n'ignore quel égard on doit avoir pour un historien à gages, qui tiroit contribution des cours des princes, ainsi que nous le disent plusieurs auteurs, & entr'autres le Président de Thou. S'il n'avoit pas

(1) J'ai traduit ainsi l'Italien *divotissimo alla pelle*, parce que la maison de Médicis avoit dans ses armes des Tourteaux, que les Italiens appelloient *Palle*. On pourroit peut-être lui donner un autre sens. *Rem. du Trad.*

l'effronterie de l'Aretin; il en avoit au moins le caractère, & l'on n'ajoutoit point de foi à ce qu'il disoit, lors-même qu'il lui arrivoit de dire la vérité.



A M. L'ABBÉ TARUFFI.

à Bologne.

de Padoue, ce 23 Juin 1755.

Vous n'auriez pas cru que l'Amérique Angloise, qui jusqu'ici ne nous avoit fourni que du tabac & de l'Indigo, nous donneroit aujourd'hui des systèmes philosophiques. Nous devons à un Quaker de Philadelphie les plus curieuses observations, & les plus beaux raisonnemens du monde sur l'Électricité; & tous nos électrisateurs d'Europe doivent mettre pavillon bas devant cet Américain. Il y a des corps où l'Électricité est positive, ou par excès; en d'autres elle est négative, ou par défaut. D'après ce principe, & par la tendance de la nature à amener toutes choses à l'équili-

bre, il est parvenu à déchiffrer les différentes actions, les petits jeux mystérieux, s'il est permis de parler ainsi, des corps électriques les uns envers les autres: & suivant le fil délié de l'Analogie, il trouve, dans cette force admirable, la raison & le principe de plusieurs phénomènes naturels, célestes aussi bien que terrestres. Mais à qui m'avisé-je de dire tout cela? à un des hommes d'Italie qui a le plus d'érudition & de savoir, qui n'ignore pas que nos plus habiles électriseurs ne s'occupent aujourd'hui qu'à éclaircir le système du pénétrant & subtil Quaker. Avant que d'en avoir ouï parler, j'avois aussi formé le dessein de ranger certains phénomènes assez extraordinaires sous l'empire de l'Électricité, dont on peut dire, comme de l'Attraction, *causa latet, vis est notissima*. Il est peu surprenant que je me suis occupé de cette idée, puisque depuis quelque temps l'Électricité est devenue le sujet des conversations ordinaires, & qu'on dirait qu'elle a électrisé tous les esprits.

Sous la Zone glaciaire, disais-je, on observe un phénomène constant, qui dé-

pend peut-être d'une cause qui est constante sous la Zone torride. Les régions situées au-delà du Cercle polaire sont toutes les nuits éclairées de l'Aurore Boréale, qui met en feu & inonde tout cet hémisphère; phénomène merveilleux, qui en quelque manière dédommage les misérables Lapons de l'éloignement du Soleil. Sous la Zone torride, il y a un frottement, ou une collision perpétuelle de l'atmosphère & de la surface du globe terraquee. La Terre tourne autour d'elle-même d'Occident en Orient; & l'atmosphère, rarifiée par la chaleur du Soleil, sous lequel elle se meut, forme les vents alisés, qui soufflent continuellement dans un sens contraire au mouvement de rotation de la Terre, je veux dire d'Orient en Occident: & c'est ce qui rend la navigation si facile dans le vaste Océan. Le mouvement avec lequel la Terre tourne, est si rapide que chacun de ses points qui sont sous la Ligne, fait, en une heure environ, mille milles; & à l'aide des vents alisés un vaisseau fait, en moins de deux mois & demi, le trajet d'Acapulco aux Philippines, qui est de 9000

milles. Ne pourroit-on pas dire que la grande boule terraquée est continuellement électrisée par ce frottement continuel, comme une boule de verre qui tourneroit rapidement sur elle-même; & qu'en vertu de ce frottement, la vapeur électrique que la terre a dans son sein, agitée jusqu'au centre, s'échappe, & jaillit au dehors par les pôles? Ce seroit deux jets perpétuels, deux sources de lumière, qui s'élevant sur l'atmosphère, formeroient ces oercles, ces rayons, ces ondulations qui accompagnent les Aurores Boréales, & qui à une certaine hauteur, sont aussi quelquefois visibles pour nous. Il est certain que l'eau de la mer sur laquelle règnent les vents alisés, est une mine abondante d'Électricité. Cela se voit clairement aux sillons de lumière qu'y tracent les vaisseaux, & aux flammes que vomit la mer en temps d'orage. Si l'on prétendoit par hazard que ces étincelles ne sont autre chose que des insectes aquatiques lumineux; cela seroit aussi raisonnable que d'attribuer les éclairs à des vers luisans qui volent dans l'air. Une des lois qu'observe la force électrique, c'est de

se répandre par le chemin le plus court; propriété qui a quelque analogie avec celles de la Lumière. Or le chemin le plus court du centre de la terre à sa surface, ce sont les lignes qui vont du centre aux pôles. Les corps qui sont bien imprégnés d'électricité, l'envoient au dehors, sans même y être excités. On en voit la preuve dans la chaîne suspendue, en des temps orageux, à une barre de fer, & même en temps serein dans la corde des cerfs-volans qui vont dans l'air boire l'électricité, & s'en rassasier. On pourroit peut-être ajouter dans un besoin, que la lumière échappe assez souvent des pôles mêmes d'un globe de verre fortement électrisé; en sorte qu'il en résulte une Aurore Boréale artificielle; comme avec de la limaille de fer, & d'autres ingrédients, Léméri faisoit une espèce de Vésuve, quand il le jugeoit à propos.

Voilà le raisonnement philosophique que je faisois à part moi, & que je vous donne pour ce qu'il est. A tout hazard, agissez en avec moi comme Apollon en agit avec le Berni, qui nous le raconte ainsi avec sa grâce naturelle & inimitable : „Je

„voulus un jour écrire élégamment en
 „prose & en vers, & je composai diverses
 „productions qui me faisoient croire que
 „je serois un géant. Mais Messire Apol-
 „lon me prit par les oreilles, & me dit,
 „Berni, tiens - t'en à ton burlesque. C'est-
 „là ton véritable élément.”

Mais au fond, les effets de la matière électrique sont en si grand nombre, & si variés, qu'elle paroît bien être répandue dans tous les corps, & avoir beaucoup de part à leurs mouvemens & à leurs opérations. On pourroit lui appliquer ce que dit notre Dante, que sa force meut tout, qu'elle pénètre l'univers, & éclate plus ou moins dans toutes ses différentes parties.

Il y a des raisons assez plausibles, tirées de l'Analogie, comme je le disois, & comme vous ne l'ignorez pas, pour croire que l'Électricité est la cause de la foudre, des Aurores Boréales, des trompes de mer, des Volcans, des tremblemens de terre, & des principaux phénomènes de la Nature; en un mot, qu'elle est une de ces propriétés qu'on appelle Cosmiques. Fontenelle eut bien raison de dire, lorsque Dufay ap-

porta l'Électricité d'au-delà de la mer, que c'étoit un très-petit phénomène, mais qui auroit un jour de grandes conséquences. L'Électrification accélère la végétation des plantes, & l'émission des fluides; elle augmente la transpiration insensible; & il ne paroît plus douteux qu'elle ne soit un puissant remède dans les maladies qui viennent des obstructions des plus petits vaisseaux du corps humain. Elle tient encore de la nature des remèdes les plus efficaces, d'être quelquefois un poison; je veux dire que dispensée avec modération elle a la vertu de guérir, & avec excès, la force de tuer. Entre les admirables propriétés de l'Électricité, on a observé qu'elle a la faculté de purger, pourvu seulement qu'on tienne le Cathartique entre les mains; ce que je ne voudrois pas dire en présence de celui

- - - - - *Solutos*
Qui captat risus hominum, famamque dicacis.

Et combien de gens chez qui les bons mots ne tarissent point, dès qu'on entame de pareilles matières? La purgation électri-

que, qu'on a d'abord observée en Italie, & que votre Docteur Vératti a confirmée par tant de preuves, a été absolument niée en France par l'Abbé Nollét, qui est Archonte pour cette partie de la Philosophie. Il assure qu'il en a fait inutilement l'épreuve sur des personnes de tout âge, & de tout sexe; quoiqu'il y en eût plusieurs, dit-il, à qui il ne falloit presque rien pour les émouvoir (1). Ces merveilles, ajoute-t-il, sont encore renfer-

X 5

(1) „ Il ne s'ensuit jamais aucune purgation, „ & cependant j'ai appliqué à cette épreuve des „ personnes de tout âge, de tout sexe, & dont „ plusieurs étoient d'un tempérament très-facile à „ émouvoir. Les expériences ont duré plus d'u- „ ne demie heure sur le même sujet. Le mor- „ ceau de Scammonée étoit gros comme une mo- „ yenne orange, & M. Geoffroi, qui me l'avoit „ choisi exprès, l'avoit trouvé d'une très- „ bonne qualité; ajoutez encore que je n'o- „ pérois point avec des tubes, mais avec des „ globes de verre, dont l'électricité est tou- „ jours plus forte & moins interrompue.” *Re-cherche sur les causes particulières des phéno- mènes électriques*, par M. l'Abbé Nollét 1749. p. 421. 422.

mées dans l'Italie, & je n'ai pas ouï dire qu'on les ait apperçues en Allemagne (2).

Ces années dernières, me trouvant en Allemagne, & précisément, à Berlin, on réitéra, à ma prière, l'expérience chez M. Ludolff, membre de l'Académie, grand électriseur, mais qui n'étoit pas encore bien décidé sur ce point. Le 22 Juin 1750, (je marque la date afin qu'on ne m'accuse pas de peu d'exactitude), sur les cinq heures du soir, on électrisa cinq jeunes garçons, les uns de quatorze ans, les autres de quinze, & qui tenoient tous en main trois onces d'Aloès succotrin. L'électrification dura quinze minutes, & les ayant laissé reposer pendant treize minutes, on les remit sur la machine, où ils furent électrisés de nouveau l'espace de quinze minutes. Un seul d'entr'eux, (les paroles ne puent point), alla trois fois du ventre le lendemain, la première à six heures du matin, la seconde à midi, la troisième après midi,

(2) M. l'Abbé Noller, *ibid.* p. 420 & 421, après avoir rapporté diverses expériences de M. Bianchi de Turin, entre lesquelles il y a des purgations électriques.

& cela sans beaucoup de peine, & sans aucune tranchée. Le 30 du même mois, on répéta l'expérience, mais de façon que l'électricité, qui partoît d'un globe de verre de seize pouces de diamètre, devoit se produire avec plus de force. Sur les quatre heures après-midi, on plaça sur la machine deux garçons, l'un de dix ans & l'autre de onze; ils avoient tous deux en main plusieurs morceaux de gomme goutte du poids de trois onces, & ces morceaux étoient dans une feuille de papier qui enveloppoit la main de ces enfans. On leur avoit passé la chaîne au col; & il y avoit un homme qui avec une clef excitoit continuellement les étincelles électriques à l'extrémité de la chaîne. Ils furent électrisés de cette façon pendant dix-sept minutes: après leur avoir donné dix minutes de repos, on les remit sur la machine, & on les électrisa encore l'espace de quinze minutes. Le soir, l'enfant de dix ans alla du ventre, mais sans rien d'extraordinaire pour la quantité: il fit de même le lendemain matin, & le même jour il rendit quatre fois des matières fluides. Celui de

onze ans alla également du ventre le même soir : le jour suivant, de grand matin, il y alla encore; & à six heures, encore avant midi, il rendit trois fois des matières fluides; ce qu'il fit aussi deux fois dans l'après-midi, mais avec des douleurs & des tranchées. Observez que durant tout ce temps-là ces deux enfans furent sous les yeux d'un habile chirurgien, qui les tint en règle pour le manger.

Il est très-croyable que peu à peu on découvrira bien d'autres merveilles utiles à l'humanité dans ce fluide subtil & pénétrant, dont les effets sont si nouveaux, & si incompréhensibles; sur tout si les philosophes ne se lassent pas d'observer l'influence qu'il peut avoir dans la Médecine, & qu'on ne néglige pas une recherche qui nous donne des espérances si bien fondées. Ne croyez-vous pas, par exemple, qu'on ait abandonné trop tôt les recherches commencées sur la transfusion du sang d'un animal dans un autre? Il y en a plusieurs épreuves faites avec le plus grand succès, & l'autorité de Montanari, qui a été du

nombre de ceux qui y ont travaillé, sem-
bloit presque dire,

- - - *quid nunc dubitatis inertes ?*
Stringite jam gladios, veterenque haurite
cruorem,
Ut repleam vacuas juvenili sanguine venas.

Il est au moins certain que qui ne tente rien, n'a rien; & pour un accident survenu à une ou deux personnes, il ne falloit pas renoncer à une chose qui pouvoit être salutaire à tant de monde. Ce sont là de ces occasions où les souverains peuvent infiniment contribuer à l'avancement des Sciences. Le Géomètre est Roi dans son cabinet; il n'en est pas de même de celui qui s'applique à l'Histoire Naturelle; il a besoin d'un Alexandre ou d'un Louis. L'Astronome, & souvent le Physicien & le Médecin sont dans le même cas. Sans l'autorité d'un roi de France on ne feroit pas l'opération de la pierre, & sans la protection d'un Roi d'Angleterre nous n'aurions pas les découvertes de Harvey sur la Génération. Si l'Électricité avoit la vertu

de guérir quelque infirmité corporelle, elle dédommageroit amplement de l'humiliation que l'incompréhensibilité de ses effets cause à l'entendement humain.

Mais de quelles sortes de fleurs ornez-vous actuellement votre esprit, & de quel climat les tirez-vous? *Quid operum firuis?* Vous mesurez, à pas philosophiques, non seulement les bords de l'Arne & du Tibre, mais encore ceux du Tage & de la Seine, & les rives verdoyantes & touffues de la Tamise.

*Tibi suaves dædala tellus
Submittit flores;*

fleurs qui entre vos mains se changent en fruits exquis & délicieux. Vous devriez bien en faire part à l'Italie, pour la nourrir de productions nées & crues dans son sein. Mais je suis persuadé que s'ils ne paroissent pas dans ce temps-ci, vous ne nous les déroberez pas toujours, & que nous ne perdrons rien pour attendre.

*While insect Rhymes cloud the polluted
skie,*

*Created to molest the world, and die,
 Your file do's polish what your fancy cast;
 Works are long forming, which must always
 last.*

A M. VINCENT CORAZZA,

à Bologne.

de Venise ce 18 Décembre 1755.

Je trouve, comme vous, beaucoup de justesse & de sens dans ce que dit notre ami commun, que les poètes ultramontains parlent souvent par images, mais qu'ils ne forment point d'images. *Ut pictura poesis*, est une leçon du grand législateur de la Poétique, leçon qu'il a encore mieux prêchée par son exemple. Ainsi la Poësie sera d'autant plus parfaite que dans ses descriptions elle saura tellement particulariser & déterminer nos idées, qu'au moyen de certaines paroles la même image se présente exactement à l'esprit de tous les auditeurs, & n'y laisse rien de va-

gue & d'indéfini. C'est en quoi consiste le grand mérite de l'évidence. Les bonnes épithètes, qui sont de courtes descriptions, atteignent à ce but. Telles sont le λευκώλενος, le κορυδαίολος, & cent autres d'Homère, le *plumbeus auster*, le *facili duritie*, l'*infames scopulos* &c d'Horace. Virgile, représentant Didon qui sort pour aller à la chasse, décrit son habillement de façon que d'après ce seul passage tous les peintres la draperoient de la même manière.

*Tandem progreditur magna stipante caterva,
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo;
Cui pharetra ex auro, crines nodantur in
aurum,*

Aurea purpuream subnectit fibula vestem.

Milton n'a pas été si heureux dans la description des beautés naturelles d'Eve:

*Grace was in all her steps, Heav'n in her eye,
In ev'ry gesture dignity and love.*

Sur ces termes généraux, sur ces idées abstraites de grâce, de ciel, d'amour, & de majesté, chacun se forme dans l'esprit une Eve à sa fantaisie; & d'après ces vers, Ru-
bens

bans l'auroit peinte comme une bonne grosse Flamande, Raphaël comme la Vénus de Médicis, & telle que Milton auroit dû la décrire.

*Envy it self is dumb, in wonder lost,
And factions strive, who shall applaud him
most,*

dit un autre fameux poëte Anglois. Et voici à peu près comment un poëte Italien a pittoresquement représenté l'Envie. „ Quel
„ beau spectacle que de voir l'Envie
„ vaincue, dont les serpens ne se tournent
„ plus qu'contre elle-même; de voir les
„ mensonges impies qu'elle médite, expi-
„ rer dans sa bouche, dans le temps qu'elle
„ est prête à les vomir? ” César dit qu'en écrivant on doit éviter, comme des écueils, les termes qui ne sont pas d'usage. On peut dire de même que les mots qui expriment des idées abstraites, doivent être bannis de la Poësie: mais si quelquefois on est dans le cas de s'en servir, il faut leur donner un corps, & les personnifier, comme a fait Tibulle dans ces deux beaux vers,

Volume VII.

Y

Mieux, quelqu'il aget, que que vestigia flent;
Componit furor, subsequiturque Deor.

Cette Métaphysique poétique étoit in-
 connue aux anciens, & ne fut certainement
 pas étudiée par le Dante, que cependant
 Milton admira beaucoup, & qu'il fit gloire
 d'imiter. Elle ne peut guères régner que
 chez des peuples qui ont du génie, mais
 dont l'imagination n'est pas assez réprimée
 par le jugement. Elle domine au-delà
 des monts par un excès de raffinement,
 comme autrefois la Métaphysique amoureu-
 se régna en-deça des monts par un goût
 excessif pour la Philosophie Platonicienne.
 Dans les nouveaux vers que vous préparez,
 vous aurez l'art de parler à la raison le
 langage de l'imagination, & vos Poésies
 n'auront pas le sort de celles d'un autre Ita-
 lien, que les poètes renvoyoient aux phi-
 losophes, les philosophes aux poètes, &
 que personne ne lit plus aujourd'hui; je
 vous vois déjà parcourir l'Italie avec les
 honneurs du triomphe, *crinesque revindum*
fronde nova.



A M. N. N.

de Cavallina, et 9 Août 1758.

On auroit très-grand tort, si on prétendoit rendre en Italien toutes les façons de parler qui sont d'usage en François, avec la même propriété, le même agrément & la même vivacité qu'elles ont dans cette langue. Chaque nation a un certain air, & des traits qui lui sont particuliers; chaque langue a des tours & des grâces qui ne conviennent qu'à elle. Mais d'un autre côté, il ne faut pas s'imaginer que ces façons de parler soient en aussi grand nombre que le pensent certaines personnes qui ne sont pas bien au fait de notre langue (1). . . Redi a dit, à la Françoisse, *faire le Diable à quatre*, & Salvini, quoique Florentin, n'a pas fait difficulté de dire, *mettre une chose sur le tapis, épuiser une matière, s'ériger en auteur, sur le champ, des cho-*

Y 2

(1) On omet ici les exemples purement Italiens.

ses intéressantes &c. Mais personne n'a été si avant que Magalotti, que je crois avoir voulu suivre l'exemple des anciens Toscans. Ses lettres fourmillent de Gallicismes, faire les yeux doux, le petit-maitre, la prude, refondre un ouvrage.....

Il y a des façons de parler qui sont les mêmes dans les deux langues, par exemple, *tiré au compas, malgré vent & marée, & mille autres semblables* . . . Qui voudroit s'alanbiquer l'esprit, & se fatiguer sur les fivres, ce qui au dire de Berni, n'est pas un grand mérite, & qui approfondiroit bien nos auteurs, y trouveroit des expressions d'un feu, d'une vivacité, & d'un goût à les mettre en parallèle avec celles de quelque langue que ce puisse être.





AU RÉVÉREND PÈRE

XAVIER BETTINELLI,

à Parme.

de Padoue ce 2 Febyrier 1757.

Vous ne pouvez certainement pas me donner une plus grande preuve de votre amitié & de votre politesse, que de vouloir m'envoyer l'ouvrage de votre habile père Boscowich, où vous dites qu'il a poussé jusqu'à la démonstration la nécessité de la force répulsive dans la nature; proposition qui paroissoit contraire au sentiment de tous les philosophes de l'Europe, à l'exception des Anglois. Si la Philosophie Angloise a de pareils défenseurs, & qu'elle soit adoptée par la Société, il est sûr qu'elle fera des progrès en Italie: & je suis charmé que Newton ait obtenu ce qui avoit fait l'objet des vœux les plus ardens de Descartes. Qui auroit jamais cru que l'Angleterre, que les siècles passés regardoient comme un pays grossier, dût un jour primer, & donner la loi dans les

Sciences? Vous vous rappellerez sans doute les railleries que fait Cicéron au sujet de ces esclaves consacrés dans la Musique, & dans les Belles-Lettres, que cette île devoit produire, & envoyer à Rome, après que Jules-César y eût débarqué. Le même Orateur, dans son traité de la nature des Dieux, parlant de l'ordre qui règne dans l'univers, & qui a toujours passé pour une des plus fortes preuves de l'existence de Dieu, si quelqu'un, dit-il, prenoit la sphère que Posidonius a faite depuis peu, & qu'il la portât en Angleterre ou en Scythie, y a-t-il personne au milieu de ces barbares qui pût s'empêcher d'avouer qu'elle est faite avec beaucoup d'art & de raison? Il ne prévoyoit pas que du pays de ces barbares il nous viendrait des Orrery, aussi supérieurs à la sphère de Posidonius que la connoissance qu'on a aujourd'hui du ciel, est au-dessus de celle qu'on avoit de son temps. Il ne savoit pas qu'en embrassant & confirmant le Système Anglois, le continent payeroit une espèce de tribut à cette île. Les François sont d'accord avec votre père Boscowich. Vous n'ignorez pas que par leurs

voyages au Cercle Polaire, sous la Ligne, & nouvellement au Cap, ils ont vérifié que la figure de la Terre est telle que Newton l'avoit déjà déterminée. Et n'ont-ils pas trouvé l'Attraction dans les montagnes d'Amérique? O l'heureux & bon pays! S'il nous en est venu quelque petit malheur, en revanche il nous a donné la poudre d'or, le chocolat, & l'Attraction Newtonienne. Par ses expériences curieuses & décisives, le Père Beccaria éclaircit le système de Franklin, & l'Italie confirme toujours de plus en plus les lois de l'Électricité Angloise. Les effets admirables du Musc dans les convulsions, & ceux de l'inoculation de la petite vérole sont aujourd'hui autorisés par la pratique, tant en France qu'en Italie: ils ont rendu la santé à une infinité de personnes, ils ont conservé des milliers d'enfans à la Société civile. Et ces remèdes qui paroissent si extraordinaires, ont été inventés, ou au moins nous ont été communiqués par les Anglois.

J'ignore si le livre de Mylord Anson est parvenu jusqu'à vous, c'est un ouvrage qui fait véritablement honneur à notre

siècle. J'y ai trouvé une particularité bien curieuse. En conséquence de son système sur la déclinaison de l'aiguille de la boussole, Halley avoit avancé que dans la Mer pacifique la déclinaison devoit être à l'Orient, & qu'au milieu de cette mer elle devoit être à son plus haut période, d'environ 15 degrés. Pour prouver son opinion, il avoit, mais en vain, demandé des observations aux Espagnols, qui seuls de tous les peuples de l'Europe naviguent sur cette mer avec le riche Galion de Manille, lequel transporte tous les ans à l'Amérique les manufactures & les épiceries de l'Asie, & rapporte à l'Asie l'argent de l'Amérique. Enfin, une longue suite de Journaux Espagnols, que l'Amiral Anson prit pendant la dernière guerre, avec quantité de piastres du Mexique, sur le Galion de Manille, ont confirmé la prédiction de Halley, faite plus de cinquante ans auparavant. La déclinaison sur la Mer pacifique est à l'Orient. Au milieu de cette mer, la plus grande déclinaison va à environ 13 degrés, & elle diminue à mesure qu'on approche des côtes de l'Asie.

En un mot, on diroit que toutes les nations contribuent aujourd'hui à établir les systèmes Anglois, comme elles contribuoient autrefois à la richesse de l'Empire Romain. Et Voltaire, ce rare génie, n'a voit-il pas raison de dire, *donnez-moi des cuisiniers François, & des philosophes Anglois?* Il est sûr qu'on peut leur appliquer ce que dit un de nos poètes: ils nourrissent les esprits d'un aliment si précieux qu'on n'en vie plus le Nectar, ni l'Ambrosie à Jupiter.

Pour moi, je n'envie point aux Parmesans leur parmesan; ce que je leur envie ce sont leurs Parmegianini, leurs Corrèges, & le Père Bettinelli.



A MYLADY

MANS WORTLEY MONTAIGU

à Padoue.

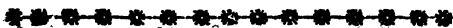
de Bologne ce 3 Mars 1757.

De cette savante ville où je me trouve,
je vous envoie un court Essai

Y 5

sur les Anciens & les Modernes, à vous, Mylady, qui faisant votre séjour à Padoue, y avez fixé les Muses. Personne ne pourroit mieux que vous décider le grand procès qui dure depuis si longtems, à savoir auxquels des deux on doit donner la préférence pour les connoissances & pour l'esprit. Grâce au fond de lecture que vous avez, & à vos divers voyages, vous pouvez, par l'étendue de vos lumières, & exempte de toute prévention, peser dans une juste balance le mérite des siècles & des nations. Vous n'ignorez rien de ce que les anciens ont écrit de mieux; les modernes admirent ce que vous écrivez, & vos productions seront encore bien plus précieuses aux yeux de ceux pour qui nous ferons anciens.





A M. LE MARQUIS
M U T I U S S P A D A,

à Bologne.

de Padoue ce 22 Juin 1757.

Pourquoi exiger de moi une dissertation sur les Romains que les François mettent sur leur Scène, vous qui les connoissez par la lecture, & par la représentation même? Vous pouvez bien vous rappeler que Fontenelle dit, qu'on croiroit que Corneille a trouvé des mémoires particuliers sur les Romains, tant il les fait parler avec dignité dans ses Tragédies. Il est sûr que de temps en temps on y rencontre des traits vraiment Romains. Tel est entr'autres le reproche que César fait à Septimius dans *la Mort de Pompée* ;

*Un Romain lâche assez pour servir sous un Roi,
Après avoir servi sous Pompée & sous moi.*

Mais il est vrai aussi que ce même César se fait un mérite d'avoir combattu contre Pompée à Pharsale pour les beaux yeux de

Cléopâtre. Et généralement parlant, Corneille mêle tant de romanesque dans les sentimens qu'il prête à ses héros, qu'on diroit que les mémoires particuliers qu'il trouva sur les Romains, étoient écrits en Espagnol. Je ne suis pas surpris que Sertorius & César vous paroissent aussi peu Romains que leur perruque & leur chapeau garni de plumes. La vérité est qu'il falloit que la vertu Romaine prît dans les écrits de Corneille quelque teinture de la galanterie & de l'héroïsme qui étoit à la mode de son temps. Dans la guerre de la Fronde, les Dames étoient chefs de parti, comme elles le sont dans la conjuration de Cinna contre Auguste; & le Duc de la Rochefoucault, blessé à la bataille de St Antoine, écrivoit à la Duchesse de Longueville:

*Pour mériter son cœur, pour plaire à ses
beaux yeux,*

*J'ai fait la guerre aux Rois; je l'aurois
faite aux Dieux:*

sentiment qui s'accorde assez avec ce trait de la tragédie de Cinna, de laquelle je viens de parler,

*L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connoît point d'amis,*

Les vrais sentimens Romains, au contraire, doivent facilement entrer dans une âme Angloise, qui n'est point amollie par la galanterie, mais nourrie par des spectacles féroces, & accoutumée à un gouvernement presque toujours heureux, gouvernement qui a beaucoup d'analogie avec la République Romaine.

Peut-on, en effet, mettre dans la bouche de Brutus, qui vient de poignarder César, & qui parle au peuple Romain, autre chose que ce que lui fait dire Shakspear?

„ Mes chers compatriotes, mes amis, s'il
„ est dans cette assemblée quelque ami de
„ de César, qu'il sache que Brutus n'aime
„ pas moins César qu'il a pu l'aimer lui-
„ même: & s'il demande pourquoi Brutus
„ a tué César? c'est que Rome lui étoit
„ plus chère que César. Voudriez-vous
„ être esclaves, pourvu que César vécut?
„ N'aimez-vous pas mieux que sa mort af-
„ fure votre liberté? . . . S'il y a quel-
„ qu'un d'assez lâche pour préférer la honte

„de l'esclavage à la gloire d'être libre, &
„Romain, qu'il parle; c'est lui que j'ai
„offensé. . . . Amis, je n'ai plus qu'une
„chose à vous dire. Ce poignard m'a ser-
„vi à ôter la vie au meilleur de mes amis,
„que j'ai sacrifié au salut de Rome; je le
„réserve pour moi, dès que ma mort
„pourra être utile à la patrie.”

Est-il rien de plus digne de l'âme inébranlable de Caton que la réponse qu'il fait à Décimus dans la tragédie d'Addison? Décimus vient à Utique de la part de César, pour faire à Caton des propositions de paix, il lui dit: fais que César connoisse le prix de l'amitié de Caton, & à quelles conditions il peut l'obtenir. Voici la réponse de Caton: „dis-lui qu'il licencie ses légions, qu'il rende la liberté à la République, qu'il soumette ses actions à la censure publique, qu'il s'en tienne au jugement du peuple Romain. Après cela je fais son ami. . . . Bien plus. La voix de Caton ne s'est jamais fait entendre pour la défense des coupables, elle n'a jamais su colorer les crimes; cependant je monterai moi-même à la tribune

„aux harangues en faveur de César, je tâ-
„cherai d'obtenir son pardon du peuple.”

Au quatrième Acte, les Numides qui étoient à Utique, s'étant révoltés, Porcius fils de Caton paroît, & dit à son père que Marcus, son second fils, chargé de la garde d'une des portes de la ville. . . . Eh bien, interrompt Caton, qu'a-t-il fait? a-t-il lâché le pied? a-t-il abandonné son poste? Non, répond Porcius, il a combattu long-temps, secondé d'un petit nombre de soldats fidèles, il a tenu tête aux troupes ennemies: à la fin, accablé par leur multitude, il est tombé sous leurs coups. Je suis content, dit Caton, grâces au Ciel, mon fils a fait son devoir.

*Thanks to the Gods! my boy has done
his duty.*

La simplicité naturelle du mot *boy*, qui veut dire *garçon*, augmente de beaucoup le sublime qui est dans ce vers; Caton s'exprime à l'occasion de la mort de son fils, comme il auroit fait dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Semblable en cela à Régulus, ce fameux prisonnier de

guerre, qui supportant les tourmens qui l'attendoient à Carthage,

*Non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos,
Et populum relictus morantem,
Quam si clientum longa negotia
Dijudicata lite relinqueret,
Tendens Venafranos in agros,
Aut Lacedæmonium Tarentum.*

Cette tragédie, écrite, comme celles des Anciens, dans des vues politiques, respire véritablement la sévérité ancienne : & quoiqu'Addisson, pour se conformer à l'usage du Théâtre moderne, y ait mêlé un peu d'amour, *tempora quantum sint inimica toris*, il n'a pourtant pas représenté Caton amoureux, comme Corneille a fait Sertorius, & Pradon Régulus. Une action théâtrale de cette nature est bien capable de tirer des yeux Anglois des larmes Romaines, pour me servir de l'expression de Pope.

Mais pourquoi parler tragédie dans une saison où il n'est question que d'Opéra ? Vous devriez plutôt me demander des nou-

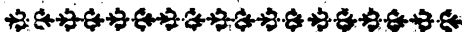
nouvelles des danseurs François qui brillent sur le théâtre de Padoue, & venir ensuite les voir. Équilibre parfait, opposition très-naturelle dans les attitudes, précision & grâce, force & légèreté, tout vous appelle & vous invite. La Mimi est une Nymphe, Pârot une Divinité: ils sont venus en Italie produire leurs talens. Aux jours de repos de l'Opéra, nous irons si le cœur vous en dit, nous entretenir de Poésie à Arquà. Nous y verrons la maison, la chaise, la chatte de Pétrarque, & ce sacré tombeau que depuis plus de trois siècles l'Amour honore de ses regards & de ses larmes. Nous irons aux monts Euganéens voir le lieu où naquit la gloire de Padoue, le grand Tite-Live. Près de là, au milieu d'une plaine défectueuse, que bornent en partie d'agréables collines, s'élève ma maison de campagne de Mirabel. La salubrité de l'air, la variété des vues, la bonté des fruits, & plus que tout cela le plaisir que j'aurai de vous voir, vous y retiendront au moins quelques jours. Vous savez, Monsieur, avec

Volume VII.

Z

quel empressement j'ai toujours recherché
votre aimable compagnie.

Nil mihi rescribas, attamen ipse veni.



A M. LE COMTE GASPARD GOZZI.

à Venise.

de Mirabel, ce 4 Juillet 1743.

Vous avez raison, Monsieur, de ne pas me mettre au nombre des hommes qui croient que la Nature, prodigue envers eux, n'a rien refusé à leur climat, & n'a rien accordé aux autres. Ils ressembloient aux Chinois, qui s'imaginent être placés au milieu du monde, & avoir deux yeux, tandis que les autres nations n'en ont qu'un. Ce n'étoit pas là le sentiment de Montaigne. Au chapitre des Cannibales, il rapporte une chanson amoureuse Américaine, qui commence ainsi : *couleuvre arrête-toi, arrête-toi couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la fa-*

con & l'ouvrage d'un riche cordon, que je puisse donner à ma mie. Ainsi soit en tout temps ta beauté & ta disposition préférée à tous les autres serpens; & il ne fait aucune difficulté de la mettre de pair avec celles d'Anacréon. Dans l'Histoire des Iroquois, ou des cinq nations, que Colden vient de donner au public, il est dit que leur langue, (& à peine se figuroit-on qu'ils en eussent une), est, ainsi que la Grecque, remplie de mots composés qui renferment la définition de la chose qu'ils expriment; on en donne pour exemple le terme dont ils se servent pour signifier le vin, ils l'appellent *Oueharadeschoengese-gherie*, c'est à dire, liqueur faite avec du suc de raisin. Dans les harangues de leurs chefs ou Sachèmes, avec qui les Anglois ont souvent fait des traités, dont ils gardent une exacte copie, on trouve bien des expressions qui ne le cèdent point à celles des peuples de l'Orient: „la chaîne d'al-
 „liance que nous renouvellons aujourd'hui
 „n'est plus comme autrefois d'un fer su-
 „jet à la rouille; elle est d'argent pur.
 „Quand les faiseurs de haches (c'est le

„nom général qu'ils donnent aux Chré-
„tiens) arrivèrent la première fois dans no-
„tre pays, nous liames amitié avec eux
„pour les défendre contre toutes sortes
„d'ennemis: nous attachames le grand
„Canot qui les porta, non pas à un sim-
„ple tronc, avec une corde faite d'écorce
„d'arbre, mais à une vaste montagne, avec
„une forte chaîne de fer. . . . Le feu de
„l'amitié entre nos alliés & nous est con-
„tinuellement allumé; il est entretenu par
„deux grands arbres, dont la flamme ne
„s'éteint jamais. . . . Nous y plantames
„un arbre, dont la cime s'élève jusqu'au
„soleil, & dont les branches s'étendent
„aux environs, de manière qu'on l'apperce-
„vra de bien loin. Nos amis se sont sou-
„vent retirés sous l'ombre de cet arbre, &
„si nos ennemis s'avisent de vouloir l'en-
„dommager, nous le connoîtrions bientôt
„au mouvement de ses racines, qui vont
„bien avant & bien loin sous nos terres.”

Sur la fin du siècle passé, les cinq na-
tions ayant ouvert au commerce des An-
glois une nouvelle route à travers les lacs
qui comme vous savez, occupent une gran-

de partie de ce pays, & se déchargent dans le grand fleuve St Laurent, cela engagea M. de la Barre, gouverneur du Canada, à marcher contr'eux. Mais les fatigues & les maladies qu'il fallut essuyer en chemin, ayant affoibli ses troupes, il pensa à traiter avec des peuples qu'il auroit bien voulu vaincre par la force des armes. Garangula, un des principaux Sachèmes des Onondagas, répondant à M. de la Barre, commença sa harangue en ces termes: „Yonnondio, „(c'est ainsi qu'ils appellent le gouverneur „du Canada), quand vous êtes partis de „Québec, il faut que vous ayez cru que „le soleil avoit consumé toutes les forêts „qui rendent notre pays inaccessible aux „Français, ou que les lacs sortis de leurs „lits eussent inondé le pays où sont nos „habitations, & nous empêchassent absolument d'en sortir. Oûi, Yonnondio, „c'est un pareil songe qui vous a abusés, „& l'envie de voir une si grande merveille „vous a fait entreprendre ce long voyage. „Or vous voici détrompés: à la tête de ces „guerriers qui m'accompagnent, je suis „venu vous certifier en personne que les

„Senekas, les Cayugas, les Onondagas,
„les Oneydoes, & les Mohawkes sont en-
„core vivans.”

Il doit paroître bien surprenant à la plupart de nos Européens que chez des nations que nous regardons comme barbares, il se trouve des façons de parler, des expressions, des discours dignes des peuples les plus cultivés. La surprise augmentera, quand on saura qu'il y a parmi eux des usages qui peuvent éclaircir certains traits d'Homère, que nous avons peine à croire, & qui, en cas de besoin, leur serviroient de Commentaire. Ces peuples n'ont, à la guerre, ni tambours, ni trompettes, ni aucun autre de ces instrumens qui règlent ou animent nos armées. Il y a parmi eux des Stentors, qui ont le prodigieux talent de grossir leur voix, de l'élever, & en même temps d'articuler les mots de façon à les rendre intelligibles à une grande distance. Les héros d'Homère avoient aussi cette faculté, que nous ne saurions comprendre, nous qui n'y avons pas accoutumé nos poulx, & notre Larynx. C'est ainsi que les Tartares, qui passent leur vie à

cheval, ne se font pas d'idée de la vitesse de nos coureurs.

Mais, Monsieur, lisez vous-même l'histoire de ces Sauvages, qui sont si recherchés aujourd'hui par les deux plus puissantes nations de l'Europe. Vous y verrez le *facere & pati fortia* des Romains; vous verrez, dans leur législation, & dans leur politique, des traits de sagesse tels qu'on auroit peine à en trouver de comparables dans l'histoire de nos anciennes Républiques. Ceux dont les idées sont renfermées dans le cercle étroit de certaines rivières & de certaines montagnes, ou ne croiront pas ce que des gens dignes de foi ont écrit de ces peuples; ou répéteront ce que dit Molière en voyant la délicatesse de conscience d'un pauvre mendiant, où *Diable la vertu va-t-elle se nicher?* Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, & je vous en fais d'autant plus obligé que c'est une des choses du monde que j'ambitionne le plus. Je voudrois pouvoir la mériter dans ces sortes de choses sur lesquelles vous êtes en droit de décider souverainement.

ment, & que vous exécutez avec le plus grand succès.



A. M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,
à Bologne.

de Cavallina, ce 26 Juillet 1757.

Les élégans Commentaires que vous venez de publier, font les jardins où je vais faire ma promenade pendant mon séjour à la campagne. Et ce ne sont pas de ces jardins faits avec symétrie, où un parterre répond à un autre, où une allée en a une autre en face, où tout est uniforme. Ce sont des jardins à l'Angloise, ornés de toutes les beautés variées de la nature. En y insérant gracieusement mon nom, vous avez aussi voulu m'y ériger une statue, ou plutôt *centum potiore signis munere donas*.

Parmi les singularités qui y sont répandues, & qui m'ont donné beaucoup de satisfaction, j'ai vu le paradoxe, que quoique

les objets qu'on a exposés au soleil, & qu'on porte ensuite dans un lieu obscur, brillent, ils brillent d'autant moins qu'ils ont resté plus longtemps au soleil: de sorte que la même lumière qui excite les phosphores, les mortifie, les affoiblit, les éteint quelquefois. N'auroit-on pas lieu de croire au contraire que puisque la lumière enflamme les corps, plus elle est vive, & plus elle devroit les enflammer? Mais non. Le papier, qui est un phosphore éclatant quand on l'expose à une lumière médiocre, devient un phosphore très-ordinaire, dès qu'il est exposé à une lumière plus forte, sans pourtant qu'il se fasse aucun changement dans la couleur: & dès qu'une fois le phosphore est gâté par le soleil, il n'y a plus moyen de lui rendre sa première vertu. On a beau laver le papier, & puis le sécher au feu, l'exposer à la fumée du soufre, à l'esprit de sel ammoniac, à celui de vin; le temps & la peine qu'on y donne, n'y font rien. C'est ce que j'apprends dans votre Livre plein d'érudition. D'où vient cela? dit le subtil Beccari, qui ayant découvert cette nouvelle région de

la Philosophie, en a eu en quelque sorte le gouvernement. Seroit-ce que la lumière, donnant longtemps sur les corps, viendrait à affoiblir & à rompre l'élasticité des parties qui lancent & renvoient au dehors les rayons qu'ils ont reçus, & deviennent lumineux dans l'obscurité? Non, dit-il, & avec raison. Seroit-ce que la lumière, en pénétrant la substance des corps, se transformeroit en une autre nature, comme nous savons que fait l'air; & que s'attachant aux parties de ces corps, elle s'y réuniroit peu à peu en molécules, ou en petits globes? Cela feroit que le tissu des corps venant à changer, ils ne seroient plus propres à recevoir la lumière extérieure, ni par conséquent à la renvoyer. Après des expériences faites avec des-bouteilles d'eau très-pure, bouchées hermétiquement, & tenues au Soleil pendant un temps très-considérable, il ne put pas s'appercevoir que la lumière eût causé le moindre changement dans l'eau sur laquelle elle donnoit. Ayant donc trouvé ses deux conjectures mal fondées, il renonça à son entreprise, & perdit toute espérance d'expliquer ce para-

doxe. Qui oseroit y aspirer après ce grand homme? Vous m'en donnez le courage, & vous me fournissez des lumières pour cela. Pourquoi croyez-vous, aussi fermement que lui, que les choses deviennent phosphores en s'imbibant de la lumière extérieure? Pourquoi ne pas croire que cela arrive, parce que la lumière extérieure meut & réveille la lumière que tous les corps renferment, plus ou moins, en eux-mêmes? Cela me paroît clair par l'expérience que vous avez rapportée dans vos premiers Commentaires, & que vous fîtes en exposant la pierre du mont Paterno aux rayons du Soleil séparés par le Prisme. Si, avec la lumière, elle en avoit reçu aussi la couleur; elle s'imbiboit sans doute de la lumière extérieure, & l'on ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'elle brilloit ensuite d'une lumière étrangère. Mais elle en reçut la lumière sans en recevoir la couleur; ce qui prouve que la lumière extérieure occasionne bien le phosphore, mais qu'elle ne le produit pas: belle expérience, où, comme dit Bacon, l'art met la Nature à la gêne pour la faire parler. C'est

donc la lumière du Soleil qui excite les Phosphores ; c'est elle qui les affoiblit, & qui les détruit. En donnant longtemps sur les corps, elle fait évaporer de leur sein cette lumière dont chaque corps est une mine plus ou moins abondante : & dès qu'elle est une fois évaporée, il ne reste presque plus rien qu'une matière sans force, & comme morte. Et il n'est pas surprenant que tout l'art de l'homme, fût-ce celui d'un Beccari, ne puisse pas ressusciter un phosphore ; de même que quand les parties sulfureuses du bois sont évaporées, il n'est plus propre à s'enflammer. L'opération du feu est grossière ; celle du Soleil très-délicate, mais elle ne s'en manifeste pas moins par les effets. C'est à vous à décider de ce que je dois penser de cette explication, puisque c'est dans vos ouvrages que j'en ai pris l'idée, & que je préfère vos décisions à celles de tout autre.





A MADAME N. N. \

de Bologne, ce 23 Juin 1757.

Les grands génies ne parlent qu'en général, les grands politiques ne s'expliquent que par maximes, & les premiers Géomètres réduisent tout à des formules. Les esprits ordinaires particularisent tout, & substituent une valeur certaine à ce que les esprits supérieurs ont laissé de vague & d'indéterminé. Vous volez au - dessus de nos têtes, comme un aigle à qui toutes les routes du ciel sont également faciles. De cette élévation daignez jeter un coup d'œil favorable sur ce petit Essai. Celui qui vous l'offre, a eu souvent l'avantage de s'échauffer à la vive lumière de votre génie, & il peut dire avec Horace, votre poëte favori, *quod placeo, si placeo, tuum est.*





A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,
à Bologne,

de Turin, ce 16 Février 1742.

Il n'est rien de si vrai, plus on désire
une chose, plus on l'espère. Je me
flattois que malgré vos occupations littéraires
j'aurois eu le plaisir de vous voir ici,
& que vous auriez accompagné votre ne-
veu, qui s'est rendu à mon invitation.

*Quas ego per terras, & quanta per æquora
vedum*

Excipio!

Vous m'auriez dit bien des choses, & je
vous en aurois raconté d'autres que vous
n'eussiez peut-être pas été fâché d'appren-
dre. Je voudrois bien aller vous les conter à
Bologne ; mais je ne suis plus le maî-
tre de vivre à ma fantaisie, je pré-
vois que je serai bientôt dans la né-
cessité de m'éloigner encore d'avantage
de vous, de repasser les Alpes, & de faire
un tour jusqu'en Silésie. Il me semble
que le passé & le présent m'assurent de ce

qui doit arriver ; je le saurai au juste en très-peu de temps. Quoi qu'il en soit, j'aurai toujours eu la satisfaction de revoir l'Italie, d'admirer de près un Prince qui en fait la gloire, & dont les exploits feront que désormais on ne dira plus d'elle qu'armée d'un fer qui ne lui appartient pas, elle ne combat qu'avec des bras étrangers, & que victorieuse ou vaincue elle gémit dans l'esclavage. J'aurai eu le plaisir de me rappeler à Turin la mémoire des Prussiens, qui contribuèrent tant à le délivrer, & d'employer mon ministère pour unir deux Princes, l'un du Septentrion, l'autre du Midi, tous les deux trop grands pour n'être point amis. Mais que vous dirai-je du plaisir infini que j'ai eu d'admirer, dans le jeune Duc de Savoie, les vertus de ses augustes Ancêtres, & de voir en lui l'espérance certaine de l'Italie ? Imaginez-vous l'éducation que Xénophon donne à Cyrus ; c'est à peu près celle qu'a reçue ce Prince, & le bon grain n'est pas tombé dans un terrain ingrat. Que d'esprit ! quelle pénétration ! quel discernement ! on diroit que c'est déjà un homme fait. Un jour

que j'avois l'honneur de lui faire ma cour, ce qui m'arrive souvent, on parla de la Russie. Il ne fut question ni des traîneaux, ni du palais de glace, ni de pareilles puérités; il raisonna sur le commerce, sur la marine des Russes, sur la discipline militaire, sur la population, sur la vraie politique de cet Empire; & il en raisonna si pertinemment que je me crus obligé de lui dire: j'avois cru jusqu'à présent avoir été en Russie; mais je m'apperçois bien que c'est votre Altesse Royale qui a fait ce voyage, & non pas moi. On voit déjà briller en lui les étincelles de cette valeur qui occupera un jour la Renommée. Il me semble voir l'Ascagne de Virgile,

mediis in vallibus acris

Gaudet equo, jamque hos cursu, jam præterit illos,

*Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte
leonem.*

En un mot, je suis charmé d'être venu à Turin, & si vous y fussiez venu aussi, il ne me resteroit rien à désirer.

A S A

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

à Potsdam, le 9 Mai 1751.

SIRE.

Dès l'instant que ce petit ouvrage reparut à Potsdam, il n'eut point de désir plus vif, que d'obtenir une place dans la nouvelle bibliothèque d'Apollon Palatin, que V. M. a fait établir à Sans-Souci. Ce n'est point à Tarpa qu'il s'adresse pour savoir s'il mérite ce glorieux avantage; c'est à Auguste lui-même. V. M. peut non seulement dire avec Thémistocle, j'ai l'art de faire d'un petit bourg une grande ville; elle est en droit de dire avec les Grecs les plus polis & les plus délicats, je sais l'art de toucher la lyre. Elle peut même, avec cette lyre, *cicere viros, Martemque accendere, cantu*. En effet, Sire, quelles beautés poétiques n'avez-vous pas tirées d'un sujet aussi difficile que l'est l'Art de la Guerre, & dans une langue comme la Française, qu'il n'est

Volume VII.

A a

pas aisé de manier quand il s'agit d'écrire en vers? Patru, ce critique fin & habile, croyoit que les préceptes mêmes de l'Art poétique n'étoient pas une matière propre à la Poësie Françoisé. Celui qui écrit aujourd'hui le mieux en cette langue, & qui est le plus en état d'en juger, pensoit de même sur les préceptes de l'Art de la Guerre. Mais, Sire, vous avez surmonté toutes les difficultés, & pour me servir d'une comparaison de Boileau, vous faites des vers aussi aisément que vous prenez des villes: telle est la Science militaire que cet ouvrage contient, qu'il n'y a que vos armées qui puissent exécuter ce qu'il n'étoit donné qu'à vous de pouvoir exprimer. Pour moi, tout ce que je puis, c'est d'applaudir de loin à vos glorieuses actions, & à vos excellens écrits. Il ne me reste qu'à souhaiter que mes bagatelles puissent soutenir les regards d'un aussi grand connoisseur que vous l'êtes. C'est alors que je pourrai dire, *In tenui labor, et tenui non gloria.*

„ Le ciel se radoucit, le Zéphir ramène,
 „ ne la saison nouvelle, dont les agrémens
 „ augmentent de jour en jour. Je vous

„offre, Sire, une nouvelle fleur de Potz-
 „dam. Il est vrai qu'elle n'est pas née
 „dans ses jardins, mais elle a été élevée
 „dans ses serres. Celui qui l'a cultivée se
 „croiroit heureux, si elle pouvoit vous
 „plaire, à vous qui êtes le plus grand des
 „cultivateurs, à vous dont la main habile
 „fait naître des fleurs & des fruits, & for-
 „ce le sable le plus stérile à produire des
 „myrtes & des lauriers.”

Je suis, avec le plus profond respect, &c.



A M. LE COMTE N. N.

de Potzdam, ce 9 Mai 1751.

IL n'est pas à craindre que je perde ja-
 mais le désir de revoir l'Italie. L'a-
 mour de la patrie, ou pour me servir
 de vos propres termes, du nid d'où
 l'on sort, est un effet de la nature.
 Les Suisses ni les Groenlandois ne sau-
 roient trouver de climat si heureux qu'ils
 ne soient atteints de ce qu'on appelle le
 mal du pays: & au milieu des délices de

Aa 2

l'île de Calypso, Ulysse ne pouvoit s'empêcher de regretter les rochers & la fumée de sa misérable Ithaque. Mais je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus propre à ranimer ces sentimens d'affection pour ma patrie, que l'obligeante lettre où vous me rappelez le doux souvenir de ces jours heureux que j'ai passés avec vous à votre agréable maison de campagne.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico,

avec qui je puis parler ma langue maternelle. Mais enfin que ne venez-vous ici me dédommager de mes pertes? Ce climat n'est pas si éloigné de la route du Soleil, qu'il ne puisse presque le disputer aux climats les plus délicieux. Si la nature lui a refusé quelques-uns de ses dons, on y supplée par le secours de l'art. N'allez pas vous figurer qu'on soit en droit de dire de ce pays-ci ce qu'un de nos beaux esprits disoit de Varsovie, qu'un limon de Naples y étoit d'un tel prix, que si le Roi l'avoit, il le feroit enchâsser dans la couronne royale. Vous mangeriez ici d'excellentes pêches, de bons melons, & des figues qui

quelquefois ne le cèdent pas à celles de notre pays qui ont la queue recourbée, & la peau crevaillée. L'Ananas, cette manne précieuse, ce roi des fruits, est presque commun. Vous verriez des bâtimens qu'on pourroit peut-être comparer à ceux de Palladio. A Berlin, tout est régulier & dans l'ordre. On y reçoit aussi gracieusement l'étranger, & il y a autant de politesse que dans quelque pays que ce soit. Je passe une partie de mon temps dans le tumulte & le fracas de la capitale, & l'autre dans la retraite solitaire de Potzdam. Au milieu de ces soldats que leur discipline rend pendant la guerre si terribles à l'ennemi, & qui durant la paix sont les meilleurs citoyens, je donne aux Muses quelques heures de la journée. Nous avons Comédie Françoise & Opéra Italien, de belles promenades, ou le long de la rivière, ou dans les jardins de Sans-Souci, que le Roi régnant a, pour ainsi dire, créés par un art comparable à celui d'Armide. Que vous dirai-je des soupers de ce monarque? Ils me rappellent souvent celui que Cicéron donna à Jules-César, où, comme l'écrivit

Cicéron lui-même à son ami Atticus, il se tint de très-agréables propos, & où l'on dit *διαλόγου multa*. Entre les convives appelés à cette table, nous comptons ce grand homme

Descriptit totum radio qui gentibus orbem;

„Son sort est de fixer la figure du Monde,

„De lui plaire, & de l'éclairer.”

Il a l'art particulier de lancer rapidement des traits d'esprit, & le goût le plus fin dans les choses scientifiques. Nous avons actuellement M. de Voltaire, cet esprit si rare, & si recherché qu'un souper où il ne se trouveroit pas, seroit regardé comme une bague sans diamant. Lire ses ouvrages, & l'entendre parler, est la même chose. Les saillies vives & brillantes sortent de sa bouche, comme les étincelles, ou les traits de lumière, sortent des corps électriques par excès, lorsqu'on les frotte. Sa mémoire, qui est extrêmement vaste, ne se trouve jamais en défaut; ses richesses sont en argent comptant, & non en papier. Pour le Roi, on fait qu'il parle comme il agit. Venez-le voir vous-même; car

certainement je n'entreprendrai pas de vous en faire le portrait.

*A Trajan by a Pliny may be known ;
But you, and Cesar must transmit your own.*

Ce sont deux vers que le Poëte Anglois auroit dû lui adresser. Je vous dirai seulement que, grâce à sa présence, qui influe sur tout, on peut avec vérité dire de sa Cour ce qu'Horace dit de la maison de Mécène :

*Domus hac nec purior ulla est
Nec magis his aliena malis ; nil mi officit
unquam,
Ditior hic, aut est quin doctior. Est lo-
cus unus -*

Cuique fuit.

Si vous ne pouvez pas vous-même venir me dédommager de ce que me fait perdre mon éloignement de l'Italie, au moins, mon cher Comte, ménagez-moi quelque compensation, en m'envoyant des productions de votre génie. Vous savez combien j'ai toujours eu d'avidité pour ces fruits délicats ; vous n'ignorez pas non plus

qu'il n'est personne au monde qui vous aime & vous estime autant que je le fais.

A M. TIRIOT.

à Paris.

de Berlin, ce 10 Avril 1752.

Je vous rends bien des grâces du présent que vous me faites de l'Anti-Lucrece du Cardinal de Polignac, & je suis charmé d'être encore dans la mémoire d'un homme qui parmi mille autres belles qualités, a celle de savoir tout Voltaire par cœur. Pour répondre à la demande polie que vous me faites de ce que je pense de ce célèbre Poëme, je vous dirai qu'indépendamment du but que l'auteur s'est proposé, & qu'on ne sauroit assez louer, j'y ai trouvé des morceaux d'une grande beauté. J'ai goûté autant de plaisir en les lisant que si je les avois entendu réciter par le Cardinal lui-même, par ce Nestor moderne, des lèvres duquel sortoit une voix plus douce que le miel.

Il y a des vers qui paroissent dictés par le génie même du poëte qu'il entreprend de combattre.

*Pieridum si forte lepos auftera carentes
 Deficit, eloquio victi re vincimus ipsa....
 Hiftoricamque genus, membrum quibus omne
 pharetra est....*

*Est homo delufusque oculis, animoque fu-
 perbus,*

*In placitum errorem pronus delabitur; ac se
 Turpe planetarum numerari de grege cenfet;
 Et quæ non videat, tamen hæc sibi fidera pafci,
 Quoque loco fedet, hic mundi confiftere centrum
 Vult, & ait.*

Ces vers, & bien d'autres prouvent affez que l'Auteur a fu affaifonner les matières les plus graves de tous les agrémens de la Poëfie. Mais, quoiqu'il poffède parfaitement l'art d'employer, & de manier à fon gré les expreffions, & les tours de phrase de Lucrèce, de Virgile, & d'Horace, on s'apperçoit facilement qu'il n'a pas la force & le feu de ces auteurs. Fracaftor est peut-être le feul de tous les modernes qui dans un ouvrage d'affez longue haleine, ait fu trouver l'embouchure de la trompette Latine. Le Cardinal est dans fon Poëme tel qu'il étoit dans la conversation, d'une

gravité aimable, un peu prolix dans ses discours, mais avec toutes les grâces de la diction, dans les langues mêmes qui lui étoient étrangères, & zélé partisan d'une philosophie qui n'est plus à la mode. Les démonstrations de Newton ne purent point diminuer son attachement pour Descartes; & tous les préceptes d'Horace n'empêchèrent pas que pendant plus de quarante ans, il ne travaillât sans cesse à allonger son Poëme. Au reste, il est digne de la belle impression qu'on en a faite chez vous, surtout dans un siècle si riche en magnifiques éditions, & si dénué de bons livres. Je crains pourtant que les Poëtes ne le regardent comme un ouvrage de Théologie, les Théologiens comme un ouvrage de Poësie, & les Philosophes comme un livre hétérodoxe. Je suis &c.



A M. JOSEPH TARTINI.

à Padoue.

de Venise, ce 12 Février 1754.

Il n'est rien dont les hommes, & surtout les poëtes, soient ordinairement plus

avidés que de louanges. La plupart s'occupent bien plus des moyens de s'en procurer, que de ceux de les mériter. Pour moi, qui dois avoir appris à peser les suffrages plutôt qu'à les compter,

Non recito cuiquam - - -

Non ubivis, coramve quibuslibet.

J'ai eu un vrai plaisir d'entendre la douce mélodie des louanges que vous me donnez. Toute mon étude a été de me former un style proportionné aux sentimens de mon cœur, & aux idées de mon imagination, *Flacci animos, non res & verba secutus*. J'ai suivi, dis-je, l'esprit de ce poète de l'homme, où chacun trouve ce qui lui convient, & avec lequel j'ai une certaine conformité d'humeur & de caractère. D'ailleurs mon but a toujours été de plaire à ceux dont le goût, comme le vôtre, est fondé sur la raison. Qu'importe, (permettez-moi ici de n'être pas de votre avis), qu'importe que vous ne soyez pas poète de profession, & que mes vers n'aient excité en vous que ce mouvement qui vient de la nature, & non de l'étude? Je fais plus de cas de ce sentiment naturel que de la science

de plusieurs personnes qui passent pourtant pour gens de lettres. Pour obtenir leur suffrage, il auroit peut-être fallu décharner mon style, & recoudre sèchement de vieux lambeaux. J'ai toujours mieux aimé prendre l'effort, & traiter des sujets qu'on ne sauroit rendre dans le style ordinaire, de la Poësie, avec ces expressions communes, ces phrases usées qu'on trouve dans tous les dictionnaires. Métastasio, en comparant le seizième siècle avec le nôtre, dit avec beaucoup d'esprit que nous avons passé de la peste à la famine. J'ai beaucoup travaillé & souvent retouché mes ouvrages, & le *tenui deducta poemata filo* ne m'est jamais sorti de la pensée. Voilà pourquoi vous trouvez quelques-unes de mes Épîtres bien différentes de ce qu'elles étoient. Il falloit, comme vous me l'enseigniez, en retrancher ce qu'il y avoit de superflu, & ce qu'un trop grand feu de jeunesse m'avoit inspiré. Il falloit vous imiter, vous qui pour parvenir à une parfaite connoissance de votre art, & pour porter vos lumières jusqu'au plus haut point, avez fait tant d'épreuves & tant d'essais. *Ratio nunc est, impetus ante fuit.* Le passage dont vous

me parlez, & qui étoit dans l'Épître à Manfredi, me paroïssoit faire un trop long épisode, & d'un ton un peu trop élevé, relativement au reste. Le voici tel que vous le souhaitez. . . . (1)

Par une raison à peu près semblable, c'est à dire, pour ne pas rompre l'unité qui est l'ame des choses, j'ai ôté d'une Épître que vous trouverez ci-jointe, les vers qui suivent. Vous m'engagez à vous les envoyer parce que vous voulez bien *meas esse aliquid putare nugas*. . . . (2)

En un mot, je me suis dit à moi-même.
*. . . Tentanda via est, qua me quoque possim
 Tollere humo.*

Et puisque vous approuvez la route que j'ai prise, j'ajouterai hardiment, *vidorque virum volitare per ora*. Continuez à m'aimer, & à composer ces Sonates qui par leur délicatesse, & leur grâce inexprimable, font oublier les Corelli, & nous rappellent le souvenir des *Chapîtres de Berni*, & des Sonnets de Pétrarque.

(1) Voyez *Épîtres en vers*, Ép. VIII, dans le même Volume, p. 150-154.

(2) Ibid. Ép. XIII, p. 181-183.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI.

à Bologne.

de Venise, ce 13 Novembre 1754.

Je ne doute plus à présent que mon badinage, ou jeu de mots, *affetto & effetto*, ne soit à l'abri de toute censure. Vous l'approuvez, vous qui êtes *καὶ πάντων scriptorum meorum*, & je n'en demande pas d'avantage. Ces bagatelles contribuent à orner le discours, & il ne faut pas les négliger entièrement. Y a-t-il quelqu'un qui ne voulût pas avoir dit, *un amant pitoyable est un pitoyable amant*? Un beau jeu de mots, & en même temps une excellente maxime, c'est le précepte de ce Rhéteur Grec, τὰ κοινὰ κοινῶς, τὰ κοινὰ κοινῶς; il renferme une grande partie de l'art de parler. Rien n'est aussi plus beau que ce Distique de l'Anthologie,

Πᾶσα γυνὴ χόλος ἐστὶν ἔχει δ'ἀγαθὰς δύο ἕρως,
τὴν μίαν ἐν θαλάμῳ, τὴν μίαν ἐν θαλάττῃ.

Le Berni, plus grand écrivain qu'on ne pense, a dit que Buonarrotti est *un autre Apollon, & un autre Apelle*.

Les auteurs les plus renommés, & les plus graves, ont aussi quelquefois donné dans les jeux des mots. Et sans parler du Dante & de Pétrarque, Virgile n'a-t-il pas dit

... *Puppæque tuæ, pubesque tuorum...*

Fit via vi?

Ne trouvons nous pas dans Catulle, *quid morâris emori?* Et dans le divin Homère, *Τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων?* Voulez-vous quelque chose de plus? Newton lui-même, le grand Newton, a eu la démangeaison de jouer sur les mots. Dans une longue lettre, où il donne des instructions à un de ses amis qui se disposoit à voyager, parlant, si je ne me trompe, de certaines expériences Chimiques, dont il lui conseille de s'informer, je ne sais si c'est en Italie ou en Hongrie, ces expériences sont, dit-il, *luciferous and luciferous*: voyez à quoi s'amusoit un tel personnage. Il est pourtant vrai qu'on doit employer ces jeux de mots avec retenue, & s'en servir comme on se sert de la muscade & de l'ambre dans les ragoûts, & dans les pastilles. Il ne faut pas les prodiguer & en

abuser, comme fait Sénèque, & peut-être Pétrarque; ainsi que Milton dans cet endroit-ci,

And brought in to the world a world of woes,
 & dans quantité d'autres, que ne lui passe pas son judicieux commentateur Addisson. Mais voici l'heure d'aller à la comédie; Arlequin m'attend au théâtre de Saint Luc: & je vous assure que je prends quelquefois plus de plaisir à ses arlequinades que je n'admire les jeux de mots les plus recherchés.



AU RÉVÉREND PÈRE,
 XAVIER BETTINELLI,
 de la Compagnie de Jésus.
 à Parme,

de Bologne, ce 24 Août 1755.

Vous me reprochez agréablement le soin que je prends de retoucher & de limer mes bagatelles. Il semble que vous voudriez me comparer à cet ancien Calliclème qui étoit *καλὸς ἄλλος*, *semper calumniator sui*. Mais je voudrois bien, à son exemple, laisser un chapiteau Corinthien.

NE

*Nil sine magno**Vita labore dedit mortalibus.*

Vous le savez mieux que moi, mon Révérend Père. Laissons aux grands Seigneurs le solécisme de vouloir la fin, sans employer les moyens qui y conduisent. Rousseau, qui, comme vous ne l'ignorez pas, est un des poètes François qui a le plus le goût de l'Antiquité, dit que ce n'est pas assez de la moitié de la vie pour faire un livre, & de l'autre moitié pour le corriger : & par livre il n'entend point un amas de choses, un recueil, une compilation ; mais un ouvrage qui ait de l'ordre & de l'unité, une simplicité élégante, une *harmonie sourde*, si je puis m'exprimer ainsi, des *métaphores* tout à la fois vives & modestes, une façon de dire telle que si on change un terme, la chose est tout autre, & une telle précision que si l'on ôte un seul mot, on s'aperçoit qu'il y manque réellement, où enfin on sent je ne sais quoi de divin, que n'ont pas les productions modernes.

Notre cher Horace ne pouvoit-il pas le soin jusqu'au scrupule, avec ces avis ; *sæpe stylum veritas... nonumque prematur in*

Volume VII.

Bb

*annum . . . quod multa litura coercuit, & de
cies castigavit ad unguem?* C'est ce que le
poète François son imitateur avoit en vue,
quand il a dit,

Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

Et vous devez bien vous rappeler que le
plus grand reproche qu'Horace fait à nos
anciens poètes Italiens, c'est de craindre les
ratures,

Sed turpem putat in scriptis, metuitque lituram

Virgile n'étoit-il pas difficile à l'excès, lui
qui en condamnant au feu son *Énéide*,
vouloit que *Troie* pérît une seconde fois
par les flammes? Cicéron ne l'étoit pas
moins, quoiqu'il se plût à faire des im-
promptu? ne dit-il pas de lui-même
dans *Brutus*. *Molo dedit operam, si modo
id consequi potuit, ut nimis redundantes
nos & superfluentes juvenili quadam dicendi
impunitate reprimeret, & quasi extra ripas dif-
fluentes coerceret. Ita recepi me biennio post
non modo exercitior, sed prope mutatus.*
N'est ce pas le même Cicéron qui a dit, *lu-
xuries orationis, quæ stylo depascenda est?*
*Quintilien n'a-t-il pas dit aussi stylum non
minus agere, cum delet?* Ne lit-on pas que le

divin Platon retouchoit incessamment ses ouvrages, & qu'à sa mort on trouva le commencement des livres *de la République* fait de vingt façons différentes? On fait que *li-mæ labor & mora* n'a jamais fait de peine à notre Pétrarque, qui écrivoit si purement. Les ratures qu'on a trouvées dans les manuscrits originaux du Berni, montrent assez combien il lui en a coûté de travail & de peine, pour atteindre à cette facilité que nous admirons. Combien d'encre n'a pas employé Métastasio avant que de finir ses ariettes, qui paroissent si naturelles, & comme jetées au moule? Fontenelle m'a souvent assuré qu'il avoit quelquefois mis plusieurs jours à faire une période. Et ne savons-nous pas combien de temps Pascal a mis à composer ses *Lettres*, dont certainement vous n'êtes pas moins que votre père Bouhours, forcé d'admirer le style.

*Quid moror exemplis, quorum me turba
fatigat?*

Il semble qu'on pourroit dire aux meilleurs écrivains, vous n'écrivez que pour effacer; comme il est dit dans un autre sens

dans ce Poëme sacré sur lequel le Dante pâtit tant d'années. Il ne suffit pas de revoir son ouvrage de temps en temps, & de le relire d'un œil tranquille. Il faudroit pouvoir le communiquer à un Quintilius, à un Patru, à un Atticus, à un Varchi. *Hunc (librum) ex consuetudine tua legas & emendes*, écrit Pline à Arrien. Vous savez que Boileau, cet auteur si exact & si châtié, fit imprimer plus d'une fois dans son Art poétique,

*Que votre ame & vos mœurs peints dans
tous vos ouvrages,*

sans jamais s'appercevoir de la faute qu'il y avoit dans ce vers, & que quelqu'un lui fit remarquer dans la suite. Ruscelli, qui convient lui-même d'avoir cent-treize fois analysé le *Roland furieux* dans le plus grand détail, n'y avoit jamais vu un solécisme pareil à celui de Boileau. Ce fut le Pigna qui l'aperçut. Tant il est vrai que qui a toujours une chose sous les yeux, se rend moins propre à la voir comme il faut, & à reconnoître ce qu'elle a de defectueux. Un ami dont l'œil est tranquille, nous dit, comme Perronnelle disoit à

son mari dans le tonneau : raclez ici, & puis là, & puis encore ici ; voyez qu'il y a encore en cet endroit quelque chose à ôter. Spéron Spéroni observe judicieusement, qu'il est utile de faire voir nos ouvrages même à des gens moins habiles que nous ; parce que l'auteur passe de la pensée à l'expression, c'est à dire, qu'il commence par ce qui lui est connu ; au lieu que le lecteur ne va à la pensée que par l'expression, au moyen de laquelle il parvient au sens de la pensée. En conséquence de cette réflexion, il blâme le Triffin, qui se croyant l'homme du monde le plus éclairé, ne lisoit pas ses productions pour demander conseil, mais pour recevoir des éloges, & se faire admirer ; bien éloigné en cela de la conduite de Molière, qui soumettoit ses admirables ouvrages au jugement de sa servante, anecdote qui a passé en proverbe. N'êtes-vous pas vous-même persuadé qu'il seroit quelquefois à propos de voir ce que pense de nos ouvrages un homme que nous savons être d'un goût opposé au nôtre ? Si, par exemple un écrivain a trop d'imagination, s'il donne dans le style fleuri ; qu'il cherche un ami sévère, exact, qui fasse ses

délices de la lecture de *la Fleur des vertus*, de *la Vie des pères du désert* ; qui croie qu'il n'est point d'exorde plus beau que celui-ci ; *mes très chers frères, mon nom est Macaire*. Cet ami ne passera que les traits d'imagination qui s'accordent avec le jugement le plus sensé, que les fleurs capables de donner des fruits. C'est ainsi que l'abondant Racine eut l'avantage de tomber entre les mains du sévère Boileau, qui se vantoit de lui avoir appris l'art de faire difficilement les vers. Mais, dira quelqu'un, en vérité, vous, Horace, Racine, Bettinelli, vous avez-là un beau métier de vous entendre censurer, critiquer du tiers & du quart, de vous faire sans cesse votre procès à vous-mêmes. C'est pourtant ce qu'il faut, si, on veut éviter les cris du public. La correction des ouvrages est le purgatoire des auteurs, dit un bel-esprit ; & nous ajouterons qu'il faut passer par ce purgatoire quand on aspire à la gloire éternelle.

Fin du septième Volume.

T A B L E.

LE CONGRÈS DE CYTHÈRE.

p. 7

JUGEMENT DE L'AMOUR SUR LE CON-
GRÈS DE CYTHÈRE. p. 86

ÉPITRES EN VERS. p. 199

LETTRES. p. 221

ERRATA.

Vol. I.

P. VII. lin. 5. *le lisez les.*

pag. 21. lin. 1. *d'en bas, la, lisez le.* p. 31. lin. 16. on, *lisez ont.* p. 42. lin. 3. *d'en bas:* viennent *lis.* donnent. p. 60. lin. 5. sens, *lis.* degré d'inclinaison. Ibid. lin. 5. *d'en bas,* veille *lis.* vieille. p. 70. lin. 3. *d'en bas,* abondance, *lis.* abondante. p. 76. lin. 14. *être se.* p. 112. lin. 3. *d'en bas.* souffert. *lis.* souffrent. p. 156. lin. 3. *d'en bas.* quelle, *lis.* quelle.

Vol. II.

P. 52. lin. 3. Glicon. *lis.* Glycon. p. 189. note. lin. 7. *trake lis.* trace. p. 216. note (1) lin. 2. *il.* *lis.* en. p. 225. lin. 2. *d'en bas,* parlé. *lis.* parler. p. 282. lin. 18. *après raccourcis.* ajoutez, pour être vas de bas en haut. p. 381. lin. 17. le Nautre: *lis.* le Nôtre. p. 433. lin. 2. méritez, *lis.* méritiez.

Vol. III.

p. 105. lin. 5. comparent, *lis.* comparant. p. 150. note. lin. 1. *Lucomo,* *lis.* *Lucamo.* p. 156. lin. 1. Tullius. *lis.* Tullus. p. 187. lin. 26. Européane *lis.* Européenne. p. 302. note. lin. 11. *legiones.* *lis.* *regiones.* p. 362. note. lin. 8. *efficiantur,* *lis.* *efficiatur.* p. 366. note. lin. 1. *patesfecis.* *lis.* *patesfecit.* p. 462. note (1) lin. 7. *proprior.* *lis.* *proprior.* p. 518. note (2) lin. 3. *d'en bas.* *commôvit.* *lis.* *commôrit.* p. 527. lin. 18. limité. *lis.* limitée.

Vol. IV.

P. 25. lin. 14. peut-être *lif.* peut être. p. 27. note (1) lin. 2. TosGane. *lif.* Toscane. p. 132. note (4) lin. 3. ferebatur *lif.* ferebantur. p. 150. lin. 14. Chrétiennereté *lif.* Chrétienté. p. 171. lin. 12. militaires, *lif.* militaire. p. 192. lin. 12. avoit *lif.* avoir. p. 294. lin. 2. ont. *lif.* ayant. p. 335. lin. 4. guerra, *lif.* guerre. p. 379. lin. 15. Amberst, *lif.* Amherst. p. 401. lin. 16. laissoit, *lif.* laissé.

Vol. V.

P. 25. lin. 6. imposé, *lif.* imposée. p. 255. lin. 22. où, *lif.* ou. p. 288. lin. 2. 3. d'en bas Orient, *lif.* Occident. p. 290. lin. 9. Le, *lif.* La. *Ib.* lin. 18. après réussissent ajoutez point. p. 390. lin. 4. Le, *lif.* La. p. 423. lin. 1. d'en bas wits *lif.* its. p. 451. lin. 16. on. *lif.* ont.

Vol. VI.

P. 30. lin. 14. même, *lif.* il est même. p. 70. lin. 3. d'en bas: elles, *lif.* ils. p. 92. lin. 1. d'en bas, coupés, *lif.* coupées. p. 194. lin. 11. on on, *lif.* on en. p. 197. lin. 9. d'en bas, après Fayence, ajoutez nommé Foschini. p. 228. lin. 8. il, *lif.* ils.

Vol. VII.

P. 69. lin. 5. d'en bas nous *lif.* vous. p. 160. lin. 1. d'en bas vois, *lif.* suis.

M É M O I R E S
CONCERNANT
LA VIE ET LES ÉCRITS
DU COMTE
FRANÇOIS ALGAROTTI

Chevalier de l'Ordre du Mérite & Chambellan
du Roi de Prusse.

TRADUIT DE L'ITALIEN.



A B E R L I N,
Chez **G. J. DECKER**, Imprimeur du Roi.
1 7 7 2.

A V I S DU LIBRAIRE.

Pour ne pas laisser ignorer au Public qu'il doit cette traduction à M. le Professeur J. de Castillon, & dans le même temps pour ne pas nous écarter entièrement de ses intentions, nous copions ici une partie de la lettre qu'il nous a écrit le 21. Janvier 1772 en nous envoyant le manuscrit que nous mettons au jour. Nous espérons qu'il ne nous saura pas mauvais gré du parti que nous avons pris. Voici ce fragment.

Il est vrai qu'à la requisiion de M. l'Abbé Michelessi je traduisis l'an passé ses *Mémoires*, & concernant la vie & les écrits du Comte Algarotti. Je vous envoie cette traduction,

puisque vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir de ne pas mettre mon nom à la tête de cette bagatelle. Je ne l'ai pas mis à mes traductions de la *Physique* de Locke, & de l'*Histoire naturelle* de la Mer Adriatique par Donati. Je ne l'aurois pas mis à la traduction de l'*Essai sur l'homme* par Pope, si j'avois été à Berne. Je trouve que pour un homme qui s'est avisé de donner des livres de son fond, il y a de l'affectation à mettre son nom à la tête de quelques traductions qu'il fait par occasion. Si je l'ai mis à celle de la dissertation de M. Campbell sur les miracles, c'est afin que le célèbre D. Hume fût à qui s'adresser s'il jugeoit à propos de répondre aux notes que j'y ai ajoutées.



A
F R E D E R I C
L E G R A N D.

DOMINIQUE MICHELESSI.

C'est à Vous, SIRE, qu'appartiennent les Mémoires sur la

Vie & les Écrits du Comte Algarotti. VOTRE Palais a été son Parnasse, & VOTRE génie la Divinité qui l'a inspiré. C'est auprès de Vous qu'il s'enflamma de l'heureux desir de suivre les Études d'un Monarque avant lequel on ignoroit que les Rois pouvoient être le modele des gens de lettres, & les Cours l'École des talens. Vous avez aimé le Comte Algarotti, Vous l'avez honoré au point que souvent au

*milieu du tumulte des Camps &
du bruit des armes Vous avez
appelé les Muses pour Vous
dicter son éloge dans le temps
qu'elles s'attendoient à être invi-
tées pour célébrer Vos victoires.
L'Italie a vu s'élever par Vo-
TRE ordre un monument glo-
rieux où un Roi philosophe a
consacré à l'éternité les cendres
d'un Courtisan philosophe. A-
gréez, SIRE, que tandis que le
nom AUGUSTE de FRÉDÉ-*

*RIC le GRAND se lit gravé
sur le marbre joint à celui du
Comte Algarotti, je Vous pré-
sente les Mémoires d'un homme
que Vous avez daigné associer
à VOTRE Gloire pour lui assu-
rer l'immortalité.*

MÉMOI-

M É M O I R E S
CONCERNANT
LA VIE ET LES ÉCRITS
DU COMTE
FRANÇOIS ALGAROTTI.

A



Les hommes sont si portés à se rendre semblables aux autres hommes, que la vie civile est ordinairement dirigée par l'exemple. C'est à l'imitation de ceux avec qui nous vivons, que nous formons nos idées, nos opinions, nos gestes, notre voix, & ces changemens extérieurs qui peignent nos passions sur nos visages. Cette réflexion a porté les Législateurs & les Philosophes à inventer les hymnes, les jeux publics, les cérémonies solennelles, la poésie, l'histoire, la peinture, & les autres arts qui conservent la mémoire du passé : ils vouloient étendre le souvenir des belles actions des hommes.

4 MEM. DE LA VIE

au-delà des bornes de leur vie, & les faire servir à instruire efficacement la postérité. C'est pourquoi je pense que publier ce que les hommes illustres ont fait de louable & de grand, & conserver long-temps sous les yeux des descendans les bons exemples de leurs ancêtres, c'est faire d'un loisir studieux l'usage le plus utile & le plus conforme à l'intention de la société qui par des doux liens nous assemble pour notre commun avantage.

J'ai donc résolu de publier quelques mémoires qui regardent la vie & les écrits d'un grand Philosophe & Poète venitien. Il a été de nos jours l'ornement de sa patrie: il a donné des ouvrages excellens qui réunissent les graces & le génie: il a été admiré & loué par les plus grands Princes, aimé & célébré par les plus illustres savans de l'Europe.

Je parle du Comte FRANÇOIS ALGAROTTI, Chambellan de S. M. le Roi de Prusse & Chevalier de l'ordre *pour le mérite*. J'entreprends de narrer avec la fidélité que l'Histoire exige, ce que j'ai recueilli de ses papiers, de sa corre-

DU COMTE ALGAROTTI. 3

spondance littéraire, & sur tout des ouvrages qu'il a mis au jour. Je ne me flatte pas d'augmenter sa gloire; il vit & il vivra éternellement dans ses admirables ouvrages: mais j'espère que le récit des honneurs qu'il a reçu de toute l'Europe, & le superbe tombeau que lui a fait élever le plus grand Roi de la Terre, engageront à marcher sur ses traces les jeunes gens de bonne espérance dont est remplie cette surprenante & célèbre Ville si féconde en génies vifs, vastes, & sublimes.

Je me suis affermi dans ma résolution en voyant le peu d'empressement que nous avons pour faire connoître les hommes rares & les choses estimables que nous possédons. Nous avons toujours eu & nous avons encore des hommes d'une fermeté, d'une constance, & d'une magnanimité extraordinaire, des Philosophes profonds, & des Orateurs éloquens qui mériteroient d'être plus connus & plus estimés qu'ils ne le sont. Il est encore à Venise & dans les agréables contrées de sa domination des personnes de l'un & de l'autre sexe pleines d'esprit & d'érudition: il est même, ce

qu'on aura de la peine à croire, des familles entières douées de cette imagination poétique qui est un effet naturel de l'heureux ciel d'Italie. Cependant ces beaux Génies & leurs élégans ouvrages sont presque entièrement ensevelis dans l'oubli & dans l'obscurité. Sous un climat plus favorable ils jouiroient d'une éclatante réputation par la voie des Journaux, des recueils académiques, & des écrits particuliers.

Bien plus; dans ce libre & fortuné séjour des graces & des plaisirs nous avons des spectacles superbes, dont à peine une légère & confuse idée passe les Alpes. Ailleurs une fête quelconque est gravée, décrite, & rendue publique par l'impression. Bien loin d'attribuer cet usage avec plusieurs, à une vanité excessive, je crois qu'il mérite d'être loué & suivi. Ce vif & tendre sentiment qui porte les nations industrieuses & polies à relever tout ce qui peut contribuer à leur gloire, flatte leurs membres & les encourage à exécuter des grandes entreprises. Au contraire parmi nous l'indolence & l'obscurité abattent le courage des Italiens, qui sont naturellement

DU COMTE ALGAROTTI. 7

pleins d'une noble hardiesse, mais qui ne sont ni soutenus par l'appui généreux des Mécènes, ni animés par le puissant aiguillon de la renommée.

Pour remédier en partie à ce second inconvenient, je proposerai à la spirituelle jeunesse de Venise le brillant exemple d'un de ses respectables concitoyens dans la personne du Comte Algarotti. Je ferai voir qu'il a été philosophe profond & poète sublime; qu'il a cultivé & favorisé les arts imitateurs; qu'il a possédé toute sorte d'érudition; que dans les cours les plus brillantes il a su par les seuls charmes de son esprit, de son caractère doux & aimable, & de ses manières nobles & engageantes remplir l'espace qui sépare le trône de la condition privée, être simple citoyen & l'ami intime des grands Rois, & se rendre célèbre chez toutes les nations cultivées de l'Europe.

Le Comte François Algarotti naquit à Venise le 11 Decembre 1712 de Roch Algarotti & de Marie Meratti, tous les deux d'honorable & riche famille. Il eut trois Sœurs & deux Freres. Les Sœurs par leurs mariages avec des Nobles Ve-

mitiens, entrèrent dans des maisons anciennes & illustres. Un de ses Freres mourut dans sa premiere jeunesse; l'autre est le Comte Bonhomme Algarotti, homme d'un caractere franc, aimable, généreux, & bienfaisant: j'aurai dans la suite plus d'une occasion de parler de la finesse de son goût,

Ce dernier qui étoit l'ainé, après avoir fait ses études au College de la Trinité à Lion, fut destiné par son Pere au soin des affaires domestiques. François fut envoyé à Rome au College de Nazareth. Son Pere l'en retira à l'age de quatorze ans pour le faire élever à Venise sous ses yeux. Le Pere vint à mourir, & le Frere qui avoit à cœur son éducation, l'envoya à Bologne sous le célèbre Eustache Manfredi. Ce grand homme charmé du caractere noble & du rare génie de son disciple l'aima tendrement jusqu'à la fin de ses jours. Nous en avons une preuve dans la vie de Manfredi publiée par Jean-Pierre Zannotti, homme distingué dans la poésie & dans la littérature. *Un de ces esprits, dit cet Historien, qui faisoient la*

DU COMTE ALGAROTTI 9

joie & les délices de son cœur, est le Comte François Algarotti Venitien, jeune homme au quel la fortune a donné des grands biens, & la nature autant d'esprit qu'il est possible. Aimé & estimé de tout le monde, il a donné au public des preuves éclatantes de son savoir & de ses talens pour la poésie.

Entre les Maîtres sous lesquels il étudia à Bologne, il y en eut deux, qui engagés par l'esperance d'un heureux succès s'attachèrent à lui cultiver l'esprit & à le mettre dans le droit chemin du vrai savoir. L'un fut Manfredi qui lui enseigna la Géométrie, & l'autre François Zannotti qui lui expliqua la Philosophie. Ensuite tous deux lui donnerent des leçons de Mathématiques.

Comme le jeune Comte étoit presque toujours avec ces deux maîtres, il trouva dans leurs entretiens familiers, & dans les conversations des gens de lettres qui les fréquentoient, une instruction plus abondante & plus utile que celle qu'on peut tirer des leçons publiques. Elles sont courtes, graves, & accompagnées de toute la pompe magistrale; on les donne plutôt par

coutume que pour instruire la jeunesse qui n'ouvre jamais la bouche. L'instruction familière que recevoit le Comte Algarotti retraçoit l'ancienne liberté académique des écoles de la Grèce, où dans les jardins & sous les portiques, l'esprit de la jeunesse se formoit par les simples entretiens & par le commerce des Philosophes.

Il avoit pour compagnon & pour émule dans les études Eustache Zannotti, jeune homme de son âge & qui est à présent Astronome célèbre. Pour perfectionner leur esprit, & pour l'exercer aux disputes philosophiques, le jeune Comte adressoit souvent des dissertations à Zannotti, qui se chargeoit de soutenir l'opinion contraire. Il nous reste encore parmi ses papiers quelques unes de ces dissertations écrites en bon latin, qui furent comme les prémices de ses talents. Elles roulent toutes, non pas sur des questions vagues & incertaines, mais sur des matières de Physique, partie de la philosophie qui a le plus de certitude. Les sujets étoient proposés par les Maîtres, qui savoient bien que si l'on n'accoutume pas de bonne - heure la jeunesse ardente

& impétueuse à méditer sur les vérités naturelles, elle se laisse éblouir par le merveilleux, & se livre aux vaines illusions, & aux chimères métaphysiques des Sophistes.

Le Comte passa six ans dans l'étude de la philosophie; & pour éclairer sa raison avec le flambeau de l'expérience, il fréquenta les leçons de Physique expérimentale que donnoit le célèbre Docteur Becari.

Le Comte avoit une inclination naturelle pour la peinture & pour les arts qui y ont du rapport; arts qu'il devoit illustrer en étant devenu, comme nous dirons dans la suite, excellent juge & bon maître. C'est pourquoi il s'appliqua à l'étude de l'Anatomie, & laissant à la médecine le soin d'examiner l'intérieur du corps humain, il s'en tint à ce qui est nécessaire pour la correction du dessin, c'est-à-dire à la situation, à la forme, & aux différentes modifications des parties qui constituent la figure extérieure de l'homme, & qui doivent être tracées par l'artiste. Ne voulant pas se borner aux dif-

sections anatomiques que faisoit chaque jour le Docteur Caldani aujourd'hui Professeur à Padoue, il fit de plusieurs ouvrages d'Anatomie, pour son usage particulier, un abrégé qui se trouve parmi les papiers qu'il a laissés.

C'est ainsi qu'avec le secours des observations exactes, des démonstrations géométriques, & des expériences physiques, il s'avança dans la connoissance de la vérité. Ensuite il surmonta par sa constance la sécheresse, & les difficultés de l'Algèbre; & il parvint à réunir les trois fondemens des sciences humaines, c'est-à-dire, l'usage des sens, la connoissance des mesures, & celle des quantités numériques. *Je fais*, lui disoit Manfredi dans une lettre écrite de la campagne, *que vous êtes actuellement enfoncé dans la Géométrie & dans l'Algèbre. Je vous laisse à juger si j'en suis charmé; vous pouvez vous rappeler combien je vous ai recommandé une étude si propre à perfectionner vos talents extraordinaires, & à les faire connoître au Monde.*

DU COMTE ALGAROTTI. 13

Ce ne fut pas légèrement, par vanité, ou pour s'attirer le renom imposant de Mathématicien, qu'il s'attacha à la Physique, à la Géométrie, & à l'Algebre; il les étudia avec diligence & avec réflexion parce que il les croyoit utiles pour juger des Systèmes de la Philosophie ancienne & moderne, qu'il examina ensuite à Bologne; & parce qu'il savoit que pour entendre l'Astronomie, qu'il aimoit beaucoup, il étoit aussi nécessaire de pouvoir calculer les mouvemens des Astres, que de comprendre les raisonnemens physiques desquels l'immortel Newton qu'il avoit pris pour guide, avoit tiré la loi de l'attraction qui régle ces mouvemens. Le premier tome des commentaires de l'Institut de Bologne rapporte avec louange quelques dissertations astronomiques du Comte Algarotti: & Manfredi, rendant justice même à cet égard au savoir de son jeune disciple, lui avoit écrit, *je pense à reprendre les observations de Syrius & d'Arcturus, & à y joindre celles de quelques autres étoiles fixes. Puisque vous avez eu tant de part à ces observations, on parlera de vous dans la ré-*

lation, qu'on en donnera: & ailleurs, à l'égard des déconvertes de Bradley, je vous dirai en peu de mots, qu'à mon avis, il a trouvé la loi de l'aberration des étoiles fixes: ses observations s'accordent avec les vôtres; il n'en est pas de même de la théorie.

On trouve une autre preuve de ses grandes connoissances en Astronomie dans les lettres de Messieurs Clairaut & de Maupertuis. Ces deux Savans en allant en Suede pour déterminer la figure de la terre, fouhaitoient de l'avoir avec eux. Il le leur avoit fait espérer; & n'ayant pas exécuté son projet, ces Messieurs s'en plaignirent dans les lettres qu'ils lui écrivirent, ainsi qu'à Madame du Chatelet. Le Marquis Grimaldi, alors Ambassadeur à Stockholm, & à présent Ministre d'État à Madrid, l'invita à faire ce voyage, & lui offrit un appartement dans son Hôtel. Voici en quels termes ce Seigneur, savant lui même & grand protecteur des Savans lui écrivit en 1750. *S'il manquoit quelque chose aux observations du célèbre Maupertuis, il ne manqueroit rien à ma satisfaction si vous vous déterminiez à les perfectionner, & si*

DU COMTE ALGAROTTI. 15

vous me donniez occasion de vous avoir chez moi.

Le Comte Algarotti faisoit courageusement ses études dans le tems ~~que~~ l'Italie n'avoit qu'un petit nombre d'esprits libres qui eussent ouvert les yeux à la lumière que Galilée le pere de la vérité, ensuite Descartes, & enfin Newton, avoient repandu sur la philosophie, & qui faisant usage de l'observation & de l'expérience pour détruire les anciennes hypotheses Métaphysiques, eussent entrepris de releguer dans les tristes solitudes la barbare Science des Arabes, ténébreux commentateurs d'Aristote. A peine les écoles italiennes commençoient à abandonner les spéculations vagues, les accidens, & les catégories, & à considérer le poids, le mouvement, la figure, la situation, & les autres qualités sensibles des corps dont on a une idée claire & distincte, & à qui l'on doit la certitude physique. C'est ce changement qui a fait tomber dans l'oubli les écrits d'Aristote dans lesquels il s'est écarté des Physiciens: on n'estime plus que son traité des Météores, & son histoire des

animaux. Je ne parle pas de ses excellents ouvrages sur la poétique & sur la morale, parce qu'ils sont d'un autre genre.

Malgré les progrès de la raison, qui négligeant l'étude des paroles embrassoit celle des choses, les philosophes modernes dédaignoient le soin de se rendre intelligibles à ceux qui n'étoient pas initiés aux mystères des propositions, des calculs, & des figures, qui cachent la science moderne aux yeux du vulgaire. Le Comte Algarotti a été le premier en Italie, qui ait entrepris de mettre à la portée de tout le Monde le langage des Philosophes. Pour cet effet il choisit un des sujets les plus beaux, les plus curieux, & les plus difficiles de la physique: c'est celui qui regarde la lumière & les couleurs suivant le système de Newton, qui est devenu universel.

C'est le Comte Jean Rizzetti qui donna occasion à cette grande entreprise, en publiant un livre intitulé, *de luminis affectionibus*, dans lequel il attaquoit les fondemens de l'Optique du Philosophe Anglois. Le Comte Algarotti étudioit alors
cette

DU COMTE ALGAROTTI. 17

cette optique avec tant d'ardeur que s'étant, sans égard à la dépense, procuré le meilleur assortiment des instruments nécessaires, il vérifioit toutes les expériences de Newton. Pour constater ces expériences par des témoins dignes de foi, il voulut les exposer aux yeux des philosophes de Bologne, qui souhaitoient de les voir pour la première fois faites en Italie. Il les répéta donc publiquement à la présence des Manfredi, des Zannotti, & d'autres savans de cette université. L'événement confirma la certitude des principes que le Comte Rizzetti révoquoit en doute, & les répandit dans toute l'Italie, puisque ces expériences en démontroient presque l'évidence, qui est l'unique caractère de la vérité.

Le Comte Algarotti refit ces expériences à Venise à la prière du Comte Vezzi & de l'Abbé Muazzo qui souhaitoient de se mettre bien au fait de cette dispute. On a une lettre de Manfredi qui demande au Comte Algarotti la relation de ces expériences. L'Abbé Conti poète & philosophe célèbre, après avoir

B

communiqué à notre Philosophe une lettre de Mr. Gofé sur les couleurs, ajouta, *je souhaiterois que vous répétassiez les expériences de l'an passé, & que vous en fissiez part au public: cela vous feroit beaucoup d'honneur aussi bien qu'à l'université de Bologne.*

Ensuite le Comte Algarotti répondit au livre du Comte Rizzetti par une dissertation latine intitulée *de colorum immutabilitate*. Il la lut à l'Académie de l'Institut qui applaudit à la piece, & mit l'auteur au nombre de ses membres.

Cette compagnie inséra dans le premier tome de ses commentaires un abrégé de cette dissertation qui dans la suite fut imprimée toute entière dans une des nombreuses éditions du Newtonianisme, & on y joignit une lettre qu'il avoit écrite sur la même question.

Voilà les germes de ce livre si connu. L'auteur en conçut l'idée à Bologne, & il le composa à Rome & à Paris au Mont Valerien, où, n'ayant que 21 ans, il se retiroit souvent, abandonnant les attraits de cette grande & charmante ville, & se

DU COMTE ALGAROTTI. 19

déroband au grand nombre d'Amis qu'il avoit dans cette aimable nation, pour aller philosopher avec Maupertuis, Génie sublime qui l'aima jusqu'à la mort.

Il écrivit aussi à Paris contre Mr. Dufai autre adverfaire de Newton, deux dissertations en françois. Elles furent insérées dans l'édition de son livre, de ce livre dans lequel il tenta heureusement de rendre faciles les théories les plus abstraites, & de prêter des agréments & des graces à la philosophie la plus sublime. L'ingénieux Fontenelle avoit fait la même chose dans ses entretiens sur la pluralité des Mondes, qui eurent le succès le plus brillant. Mais, comme il a été remarqué par un Anonyme dans une lettre écrite en 1763 à l'Auteur de la Gazette littéraire de l'Europe, *l'écrivain François avoit à traiter des fictions agréables, & l'Italien avoit des vérités de calcul à démontrer.*

Algarotti ne ceda pas aux difficultés: à l'exemple de Fontenelle il composa six dialogues, dans lesquels il entreprend d'instruire une Dame sur la nature de la lumière & des couleurs. Il commence par

une histoire abrégée & méthodique de la philosophie & des philosophes les plus célèbres. Il explique en détail les principes généraux de l'optique, la conformation de l'œil, & la manière dont se fait la vision. Il examine & rejette les hypothèses de Descartes & de Malebranche sur la lumière: il expose exactement la doctrine de Newton, il établit le principe universel de l'attraction cause de tout mouvement, il fait l'application de ce principe à l'optique: enfin il refute le sentiment de Mr. Dufai, & il confirme contre cet académicien par des nouvelles raisons la vérité du système de Newton.

Cet ouvrage est suivi d'un autre dialogue intitulé Charité, où le Comte explique comment nous voyons droits les objets qui se peignent renversés dans le fond de notre œil, & comment nous voyons simple un objet qui fait une double impression sur nos yeux.

Voilà le précis de l'ouvrage tel qu'il est présentement, & tel que l'Auteur l'a rendu après l'avoir attentivement examiné

à plusieurs reprises, & après en avoir changé plusieurs endroits.

Par ces changemens il l'a abrégé & rempli d'ornemens convenables au sujet, ayant modéré dans un âge plus mûr & plus parfait le feu d'une éloquence qui étoit, à son avis, trop abondante & trop fleurie dans les premières éditions. Nous ne saurions donner une juste idée de la légèreté & de l'élégance du style qui régné dans cet ouvrage, du tour aisé, vif, & propre à la conversation, de l'art qui rend les descriptions agréables & riantes, & de l'intérêt qui captive la curiosité de la jeune Dame qui s'instruit. Ce sont des choses qu'on sent en lisant ce livre, dans lequel la philosophie guidée par une imagination heureuse, & ornée de toutes les graces du style a fait voir pour la première fois aux Italiens qu'elle aime la conversation & le dialogue. C'est la manière la plus sûre d'instruire en amusant.

C'est par le dialogue que Platon a dépouillé, autant qu'il étoit possible, de leur sécheresse les questions épineuses de la Théologie, de la Morale, & de la Méta-

physique: & c'est avec raison que le Comte Algarotti a choisi ce moyen de communiquer ses pensées à la personne avec laquelle il feint de s'entretenir. Pour être plus clair il évite d'employer les termes peu connus & consacrés aux sciences, ou bien il les explique par des choses simples & faciles à saisir. Il se sert des exemples, des images des lieux, & des choses qui nous environnent, pour éclaircir & rendre sensible sa doctrine & ses démonstrations: au lieu de lignes & de figures il ne présente que des claires fontaines, des belles allées, des murs ornés de peintures & d'autres objets semblables simples & communs. C'est ainsi qu'il est venu parfaitement à bout de l'entreprise difficile de réunir les sciences & l'éloquence poétique. Il a tâché d'arracher des mains du beau sexe les romans méprisables, & d'autres livres inutiles & insipides, enseignant comment on peut développer les secrets de la nature aux personnes incapables d'une étude sérieuse & d'une longue méditation, & comment on peut remplir d'idées philosophiques tout esprit raisonnable & capable d'une at-

tention médiocre quoique dépourvu des connoissances mathématiques.

Dès que le Comte Algarotti eut achevé le livre dont nous parlons, il le lut à Paris à plusieurs savans de ses amis & particulièrement à Mr. de Fontenelle qui l'applaudit beaucoup. C'est pourquoi le Comte résolut de dédier son ouvrage à Fontenelle, il le lui promit & écrivit à sa louange la belle lettre qui se trouve dans les premières éditions.

Ensuite il apprit que Mr. de Voltaire retiré à Cirey, avoit entrepris d'écrire sur la philosophie en suivant les traces de Newton. Le Comte partit de Paris souhaitant de connoître cet homme qui avoit rempli toute l'Europe de ses écrits & de sa réputation. Voltaire dans un âge mûr fut surpris de voir un jeune homme de 22 ans qui aux graces d'une conversation enjouée & au feu d'un génie poétique réunissoit les connoissances les plus profondes, & qui avoit composé un livre de science dans un âge où l'on commence à s'instruire. Ce livre fut plusieurs fois lu & admiré de Voltaire & de la Marquise du Châ-

telet, qui associant ses études à celles du fameux solitaire de Cirey & remplie d'idées philosophiques aspirait au titre flatteur de savante. Dans le grand nombre de lettres qu'elle écrivit au Comte, & dans lesquelles on apperçoit aisément l'imitation de l'enjouement de son ingénieux Maître, il en est une qui montre combien cette Dame souhaitoit que ce livre lui fut dédié, & que les gens de lettres apprissent qu'elle est la Marquise de ces dialogues. „ Vous „ nous avez promis, lui écrivit elle à Paris, vos dialogues sur la lumière, & „ nous les attendions avec impatience, „ mais vous ne nous avez pas tenu parole, „ apportez-nous les donc. Vous avez l'esquisse de ma figure. J'aurai donc l'honneur d'être à la tête de cet ouvrage plein „ d'esprit, de graces, d'imagination, & de „ science. J'espère qu'en mettant mon „ portrait à la tête vous laisserez sous-entendre que je suis votre Marquise. Vous „ sçavez que l'ambition est une passion insatiable: je devrois bien me contenter „ d'être dans l'estampe; je voudrois à préfent être dans l'ouvrage & qu'il me fût

DU COMTE ALGAROTTI. 25

„adressé. Mais ne croyez pas que je pré-
„tende à cet honneur sans songer à le mé-
„riter. J'apprens l'Italien non seulement
„pour l'entendre, mais peut-être pour le
„traduire un jour.”

Mais l'ouvrage parut dédié à Fontenelle, & la réponse que la Marquise eut du Comte, fut qu'il avoit déjà donné sa parole. La Marquise repliqua avec son enjouement ordinaire. „Je vous deman-
„de mille pardons de mon indiscretion sur
„vos dialogues. Mais comment voulez-
„vous que je devinasse que Fontenelle se-
„roit votre Marquise? vous ne les prenez
„pas jeunes. Raillerie à part, je crois
„que Fontenelle sera bien glorieux....
„Je vous demande la survivance en cas
„qu'il meure avant l'impression, ce qui
„pourroit fort bien arriver & sur tout de
„ne me point préférer de Marquise.”

Voltaire jaloux de la gloire de son Emilie écrivit aussi au Comte Algarotti.
„Vous avez beau supposer une Marquise
„italienne; croyez-moi, la françoise vous
„entendra peut-être encor mieux que le
„Cartésien à qui vous dédiez Newton.

„J'ai une bonne tracasserie avec lui pour
 „avoir commencé mon petit essai de caté-
 „chisme Newtonien par ces mots: ce n'est
 „point ici une Marquise ni une philoso-
 „phie imaginaire. Je ne lui en voulois
 „pas; car assurément je ne sçais point at-
 „taquer ce que vous encensez. Je me
 „suis justifié en disant publiquement que
 „ce commencement n'est qu'une allusion
 „aux conversations que nous eumes à Ci-
 „rey quand j'eus l'honneur d'entendre vos
 „charmans dialogues. Je vous prends
 „donc pour mon bouclier.”

Dès que ces dialogues furent pu-
 bliés, Voltaire les reçut avec les sentimens
 d'admiration qu'il avoit conçu lorsque
 l'auteur les avoient lus à Cirey: il le lui
 témoigna par une lettre qu'il lui écrivit
 partie en Italien, partie en François. „J'ai
 „lu, dit-il, deux fois votre Newtonia-
 „nisme. Je l'ai trouvé comme l'année
 „passée, clair, élégant, plein de graces.
 „Les femmes le peuvent lire avec plaisir,
 „& les hommes y trouver de quoi s'instrui-
 „re. Je ne crains que la traduction fran-
 „çoise. Si vos fleurs sont cueillies par

DU COMTE ALGAROTTI. 27

„des mains grossières, elles perdront leur
 „beauté. J'imagine de le faire traduire
 „à Cirey par un jeune homme que j'en-
 „verrai chercher exprès, & qui copiera
 „votre tableau dans le goût françois....
 „Il vous faudra un homme adroit qui sça-
 „che donner en François la monnoie juste
 „de votre or Italien, sans quoi ni les sça-
 „vans ni les ignorans ne vous rendront
 „justice. Je m'intéresserai toute ma vie
 „à votre gloire, & vous n'aurez point de
 „meilleurs amis que *Æmiliam & Æmiliæ*
 „*servum*.

Et dans une autre lettre toute Italien-
 ne il dit: *J'ai lu & relu toujours avec un*
nouveau plaisir, vôtre Newtonianisme; vous
savez que personne ne s'intéresse à vôtre
gloire plus que moi. Daignez vous souve-
nir que ma voix a été la première trompette,
qui, au milieu de nos chatumeaux françois,
a préconisé le mérite de votre livre avant
qu'il fut publié. Votre lumière septuple a
pendant quelque tems ébloui les yeux de nos
Cartésiens: & l'Académie des Sciences en-
core enveloppée dans ses tourbillons, a paru
un peu rétive à donner les applaudissemens

que mérite votre livre aussi beau que mal traduit. Mais il y a deux choses au Monde qui toujours soumettent les rebelles, la vérité & la beauté. C'est avec ces armes que vous avez vaincu, mais je me plaindrai toujours de ce que vous avez dédié le Newtonianisme à un vieux Cartésien qui n'entendoit point les loix de la gravitation.

Nous n'aurions jamais fini si nous voulions rapporter toutes les louanges que Mr. de Voltaire donne au Comte Algarotti dans les charmantes lettres qu'il lui a écrites. Elles sont en si grand nombre que si on les publioit avec celles de la Marquise du Châtelet on auroit un volume agréable & curieux qui feroit beaucoup d'honneur à la mémoire du Savant à qui elles sont adressées.

Mr. de Voltaire avoit deviné juste en craignant que le livre fut mal traduit en François. Effectivement, cet ouvrage eut le malheur de tomber entre les mains de Mr. Perron de Castéra qui le traduisit & le fit imprimer à Amsterdam en 1740. Sa traduction est froide, & barbare; elle n'a pas l'ombre des beautés de style qui sont

DU COMTE ALGAROTTI. 29

dans l'Italien ; & elle est pleine de fautes grossières , de changemens , & de contresens : le traducteur fait quelquefois dire à l'auteur précisément le contraire de ce qu'il dit : en un mot si l'on avoit pris à tâche de gâter cet ouvrage , on n'auroit pu en ternir l'éclat plus que n'a fait ce traducteur , malgré toute sa bonne volonté. Il auroit aussi pu s'épargner la peine d'écrire , & sauver à ses lecteurs l'ennui de lire les fameuses notes dont il a augmenté ce livre , & qu'il a heureusement poussées jusques à St. Augustin , & jusqu'à déclamer contre l'inoculation. On a imprimé dans les observations sur les écrits modernes une lettre anonyme , dans laquelle on rapporte les passages corrompus , & l'on fait voir combien est grand le nombre des erreurs les plus grossières , & les plus inexcusables. Pour ne pas répéter ce qui a été déjà dit & publié , nous dirons seulement qu'il n'est pas étonnant que le livre du Comte Algarotti n'ait pas été généralement goûté en France. Non seulement Descartes avoit encore beaucoup de partisans dans les Académies de France , mais aussi pour l'ap-

prouver comme il le méritoit, il auroit fallu entendre l'original Italien, & peu de monde en étoit capable: l'on ne pouvoit s'en former qu'une idée désavantageuse sur le verbiage, dirai-je du traducteur ou du corrupteur. Nous savons bien que l'Abbé Guyot des Fontaines avoit offert d'en faire une nouvelle traduction; mais nous ignorons ce qui l'empêcha d'exécuter ce dessein. On ne trouve qu'une lettre dans laquelle cet Abbé se plaint de la lenteur du Comte Algarotti. Cette lenteur pouvoit bien venir des lettres particulières de la Marquise du Châtelet, dans lesquelles elle parloit de l'Abbé des Fontaines aussi peu favorablement qu'en ont parlé dans leurs ouvrages Mr. de Voltaire, & Mr. de la Lindelle. Ce dernier écrit qu'il n'avoit ni assez de connoissance de l'Italien ni assez de goût pour porter un jugement sain & exempt d'erreur.

L'Abbe Trublet dans ses Mémoires sur la vie de Fontenelle avoue qu'il y a peu de François qui ayent lu le Newtonianisme dans sa langue originale, & qu'il n'est connu en France que par la traduction

de Mr. de Castera. Si cela est vrai comme nous le croyons, il n'est pas étonnant que le Chevalier de Solignac en ait conçu une mauvaise opinion, & qu'en disant que les dialogues de Fontenelle sont *un ouvrage si mal imité depuis par un homme de beaucoup d'esprit*, il ait eu dessein de blâmer le Newtonianisme, comme le dit l'Abbé Trublet. Nous excusons le Chevalier parce qu'il a été trompé par une traduction infidelle. Excusons aussi l'Auteur anonyme d'un livre intitulé *l'esprit de Fontenelle* d'avoir dans sa maigre préface presque aussi longue que tout son livre, blâmé le Newtonianisme, qu'il n'a, peut-être, jamais lu en Italien; & de s'être emporté contre ceux qui desapprouvent le style de Fontenelle, & même contre le savant Rollin. Il est allé si loin qu'il a insulté non seulement le Comte Algarotti, mais tous les Italiens, qu'il appelle, lui qui est François, *des esprits naturellement légers*. Les Italiens ne se mettent guere en peine de ce que dit un écrivain obscur: comme la nation Françoisise si recommandable par ses richesses, par ses exploits, par la durée

de son empire, & par les grands hommes qu'elle a produit, ne se soucie guere de ce qu'en disent, outre plusieurs ecrivains anciens & modernes, César (1), Tite Live (2), & Lucius Florus (3), quoique leur autorité soit considérable. Pour ce qui regarde l'auteur impoli de l'esprit de Fontenelle, puisqu'il blâme le Newtonianisme, & puisqu'il attaque son Auteur par des expressions fort indécentes sans indiquer aucune faute, on ne peut lui rien répondre, car il n'objecte rien. C'est le seul parti à prendre avec ceux qui comme lui, sans alléguer la moindre raison, par un principe d'envie & de mauvaise humeur changent la critique en médisance & la judicieuse censure en babil méprisable.

Il est bon d'observer ici que la plupart des ultramontains qui n'ont pas goûté les dialogues sur l'optique, ont voulu se tromper en supposant un rapport entre ce livre & les entretiens sur la pluralité des

(1) Livre III. & VII.

(2) Livre X. XXI. & XXVIII.

(3) Livre II. Chap. VII.

DU COMTE ALGAROTTI. 33

des mondes. Ces deux ouvrages n'ont de commun que la forme du dialogue ; la nature du sujet n'admet aucune comparaison. Le sujet de Fontenelle est aisé & varié ; & celui du Comte Algarotti est difficile & uniforme. Cette différence est toute au désavantage de l'Italien qui, marchant par un chemin épineux au lieu que le François n'avoit qu'un sentier fleuri à suivre, ne peut pas dire comme le dernier. „ Il „ se trouve heureusement dans ce sujet que „ les idées de physique y sont riantes. d'el- „ les-mêmes, & que dans le même temps „ qu'elles contentent la raison, elles don- „ nent à l'imagination un spectacle qui lui „ plaît autant que s'il étoit fait exprès pour „ elle. ”

Puisque donc ces deux sujets sont si différens, on ne peut mettre en parallèle avec l'optique Newtonienne d'Algarotti que les élémens de la Philosophie de Newton par Voltaire, & l'essai sur la même Philosophie par Hentri Pemberton qui a tâché, dit-il, *de la rendre intelligible à ceux qui ne sont pas accoutumés à la manière de raisonner des Mathématiciens.*

C

Ces trois Auteurs de différentes Nations ont travaillé sur le même sujet ; ils se sont proposés le même but , qui est de mettre Newton à la portée de tout le monde ; il est donc facile de voir qui a le mieux rempli son objet , développé plus clairement le système de ce profond Philosophe , & lequel de ces trois ouvrages a plus satisfait le public & remporté le plus de suffrages. Mais on ne peut pas comparer les imaginations poétiques de Fontenelle , & les théorèmes physiques d'Algarotti. Quant à ceux qui , par une basse jalousie. ou par la trompeuse comparaison dont nous venons de parler , ont désapprouvé le livre du Comte Algarotti , nous pouvons leur opposer le jugement avantageux qu'en ont porté plusieurs journalistes nationaux & étrangers. La Société de Berne ayant remarqué , comme écrit le Docteur Bianchi de Rimini , que l'éditeur du journal avoit mal parlé des dialogues , *détesta cette faute , & voulut qu'on la corrigéât dans la seconde édition.* Nous leur opposerons l'autorité du savant Pere Pacciardi , qui dans sa Leçon physique sur les

principes de Newton, parle très-honorablement de ces dialogues. Nous leur opposerons l'autorité respectable de Maupertuis qui écrivit de Berlin au Comte Algarotti, *apportez-nous vos dialogues, que je souhaite de voir réimprimés à l'honneur & pour l'instruction du genre humain*; & enfin celle d'un nombre infini de savans Italiens, François, & Anglois, dont nous parlerons dans la suite.

C'est ainsi que les applaudissemens & les acclamations de toutes les nations savantes ont étouffé la foible voix d'un petit nombre d'adversaires. Les personnes intelligentes ont encore entre les mains, & lisent avec plaisir & utilité le livre philosophique du Comte Algarotti. Il le donna d'abord au public sous le titre de *Newtonianisme pour les Dames*; ensuite il l'intitula *Dialogues sur l'optique de Newton*, peut-être pour suivre le conseil de Mr. de Voltaire qui écrivit à l'auteur que le premier titre n'étoit pas du goût des François, & qu'il en falloit un plus simple.

La première édition fut faite en 1737 à Milan sous la date de Naples; la même année on en fit une seconde à Milan, &

une troisieme à Padoue. L'an 1739 on le réimprima à Naples sous la date de Milan, & la même année à Venise, où on l'imprima de nouveau en 1746, à Berlin en 1750, à Naples en 1757, & à Livorne en 1765. Voilà neuf éditions; c'est pourquoi le Marquis Poleni célèbre Mathématicien écrivit *la nécessité de faire tant d'éditions de cet ouvrage est une preuve évidente de son mérite: mais moi qui puis dire d'avoir étudié les œuvres de Newton, je n'ai pas besoin de ces preuves étrangères, parce qu'en lisant les œuvres de Newton, j'ai senti l'excellence de votre ouvrage. Il est plus aisé d'écrire des choses difficiles & les laisser difficiles, que d'écrire des choses difficiles & les rendre faciles comme vous avez fait.*

Outre les nombreuses éditions, ce livre a été traduit en François comme on l'a remarqué, & ensuite en Allemand. Cette dernière traduction imprimée à Brunswic en 1745 est infidelle & inutile, parce que elle a été faite, non sur l'original italien, mais sur le françois de Mr. de Castéra. En 1739 il en parut à Londres une mauvaise traduction, elle fit beaucoup

de peine au Comte Algarotti qui s'en plaignit. Ensuite on l'a traduit en Russe & en Portugais, de maniere que nous osons assurer que jamais livre italien n'a été traduit en tant de langues, & n'a joui d'une réputation si universelle. Comme nous sommes privés des nouvelles littéraires de la Russie & du Portugal à cause de l'éloignement, nous ne savons pas le succès qu'ont eu ces dernières traductions. Nous savons pourtant que la traduction Russe est du Prince Cantimir qui la fit lorsqu'il étoit Ambassadeur de Russie à la Cour de France. Cette traduction donna occasion au Comte Algarotti de composer une épître en vers à la louange de l'Impératrice Anne Iwannonna, en lui dédiant les dialogues dont le Prince Cantimir lui envoya la traduction. Cette piece remplie d'enthousiasme, & d'images grandes & brillantes, se trouve parmi les autres ouvrages du Comte Algarotti.

On a inséré dans la dernière édition de ses ouvrages plusieurs pieces en vers que d'habiles gens tant d'Italie que de France, & d'Angleterre, ont composées à la louan-

ge des dialogues. On y voit entr'autres un sonnet de Mr. de Voltaire digne de son Auteur, qui dans un autre endroit en parlant de la physique de Newton dit

*Tandis qu'Algarotti sur d'instruire & de
plaire*

*Vers le tibre étonné conduit cette étran-
gère,*

*Que de nouvelles fleurs il orne ses at-
traits, &c.*

Plusieurs Anglois ont fait des vers à la louange des dialogues; & Milord Harvey, avec qui le Comte avoit vécu à Londres dans un commerce intime lorsque ils étudioient ensemble la philosophie, la politique, & la poésie, fit à son honneur six vers, dans lesquels il imite & embellit ce distique d'Ovide à la louange de Lucrèce,

*Carmina sublimis tunc sunt peritura Lu-
creti*

Exitio terras cum dabit una dies.

Les vers Anglois méritent d'autant plus d'être rapportés, qu'ils l'emportent sur ceux du Poète Latin. Ovide dit simple-

ment en termes généraux que le Poème de Lucrece ne périra qu'avec l'univers. La durée du Soleil, source de lumière & de la faculté visive de l'homme qui en reçoit l'impression, fournit à l'auteur Anglois une comparaison exacte & heureuse avec la durée de l'ouvrage, où le Comte parle des merveilleux effets que les rayons du Soleil font sur nos yeux. En voici la traduction dans laquelle le sens de chaque vers françois répond au sens de chaque vers original.

*Quand le soleil perdra sa lumière écla-
tante,
Et n'affectera plus notre vue expirante,
L'Optique & les couleurs tomberont dans
l'oubli,
De tes rares talens s'éclipsera la gloire,
De Newton chez l'Anglois périra la mé-
moire,
Et l'on ignorera le nom d'Algarotti.*

Ce que nous venons de rapporter des différentes pièces de poésie faites à la louange des dialogues, & de la belle épître en vers adressée à l'Imperatrice Anne par

le Comte Algarotti, nous donne lieu de dire qu'après avoir orné la philosophie de la ceinture des graces, & parsemé l'épineux sentier des Sciences des fleurs de l'éloquence poétique, il a élevé la poésie italienne à la sublimité des pensées philosophiques, & il a soutenu, & relevé le stile par des images grandes, neuves, & brillantes. Il a donc mérité le nom de Poëte, qui, selon Horace, n'appartient pas aux versificateurs, mais à ceux qui ont ce feu divin & cette voix qu'il faut pour chanter des grandes choses. Presque tous ceux qui ont quelque littérature, & même ceux qui en sont totalement privés, veulent être Poëtes, surtout en Italie; *il est triste*, écrit Mr. le Cardinal de Bernis, *qu'un talent qui ne s'acquiert point, & qui se développe même avant la raison, semble être aujourd'hui commun à tous ceux qui pensent.* Le Comte Algarotti a été un de ces hommes rares que la nature a doués de cet heureux talent. Il le possédoit à un tel degré qu'à l'âge de 17 ans il avoit composé plusieurs pieces de poésie, à peine en avoit-il 21 lorsque Jean Pierre Zannotti fit imprimer à

DU COMTE ALGAROTTI. 41

Bologne les poésies du Comte à son insu, les dédiant au savant Marquis Landi avec cet éloge au-dessus, non de la vérité, mais de l'âge de l'auteur, *Je sais que je vous offre des poésies très belles, & d'un goût digne des plus heureux siècles de l'antiquité. L'Auteur a su, non seulement imiter quelquefois les meilleurs Poètes Italiens, & surtout le divin Bembo son compatriote; mais aussi, comme vous verrez, les Grecs & les Latins, & il les a pu parfaitement imiter puisqu'il possède ces deux langues. La renommée n'a pas encore dit de lui ce qu'elle devrait parce qu'elle ne peut pas se hâter de parler autant qu'il s'est hâté d'apprendre. Je crois donc devoir vous dire que Mr. François Algarotti, tout* ~~que~~ *qu'il est, a une vaste, & profonde érudition. Dès sa première jeunesse le Comte Algarotti s'aperçut que pour cultiver ses talents naturels, il devoit s'attacher à l'étude des langues poétiques, nom que l'éloquent Citoyen de Geneve ne donne qu'à la Grecque, à la Latine, & à l'Italienne. Il se prévalut du bonheur qu'il eut de trouver dans les Manfredi, & dans les Zannotti, non*

seulement des maîtres de la saine philosophie, mais aussi des hommes qui possédoient la langue Grecque, & qui écrivoient avec pureté & élégance en Latin, & en Italien, comme il paroît par leurs ouvrages.

De plus le Comte passa à Florence avec Eustache Zannotti pour se perfectionner dans la langue Italienne, & pour s'exercer dans la Grecque sous le célèbre Ange Ricci. Il profita aussi des entretiens de l'Abbé Lazarini, Professeur à Padoue; qui ayant pour la littérature Grecque plus de réputation que les autres maîtres de son tems, attiroit un grand nombre d'étudiants à cette Université. Pendant plusieurs années le Comte lut avec soin les auteurs Grecs & Latins; il observa, il copia même pour son usage particulier, leurs pensées les plus nobles & leurs images les plus belles. Il a laissé plusieurs manuscrits, fruit de ce pénible travail, qui sont pleins surtout de ce qu'il a tiré d'Homere. Il étudia Virgile avec une application infatigable, & il ne craignit point la grande réputation d'Annibal Caro; mais ayant comparé l'original avec la traduction de ce Poëte, il y dé-

couvrit des fautes qui n'avoient pas été remarquées ou censurées. Le Comte Algarotti nourri de la substance des premiers peres de la poésie, qui lui furent toujours chers, & doué naturellement d'une imagination pleine de feu s'attacha à la poésie lyrique, & il y transporta heureusement les graces des Grecs & des Latins. On voit dans tous ses ouvrages qu'il a imité les meilleurs écrivains de ces deux nations. Il ne nous reste aucune de ses pieces latines; mais nous savons que dans sa jeunesse il se plut à écrire dans cette langue, puisque Zannotti loue beaucoup l'élégance d'une élégie que le Comte avoit composée, & qui ne nous est pas connue d'ailleurs. En Italien il parvint à cette sublimité de style à laquelle le feu de l'imagination soutenu par les figures les plus vives peut élever un esprit fécond en idées philosophiques.

Dans les premieres années du Comte Algarotti, la poésie lyrique à peine échappée à la barbarie du siecle précédent, étoit tombée en Italie entre les mains de deux classes d'écrivains malheureux : elle est encore dans le même état, si on en excepte

un petit nombre de génies sublimes qui par leurs belles productions en conservent encore le véritable esprit dans les principales villes d'Italie. La première espèce est de ceux qui, imitant sans imagination & sans chaleur le doux style du tendre Pétrarque ne font que reproduire les pensées de ce Prince des Poètes lyriques en diversifiant l'arrangement de ses paroles. Ils sont plus jaloux des mots que des choses; asservis à leur dictionnaire de rimes, ils ne sauroient prendre le moindre effort, & tombent dans une imitation servile, à l'abri de laquelle ils tachent de faire passer pour leurs propres sentimens ceux d'autrui en dépit de la nature & de la vérité. C'est le défaut de plusieurs écrivains du seizième siècle qui, se saisissant de la lyre de Pétrarque, soupiroient ses amours en croyant soupirer les leurs.

L'autre classe est celle de ces poètes indociles & ennemis de toute imitation, qui cherchant la nouveauté & la gloire, ont abandonné les jardins de Platon, dans lesquels Pétrarque avoit cultivé & nourri son amoureuse métaphysique. Ces Poètes ont

DU COMTE ALGAROTTI. 45

lâché le frein à leur imagination fouguese, & sans respecter la langue, ils renouvellent dans leurs pieces qu'ils appellent pindariques, les pensées entortillées, les images orientales, & le style empoulé du siècle de Néron, dont Perse s'est moqué. Ces poésies, dépouillées de la pompeuse harmonie des vers, ne sont qu'une prose triviale, basse, & barbare: cependant par leur faux merveilleux elles ne laissent pas de frapper le vulgaire, & de faire naître cette espece d'admiration que produit la vue d'un géant plutôt que celle d'un homme d'une taille réguliere. Ces Poètes modernes voulant à tout prix passer pour savans & pour philosophes, oublient que la poésie est sœur de la peinture, & entassent dans leurs ouvrages les termes fastidieux qu'ils empruntent de la mécanique, de l'algebre, & de la géométrie. On diroit qu'au lieu de tâcher de rendre sensibles les idées abstraites, ils ne visent qu'à rendre abstraites & obscures les idées sensibles, en les privant de leurs images. Cette obscurité produit un effet contraire à l'intention du poète; puisque en présentant des pen-

rées stériles & destituées de toute image, il peut aussi peu toucher, & remuer les passions, qu'un Peintre qui traceroit sur la toile des simples caractères d'Arithmétique.

Le Comte Algarotti connoissant le défaut de ces deux sortes de Poètes, voulut, en suivant les traces des auteurs les plus célèbres, & les plus judicieux, prendre le milieu entre la marche timide des premiers, & l'effort dangereux des autres. Dans cette vue d'un côté il étudia dans le Dante, dans Pétrarque, & dans les autres peres de la bonne Poésie, la pureté de la langue, la netteté de l'élocution, & la correction du style; & d'autre côté, il contint dans des justes bornes son imagination qui naturellement étoit hardie, & impétueuse. Il n'aima pas à suivre les inventions dramatiques de Platon, qui avoit fatigué les plumes de tous les Poètes lyriques d'Italie, aussi il ne fit que les effleurer comme en se jouant dans quelques sonnets qu'il composa dans sa première jeunesse. Il ne voulut pas non plus peindre d'après les lyriques latins les plaisirs & les doux larcins de l'amour, les tristes plaintes, & les désespoirs

•DU COMTE ALGAROTTI. 47

des amans malheureux. Il s'attacha donc à des sujets instructifs & moraux, sur lesquels il écrivit des épîtres en vers blancs ; il n'y a que deux de ces épîtres qui roulent sur l'amour.

De tous les auteurs latins il a principalement pris pour modele Horace & ses heureux efforts, de là vient qu'on trouve souvent dans les épîtres du Comte des digressions semblables à celles que ce Poëte latin avoit puisé dans Pindare, & dans d'autres sources grecques. Le Comte sut employer ces digressions si à propos, & les amener avec tant d'art & tant d'adresse que quoiqu'il ne passât d'une matiere sèche & aride à des idées riantes & à des descriptions intéressantes, qu'à l'occasion d'une similitude ou d'un mot, il semble qu'elles sont une suite nécessaire du sujet qu'il traite.

Cette méthode si familiere à Pindare, à Callimaque & aux autres lyriques grecs, & parmi les latins à Catulle, à Tibulle, à Properce, & à Horace, fut négligée jusqu'à Chiabrera, qui dans quelques-unes de ses Odes, la suivit avec succès. Notre

Poète en fit usage dans ses épîtres, & la loua dans les écrits des autres. C'est pourquoi parmi les Poésies des ultramontains de son tems, il fit cas de celles du Cardinal Bernis, qui dans sa jeunesse, par les charmes de la poésie adoucissoit les études sérieuses de la Philosophie, & de la Politique qui l'ont élevé aux dignités les plus sublimes. *Je ne manque pas de livres, lui écrivoit le Comte Algarotti, mais j'en donnerois beaucoup, & des meilleurs, pour un de vos chants qui peignent avec tant de délicatesse toute la variété de la nature. V. É. a réellement su traiter d'une manière fort neuve un sujet aussi ancien que le Monde.* Ces louanges se rapportent aux quatre chants sur le matin, le midi, le soir, & la nuit, où l'auteur a inséré dans chaque sujet une fable, qui est très-propre pour l'ode, parce que l'action s'est passée dans chacun des tems qu'il décrit. Ces fables sont rendues sous des images si belles, que la peinture ne pourroit pas mieux faire.

Mais pour revenir à la manière grecque & aux écarts d'Horace que le Comte Algarotti a transporté dans ses épîtres, au lieu

lieu de louer ses pieces, ce qu'on ne sauroit sans se rendre suspect de partialité, nous en donnerons un extrait, persuadés que le lecteur sera charmé de voir en abrégé plusieurs sujets différens, exprimés de la maniere la plus noble, & enrichis de figures & de sentences.

Mon abrégé devoit commencer par l'épître qui est à la tête des autres; mais il faut avertir que l'auteur de cette épître est l'Abbé Gennari, Poëte savant & délicat: on ne sait pas comment on l'a attribuée au Comte Algarotti, & imprimée parmi ses œuvres après sa mort. L'éditeur de Livourne la trouva peut-être parmi ses papiers sans nom d'auteur, & crut qu'elle étoit du Comte qui avoit eu beaucoup de part à la dispute sur le Dante, sujet de cette épître. Il est bon de rapporter en peu de mots l'origine de cette dispute. Ce récit servira à dissiper les idées désavantageuses qu'on avoit conçues du Comte au sujet du parti qu'il avoit embrassé dans une question si vivement agitée.

Il y a quelques années qu'un nouveau Zoïle, quel qu'il fut, s'avisa de s'élever

D

contre le Poëme du Dante. Il publia diverses lettres sous le nom de Virgile, arrachant à la poussière sous laquelle ils étoient ensevelis, quelques auteurs obscurs qui avoient autrefois écrit contre le Dante. Il revêtit d'un style badin les vieilles objections, & quelques bagatelles qu'il y ajouta de son chef. Tout cela n'étoit fondé que sur la supposition que le Poëme du Dante n'avoit point de sens moral. Le Critique ne comprit pas, ou feignit de ne pas comprendre, que suivant, non pas les commentateurs qui trouvent des allégories partout, mais l'auteur même, le Dante a représenté dans son Poëme les trois états dans lesquels l'homme moral se trouve en ce monde; que par l'enfer il a figuré le trouble que le vicieux éprouve; que par le purgatoire il a entendu le changement de mœurs & le renoncement au vice; & par le paradis cette douce paix, & cette heureuse tranquillité que goûte l'homme sage & vertueux. De plus le Critique n'a pas songé que le Dante fut le premier Poëte qui après tant de siècles ramena la Poésie à son vrai but. Ce but est de conduire

les hommes par des fictions agréables & attrayantes à l'amour de la justice, de la paix, de la piété, & de l'innocence; que, blâmant les divisions & les partis qui déchiroient sa patrie, il fut le premier qui dans ce *Poème sacré*, comme il l'appelle, employa une Religion toute spirituelle à soutenir le merveilleux, comme les Poètes payens avoient employé leurs dieux matériels & peu mélancoliques. Si le Dante se livre quelquefois trop aux subtilités scholastiques, c'est la faute des études & des Sciences de son tems qui ne représentoient pas autrement la Religion. Enfin le Critique n'a pas vu que le Dante ayant écrit à la naissance de la langue Italienne, avoit été forcé d'emprunter plusieurs termes du Latin, & de se servir de ceux des différens idiômes d'Italie. Quelques expressions anciennes qu'on trouve dans le Dante, ne peuvent pas s'accommoder à la délicatesse de nos oreilles: mais nous devons nous transporter jusqu'au siècle du Dante; nous abstenir des mots que les écrivains postérieurs n'ont pas adoptés, & que l'usage a proscrits; & employer les expressions for-

res, nobles, & métaphoriques, avec lesquelles ce Poëte a peint les lieux, les tems, & les passions. Il étoit lyrique sublime dans les descriptions & dans les éloges, tragique véhément dans l'expression de l'horreur, & plaintif élégiaque dans la douleur. Doué de l'imagination la plus vive, il étoit si grand peintre de la nature, que Michel-Ange, c'est tout dire, tira des descriptions du Dante un nombre infini de nuds admirables & d'attitudes expressives qu'il dessina à la plume à la marge du livre de ce Poëte. Le Comte Algarotti parle de cette particularité, qui renferme le plus bel éloge que puisse faire du style d'un Poëme celui qui sent l'opération de la Poésie.

Mais c'est trop parler de l'excellence d'un Poëme respecté par le tems, qui est la pierre de touche des écrits; c'est trop s'arrêter sur les lettres du faux Virgile qui périrent à leur naissance, & qui ne parurent que pour être méprisées de tous les favans, autant que fut applaudie la réponse qui fit le célèbre Comte Gaspard Gozzi, un des plus fermes appuis de la langue, de la

littérature, & de la vraie Poésie Italienne. Nous ne dissimulerons pas qu'on attribua ces lettres au Pere Bettinelli, peut-être par l'effet d'un bruit répandu par quelqu'un qui cherchoit à ternir la réputation d'un écrivain ingénieux & connu même au-delà des monts par son imagination féconde, & par ses talents poétiques. Je suis même persuadé qu'il a été le premier à blâmer cette profanation littéraire,

Le Comte Algarotti avoit étudié le Dante & avoit tiré de son Poëme bien des choses pour son utilité. En blâmant quelquefois ceux qui imitent servilement ce Poëte, & qui font usage de ses termes surannés, il en avoit fait en plusieurs endroits de ses ouvrages le plus bel éloge, le nommant *Maître de l'harmonie, Pere de notre Poésie, homme qui avoit formé la langue, & qui peu d'années après sa mort avoit eu des commentateurs, des interprètes, & des professeurs nommés exprès pour expliquer ses écrits.* Le Comte se plaignit donc de ce que dans le livre qui contenoit les lettres du faux Virgile, on eût imprimé ses vers avec ceux du Pere Bettinelli & de l'Abbé Frugoni; de

ce que l'on pouvoit par-là soupçonner qu'il avoit eu quelque part à la composition de ces lettres; & de ce que les François, qui en général de tous nos Poètes n'entendent que Metastasio, prenoient de ce prétendu triumvirat occasion de blâmer le pere de la poésie Italienne, comme avoient fait les journalistes de Trévoux. C'est pourquoi dans un avertissement qu'on voit au second tome de ses œuvres diverses, le Comte proteste qu'on a inféré dans le recueil dont nous avons parlé, ces poésies sans son aveu & même après l'avoir refusé formellement au Pere Bettinelli. Il protesta donc, non pas parce que il croyoit que ces vers n'étoient pas dignes de paroître avec ceux des autres & de voir le jour, puisqu'on les réimprimoit séparément à Venise; mais parce que il étoit fâché de voir ses vers avec les lettres du faux Virgile. Le Comte répéta cette protestation dans la dédicace de ses épîtres à Madame du Boccage. *Le Dante, dit-il, est un Poète vraiment supérieur; quoique né dans des tems encore grossiers, il mérite la plus haute estime, & quiconque parmi nous aspire à la poésie forte*

DU COMTE ALGAROTTI. 55

& sublime, doit en faire une étude sérieuse & soutenue. Le Comte ne se tint en repos que lorsque le Comte Gozzi eut donné une pareille déclaration qui dissipa tout les soupçons. Ce savant, qui avoit blâmé & réfuté les lettres contre le Dante, loua les vers blancs du Comte Algarotti & des deux autres Poètes; *Ce sont, dit-il, trois génies inspirés par les muses; & notre siecle brillera parmi les autres par l'éclat que lui donnent ces trois grands Poètes remplis d'enthousiasme & fertiles en pensées aussi vives & agréables que naturelles.*

Nous avons cru devoir entrer dans ce détail, tant pour faire connoître le cas que le Comte Gozzi faisoit des productions de notre Poète, que pour publier les sentimens de ce dernier sur la dispute qui s'étoit élevée au sujet de notre ancien maître, & les témoignages authentiques de son respect pour lui. C'est peut-être ce qui a porté l'éditeur de Livorne à attribuer au Comte l'épître de l'Abbé Gennari contre les censeurs du Dante. Nous n'en parlerons point, & nous commencerons par les deux épîtres qu'il écrivit à Frederic le

Grand; elles sont courtes mais pleines de cette sublimité d'images & de cette énergie d'expression qui conviennent à la dignité d'un si auguste Monarque.

Dans la première il décrit l'atticisme, l'urbanité, l'éloquence, & les beaux arts ranimés par un Roi ami de Minerve & des Muses; Athènes & Rome qui renaissent à Berlin: il y voit des nouveaux Sostrates qui élèvent de nouveaux Théâtres; des nouveaux Lysippes qui expriment en bronze la délicatesse des cheveux; des nouveaux Apelles qui parlent aux yeux; des nouveaux Horaces qui entourés d'amours folâtres conduisent au Pinde des nouvelles Lalages; des nouveaux Virgiles qui s'élèvent pour chanter des nouvelles armes, & un héros nouveau. Il voit l'humanité, reine des vertus, assise sur le trône, & le temps qui marque les journées par les actions de Frederic.

Dans la seconde il représente & déifie le Roi sous la figure d'Apollon, comme Horace avoit sous la même image représenté & déifié Auguste. Il y traduit quelques vers François du Roi pleins de ces excellens

DU COMTE ALGAROTTI. 57

préceptes de morale, qui ornent tous les ouvrages de ce Monarque philosophe.

Il écrivit la troisieme lorsqu'il dédia ses dialogues à l'Impératrice de Russie. Elle contient l'éloge de cette Princesse qu'il nomme l'héritiere du Génie de Pierre le Grand, la Minerve & le Jupiter de l'Empire de Russie, qui appelle auprès du trône la philosophie assise sous les portiques solitaires de Padoue & d'Oxford. Elle renferme aussi les louanges de Newton & du Prince Cantimir qui a traduit les dialogues en Russe, aussi bien que celle de Petersbourg, dont le Poëte dit, *c'étoit autrefois un marais couvert de jonc connu seulement des Pêcheurs ; à présent c'est une Capitale pépiniere de héros.* Cette épître finit par quatre vers magnifiques dont voici le sens. *Tu entendras la vérité qui sur les bords de la Néva s'exprime en Italien, tandis que la Gloire & le Mars de Russie attachent aux murs de ton temple, & y consacrent les drapeaux enlevés aux Turcs & aux Tartares.*

La quatrieme fut présentée à Auguste III, Roi de Pologne, avec les œuvres de Be-

noît Pallavicini, Poète de la Cour de Dresde, que le Comte avoit fait imprimer à Venise par ordre de ce Prince. Le Poète célèbre d'un style fort & noble la gloire de ce Monarque généreux & bienfaisant. Il représente les Muses Italiennes qui le suivent à travers les Alpes couvertes de neiges, & quittent en sa faveur le ciel d'Italie pour celui d'Allemagne. Ensuite il exalte les poésies de Pallavicini, la musique du fameux Haffé dit le Saxon, les sculptures de Mattiello, les peintures de Silvestre & de Rosalba, & les industrieuses fournaies de Misnie, où l'on surpasse l'art des Chinois. Il finit en souhaitant de joindre ses vœux & ses acclamations à celles de l'Italie pour honorer Auguste III divinité tutélaire des Arts.

La cinquieme est écrite au Doge Pierre Grimani, Prince distingué par ses rares talents. Il y décrit l'heureux climat de la délicieuse côte de Salo toujours couverte d'Orangers, le frémissement du lac de Garde semblable à celui de la mer; l'agrément, la tranquillité, & les plaisirs de la vie champêtre dont il jouissoit alors. Il

DU COMTE ALGAROTTI. 59

finit par ses études poétiques & philosophiques interrompues de tems en tems par des aventures agréables.

Dans la sixieme il imite plusieurs passages d'Horace pour louer Metastasio son ami, auteur de plusieurs drames faits pour être mis en musique.

La septieme à Phylis n'est qu'une courte & agréable exposition des modes que suivent les dames de Paris & de Londres.

La huitieme adressée à Ariste contient des magnifiques éloges de la philosophie, qu'il apostrophe avec ardeur; il fait l'énumération des biens qu'elle nous procure; il passe tout à coup avec enthousiasme à célébrer la patrie de Newton. Il croit toucher les bords de l'Angleterre & voir les campagnes verdoyantes & les innombrables Vaisseaux qui couvrent le fleuve royal jusqu'au superbe pont. Il salue affectueusement cette terre heureuse & chérie des Dieux qui a produit le mortel à qui la nature, avare pour les autres & prodigue pour lui seul, a découvert les loix immuables avec lesquelles elle gouverne le vaste univers.

La neuvieme écrite des environs de Verone à Eustache Zannotti est à la louange du Poëme de Fracastor. Il invite son ami à aller avec lui honorer le tombeau de ce Poëte immortel. Il peint l'avarice & l'audace des Européens qui ont traversé des mers inconnues pour chercher un nouveau Monde, d'où ils ont rapporté l'horrible maladie qui fait le sujet du Poëme philosophique de Fracastor, dont il relève l'éloge en rappelant qu'il étoit compatriote de Catulle; & il imite quelques vers du premier.

Le Comte adresse le dixieme à Eustache Manfredi en lui dédiant les belles poésies de François Zannotti que le Comte fit imprimer à Florence à ses fraix & dont il envoya tous les exemplaires à l'auteur. C'est une des plus belles pieces qui soit sortie de l'heureuse plume de notre Poëte: elle est pleine de douceur & de grace, & véritablement dans le goût des Grecs & des Latins; mais elle est tronquée dans l'édition de Livorne. Voici des beaux vers qui se trouvent dans celle de Bologne faite en 1733: ils font beaucoup d'honneur à la majesté de la langue italien-

DU COMTE ALGAROTTI. 61

ne, & contiennent l'éloge de Zannotti comme mathématicien & comme poète Italien & Latin. *Il fait toucher les cordes d'or de l'une & de l'autre lyre. Qu'il tienne, s'il veut, renfermées dans son cabinet l'algebre taciturne, & cette déesse maigre & pâle, qui sans se lasser considère les lignes & les figures. Mais pour les hymnes sublimes, pour ces chansons hardies, pour la tendre élégie aux cheveux épars, ministre & prêtre d'Apollon je les arrache à la profonde obscurité de la nuit, & je les produis à l'éclat du jour.*

La onzieme à Eudoxe suffit pour prouver que le style du Comte Algarotti est aussi gracieux & délicat lorsqu'il s'agit d'exprimer les tendres sentimens du cœur, qu'il est sublime & majestueux lorsque il faut chanter des grands sujets. Cette épître peint une jeune beauté qui rencontre son amant dans un bosquet solitaire. Accompagnée des graces & de la tendresse, elle tient les yeux attachés à terre & garde un profond silence. Le discours que l'amant adresse à cette forêt consacrée à l'amour, & l'invocation qu'il fait aux

Nymphes & aux Génies du lieu, respirent une passion si tendre & si vive que l'on croiroit entendre Tibulle. En voici les derniers vers, *charmante allée conservez éternellement le souvenir de ce doux secret : conservez toujours les traces de cette belle. Vous êtes l'azile du plaisir, le temple de la paix. Que l'amour vous amene ses élus lorsque dans l'aimable désordre d'un beau visage il fait voir la récompense des maux qu'on a soufferts, & lorsque il veut se vanger d'une beauté trop fiere de sa vertu. Heureux ! vous pour qui ces arbres fortunés croissent, s'élèvent jusqu'au ciel, & confondent leurs branches & leurs ombres.*

Dans la douzieme au Comte Gorani il se plaint de la décadence de la bonne poésie en Italie, & il en indique les raifons. Il loue le Dante, Horace, & surtout Homere, & il recommande la lecture des Grecs & l'étude de la Physique. Sur la fin de l'épître le Comte Algarotti ne s'apercevant pas qu'il étoit lui même le poète qui allioit les instructions de la philosophie à la douceur & à la hardiesse de la poésie, forme pour les autres des vœux qui étoient

DU COMTE ALGAROTTI. 63

déjà accomplis en lui-même. *Puisse, dit-il, s'élever parmi nous quelqu'un qui avec une sage hardiesse prenne la vérité pour guide; qui dans ses vers répande les fleurs & cache les fruits, & puisse l'Italie aussi se glorifier d'un poëte philosophe.*

La treizieme est adressée à Mr. de Voltaire. Il y loue ce Poëte, la nation Françoisë, la ville de Paris, Racine, Corneille, Moliere, Madame du Chatelet, Madame d'Aiguillon, Madame du Boccage, & le Duc de Richelieu. Ensuite pénétré du malheureux état où sont parmi nous les lettres & les arts, il se rappelle avec un tendre transport le souvenir de l'Italie, mere des Colombbs, des Galilées, des Pétrarques, des Palladio, des Raphaëls, & des anciens maîtres du monde. Il témoigne le désir qu'il a de revoir Paris. Comme cette épître est écrite de Dresde, le Poëte faist l'occasion du séjour que le Duc de Richelieu faisoit à cette cour pour le mariage de la Dauphine, & insère dans cette pièce les louanges de cette auguste Princeesse. *C'est lui, le Duc de Richelieu, qui fit rétentir d'applaudissemens*

les rives de l'Elbe, & soupirer les Nymphes, lorsque au brillant éclat du flambeau de l'hymen il vint à Dresde pour conduire en France la merveille de l'Allemagne; cette Princeesse que Pallas enrichit de ses arts, Venus de sa ceinture, & Junon de sa majesté, à qui Lucine sourit, & à qui le monde doit la joie que lui cause une nouvelle race de héros.

Dans la quatorzieme à Marc Foscarini alors Procureur de St. Marc & Historiographe de la Republique, & ensuite Doge, Venise & Florence se disputent la préférence, elles s'opposent réciproquement les hommes illustres qu'elles ont produit. Venise l'emporte, il reste à son émule l'avantage de la pureté de la langue Italienne, avantage qu'elle céderoit, dit le Poëte, si Foscarini eut publié son excellent ouvrage sur la *littérature Vénitienne*: cet ouvrage est actuellement imprimé & connu.

La quinzieme à Lesbie exprime les sentimens d'un amant fidele qui après quatre ans d'absence revoit pour la premiere fois sa maîtresse ornée des seules graces de la nature. Il oppose la beauté naturelle aux mouches,

DU COMTE ALGAROTTI. 63

mouches, au fard, & aux autres ornemens que l'art fournit aux Nymphes de la Seine.

Dans la seizieme qu'il écrivit des Venise à Mr. de Villiers, depuis Mylord Hyde, & pour lors Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Berlin, le Poëte chante les précieux avantages de la liberté. Il loue l'Angleterre & la constitution de son gouvernement; il parle du voyage qu'il fit avec Mylord Baltimore de Londres à Petersbourg; & fait l'éloge de Pierre le Grand qu'il compare à Solon comme législateur, & à Romulus comme guerrier. *Ici je m'embarque sur un vaisseau léger avec mon cher Baltimore, l'Ulisse de l'Angleterre, désirant voir ces nouveaux rivages que parmi les Syrthes de Finlande ouvrit à l'industrie, au commerce, & aux beaux arts le Héros de la Russie, qui à présent dans les champs Elysées se promene entre le pacifique Solon, & le belliqueux fils de Mars & d'Ilie.*

La dernière adressée à Alexandre Zeno, Procureur de St. Marc, est une des plus belles, & des plus fortes pieces du Comte Algarotti. Dans cette épître, qui traite

de la navigation, des arts, & des manufactures, éclate la facilité que le Comte avoit d'embellir le style didactique de toutes les graces de la poésie. Il peint admirablement la France sous deux faces, l'une avant & l'autre après l'immortel Colbert ; il décrit d'une manière aussi brillante la fertilité des campagnes de Venise & leurs productions. Cette épître fut très-bien accueillie, non seulement en Italie, mais encore en Allemagne & en France. Elle fut traduite en Allemand & imprimée à Dresde en 1756. L'Abbé Roman, homme de beaucoup d'esprit & de goût, en donna un extrait en 1761, & traduisit en François les endroits les plus brillants. Voici le jugement qu'il en porta. „ On „ voit dans cette épître que les connoissan- „ ces philosophiques de Mr. Algarotti, loin „ d'avoir éteint ou desséché son génie poé- „ tique, n'ont fait au contraire que le „ nourrir & l'échauffer. On y voit avec „ étonnement une adresse singulière à pein- „ dre noblement des détails & des opéra- „ tions que Lucrece & Virgile n'auroient „ pas mieux exprimés. Il est beau de con-

DU COMTE ALGAROTTI. 67

„sacrer ses talens & ses lumieres au bien
„de son pays, & de rappeler l'âge d'or
„de la poésie. Mr. Algarotti nous per-
„mettra de lui adresser les deux derniers
„vers de son épître.

„*Queste di te, Signor, opere degne,*
„*E queste son degne d'Atene & Roma.*

„*Ces grandes entreprises sont dignes de*
„*vous, & elles seroient dignes d'Athenes*
„*& de Rome.*”

Voilà le simple & court abrégé des plus considérables poésies du Comte Algarotti. Dans leur langue originale on y voit au premier coup d'œil le caractère noble & élevé du Poète, la riche fécondité de sa veine, la force & la douceur de l'harmonie, l'expression du sentiment, l'abondance & la beauté d'un style simple, varié, & brillant qui anime & embellit tous les sujets qu'il traite. Outre les épîtres on trouve dans l'édition de Livorne quelques vers adressés à Elisabeth Reine d'Espagne, en lui envoyant ses dialogues, quelques odes anacréontiques, & vingt-six sonnets. Nous ignorons pourquoi

l'on n'y a pas joint les autres poésies contenues dans l'excellent recueil imprimé à Bologne en 1733 par les soins de Zannotti. Elles auroient mérité d'être réimprimées à la tête des épîtres qui ne furent composées qu'après cette édition de Bologné. De tous les sonnets du Comte Algarotti nous n'en rapporterons qu'un qu'il fit à la louange de la tragédie d'Ulysse le jeune de l'Abbé Lazzarini. Ce sonnet passera pour un des plus beaux que nous ayons tant que l'Italie préférera les images vives & le style naturel aux froids concetti & aux pointes alambiquées de nos Martials modernes.

*Heureux esprit par qui notre âge revoit
enfin paroître sur la Scene d'un magnifique
Théâtre le Cothurne de Sophocle au milieu
d'un appareil tragique & funeste,*

*Qui t'a donné ce style pathétique & cette
voix touchante du poète Grec qui n'est à pré-
sent qu'un peu de cendre froide & inanimée,
& cette lyre d'yvoire qui rend à l'Italie son
ancien éclat.*

*Sans doute c'est Melpomène qui t'a ou-
vert le sacré monument de Sophocle & t'a*

dit, fais usage de ces armes toi qui en es digne.

*Quand je vois à Same le nouvel Ulysse
je crois voir à Thebes l'ancien Œdipe qui a
fait verser tant de larmes à la Grèce.*

Quoique le prospectus de la Néréidologie & le congrès de Cythere soyent écrits en prose, on doit les mettre au rang des poésies, étant des ouvrages d'imagination auxquels il ne manque que la mesure. Le premier est une agréable & fine satire de l'étude des bagatelles littéraires, & des pompeux prospectus des livres. Le Comte Algarotti suppose un Auteur qui fait savoir au public qu'il va mettre au jour plusieurs gros volumes sur les Néréides avec grand nombre de dissertations & cinquante-sept Chapitres qu'on annonce d'un ton grave & d'un air d'importance.

Le Congrès de Cythere est un petit ouvrage plein d'agrément & de délicatesse. L'auteur feint que l'Amour assemble à Cythere son conseil composé de l'Espérance, de la Hardiesse, & de la Volupté, & il donne audience à trois Dames, l'une Italienne, l'autre Française, & la dernière

Angloise, chacune desquelles expose la maniere d'aimer de son pays. Le Comte Algarotti a voulu nous donner un fidele portrait de la différence des usages, des façons d'agir, & surtout des sentimens des femmes de ces nations. Il peint la sensibilité & la délicatesse du cœur des Italiennes, la commode légèreté des Françoises, & le sérieux philosophique des Angloises. Cette peinture plait beaucoup, surtout à ceux qui ayant voyagé ont reconnu par eux mêmes la vérité des caracteres tracés au naturel dans cet agréable ouvrage. Il a été imprimé avec les autres œuvres de l'Auteur, & séparément à Naples en 1745, à Amsterdam en 1746, à Portzdam en 1751, & à Paris en 1756. Ces deux dernières éditions sont de toute beauté.

Le Comte Algarotti a souvent retouché cet ouvrage tant pour le style que pour le fond qu'il a embelli de nouvelles idées & d'agréables descriptions. A ce sujet Voltaire lui écrivit: *J'ai lu & relu, & je relirai encore votre congrès, que les Graces ont dédié elles-mêmes, & que vous avez écrit avec une plume tirée des ailes de l'Amour.*

DU COMTE ALGAROTTI. 71

La traduction allemande de ce livre fut imprimée à Leipzig en 1747. Il fut aussi traduit en François par une jeune Demoiselle qui n'a pas voulu se faire connaître. Le Pere Bettinelli écrivit de Paris au Comte, *une jeune personne de 16 ans pleine d'esprit & de graces a traduit le congrès de Cythere & vous a dédommagé du mal qu'a-voit fait l'Auteur du journal étranger par sa traduction pédantesque.* La même Demoiselle écrivit au Pere Bettinelli lorsque il envoya une traduction au Comte Algarotti, *vous voulez lui donner un nouveau sujet de plainte. Faites lui donc aussi mes excuses, & dites lui que s'il n'a ni traducteurs ni traductrices plus infidèles, au moins il n'a point d'admiratrice plus fidelle.*

Nous n'avons jamais vu cette traduction, & nous ne savons pas où elle a été imprimée. Mais il nous est tombé entre les mains une autre traduction, ou plutôt une paraphrase libre du congrès de Cythere faite sur l'édition de Naples, & imprimée sous la fausse date de 1743. Nous avons reconnu que ce traducteur ne fait ni la langue François, ni l'Italienne. Il ne

fait pas la Françoisse puisqu'il se sert de mots qui ne sont pas François: il dit *Arnon* au lieu d'*Arne*; *implantée* pour *entée*; *corps humereux* pour *hypochondres*; *Grand vestiaire* pour *Grand-maitre de la Garde-robe*. Il ne fait pas même la grammair-e-écrivante la froide *Auditoire*; des *csillades* donnés & surpris; le *vin de la Toknie* &c. Il ne fait pas l'Italien parce que, outre quatre-vingt erreurs grossieres que nous avons trouvées dans ce petit livre & que je ne rapporterai pas pour abrégé, souvent il a gâté le sens en prenant pour une affirmation, ce qui n'est qu'un souhait. Il ne fait pas lui même ce qu'il a voulu dire lorsqu'il a écrit *Mars lui même*, *Amour*, *Mars* seroit forcé à publier sa bravoure s'il avoit osé le regarder en face, pour rendre ces deux vers:

*Se'l vedi fulminar nell' Armi avvolto
Marte lo stimi, Amor se'l miri in Volto.*

Qui signifient en le voyant armé foudroyer les ennemis on le prendroit pour Mars, & pour l'Amour en regardant son visage. De même il traduit quiconque re-

DU COMTE ALGAROTTI. 73

fuse d'ajouter foi à l'autorité des Romans ; qu'on se défie de lui, car c'est autant que se refuser à l'autorité de l'histoire, & il devoit traduire, ne pas ajouter foi aux Romans n'est point rejeter l'autorité de l'histoire, ce qui est faire dire à l'Auteur le contraire de ce qu'il a dit. Il a pris Cornélius Gallus poète Latin pour un François ; & les Auteurs du XVII. Siècle (en Italien del Seicento) pour six cents personnes. Le plus risible est qu'il a pris une corde pour un Géant : car le Comte Algarotti dit que Enée coupa le cable (troncò il canape) & le Traducteur a dit qu'Enée pourfendit d'un revers de sabre au beau milieu du corps le criminel & monstrueux Géant Canape.

Ce qui nous fait le plus de peine c'est que le Traducteur a fait de son chef au texte plusieurs additions injurieuses à plusieurs personnes & à quelques Auteurs respectables. Ces additions insérées dans le corps de l'ouvrage, peuvent tromper les lecteurs, & leur faire penser que c'est le Comte qui les a écrites, & il n'y a pas seulement songé. C'est ainsi que le Traducteur, après

E 2

avoir défiguré le livre, a tâché de ternir la réputation de l'Auteur, qui étoit homme de probité, poli, & ami de la paix; qui n'a jamais dit le *noir Crebillon* ni le *hideux d'Arias*, & qui n'a jamais désigné Voltaire par l'odieuse dénomination d'*Epicure moderne*, & de *froid & languissant gazettier de Fontenoi*. Le Comte n'a jamais blâmé Anacréon & Fontenelle: bien loin de les blâmer il les a loués, & en a dit précisément le contraire de ce que dit le Traducteur, qui de plus a fait entrer dans son livre l'Abbé Legnier, l'Abbé le Blanc, Pajot, Rochard, Armand, le Medecin Chomel qu'il dit se mêler du métier de Mercure, & plusieurs autres que le Comte Algarotti n'a pas seulement nommés. Cet Auteur n'a jamais outragé personne ni de vive voix ni par écrit, il ne s'est jamais servi de ces expressions obscènes & indécentes qui se trouvent dans le François: il n'a point parlé de l'empoule de Clovis, ni de la larme de Vendôme, & il n'a point vilipendé l'Université de Paris. Voilà pourtant ce qu'on trouve amené mal-à-propos dans cette traduction

DU COMTE ALGAROTTI. 75

infidelle. Le Comte Algarotti s'en plaint dans une lettre au Comte Mazzucchelli qui est imprimée dans le huitième tome de ses œuvres. *Plus de la moitié de ce livre est un tour du Traducteur. Il y parle mal de plusieurs personnes & de quelques corps respectables, sans épargner même certains objets sur lesquels il ne convient point d'ouvrir la bouche; en sorte que je n'ai pas pu m'empêcher de déclarer dans les journaux que je n'ai aucune part à ces idées bizarres & que je laisse au Traducteur toute la gloire d'un livre que les gens de bien détestent, & que les hommes polis mépriseront.*

Nous venons de parler des poésies du Comte Algarotti, & de faire voir qu'il tient un rang distingué parmi les poètes Italiens. Parlons à présent de ses connoissances dans les beaux-arts & surtout dans la peinture. Sœur de la poésie elle se propose le même but, & fait les délices des Ames sensibles & éclairées par le secours des figures qui frappent celui de nos sens qui agit avec le plus d'empire sur le cœur humain.

Cette connoissance des Arts qu'on appelle bon goût, n'admet pas une définition précise & exacte parce que son objet est la beauté artificielle, toujours relative à l'organisation & au tour d'esprit qui different dans les hommes. Cependant on peut dire que le goût est un sentiment agréable excité par les beaux ouvrages de l'art qui font sur nôtre esprit une impression proportionnée à sa délicatesse.

Le bon goût a été comme héréditaire dans les Comtes François & Bon-homme Algarotti. L'exemple du Pere & de l'Oncle, qui amateurs des beaux arts ramassoient soigneusement les rares productions des grands artistes, fit passer ce goût dans les jeunes Algarotti. Le Comte Bon-homme a continuellement travaillé à perfectionner son goût qui est naturellement exquis, & a étendre les idées qu'il avoit du beau, des accords, & des proportions des choses, par le secours du grand nombre d'excellens tableaux, & de desseins originaux qu'il possède. Il est donc devenu grand connoisseur & juge excellent des arts d'imitation, au point de discerner dans les

DU COMTE ALGAROTTI. 77

ouvrages qu'on lui presente, jusqu'à ces petits défauts qui échappent aux yeux clairvoyans des meilleurs artistes. Outre ces avantages le Comte François eut celui de pouvoir dans sa vie littéraire remonter aux premiers principes en méditant & découvrant par la raison les sources cachées du bon goût. Il est vrai qu'il ne s'apprend point & qu'il prévient toute réflexion; mais celui qui a reçu cet heureux don de la nature peut le perfectionner & l'épurer par les connoissances philosophiques, & par l'examen des vrais modeles du beau. Le Comte Algarotti les chercha ces modeles dès qu'il quitta Bologne éclairé par les lumieres de la philosophie & de la critique; & il les chercha dans sa patrie qui est toute remplie des merveilleux tableaux de Titien, de Tintoret, de Paul Veronese, & de tant d'autres émules de la nature. A Bologne il avoit nourri ses yeux & son esprit en étudiant les peintures délicates & savantes du Guide, du Guerchin, des Caraches, & de tant d'autres maîtres de cette célèbre école. A Venise il étudia la manière hardie de l'école Venitienne. En-

suite avec la même attention il considéra à Rome, à Florence, à Parme & dans toute la Lombardie les divins ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, du Corrège, & de tous les autres excellens peintres. L'Italie n'a pas de ville si petite que le Comte Algarotti n'ait parcouru attentivement dès qu'elle avoit produit quelque artiste de réputation. Il y cherchoit les morceaux dignes de mémoire, & il en envoyoit la description aux connoisseurs qui étoient de ses amis. C'est ainsi qu'il a décrit & illustré les peintures de Faïence, de Rimini, de Forlì, de Cesene, de Ravenne, de Pesaro, d'Urbino, & de tous les coins de la Romagne, qui avant lui étoient presque entièrement ignorées. Il ne s'est pas borné à une simple description, mais il est entré dans un savant détail de leurs différens mérites; & il en a parlé avec tant d'intelligence & de précision qu'en lisant ses lettres on croit voir les tableaux mêmes, l'expression, l'air, la draperie, & la délicatesse du coloris. Telle est la force & la vivacité de sa plume qu'elle peint plutôt qu'elle ne décrit!

DU COMTE ALGAROTTI. 79

Il a décrit dans le même goût la fameuse maison de Campagne de Masera, bâtie par Palladio, peinte par Paul Veronese, ornée de Stuc par Vittoria, & habitée par Daniel Barbaro; l'art avec lequel Raphael a peint le Banquet des Dieux, & les noces de l'Amour & de Pſyché; les plus belles productions du Guérchin que le Comte chercha soigneusement à Cento patrie de ce peintre, & dans le reste du Bolonnois; les tableaux qu'il acquit pour la galerie de Dresde; & ceux qu'il imagina lui même, & qu'il fit exécuter par Tiepoletto, Piazzetta, Pittoni, Amigoni & Zuccarelli. Le Comte donna à chacun de ces peintres le sujet qui lui convenoit le mieux. Ainsi Amigoni faisant revivre avec la tendre expression de son pinceau l'histoire grecque peinte par Apelles & décrite par Xenophon d'Ephese, nous a fait voir les traits d'Abrocome & d'Anzia lorsque à la vue d'Ephese, de la Mer, & du temple de Diane l'amour les enflamma d'une ardeur réciproque. Ainsi Zuccarelli qui excelloit à peindre les paysages & les petites figures, nous montre tantôt

Ciceron qui à la vue de Siracuse & de la Mer reconnoît à travers les broussailles le tombeau d'Archimede à la Sphere & au Cylindre qui y étoient gravés; & tantôt nous représente des temples rustiques, des statues, des bas reliefs historiés, l'autre de Silene, & le Satyre ivre qui rit du plaisant tour qu'Eglé & les Bergers lui ont joué, comme Virgile l'a chanté sur son chalumeau. On grave actuellement ces deux merveilleux tableaux pour les rendre publics.

A Rome le Comte cultiva l'architecture, *en cherchant*, comme il écrivoir à Zannotti, *les traces de la ville éternelle & les superbes restes de l'antiquité, qui quoique gâtés & rompus donnent une idée de grandeur & de magnificence.* Le Comte ne se laissa pas éblouir par le nom pompeux d'antiquité, que les hommes privés de goût admirent sans discernement; il ne s'attacha qu'à la belle antiquité. C'est pourquoi il écrivit à Tiepoletto, *voilà les réflexions que nous faisons sur les plus beaux ouvrages, nous ne nous laissons pas surprendre à la célébrité des noms & nous reconnoissons*

connoissons d'autre empire que celui de la vérité. Delà vient que sensible à cette élégance naturelle & vraie qu'il avoit apprise dans les édifices de son cher Palladio, après avoir vu, ce sont ses paroles, le Colisée, l'Arc de Titus, le Panthéon & les ruines du temple de la Paix, j'aime aussi peu les bâtimens du Bernino & du Borromini que les vers du Marino & du Testi après ceux de Virgile & de Théocrite. Le Comte voulut emporter de Rome quelques modeles du beau pour en conserver les idées lorsqu'il en seroit éloigné. Dans cette vue il fit peindre le Panthéon par Pannini & par Pesci la place de Trajan, les ruines du temple de la Fortune Prænestine, & divers autres beaux monumens. Il fit aussi dessiner par Foschino quelques-unes des plus belles peintures qu'il trouva dans les églises de Romagne, & copier avec la plus grande exactitude par Pesci quelques perspectives des meilleurs maîtres de Bologne. A ce sujet il écrivit une lettre pleine de bonne critique & de jugement, dans le goût de celle où par des conjectures philosophiques, & par des preuves historiques il fait

F

voir que les anciens artistes grecs connoissoient les regles de la perspective: il confirma cette opinion, qu'on contesloit, dans une autre lettre dans laquelle il répondit aux objections qu'on tiroit de la Colonne Trajane.

Pendant que le Comte Algarotti s'occupoit de ces études, il fit connoissance & lia un commerce de lettre avec les maîtres & artistes connus en Italie & ailleurs, & avec tous ceux qui cultivoient & protégeoient les beaux arts. Il adressa à son Frere un examen critique sur un ancien plan de Venise qu'il possédoit & qu'on attribuoit à Albert Durer. Il exorta le célèbre Zannetti à dessiner les belles peintures à fresque dont avoient ornés les murs de Venise le Titien, le Georgion, le Tintoret, le Veronese, le Zellotti, afin de les garantir des injures du tems. Il se plaignit d'avoir vu lui même détruire à Fontainebleau les fameux ouvrages de Niccolino représentant les erreurs d'Ulysse, & il détesta le jour qui effaça les couleurs de ce rival d'Homere. Il loua Beccari qui avoit fait exactement dessiner une piece

de ce même Niccolino qu'il ne pouvoit conserver autrement. Il condamna la barbare imagination de quelques artistes qui prétendent rafraichir les anciennes peintures, & au contraire les dégradent & les rendent dures en les privant de ce premier voile dont le tems les couvre naturellement, qui unit & lie les teintes & rend le coloris plus doux. Il loua Milord Burlington de ce que par ses soins il nous a conservé les anciens thermes détruits aussitôt que découverts à Rome. Le destin de cette Ville qui fut souveraine de l'univers & maitresse des arts, est d'être redonnable aux étrangers de la conservation de ses plus précieux monumens. Il alla lui même à Vicenze dessiner les Scenes du théâtre Olympique, qui étoient pour lors en mauvais état. Admirant le génie universel de Frederic le Grand qui embrasse tous les arts & toutes les sciences, le Comte écrit, *en Allemagne un très grand Prince décore une ville qui est l'école de Mars, d'édifices semblables à ceux qui font le plus bel ornement de Rome & de Vicenze, & il ne dédaigne pas de manier la règle & le*

compas de la même main dont il manie si bien la plume & l'épée.

C'est ainsi que le Comte Algarotti dictant des préceptes, alléguant des exemples, louant le bon goût, censurant le mauvais, & recueillant la fleur des ouvrages excellens, se formoit lui même, propoisoit aux autres le modele du vrai & du beau, & témoignoit son attachement particulier pour les beaux arts, qui de tout tems ont été l'objet de l'amour & de l'application des nations cultivées & des personnes d'esprit. Il ne se contentoit pas des artistes qu'il trouvoit dans les villes où il vouloit faire copier quelques chefs-d'œuvres de peinture & d'architecture. Il s'attacha Mauro Tesi dessinateur exact & connu sous le nom de Maurino. Cet artiste sous un aussi grand maître que le Comte, devint un peintre savant & habile, & vécut auprès de son généreux Mécène qui lui témoigna beaucoup d'égards & lui fit un sort heureux, comme on le voit dans la vie du même Tesi au troisieme tome de la *Felsina Pittrice*.

DU COMTE ALGAROTTI. 85

Accompagné de Maurino le Comte Algarotti chercha ce qu'il y avoit de rare & de beau ; il lui fit dessiner des Temples, des Palais, des Maisons, des Arcs de triomphe, des vues, & entr'autres l'ancien pont de Rimini dont il tira au naturel les plus belles formes. Dans le grand nombre de desseins & de tableaux inventés par le Comte & exécutés par Maurino, il y en a un qui mérite une attention particuliere. C'est celui qui représente le temple de Jupiter Serapis, orné de bas-reliefs, de Sphinx, & d'un Autel avec des appartemens à côté : on y voit des grotesques & un paysage parsemé de palmiers & de pyramides, en sorte que ce superbe tableau réunit avec un art admirable les beautés de la Grece & les singularités de l'Egypte. Maurino dut assurément sa touche heureuse & la perfection de son art & de ses études, & par conséquent sa réputation, au jugement & à la correction du Comte Algarotti. Le fameux Tiepoletto lui doit aussi l'avantage d'avoir appris à réprimer en partie son imagination trop fouguse & trop poétique. Le Comte ayant Maurino avec

lui ne se borna point à son naturel, à son génie, & à sa théorie: il voulut être artiste. Il s'exerça à dessiner avec précision & élégance: il copia plusieurs beaux desseins, aussi bien que l'ancien portrait du Dante qu'il tira à Ravenne sur le tombeau de ce poëte. Il traça plusieurs desseins de son invention, exprimant d'une manière heureuse avec des traits & des lignes ses idées pittoresques. Il essaya son talent pour la gravure, & il y réussit admirablement, comme il paroît par les bustes de Socrate & de Seneque, & par plusieurs têtes, camaïeux, & bustes. Cet artiste philosophe se plut à les graver sur le cuivre & sur l'étain, rendant exactement la ressemblance, & exprimant la finesse de la barbe & la délicatesse des cheveux. On rendit publiques ces gravures rares & précieuses à cause de la main qui les avoit faites; son Frere en possède encore les premières épreuves dans lesquelles on lit le nom du Comte Algarotti, l'an & le lieu où elles ont été faites. Il inventa aussi plusieurs vases dans le goût antique, & il les fit graver par Maurino. Ils sont tous

beaux & gracieux , mais surtout celui qui représente une pompe funebre, & les Parques assises sur le vase: cette estampe est accompagnée d'une inscription grecque qui signifie *inventé par Algarotti, gravé par Maurino.*

C'est avec ce fond de théorie, de pratique, & d'observations que le Comte Algarotti écrivit son essai & ses lettres sur l'architecture civile. Il expose philosophiquement l'origine & les progrès de cet art; il découvre les abus qui s'y sont glissés; & répond aux objections d'un Cynique de nos jours, qui est ennemi de tout ornement dans les édifices, & méprise tous les bâtimens anciens & modernes, & surtout ceux qu'on regarde comme les plus beaux, & qu'on imite comme autant de modeles d'architecture. Dans ces ouvrages le Comte parcourt tous les ordres; il examine en détail les moindres parties tant externes qu'internes des temples, des palais, des arcs de triomphe, des ponts, & des colonnades; & il montre la vraie beauté de l'art aux Architectes modernes qui recherchent trop les ornemens superflus &

puériles, & par-là détruisent toutes les belles proportions & la majestueuse simplicité de Palladio.

Ensuite il composa un essai sur l'Académie de France établie à Rome. Il y combat l'opinion de ceux qui de vive voix & par écrit soutenoient qu'il étoit inutile aux jeunes artistes François d'aller en Italie chercher des modèles de dessein, de peinture, & de sculpture, puisqu'il se trouve en France des ouvrages dans ces genres qui égalent ceux d'Italie. Le Comte Algarotti réfute cette opinion par des argumens démonstratifs; il découvre dans son essai tous les trésors du génie des anciens Italiens; il expose en détail aux yeux des étrangers ces grands modèles du beau qui sont en si petit nombre dans leurs florissantes capitales, si on les compare aux principales villes d'Italie, & surtout à Rome riche héritière des arts précieux de la Grèce.

Ensuite le Comte écrivit ses lettres, & son essai sur la peinture. Il y ramène l'art à ses vrais principes; & il y expose les moyens qui sont nécessaires pour parvenir

à la perfection. Cet artiste philosophe versé dans la morale nous montre les obstacles qui s'opposent au bon goût & qui retardent les progrès des beaux arts. Savant dans l'anatomie, il fait voir combien il est nécessaire à un peintre de connoître la figure & la liaison des os qui soutiennent le corps, & la force motrice des muscles pour bien exprimer la nerveuse figure des hommes robustes, les membres arrondis des femmes, & les corps délicats des enfans. Nourri dans les expériences physiques, il explique les phénomènes de la chambre obscure & il en montre l'usage pour la diminution des parties & pour les grandeurs apparentes de la perspective: il établit les règles de la symmétrie pour l'ordre & pour la proportion respective des mêmes parties. Consummé dans la théorie de la lumière, il donne avec clarté quelques principes courts & aisés pour déterminer la force du jour & des ombres, & les nuances du coloris. Critique judicieux, il établit les loix du costume relatif aux tems & aux lieux pour réprimer la liberté révoltante de l'imagination, & pour écarter de

la peinture les oppositions des habits & des usages anciens & modernes. Fécond & inventif, il découvre toutes les sources où l'on peut puiser l'agréable & le merveilleux; conduisant le peintre aux principes de la Mythologie il fait voir la facilité qu'avoient les anciens artistes de flatter les sens par l'image des passions & des travaux de leurs Dieux, qui étoient en si grand nombre, si différens de figure & d'emploi, & tous amis du plaisir & sujets aux mêmes penchans que les hommes. Ces Dieux n'ont pas été moins favorables aux peintres modernes qui ont traité les images sensibles de la fable; qui tantôt ont peint les forêts de Diane, les amours furtifs d'Endimion, les chaînes d'Andromede, & les coursiers écumanans de l'Aurore; & qui tantôt ont tracé les sombres cavernes de Pluton, les marais, la Sybille, & le Nocher menaçant qui la rame élevée écarte les morts qui n'ont pas été ensevelis & qui tendent vers lui des mains suppliantes. Ce dernier dessein est de Monsieur de la Fage; il est si vif & si animé qu'il pourroit seul illustrer quelque collection que ce soit; il

DU COMTE ALGAROTTI. 91

est entre les mains du Comte Algarotti, & a été gravé par Charles Bianconi.

Connoissant bien ce qui constitue la vraie beauté, notre auteur continue à louer l'art & à instruire les artistes, il montre par des préceptes & par des exemples comment on donne sur la toile une place convenable aux figures que l'invention a trouvées. Il fait voir comment la peinture s'élève au dessus d'elle même, & passe de l'imitation des choses matérielles jusqu'à représenter les idées, les passions, & les mouvemens de l'ame; comment elle exprime par des traits & par des attitudes la douleur, la joye, la colere, la crainte, & la douceur, écrivant, pour ainsi dire, sur le front de la figure la pensée & le sentiment de l'objet qu'elle représente, enforte que les traits & le geste de Médée disent qu'elle est mere & furieuse.

Ce maître de l'art indique ensuite les livres nécessaires ou utiles à un peintre tant parmi les poètes, que parmi les auteurs de l'histoire sainte ou profane: sur quoi il donne l'idée d'un tableau dont le sujet à la fois tendre & majestueux, est tiré

de l'histoire romaine. Ce tableau représente le Camp des Volsques, le Tybre, les sept Montagnes, des Soldats, des Femmes, des enfans, & les deux principaux personnages sont Coriolan & sa Mere. Tous ces objets sans traits ni couleurs forment un vrai tableau dans la description, ou plutôt dans la peinture qu'en fait le style animé du Comte Algarotti.

Il a aussi montré son génie inventif pour ce qui regarde l'architecture & la peinture dans plusieurs tableaux qu'il fit exécuter par l'exa^ct Maurino, par le hardi Tiepoletto, & par les autres maîtres dont nous avons parlé; dans le grand nombre de tableaux dont il donne l'idée dans ses lettres, & qui peuvent conduire le pinceau de quelque habile peintre; dans le temple que les Religieuses appelées *dimesse* ont fait bâtir à Padoue sur le dessein du Comte; temple qui par son élégance & par sa symmétrie est un des ornemens de cette ville ancienne & célèbre; dans la belle & commode forme d'un cabinet orné de galeries, de pilastres, & de colonnes d'ordre corinthien que le Comte décrit dans

fa lettre à Prosper Pesci; & dans le beau sujet de statues & de groupes que le Comte Algarotti inventa à Dresde à la sollicitation du Comte Estherasi pour les porcelaines de l'Impératrice Reine. Nous ne savons pas si ces thernieres inventions ont été exécutées; mais elles sont décrites dans la premiere des lettres d'Algarotti sur l'architecture avec des devises ingénieuses en sorte, dit-il, *que tout fit allusion à l'histoire de cette Princesse.*

Les instructions qu'il continue à donner aux peintres, sont pleines de savoir & de sentiment. Il insiste sur le besoin qu'ils ont de consulter des personnes éclairées: c'est ainsi que Raphaël consultoit le Comte de Castiglione, de qui le peintre tiroit quelquefois les images qu'il animoit. Le Comte fait sentir combien il importe d'obtenir l'approbation du public. Il fait voir que la critique est nécessaire au Peintre; & il montre que lui même possède cet art supérieurement lorsqu'il pèse dans une juste balance le mérite des peintres les plus célèbres, & la beauté de leurs ouvrages. Il rend justice aux divines pro-

ductions de l'Apelles d'Urbain, rival incomparable de la nature; à l'heureuse & touchante délicatesse du Corrège; à la douce élégance du Baroccio; au savoir & à l'exaëtitude de Michel-Ange *qui fut mettre tant de fierté dans ses attitudes & introduire dans la peinture la maniere la plus terrible.* Il n'oublie pas l'esprit & la hardiesse de Jules Romain, l'ame & la vérité du Titien, maître universel; la forte imagination & le brillant coloris du Tintoret; la fécondité & la noblesse de Paul Veronese; la force du coloris de Jacques Bassan; l'expression animée du Dominiquin; les graces touchantes du Parmesan, & du Guide; la libre diversité des Caraches; la forte vérité du Guerchin; les belles fallies de Salvator Rosa; l'entousiasme fertile de Luca Giordano que le Comte appelle *le Protée & le foudre de la peinture.*

Dans ce traité qui est très beau, & qui est un guide assuré pour les artistes, on n'a rien oublié ni pour ce qui regarde l'imitation, ni pour ce qui concerne les écrivains Grecs, Latins, François, Anglois & Italiens qui parlent des œuvres célèbres

de l'antiquité, ni pour ce qui appartient à la condition du peintre dont on peint le bonheur avec éloquence pour encourager la jeunesse à cette agréable étude. Par tout on voit un maître consommé dans la théorie, un profond connoisseur de l'art, & un écrivain pur, élégant, & animé qui par le coloris de son style peint l'art de la peinture & exprime les aimables traits du beau que son esprit délicat sentoit si vivement.

Un livre si original & si classique acquit à son auteur tant de réputation, même hors de l'Italie, qu'on n'auroit jamais fini si on vouloit rapporter les éloges que les savans & les connoisseurs ont fait de l'essai du Comte Algarotti sur la peinture. Nous nous bornerons à dire que l'Académie de Londres, à qui l'auteur l'avoit dédié, en fit un grand cas, & que l'auteur reçut de tous côtés un nombre infini de lettres dans lesquelles on le félicitoit sur son savoir, & sur le zèle qu'il avoit marqué pour rendre leur ancien éclat aux arts d'Italie, & pour encourager les hommes à les cultiver. Monsieur du Tillot, esprit sublime & poli, qui fait de Parme

une nouvelle Athenes, écrivant au Pere Bettinelli au sujet de ce livre dit, *j'y ai reconnu le goût de son savant auteur, & l'intelligence d'un homme célèbre qui allie le goût à un profond savoir. Quant à moi je conserverai, au milieu de mes devoirs, le goût que j'ai pour les arts & l'admiration que je dois à ceux qui en parlent aussi bien que Mr. Algarotti. L'auteur lui même, malgré sa modestie, aperçut le mérite de son ouvrage: mandant au savant Marquis Paolucci qu'il l'avoit augmenté dans la dernière édition faite en Toscane, il dit: *J'avoue que c'est mon essai favori, qu'il m'a coûté beaucoup de tems, & que je l'ai revu & corrigé plusieurs fois.**

Ce détail des profondes connoissances du Comte Algarotti & de la célébrité de ses écrits sur des arts si nobles, montre que c'est avec raison qu'on l'a généralement regardé & honoré comme le pere nourricier des beaux arts.

Le premier qui reconnut en lui ce beau talent, fut le grand Frederic, lorsque étant encore Prince Royal il chargea le jeune Algarotti qui étoit à Londres, de
faire

faire graver la Henriade de Voltaire avec des vignettes à chaque page, comme le dit Mr. de Marmontel dans la préface de ce poëme. Ensuite le Prince Henri de Prusse loua ses talents en écrivant au Comte, *jugez que je rends hommage à la patrie des beaux arts, & que je m'adresse à celui qui en fait le plus bel ornement.*

Le Roi Auguste III. si connu par sa magnificence, ayant pris la généreuse résolution d'augmenter les merveilles de la plus riche galerie qu'il y ait en Europe, le choisit pour chercher en Italie tout ce qu'on pouvoit trouver de plus précieux & de plus parfait. C'est ainsi que ce monarque honora l'incomparable auteur de tant d'excellens ouvrages; utiles aux peintres & aux architectes, qui y trouvent les préceptes de l'art & la raison de ces préceptes; utiles aux bons esprits qui pour rendre la vie civile plus agréable & plus piquante veulent avoir une idée distincte des beaux arts; utiles aux grands qui aiment la beauté & la noblesse des bâtimens, ou qui se plaisent à décorer leurs appartemens d'excellens tableaux & de belles statues, plus agréa-

bles & plus estimables que les meubles les plus riches qui ne fournissent aucune instruction.

Le Comte Algarotti fut si grand amateur de ces merveilleux chefs-d'œuvres qu'il en acquit un très-grand nombre, en sorte que les desseins & les tableaux recueillis par le Comte forment, avec ceux qu'a ramassé son Frere, une collection au-dessus des forces d'un particulier.

Pour revenir à l'essai sur la peinture, ce livre imprimé plusieurs fois & fort vanté par les journaux italiens & étrangers, n'a pas été plus heureux que les autres ouvrages du Comte Algarotti, lorsqu'il a été traduit en françois avec l'essai sur l'Académie de France. La traduction dernièrement imprimée chez Merlin à Paris est pleine de fautes: nous en rapporterons quelques-unes afin de montrer que ce reproche est fondé. Le traducteur s'est trompé dans le sens de plusieurs mots: il a dit *plus de cinq cens Poètes* pour traduire *i più de' cinque centisti* qui signifie la plupart des partisans des auteurs du 16. Siecle; il a traduit *il trecento* (le 14. Siecle)

DU COMTE ALGAROTTI. 99

par le troisieme Siecle; *morbidezza* (délicatesse, & douceur) par *légereté*; *logorare* (user) par *altérer*; *durevolezza* (aptitude à durer longtems) par *dureté*; *uomini di scaltro ingegno* (hommes d'un esprit fin & rusé) par *hommes d'un mérite distingué*.

Le pis est que souvent le traducteur gâte des phrases entieres. Le texte porte *dello stile del Correggio traluce alcun raggio nelle opere del Baroccio bench' egli facesse i suoi studi in Roma*; il signifie, on voit quelques traces de la maniere du Corregge dans les œuvres du Baroccio, quoique ce dernier eût étudié à Rome: & on l'a traduit page 212. *On voit quelques rayons du style du Corregge dans les ouvrages du Baroque: Quoique ce dernier eût étudié à Rome, il ne travailloit que d'après nature*. A s'en tenir aux derniers mots on croiroit que ceux qui étudient à Rome, s'écartent de la nature; ce qui est faux puisque cette école passe pour la plus exacte & la plus correcte; & le texte d'Algarotti dit seulement que le Baroccio quoique de l'école romaine, suivit la maniere du Corregge qui n'étoit pas celle de cette école. De même

l'italien dit *nel disegno la diligenza superò il valore d'affai* (sa diligence surpassa de beaucoup son génie pour le dessein) le traducteur au contraire dit page 213 *l'on voit beaucoup plus de liberté & de facilité dans ses desseins que de correction.* Voici comment il traduit page 170 *i poemi di Virgilio, e di Omero sopra tutto, che de' pittori è il Rè* (les poèmes de Virgile, & surtout ceux d'Homere qui est le Roi des peintres) *les poèmes d'Homere & de Virgile qu'on peut regarder comme les plus essentiels aux peintres* : cette faute du traducteur est d'autant plus grande que le Comte Algarotti pour relever la force des images qu'on trouve dans Homere, se sert tout exprès d'une expression tirée du grec de Lucien, & rapportée après ses paroles. Cette expression τὸν ἀρίστον τῶν γραφῶν Ὅμηρον signifie mot à mot le prince des peintres Homere. Le traducteur a changé page 182 le nom d'une nation en nom propre, & il a rendu *uno Spartano* (un Lacédémonien) par *un certain Spartanus*, malgré le texte de Vegece qui dit *Lacedæmonium*. Il a ridiculement à la page 202 transformé les

deux Doffi célèbres Peintres, en deux dos, dont il voudroit libéralement faire présent à Michel Ange, à Raphael, & au Titien, trouvant fans doute qu'ils en ont grand besoin. Voici les vers de l'Arioste cités par le Comte Algarotti:

*Due Doffi, e quel che a par sculpè e colora,
Michel, più che mortal, Angel divino
Bastian, Rafael, Tizian che onora
Non men Cadore, che quei Venezia e Urbino.*

(deux Doffi, & ce Michel, Ange du ciel plutôt que de la terre, qui est aussi grand sculpteur que peintre, Sebastien, Raphael, Titien qui illustre Cadore autant que Sebastien & Raphaël illustrent Venise & Urbin); la traduction porte, *Michel Ange* cet artiste, qu'on peut mettre plutôt au rang des dieux qu'à celui des hommes, & qui excella également dans la peinture & dans la sculpture, auroit besoin de deux dos pour soutenir tant de louanges. Il en est de même de Raphaël & de Titien que Venise, la pieve de Cadore, & Rome honorent & respectent. Il faut observer que c'est la traduction de quatre vers, & qu'elle con-

tient exactement quatre fautes : d'abord il y a cette grossiere faute que nous venons d'indiquer. En second lieu le traducteur prend le mot *onora* dans un sens actif comme s'il se rapportoit aux villes & il se rapporte aux personnes. En troisieme lieu il a mis mal-à-propos Rome pour Urbin, ne voyant pas que l'Arioste a voulu nommer la patrie respective des trois derniers Peintres dont il parle. En quatrieme lieu il ne dit mot de Sebastien *del Piombo* peintre Venitien, qui étant loué dans les vers de l'Arioste comme les autres, méritoit d'être mis au nombre de ceux qui ont besoin de deux dos,

Outre les fautes que nous venons d'indiquer, nous avons trouvé plus de cent passages de l'essai sur la peinture mal traduits en François. Nous le remarquons parce que cet écrivain menace de traduire les autres ouvrages du Comte Algarotti; & afin de montrer à la nation François & aux autres qu'elles ne peuvent pas juger sainement des livres italiens sur des semblables traductions, & surtout de l'essai sur la peinture qui a été si maltraité.

Les sciences sont tellement liées entr'elles qu'on ne sauroit en posséder une à fond sans avoir quelque connoissance de celles qui s'y rapportent. Il n'est donc pas étonnant que profond philosophe, poète sublime, consommé dans la théorie des beaux arts, artiste lui-même, le Comte Algarotti fut pourvu de cette érudition qui rend tous ses livres si utiles, & si intéressants. Il dut cette érudition à ses longues études, & à sa prodigieuse mémoire : dans sa jeunesse on l'a entendu avec étonnement réciter par cœur un grand nombre de vers & des paragraphes entiers en prose, après n'avoir fait que les parcourir une fois. Avec cette heureuse disposition il lut assidument les livres anciens & modernes dans lesquels il apprit l'histoire des pensées des hommes ; non comme un érudit qui sans penser plus loin apprend ce que les autres ont pensé, mais comme un philosophe qui fait perfectionner les découvertes & pousser les conséquences des opinions que ses devanciers n'avoient fait qu'indiquer.

La base de ces études fut la connoissance des langues des savants, c'est-à-dire du grec, du latin, de l'italien, du françois, & de l'anglois. Il parvint même à écrire les deux dernières avec élégance. On le voit pour ce qui regarde le françois, par l'Iphigénie & surtout par la belle dédicace de ses dialogues à Frederic le grand dans laquelle on trouve les pensées les plus sublimes & toutes les graces de la langue françoise. Plusieurs lettres qui subsistent encore parmi ses papiers, prouvent qu'il écrivoit bien l'anglois.

Après s'être rendu ces langues familières, le Comte donna tous ses soins à se former un riche trésor de connoissances. Il étudia la critique, la littérature, la mythologie, l'histoire des nations, celle des sciences, celle des livres, & tout ce qui regarde l'érudition. Il fut, ce qui est bien rare, attacher son esprit poétique à la recherche de ces matieres arides, & épineuses. Cependant ces études ne produisirent pas en lui leur effet ordinaire d'appesantir l'esprit, & de le rendre insensible aux graces de l'imagination & du style qui or-

noient son érudition & la rendoient aimable. Nous en avons des preuves dans les savans essais qu'il nous a laissé sur différens sujets. Il y en a un sur la durée des regnes des Rois de Rome, dans lequel, examinant plusieurs passages des Historiens grecs & latins, il confirme la chronologie de Newton, & combat l'opinion généralement reçue. Un sur la journée de Zama dans lequel il allegue des fortes raisons contre le sentiment du Chevalier Folard sur la disposition de l'armée, & il éclaircit le texte de Polybe sur cette bataille qui décida de l'empire du monde entre Rome & Carthage. Un sur les Yncas, dans lequel il décrit leurs opinions, leurs vies, leurs mœurs, leurs loix politiques, & les conquêtes que le premier législateur du Pérou fit avec le puissant secours de la religion & des armes. Un sur le paganisme où il montre le grand avantage que la politique romaine sut tirer de cette religion, & l'accroissement qu'en reçut la majesté de l'empire & la vertu féroce des Romains. Un sur le commerce dans lequel il explique les différentes vicissitudes qu'a éprouvées

chez les nations anciennes & modernes cette noble industrie mere de la puissance & du bonheur des états. Un sur Descartes où il expose en peu de pages ce que cet Auteur a pensé sur la philosophie, & sur la géométrie, & il compare les mérites de Galilée, de Newton, & d'autres philosophes modernes. Un sur Horace où il donne l'histoire de la vie & des maximes de ce poète, & un savant examen de ses poésies. Cet essai est dédié à Frederic le grand, & Voltaire écrivit à ce sujet.

„ Vous parlez d'Horace comme un homme
 „ qui auroit été son intime ami. Il est
 „ juste qu'on connoisse à fond les caracte-
 „ res de ceux auxquels on ressemble.”

Le Comte Algarotti écrivit aussi un essai sur la nécessité d'écrire dans sa langue maternelle, détaillant les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on se sert de langues mortes. Il écrivit sur la rime, montrant qu'elle donne beaucoup de douceur & d'agrément aux productions de peu d'étendue; qu'elle gêne l'esprit dans celles qui sont plus longues, & qu'elle ne doit être employée que dans des langues qui ne sont

pas, comme l'italienne, libres dans leur syntaxe, & abondantes en expressions poétiques & hardies, en termes sonores, & harmonieux; & qu'on doit la bannir de la nôtre qui par sa richesse l'emporte de beaucoup sur les autres. Il écrit sur la langue françoise indiquant ses propriétés & la cause de la lenteur de ses progrès; il fait quelques réflexions judicieuses sur les Académies qui en France, & en Italie décident du langage. Il écrit sur les deux questions si les différentes qualités des peuples viennent de l'influence du climat, ou de la force de la législation; & pourquoi en certains siècles les grands génies fleurissent dans le même tems: la première est discutée avec beaucoup d'érudition grecque & latine; & la seconde avec beaucoup d'esprit; l'auteur fondé sur des conjectures vraisemblables se déclare contre le sentiment du célèbre Racine.

Outre ces écrits le Comte Algarotti nous a laissé un recueil de pensées diverses sur des matières de philosophie, & de philologie. On y trouve des très-belles maximes de morale & de politique tirées de

l'exemple des peuples anciens & des mœurs de nos jours. On y découvre le goût & le caractère de l'auteur qui, dans ces maximes courtes & dénuées de toute éloquence & de tout ornement de style, nous a souvent peint ses pensées & ses sentimens.

Il nous a aussi laissé les lettres de Polliante à Hermogene, qu'il écrivit au sujet de la traduction de l'Eneide par Caro, & dont nous avons parlé. Elles contiennent une critique sensée des défauts de cette traduction, plusieurs passages traduits d'un style bas, on trop prolix, ou contraire au costume, & de plus une grande érudition & plusieurs préceptes sur l'art poétique en général. Au sujet de ces lettres Jacques Gray fit les vers suivans que nous avons traduit mot à mot de l'anglois, *si tu veux mettre la réputation de Virgile à l'abri de la censure, & corriger les erreurs que tu reproche à Caro; joins à Pollion savant dans tous les arts, toi qui le peux, le style de poète à celui de censeur. C'est ainsi que le laurier embellira la couronne de lierre, & que l'Italie reverra son Virgile.*

Nous avons aussi les discours du Comte Algarotti sur des sujets politiques & militaires. Il en adressa trois au Comte son Frere, & les autres à différens amis. Ils sont pleins de réflexions politiques sur la constitution des états, sur la dernière guerre, & la paix qui l'a terminée. Par l'épigraphe qu'il a tirée de Cicéron, il a fait voir que ses réflexions sont en partie le fruit de ses entretiens avec des personnes éclairées, & en partie celui de l'étude de l'histoire.

Nous avons de plus les fameuses lettres militaires, dans lesquelles il développe la doctrine de Machiavel sur l'art de la guerre; il réduit les regles de l'ancienne milice à une suite régulière de principes & de conséquences incontestables; il en forme un système régulier relatif à la discipline militaire de nos jours; & il défend contre les imputations du Chevalier Folard la réputation de l'écrivain Toscan, qui le premier a tiré de Vegece, de Polybe, & d'autres Historiens, les préceptes militaires répétés ensuite par les Ultramontains qui ont écrit après Machiavel sur cette ma-

tiere. Ces lettres furent fort applaudies par les Maréchaux de Keith & de Schwerin, à qui le Comte les avoit communiquées, pour ne pas les publier sans le suffrage des connoisseurs. Elles furent surtout estimées & louées par le Prince Henri de Prusse excellent maître de cet art, qui écrivit à l'auteur en ces termes.

„ Les Lettres militaires sont enfin ar-
 „ rivées à ma grande satisfaction. Elles
 „ ont passé par la Silésie; c'est pourquoi
 „ j'ai été privé de l'agrément de les recevoir
 „ plutôt. Mon nom que vous avez placé
 „ à la tête de l'ouvrage orné des plus bril-
 „ lantes fleurs, donne lieu à ma sensibilité
 „ de reconnoître l'estime que vous avez
 „ pour moi. J'ai ensuite le plaisir d'ad-
 „ mirer comment vous sçavez manier dif-
 „ férents sujets. Après avoir mis Newton
 „ à la portée des paresseux & des ignorans,
 „ vous volez à Cythere, & c'est là où le
 „ sexe reclame en faveur de sa nation le
 „ prix de la beauté, que trois nations les
 „ plus célèbres y tiennent le congrès
 „ pour apprécier la faveur que les graces
 „ ont répandue sur chacune d'elles. Tous

DU COMTE ALGAROTTI. III

„à coup vous quittez les fleches de l'amour
„pour donner carrière aux réflexions que
„le livre de Machiavel vous donne occa-
„sion de faire. Vous embellissez le sujet
„que vous traitez par tout ce que l'éru-
„dition a de plus sublime sur cette ma-
„tiere. La tactique militaire n'offre rien
„d'agréable en elle-même. C'est un champ
„aride que vous cultivez. C'est l'art de
„tuer que vous présentez sous toutes les
„formes, & que vous rendez aussi intéres-
„sant que Polybe. Si vous joigniez la pra-
„tique à la théorie que vous avez acquise,
„vous trouveriez peut-être que les systé-
„mes les mieux arrangés sont susceptibles
„de bien des corrections, lorsque l'expé-
„rience nous éclaire. Les canons que
„bien de grands généraux ont prétendu
„ne pas estimer, ont pourtant renversé
„plusieurs ordres de bataille dont l'arran-
„gement auroit paru merveilleux sur le
„papier. Actuellement les armées trai-
„nent trois à quatre cent pieces de canôn
„de tout espece de calibre avec elles. On
„tire à mitraille jusqu'à mille pas de dis-
„tance. On a les obusiers qui font un

„ effet qui n'est pas à mépriser. Lorsque
 „ les canons sont mis en batterie, un camp
 „ ne ressemble pas mal à une forteresse.
 „ Ajoutez-y les retranchemens qu'on fait
 „ dans les positions qu'on veut maintenir,
 „ & le choix du terrain qu'on veut occu-
 „ per; car je ne crois pas me tromper si
 „ je pense qu'on réfléchit aujourd'hui beau-
 „ coup plus sur le local du terrain que par
 „ le passé. Les camps bien choisis pour
 „ défendre un poste considérable, sont
 „ quasi hors d'atteinte, à moins qu'on ne
 „ puisse entièrement les tourner. Toutes
 „ ces circonstances donnent lieu aussi à l'ob-
 „ servation suivante que le choc des armées
 „ entières est très-rare, que la valeur em-
 „ porte difficilement un poste quand il est
 „ bien choisi, que ceux qui s'y tiennent
 „ mettent leur cavalerie en réserve; d'où
 „ il s'ensuit que les combats de cavalerie,
 „ à moins qu'ils n'arrivent par escadrons,
 „ sont très-rares dans un jour de bataille,
 „ où la cavalerie victorieuse donne dans
 „ l'infanterie, & celle du vaincu fait re-
 „ traite. Il y a bien des exceptions dans
 „ le détail, mais guere dans le tout en-
 „ semble.

„semble, Insensiblement je suis entraîné
 „à parler sur la manière dont on s'égorge.
 „Qu'il seroit heureux si on trouvoit l'art
 „de porter les hommes à s'aimer en fre-
 „res! Quelle sagacité ne faudroit-il pas
 „pour faire parler dans leur cœur l'impor-
 „tante leçon que fit Cinéas à Pirrhus?
 „C'est une entreprise digne de votre at-
 „tention, laquelle tiendrait une place dis-
 „tinguée dans le reste de l'humanité. Je
 „suis avec toute la considération, votre
 „très-affectionné ami & serviteur

HENRI.

Le Comte Algarotti composa pareille-
 ment un court mais savant discours sur le
 poème de l'art de la guerre. C'est un com-
 mentaire lumineux qui met dans tout son
 jour le sujet, l'ordre, les descriptions, &
 le style de l'heureuse plume de cet homme
dont la moindre qualité est d'être monarque,
 comme dit avec justice l'Encyclopédie (*ar-*
ticle politique). Il écrivit aussi en homme
 versé dans les anciennes inscriptions un
 essai latin sur l'histoire métallique de Rus-
 sie; la vie de Benoit Pallavicini qui est
 fort élégante; & diverses lettres qu'on

H

trouve au 5. & 7. tome de l'édition de Livorne. Parmi ces lettres il y en a une vraiment belle & savante sur le César de Voltaire. On l'a imprimée avec cette tragédie; dans quelques éditions on trouve l'original italien, & dans d'autres la traduction françoise. Monsieur de Voltaire fut si jaloux de cette lettre que, sur la fausse supposition que le Comte l'avoit retirée, il s'en plaignit à lui même par le canal de la Marquise du Chatelet. Elle écrivit au Comte qui étoit à Paris. „On mande à M. de Voltaire qu'on va lui envoyer „le Jules César & que la lettre italienne „n'y est pas. Il avoit mandé que sans „cette condition il ne vouloit pas qu'il fût „imprimé. Il craint que ce ne soit vous „qui vous soyez repentis de l'honneur que „vous lui aviez fait. Il est certain qu'on „ne pouvoit lui faire un plus grand tort „que de le priver de recevoir une marque „publique de votre amitié & de votre estime, & il le sent bien vivement.”

Aux ouvrages dont nous venons de parler il faut ajoûter douze lettres qui comprennent la relation de son voyage en Rus-

DU COMTE ALGAROTTI. 115

sie. Une partie en est adressée à Mylord Hervey & l'autre au Marquis Maffei. Il y décrit les choses rares qu'il a vues, les lieux où il a abordé, les qualités naturelles du pays, l'importance des places & des villes, la sanglante guerre que les Russes firent aux Turcs en 1735, la conduite & les entreprises du Comte de Munich, le commerce, les relations politiques, la marine, & la puissance de ce vaste empire. Il y joint quelques observations sur la mer Baltique, sur la mer Caspienne, sur la fertile Saxe, où à son retour il se rendit par Hambourg, sur la cour de Berlin, & sur l'état militaire & civil du Roi Frederic Guillaume. Il n'y a ni livre ni relation de voyage qui renferme tant de choses, exposées si clairement & en si peu de mots & qui plaise tant par la variété, la beauté, & la nouveauté des descriptions.

Ces lettres furent traduites en François & imprimées à Paris en 1749 avec l'essai sur les Yncas. Cette traduction est moins fautive que celles dont nous avons parlé : on n'y trouve ni des erreurs si grossieres, ni des expressions contraires au texte ; mais

le style en est sans élégance; quelquefois même il n'est pas François; on a tellement défiguré le texte par des additions & des omissions que nous y avons remarqué cinquante passages mal traduits. On peut donc même au sujet de cette version dire ce que le Comte Algarotti écrivit au Comte Mazzuchelli, *à l'égard des traductions qu'on a fait de mes ouvrages je suis né sous une étoile bien mal-heureuse.*

Enfin le Comte Algarotti donna un essai sur la maniere de réformer le théâtre de l'opéra. Il expose les progrès & les causes de la décadence de la musique qu'il possédoit parfaitement. Il en avoit appris la théorie dans les principes des rapports du tems & du mouvement qu'il avoit étudiés dans Galilée & dans d'autres mathématiciens. Il y avoit joint assez de pratique pour en juger pertinemment. Cet essai contient des regles pour le chant, pour le récitatif, pour la forme & l'appareil des danses & des scènes, pour la disposition & l'ornement du théâtre, pour la conduite du poëme, & le choix du sujet qui doit plaire, toucher, & ne pas choquer

DU COMTE ALGAROTTI. 117

la raison , comme les pieces de cette espèce la choquent presque toujours.

Suivant les idées du Comte Algarotti on réforma , & décora avec beaucoup de goût & de magnificence le théâtre de Parme où l'on fit en 1759 des représentations¹ auxquelles le Duc invita le Comte. Le Roi Auguste III. l'appella de Dresde à Ubersbourgh pour régler quelques scènes de la Didon qui fut représentée avec les changemens proposés par le Comte à l'entière satisfaction du Public , & du Roi. Frederic le Grand voulut aussi le consulter sur les moyens de donner plus de noblesse à son spectacle. Ce Prince ayant formé le plan d'un opéra l'envoya au Comte avec le billet suivant. „Voici un canevas „très en abrégé de l'opéra de Coriolan. „Je me suis assujetti à la voix de nos chanteurs , au caprice des décorateurs , & „aux regles de la musique. Je vous prie „de la faire étendre par Filati ; mais d'avoir „l'œil qu'il n'y ait de longs récitatifs que „dans la scène cinquième du troisième „acte. Quant aux pensées je vous prie „de les lui fournir , & de faire que cette

H 3

„piece tienne un peu de la tragédie fran-
 „çoise. Soyez le Prométhée de notre
 „poète, soufflez-lui ce feu divin que vous
 „avez pris dans les cieux, & que votre
 „inspection suffise à produire d'aussi belles
 „choses que les grands talens en ont pu
 „mettre au jour. Le Public & moi vous
 „aurons l'obligation d'avoir illustré notre
 „spectacle & de nous avoir fourni des plai-
 „sirs raisonnables.

Voilà tous les ouvrages sortis de la savante plume du Comte Algarotti: ils ont été plusieurs fois imprimés séparément, & ils forment aujourd'hui les 8 tomes de l'édition de Livorne. Mais on n'y voit point environ soixante & dix lettres pleines d'érudition & adressées à des personnes de considération. L'auteur y avoit mis la dernière main, & les avoit faites passer à l'imprimeur. Ainsi pour l'honneur de l'Italie, & pour l'avantage des gens de lettres nous attendons une édition complète des œuvres du Comte Algarotti dans laquelle les lettres seront insérées aux endroits convenables.

DU COMTE ALGAROTTI. 119

Il nous reste encore en manuscrit la vie de César ou le triumvirat de César, de Crassus, & de Pompée. Il y a beaucoup de savoir dans cet ouvrage qui éclaircit un point intéressant de l'histoire romaine, & qui renferme plusieurs réflexions politiques, & le parallèle du tems de César & de celui de nos jours. C'est une perte pour la république des lettres que la mort prématurée de l'auteur ne lui ait pas permis d'y mettre la dernière main. Frederic le Grand souhaitoit avec ardeur de voir achevé cet excellent ouvrage; & à ce sujet il adressa au Comte qui y travailloit à Londres les vers suivans.

*Poursuivez vos travaux, aimable Algarotti,
Votre feu généreux ne s'est point ralenti,
Et quittant le compas, déjà sous votre plume
Pour l'honneur des Romains s'épaissit un volume.*

*L'univers est pour vous un jardin bigarré
Peint par l'émail des fleurs, & de fruits décoré,*

*Où toujours voltigeant en abeille légère
Vous butinez le miel de parterre en parterre,*

H 4

*Et préparez pour nous des suc's si bienfaisans.
Que ne promettent point tout vos heureux ta-
lens?*

*Par vous le grand Neuton ressuscite à Venise,
Jules-César renaît aux bords de la Tamuse.*

„ Je souhaite que Jules-César conduit
„ par son auteur puisse arriver bientôt à
„ Berlin, & que j'aie le plaisir de l'applau-
„ dir en votre présence.

De plus le Comte avoit fait un recueil de lettres importantes & secretes, de mémoires, partie manuscrits & partie imprimés, de relations fideles & dignes de foi, & de plans de campemens & de batailles; matériaux préparés pour l'histoire de la derniere guerre qu'il s'étoit proposé d'écrire. Ces pieces sont en si grand nombre & si précieuses qu'on les voit avec douleur devenues inutiles. Tout ce qu'on peut souhaiter c'est qu'elles tombent entre les mains d'un écrivain exact & éclairé. Il y trouveroit un fond excellent pour un fort bon ouvrage; & l'Italie auroit obligation à celui qui en a préparé les matériaux & à celui qui les auroit mis en œu-

vre. Que ce souhait s'accomplisse ou non, il est certain que Frederic le Grand n'aura jamais un historien comparable au Comte Algarotti à moins qu'il n'écrive ses propres actions lui-même.

Nous avons fait mention des Princes qui employèrent le Comte Algarotti, qui lui écrivirent, qui l'estimerent, & l'appellerent auprès de leurs personnes; ce qui nous a insensiblement conduit à parler des honneurs qu'il a reçu dans leurs cours.

Une expérience constante nous apprend que les hommes d'un caractère élevé, surtout ceux qui ont l'imagination forte & hardie ne cherchent l'obscurité & la retraite que lorsqu'ils y sont amenés par leurs méditations, ou par quelque une de ces dispositions d'esprit qu'on ne sauroit éviter. Aussi l'on trouve dans tous les âges peu de philosophes & de savans dont les ouvrages soyent dus plutôt à la solitude qu'à l'éclat des grandes villes, & à la flatteuse protection des grands. Le Comte Algarotti étoit doué de tous les talens propres à le rendre l'ornement de son siècle qu'il pouvoit enrichir de tant d'excellens écrits sur

la philosophie, sur la poésie, sur les beaux arts, & sur la plus belle érudition. Il étoit donc bien digne qu'une fortune aussi extraordinaire que son génie le placât à la fleur de son âge sur un brillant théâtre où les applaudissemens d'un auguste Mecene soutinssent en lui le desir qu'il avoit de s'immortaliser.

Parmi les grandes prérogatives des Rois il en est une qu'on oublie souvent au milieu des douceurs enchanteresses des cours, quoique ce soit la plus belle: c'est celle d'honorer le titre de Roi en portant les particuliers à exécuter des grandes entreprises, & en faisant germer par des bienfaits les semences que la nature a mis dans quelques ames heureuses & choisies. Ces hommes rares dont la gloire fait le principal objet, poussés surtout par une noble ambition répandent parmi les nations avec leur propre renommée, l'amour & l'admiration pour les Princes qui les protègent; avantage considérable des souverains pacifiques. Pénétré de ces principes Frederic le Grand peupla son palais de philosophes, & voulut auprès de sa personne les Mau-

pertuis, les Euler, les Voltaire, les d'Argens. Cependant ce Roi philosophe, législateur, poète, orateur, historien, critique, & versé dans les beaux arts suffisoit seul, même après avoir quitté son épée victorieuse, à sa gloire & à celle de son regne. Les actions incroyables de ce monarque serviront d'excuse à la postérité qui mesurant le possible sur les exemples des siècles passés, & même de ceux de l'ancienne Rome, sera forcée de douter de la vérité de son histoire & à prendre pour des fables les récits les plus véridiques. Les Aureles, les Antonins, les Severes, & les Empereurs les plus célèbres qui ont allié aux vertus guerrières la philosophie, l'éloquence, & la jurisprudence, n'égalent pas ce Prince capitaine & soldat, qui réunit à une force étonnante de corps & d'esprit, l'intrépidité, la célérité, la prudence, & qui dans l'incertitude des événemens de la guerre, après le tumulte de la victoire, ou après le silence d'une bataille malheureuse, écrit du champ de bataille des lettres & des poésies enjouées telles que celles que Frederic écrivit au Com-

te Algarotti. Les anciens heros ne nous donnent pas l'idée d'un Prince infatigable qui dans le sein de la paix veille lui-même à l'heureux & pénible gouvernement de ses états dont il a reculé les frontieres, & cependant fait trouver le tems de répandre l'aménité la plus riante sur les préceptes de la morale, & de traiter dans une langue étrangere des sujets aussi neufs que le sont ceux qu'il a traités dans ces épîtres envers où régner tant d'idées sublimes, dans ces odes où brillent l'enthousiasme & la douceur d'Horace, & dans son divin poëme sur l'art de la guerre, sujet que les Muses avoient réservé à Frederic.

Ce Monarque a de plus fait honneur à l'humanité lorsqu'il a réfuté avec une judicieuse critique le livre de Machiavel. Il a écrit en historien véridique les mémoires de son auguste maison, dont il a rejeté ces généalogies fabuleuses que les grands aiment tant. Orateur parfait il a publié des harangues pleines de dignité & d'éloquence. Sage législateur par un petit nombre de loix puisées dans les sources les plus pures de la morale, & du droit civil il a

mis un frein à l'inquietude des plaideurs, & un terme aux procès que la chicane rendoit éternels. Enfin protecteur généreux & pere tendre des beaux arts, il les a cultivés lui-même & il a travaillé à leurs progrès avec tant de soins & de succès que nous voyons l'entier accomplissement de ce qu'au commencement de son regne avoit écrit le Comte Algarotti, *Athenes & Rome renaissent dans Berlin.*

On regarde ordinairement comme une grace la protection & la faveur que les Princes daignent accorder aux gens de lettres; & Frederic parmi tant d'occupations & de soins, non content de les protéger & de les favoriser, les appelle des pays étrangers, les entretient, les considere, & les aime.

Personne n'eut plus de part à cette bienveillance que le Comte Algarotti depuis que, revenant de Petersbourg, il se rendit à la cour de Berlin. C'est là que le génie des lettres attendoit, pour le présenter à Frederic, ce jeune-homme qui avec beaucoup de modestie avoit une noble hardiesse. Ce jeune Prince dans son

loisir philosophique de Reinsbergh s'occupoit à se former ces trésors de connoissances & de vertus qu'aucun siècle, aucune nation n'avoit encore vu briller sur le trône. Le Comte Algarotti parut devant ce Prince sans autre introducteur que la réputation qu'il s'étoit acquise par son savoir & par ses ouvrages, accompagnée de la douce persuasion qui couloit de ses levres & de la vive éloquence qui éclatoit dans ses yeux & dans sa physionomie.

Le Comte ne passa a Reinsberg que huit jours employés à s'entretenir de philosophie & de littérature avec ce jeune Prince qui dès-lors vouloit le fixer auprès de lui. A son départ commença ce commerce de lettres dans lequel un Prince & un particulier sans faste d'un côté, & sans flatterie de l'autre, se découvroient mutuellement les plus intimes sentimens de leurs cœurs. Ce fut dès-lors que ce Prince conçut pour le Comte Algarotti cette haute estime, & cette bienveillance dont il l'a toujours honoré. Fondée sur les qualités de l'esprit, & du cœur, justifiée par le tems, & nourrie par la longue habitude, cette

bienveillance a duré pendant vingt - cinq ans , & a honoré ce Philosophe pendant sa vie & même après sa mort. Voici la première lettre que Frederic , Prince Royal , écrivit au Comte qui après avoir quitté Reinsberg s'étoit rendu à Londres . „Heureux sont les hommes qui peuvent jouir „de la compagnie des gens d'esprit ! plus „heureux sont les Princes qui peuvent les „posséder ! je n'oublierai jamais les huit „jours que vous avez passés chez moi. „Beaucoup d'étrangers vous ont suivi ; „mais aucun ne vous a valu , & je crois „bien qu'aucun ne vous vaudra. Je ne „quitterai pas sitôt ma retraite où je vis „dans le repos & partagé entre l'étude & „les beaux arts. Je vous prie que rien „n'efface de votre mémoire les citoyens „de Reinsberg. Prenez - les d'ailleurs „pour ce qu'il vous plaira ; mais ne leur „faites jamais injustice sur l'amitié & l'estime qu'ils ont pour vous. Je suis , mon „cher Algarotti , votre très-fidèlement „affectionné Frédéric.”

Nous rapporterons aussi la seconde qui fait l'éloge du Comte Algarotti , & qui

prouve la bonté de l'esprit & du cœur du
 Prince qui l'écrit. „ Je compte d'achever
 „ dans trois semaines mon Prince de Ma-
 „ chiavel. Si vous vous trouvez encore
 „ vers ce temps à Londres, je vous prie-
 „ rai de prendre sur vous le soin de cette
 „ impression. J'ai fait ce que j'ai pu pour
 „ inspirer au genre humain de l'horreur
 „ pour la fausse sagesse de ce politique.
 „ J'ai mis au jour les contradictions gros-
 „ sières dans lesquelles il est avec lui-mê-
 „ me, & j'ai tâché d'égayer la matière aux
 „ endroits qu'il m'a paru convenable. On
 „ instruit toujours mal lorsqu'on ennuye,
 „ & le grand art est de ne point faire bâil-
 „ ler le Lecteur. Il ne falloit point la for-
 „ ce d'Hercule pour dompter les monstres
 „ de Machiavel, ni l'éloquence de Bossuet
 „ pour prouver à des êtres pensans que
 „ l'ambition démesurée, la trahison, la
 „ perfidie, & le meurtre étoient des vices
 „ contraires au bien des hommes, & que
 „ la véritable politique des rois & de tout
 „ honnête homme est d'être bon & juste.
 „ Je suis ravi de ce que vous conservez en-
 „ core le souvenir d'un endroit où l'on
 „ „éternise

„éternise votre mémoire. Vous êtes im-
„mortel chez nous, & le nom d'Algarot-
„ti périra aussi peu à Reinsberg que celui
„du Dieu Terme chez les Romains. Je
„regarde les hommes d'esprit comme des
„Séraphins en comparaison de ce troupeau
„vil & méprisable des humains qui ne pen-
„sent pas. J'aime à entretenir correspon-
„dance avec ces intelligences supérieures,
„avec ces êtres qui seroient tout à fait spi-
„rituels s'ils n'avoient pas de corps. Ce
„sont l'élite de l'humanité. Je vous prie
„de faire mes amitiés à Mylord Baskmore
„dont j'estime véritablement le caractère
„& la façon de penser. J'espère qu'il au-
„ra reçu mon épître sur la liberté de pen-
„ser des Anglois. Souvenez-vous des
„amis que vous vous êtes faits ici en vous
„montrant simplement, & jugez de ce que
„ce seroit si nous avions le plaisir de vous
„posséder toujours. Je suis avec une vé-
„ritable estime, mon cher Algarotti, vo-
„tre très affectionné

FÉDÉRIC.

Telles étoient les gracieuses & tendres
expressions dont ce Prince incomparable se

servoit dans ses lettres ; & jamais le tems ni le plus haut degré d'élevation n'y ont apporté le plus léger changement. Quatre jours après que l'heureux destin de la Prusse avoit porté Frédéric sur le trône, il écrivit au Philosophe son ami, pour lui témoigner l'impatience qu'il avoit de le revoir. Sur une invitation si honorable le Comte partit de Londres & se rendit à Berlin, où il vécut & étudia auprès du Roi qui lui communiquoit ses ouvrages & li-soit ceux du Comte. Dans le séjour brillant de la Cour, dans la douce solitude des maisons de plaisance, dans les voyages publics & particuliers, le Comte Algarotti fut toujours le compagnon inséparable, l'interprète & le confident des pensées de Frédéric, qui se dépouillant pour lui de tout l'éclat de sa Majesté, & lui faisant part de ses études, de ses entretiens, de sa table, de ses spectacles, en un mot vivant avec lui, réunir par le doux lien de la vertu & de l'humanité deux états entre lesquels la fortune avoit mis un intervalle infini, la grandeur suprême & la condition d'un particulier. La gloire d'Arts philo-

DU COMTE ALGAROTTI. 131

philosophe d'Alexandrie reçut un grand éclat lorsque César entrant victorieux dans cette ville le conduisit avec lui & le distingua de ses concitoyens par des marques d'une considération particulière. Si l'on peut sans choquer la délicatesse de l'antiquité, comparer notre philosophe à celui d'Alexandrie, & César qui triomphoit avec les forces de l'Europe à Frédéric qui a triomphé des forces de l'Europe réunies pour le combattre & l'admirer comme l'a dit Mr. d'Alembert, nous dirons que la gloire du Comte Algarotti ne fut pas moindre lorsque il suivit à Königsberg en 1740 Frédéric qui alloit prendre la couronne, & qu'il se trouva avec lui au milieu des applaudissemens & de la joye de cette puissante & belliqueuse nation, mêlé & confondu avec les Princes du sang, & fort honoré par le Roi qui pendant ces réjouissances le tint à ses côtés pour jeter au Peuple joyeux de l'argent marqué au coin de Frédéric, ou plutôt de la philosophie couronnée.

Ce fut cette même année à jamais mémorable par le commencement d'un regne

si glorieux, que ce Monarque fit le philosophe son ami Comte du Royaume de Prusse, grace qu'il étendit à son frere & à leur posterité. C'est ainsi que la famille Algarotti distinguée par ses richesses & par ses alliances, dut aux lettres & à la vertu un nouveau lustre & prit le titre de Comte en vertu des lettres patentes du Roi reconnues par le Sénat de Venise.

Le Comte étoit entièrement attaché au Roi par l'admiration & par la reconnaissance. Cependant le Roi voulut se l'attacher par des nouveaux liens, & fixer ce savant qui jusqu'alors avoit été étranger à sa cour. C'est pourquoi il déclara Chambellan & Chevalier de l'ordre du mérite le Comte qui étoit alors à Dresde, avec le titre de Conseiller intime de guerre. Le Roi lui annonça cette nouvelle dignité par les vers François qu'il lui écrivit de sa propre main. Le voici :

*Vous que les graces & les ris
Formerent pour flatter & plaire
Pour instruire par vos écrits,
Et non pour conseiller la guerre,*

DU COMTE ALGAROTTI. 133

*Recevez ces titres nouveaux,
Cet emploi, ce caractère
Plus digne de l'auteur du congrès de Cythere.
Ces titres dans les cours excitent des rivaux,
Animent les ressorts des complots & des
brigues,*

*Et deviennent par des intrigues
La décoration des fots.*

*Dans les lieux simples que j'habite
On les sçait refuser aux enfans des héros,
Ils ne s'accordent qu'au mérite.*

Après des graces si distinguées & durables il est superflu de parler des riches présens en porcelaines, en montres, en tabatieres enrichies de Diamans que le Comte reçut en plusieurs occasions du Roi, & des Princes du sang qui touchés de son génie, de son savoir, de la vivacité de son esprit, & de la noble modestie de son caractère, le distinguèrent & le comblèrent de présens. Le principal & le plus digne d'envie consiste dans les témoignages ineffaçables que le Roi lui a donné de sa Royale bienveillance en soixante & quinze lettres, la plupart écrites de sa main victorieuse &

arbitre de la destinée des Royaumes. Les originaux de ces lettres sont conservés soigneusement par le Comte son frere comme le gage le plus précieux des sentimens que le Roi avoit pour le Comte François, & comme la marque d'honneur la plus capable d'illustrer sa maison. En effet on ne sauroit rien ajouter aux expressions tendres, gracieuses, & honorables avec lesquelles le Roi marque son estime pour les vertus du Comte, la confiance qu'il avoit dans la bonté de son caractère, & le cas qu'il faisoit de ses aimables qualités. En 1741 ce Monarque l'avoit envoyé à Turin chargé d'une commission secreete. Le Comte n'y étoit pas encore arrivé que le Roi, qui faisoit alors la guerre en Silésie, lui écrivit d'Otmachau en ces termes.

» Dans tous ces soixante mille que j'ai
 » faits je n'ai trouvé aucun humain compa-
 » rable au Cygne de Padoue. Je donne-
 » rois volontiers dix lieues cubiques de ter-
 » re pour un génie semblable au vôtre.
 » Mais je m'aperçois que je vais vous prier
 » de revenir me rejoindre, lorsque vous

DU COMTE ALGAROTTI. 139

„ n'êtes pas encore arrivé. Hâtez-vous donc
„ d'arriver, d'exécuter votre commission
„ & de revoler à moi.

Nous passerons sous silence plusieurs autres lettres dans lesquelles le Roi lui faisoit des relations de batailles, lui mandoit son état & celui des armées; les vers élégans dans lesquels il le loue l'appellant son *doux Cygne*, le *Cygne harmonieux*, *Cygne de Padoue*; les consolations qu'il lui donnoit dans les maladies; les consultations des Médecins qu'il lui envoyoit; les assurances de la part qu'il y prenoit; & les invitations qu'il faisoit de prendre les eaux d'Égrâ avec lui. Mais nous ne saurions nous dispenser de rapporter la dernière lettre pleine de tendresse que le Roi écrivit au Comte qui étoit à Pise accablé de maladies. Elle lui parvint lorsqu'il étoit à l'extrémité; à peine il put se la faire lire, & il l'écouta en versant des larmes de reconnaissance. Après avoir rapporté la première lettre nous rapporterons la dernière pour montrer que les derniers honneurs que le Comte Algarotti reçut du Roi, répondirent aux premiers, & que quoiqu'éloigné

il en fut toujours tendrement aimé. Voici cette lettre.

» J'ai jugé de votre mal par la lettre
 » que vous m'avez écrite. Cette main
 » tremblante m'a surpris & m'a fait une pei-
 » ne infinie. Puissiez-vous vous remettre
 » bientôt! avec quel plaisir j'apprendrois
 » cette bonne nouvelle! Quoique les méde-
 » cins de ce pays n'en sachent pas plus long
 » que les vôtres pour prolonger la vie des
 » hommes, un de nos Esculapes vient ce-
 » pendant de guérir un étique attaqué des
 » poumons bien plus violemment que ne
 » l'étoit Maupertuis quand vous l'avez vu
 » ici. Vous me ferez plaisir de m'envoyer
 » votre *statum morbi* pour voir si la consul-
 » tation de ce médecin ne pourroit pas
 » vous être de quelque secours. Je comp-
 » terois pour un de ces momens les plus
 » agréables de ma vie celui où je pour-
 » rois vous procurer le rétablissement de
 » votre santé, je desiré de tout mon cœur
 » qu'elle soit bientôt assez forte pour que
 » vous puissiez revenir dans ce pays-ci. Je
 » vous montrerai alors une collection que
 » j'ai faite de tableaux de vos compatriotes

DU COMTE ALGAROTTI. 137

» Je dis à leur égard & à celui des peintres
 » François, ce que Boileau disoit des poë-
 » tes, *jeune j'aimois Ovide, vieux j'estime*
 » *Virgile.* Je vous suis bien obligé de la
 » part que vous prenez à ce qui me regar-
 » de. Au reste soyez persuadé que la nou-
 » velle la plus agréable pour moi sera d'ap-
 » prendre par vous même que vous êtes
 » tout à fait rétabli.

Tels furent les derniers sentimens de ce Roi aussi humain que puissant à la dernière maladie du Comte Algarotti. On voit que ce monarque s'intéressoit au rétablissement du Comte autant que s'il étoit été de son sang ou de son sang. Cependant ce grand Roi ne se borna pas à ces témoignages de bienveillance. Afin de laisser un monument durable de son estime pour le Comte Algarotti, il ordonna dès qu'il eut appris sa mort, qu'on lui dressât un superbe Mausolée dans le cimetière de Pise, avec l'inscription, *Algarotto Ovidii amulo, Newtoni discipulo;* & il permit au Comte son frère de faire graver sur ce monument le nom auguste de celui qui l'avoit fait élever: *Fridericus Magnus;* on y

ajouta ces paroles *Algarottus non omnis*, tirées d'Horace (*non omnis moriar, multa quæ pars mei vitabit Libitinam*: Ode 30. Lib. III.) que le Comte avoit ordonné qu'on gravât sur son tombeau; car suivant son testament, comme nous le dirons ensuite, Mauro Tesi devoit ériger un tombeau au Comte si ce Roi magnifique ne l'eût prévenu.

C'est ainsi que par un monument moins précieux par l'art & par la matière, que par le nom du Prince qui l'a fait élever, la mémoire de cet homme célèbre fut transmise aux races futures & consacrée à l'immortalité.

Tels furent les honneurs que Frédéric le Grand rendit aux lettres; & à la vertu du Comte Algarotti. Les Princes Henri, Ferdinand, & Guillaume, qui ont si dignement imité leur auguste Frère dans sa valeur & dans ses victoires, l'imiterent aussi dans sa bienveillance, & dans sa générosité. Il n'est point de marque d'estime & d'amitié que ces Princes n'aient donné au Comte Algarotti. S'il étoit présent, ils vivoient avec lui dans la plus intime familiarité. S'il étoit éloigné, ils lui écrivoient de leurs

DU COMTE ALGAROTTI. 139

propres mains des lettres dont toutes les lignes sont autant de témoignages de leur estime, & de leur bienveillance. Sur-tout l'invincible Prince Henri a fait usage à l'égard du Comte de ces tendres expressions qui sont une preuve incontestable du mérite réel de ceux à qui elles sont adressées, car l'heureuse condition des Princes les met à l'abri de la triste nécessité de seindre & de flatter.

Les Princes de Prusse n'employèrent jamais dans la signature de leurs lettres au Comte Algarotti que les termes d'*ami très affectionné & sincère*, comme s'ils avoient voulu laisser à l'univers une preuve assurée de l'affection de toute la maison Royale de Brandebourg que le Comte s'étoit acquis.

Le Comte ne fut pas moins distingué par les sœurs du Roi, la Margrave de Bareuth que ce Monarque appelle *Sage Minerve* dans l'épître qu'il lui adresse, & la Reine de Suède qui, ainsi que l'écrit le savant Marquis Grimaldi, *née la plus aimable de son sexe, s'étoit par son assiduité rendue la plus savante*. Cette dernière fit présent au Comte d'une tabatière enrichie de

pierreries. Il reçut aussi des riches présents du Roi de Dannemarck, & surtout d'Auguste III Roi de Pologne, modèle de cette généreuse bienfaisance qui fut toujours le caractère de l'auguste Maison de Saxe. Nous avons déjà dit que ce Prince l'avoit chargé de chercher pour la galerie de Dresde les tableaux les plus précieux, & de faire imprimer les œuvres de Benoit Pallavicini, & que charmé du savoir & des rares qualités du Comte il le retint à sa Cour avec le titre de Conseiller intime de Guerre. A Dresde il s'attira aussi l'estime du feu Electeur Frédéric Chrétien alors Prince Royal, & de l'Electrice Marie Antoinette Princesse de Baviere, distinguée par ses connoissances dans la musique, dans la peinture, & dans les langues Italiennes & Françaises, comme il paroît par les poésies qu'elle a publiées dans ces langues qui n'étoient pas les siennes & qui lui étoient très-familieres. Parmi les marques d'estime que le Comte reçut de tant de Princes nous n'oublierons pas celles que lui donna à Londres la Reine Wilhelmine Princesse savante & protectrice des Arts &

des Sciences qui voulut avoir avec lui des fréquents entretiens; ni l'honneur distingué que lui fit le Duc d'York qui passant à Pise en 1764 & apprenant la maladie du Comte alla lui faire visite; ni l'estime & la bienveillance du Prince Ferdinand de Brunswik aussi affable que vaillant, qui lui écrivit plusieurs lettres pleines de l'amitié la plus cordiale, & lui envoya des relations de campagnes, des plans de campemens, & plusieurs cassettes de Médailles anciennes.

C'est ainsi que le mérite connu du Comte Algarotti fut distingué & récompensé par les plus grands Princes de l'Europe. La mort prématurée d'abord de l'Impératrice Iwannona, & ensuite du Comte Algarotti, le priva des récompenses que la Cour de Petersbourg lui destinoit selon les lettres du grand-chancelier Comte de Woronzow avec lequel il étoit étroitement lié. Ce Seigneur avoit en 1764 fait parvenir à l'auguste Souveraine qui actuellement gouverne la Russie l'essai de l'histoire métallique de cet empire depuis Pierre le Grand jusques à Catherine II,

comme on le voit au cinquieme Tome de ses ouvrages. Cette nouvelle & sage Législatrice avoit inspiré tant d'admiration à notre Auteur, que lui donnant le nom de *Minerva Venusque in una*, il réunit pour la louer avec vérité les attributs fabuleux de deux divinités.

Si le Comte Algarotti fut estimé par les Princes du Nord avec lesquels il a passé presque toute sa vie, il ne le fut pas moins par trois de nos Princes Italiens, & surtout par le savant & célèbre Pape Benoit XIV, qui souvent profita de son crédit & de son intercession en faveur des Catholiques de Berlin & des états du Roi de Prusse, & fit par son canal parvenir au Roi ses demandes. C'est ce que nous ont fait voir plusieurs lettres de ce Pape qui contiennent ses actions de grâces pour les réponses favorables que le Comte Algarotti lui envoyoit de la part de ce Monarque, Pere impartial de tout sujet tranquille & vertueux. Parmi les lettres d'autres Princes le Comte Bonhomme conserve celles où le Pape se plaint de se voir trompé dans l'espérance de voir à Rome le Comte Algarotti, lui dit qu'il sou-

haïte beaucoup de le voir, & donne à son esprit & à son savoir des louanges d'autant plus honorables qu'elles viennent de la part d'un Prince vraiment digne de louanges.

Pendant le séjour du Comte à Turin, le jeune Duc de Savoye conçut une si bonne opinion de lui que depuis-lors il eut toujours pour lui la considération la plus distinguée. Ce Prince goûta beaucoup les ouvrages du Comte que le Chevalier de Fleury directeur de ses études, faisoit servir à son instruction. Ainsi le Comte eut de son vivant le sensible plaisir de voir que ses ouvrages à peine publiés devenoient l'école des Princes.

L'Infant Don Philippe si chéri à cause de ses lumières & de son humanité, rendit également justice au mérite de notre savant. Il le reçut en 1759 d'une manière gracieuse & proportionnée à l'empressement avec lequel il l'avoit plusieurs fois invité à se transporter de Bologne à Parme; & le Comte répondit à l'attente du Prince & à la réputation qui l'avoit précédé. A Parme il fut logé à la Cour, il eut un Carrosse & des Domestiques de la Cour, il

soupa tous les soirs avec le Duc qui le présenta à sa fille, depuis Reine des Romains, & voulut que ce grand connoisseur des beaux-arts jugeât des talents de cette Princesse pour la Musique & pour la Poésie, & des progrès qu'elle y faisoit. A son départ le Duc lui fit des présens, & le Colbert de Parme lui a écrit plusieurs lettres dans lesquelles ce Ministre lui mandoit que le Duc avoit trouvé bien court le séjour que le Comte avoit fait auprès de lui, que S. A. R. l'avoit vu partir avec beaucoup de déplaisir, qu'il souhaitoit de le revoir, & qu'il applaudissoit à son esprit, à son savoir, & à ses manieres aimables.

Nous ne finirions point si aux honneurs que notre savant reçut des Souverains nous voulions joindre ceux que lui rendirent les personnes les plus distinguées par leur dignité, par leur naissance, par leur savoir, ou par leurs actions. Nous ferions un catalogue trop long si nous rapportions seulement les noms de ceux qui étoient en commerce de lettres avec le Comte Algarotti: il en a laissé plusieurs gros volumes: il est à souhaiter qu'on fasse
un

un choix judicieux de ces lettres; le recueil qui en résulteroit ne seroit pas moins honorable qu'utile à la littérature Italienne.

Pourtant nous ne passerons pas sous silence l'estime que lui marquerent dans leurs lettres plusieurs Cardinaux Italiens & surtout Valenti, Archinto, Orfini, Branciforte, si distingués par leurs talens pour le gouvernement & pour la politique; aussi bien que Orsi, Quirini, & Passionei, si célèbres par l'étendue de leur savoir. Nous ne nommerons que deux Prélats, M. Archinto le jeune qui par sa politesse & par son esprit vaste & profond fait l'espérance de Rome; & M. Giacomelli qui, à la science des Mathématiques & à la connoissance parfaite de la langue Grecque, joint le talent d'écrire en Latin avec autant de pureté que d'éloquence. Parmi les papiers du Comte Algarotti on conserve un cahier de notes Grecques composées par un Prêlat, qui vouloit les insérer dans une nouvelle édition de son commentaire sur l'Électre de Sophocle. Il y a aussi un grand nombre de lettres, qui contiennent des passages Grecs, des observations sur le Theetete de

Platon avec l'idée d'un commentaire que M. Giacomelli pensoit à donner sur ce dialogue. Ce commentaire auroit contribué à mettre dans son vrai jour la doctrine que le divin Platon expose dans ce dialogue, qu'Homere a touchée, qu'Héraclite, Empedocle, & Epicharme ont soutenue, & qui enfin a été de nos jours enrichie d'exemples & de nouveaux raisonnemens tirés soit de la physique soit de la métaphysique dans le livre intitulé *l'Esprit*.

Outre le Marquis Grimaldi, le Marquis Poleni, Antoine Conti, le Pere Paciaudi, le Comte Gozzi, & le Pere Bettinelli dont nous avons parlé; outre les savants de Bologne qui dans leurs élégantes lettres imprimées dans cette ville chez Lelio della Volpe font presque à chaque ligne l'éloge du Comte Algarotti, nous ferons mention du Marquis Tanucci qui fait tant d'honneur à la jurisprudence, à la politique, & aux lettres, du célèbre Pere Richini, & de deux Toscans qui seuls suffiroient pour que l'Italie n'enviât à aucune nation ni leurs philosophes ni leurs écri-

DU COMTE ALGAROTTI. 147

vains les plus éloquens: ces deux Toscans sont Antoine Cocchi, & Jean Lami. Ce dernier dans ses journaux parle souvent du Comte Algarotti de la maniere la plus honorable. Nous ferons aussi mention du fameux Pere Stellini, du Pere Frisio grand mathématicien, du Pere Louis Mingarelli connu par ses ouvrages, par sa connoissance des langues, & par sa vaste érudition, de l'Abbé Taruffi homme d'un esprit très-étendu, & d'un savoir extraordinaire, de trois poètes élégans, Flaminio Scarfelli, Augustin Paradisi, & Jean Montanari, du Pere Roberti qui cultive si heureusement les belles lettres, du Pere Pellegrini grand orateur, & grand poëte, de l'Abbé Spallanzani qui dédia au Comte ses réflexions sur la traduction de l'Iliade d'Homere par Salvini, & de l'Abbé Frugoni si connu en Italie. Ce dernier eut quelquefois recours au Comte comme à un homme consommé dans toutes les Sciences: en 1758 il lui écrivit, *je dois faire un discours à l'ouverture de notre Académie de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture. Je dois parler de la beauté & de l'utilité de ces arts,*

Je dois y faire entrer les louanges de l'Infant qui est le protecteur, ou plutôt le fondateur de cette Académie. Je dois enfin tâcher d'inspirer aux jeunes élèves l'amour de ces arts & les encourager à la recherche de ce point de perfection qui fait la gloire & le bonheur des artistes. Je ne suis guère fait pour écrire en prose, & pour vous dire le vrai je n'ai aucune connoissance de ces arts, & je ne saurois en parler comme il convient. Je vous prie de m'envoyer une ébauche de ce discours, de l'enrichir de quelques traits brillants tirés de l'histoire de la peinture, & surtout de me fournir les couleurs qui peuvent donner plus d'éclat aux louanges du Souverain. Je ne fais faire que des vers & je suis mal à mon aise quand il faut que de poète je devienne prosateur. Venez à mon secours, & comme vous excellez également en prose & en vers donnez moi beaucoup du vôtre dans la prose dans laquelle je suis pauvre.

Parmi les étrangers nous rappelons avec plaisir les lettres élégantes que lui écrivit avec des grands sentimens d'estime & d'amitié le Cardinal de Bernis, ce philoso-

phe aimable qui fait l'ornement de la France & de Rome. Ce Cardinal écrivit au Comte en 1762. » Je vais lire avec avidité l'Épître sur le commerce. La grande réputation de l'auteur exciteroit seule une vive curiosité pour cet ouvrage ; mais j'ajoute à ce motif le sentiment le plus sincère d'amitié & d'estime pour la personne. Vous me ferez le plus grand plaisir du monde, M., de vouloir bien me communiquer les ouvrages dont vous illustrerez encore votre patrie. Je l'estime bien heureuse de vous posséder, & je ne désespère pas que quelque circonstance ne me rapproche encore de vous, & me mette à portée de vous renouveler, M., l'hommage des sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels je vous suis attaché ».

Nous parlerons aussi des lettres des deux fameux Généraux Keith & Schwerin, qui étoient ses plus chers & intimes amis, & dont la mort lui coûta tant de larmes ; de celles du Prince de Lobkowitz ; de celles des deux éloquens philosophes & politiques Chesterfield, & Pitt aujourd'hui Com-

te de Chatham ; de celles des favans Hyde, Tailor-How, & Hervey, qui même fit des vers Grecs à la louange du Comte ; de celles de David Hume qui est au dessus de tout éloge ; de celles d'Egmont Montaigu qui a voyagé en Arabie, qui envoyoit d'Alexandrie au Comte la notice des médailles trouvées en Égypte , & le prioit de corriger les fautes qui pouvoient lui être échappées dans les descriptions & dans les faits ; & de celles du célèbre Mr. de Voltaire qui n'a jamais cessé de louer le Comte & qui nous a donné une juste idée de son esprit dans une lettre entr'autres écrite en 1761.

» Mais vous homme aimable & universel, quels sont vos plaisirs & vos travaux ?

» Vous ne savez pas à quel point j'aime tous vos ouvrages. Il me semble que depuis Galilée il n'y a que vous qui instruisiez avec agrément. Vous êtes né avec un talent bien rare que vous avez perfectionné ; & ce talent c'est le goût, divinité très-inconnue à la plupart des philosophes'.

Nous aimons aussi à parler du commerce de lettres qu'il eut avec les hommes illustres Euler & Clairaut ; avec son fidele

DU COMTE ALGAROTTI. 151

& savant ami M. Formey qui prit toujours tant de part à sa gloire ; & enfin avec Mr. de Maupertuis qui selon cet hémistiche de Virgile gravé sur la médaille frappée en son honneur , a été

extra anni solisque vias.

Il nous reste plusieurs lettres de ce philosophe sublime qui a été uni au Comte Algarotti par les liens de la plus étroite amitié : & ses lettres sont pleines de marques d'estime & de bienveillance. „la cour est très „brillante”, lui écrivoit-il de Berlin en 1747. „Vous devez donc en venir profiter & la rendre plus agréable ; mais enfin „si vous refusez ce que j'ai tant souhaité, „n'allez pas vous en retourner en Italie sans „que je vous voie, car je ferai le voyage „de Dresde si je ne puis pas vous voir autrement. Mais songez que je n'ai pas les „mêmes raisons d'aller à Dresde que vous „avez de venir ici où il y a un Roi qui „vous aime & qui vous desire”.

On trouve les noms d'autres personnages illustres qui aimèrent le Comte Algarotti & eurent un commerce de lettres avec lui,

dans le corps de ses ouvrages, dans ses dédicaces, dans ses épîtres en vers, & dans les lettres qu'il leur adressa. Outre les honneurs qu'il reçut des particuliers, il en reçut aussi des Universités, & des Académies d'Italie, d'Allemagne, & d'Angleterre qui le mirent au nombre de leurs membres. Il fut consulté par des Sociétés littéraires. Celle de Berne entr'autres le pria en 1758 de lui accorder le même secours qu'elle attendoit de Rousseau, d'Helvetius, d'Humme, & d'autres hommes célèbres. Elle renouvella ses instances en 1762 avec un magnifique éloge. Elle s'exprime ainsi :
 » Permettez-nous d'espérer la même faveur
 » de vous. Un Républicain ami d'un Roi
 » philosophe, un favori des Muses, qui
 » fait répandre sur les traits sévères de la
 » Morale le sourire des Graces. Que de
 » titres pour nous faire espérer la faveur de
 » votre correspondance ! »

Nous finirons le détail des honneurs que le Comte Algarotti reçut des savans les plus distingués de l'Europe par le nom de cinq Dames illustres qui l'honorèrent de leur estime, & se firent honneur de la

DU COMTE ALGAROTTI. 153

fienne. Trois de ces Dames sont trois savantes de France, Madame d'Aiguillon, Madame du Boccage, & Madame du Chatelet; une Angloise, Miledi Montaigu qui a si bien mérité du genre humain, & qui a fait tant de vers à la louange du Comte Algarotti; & une Allemande Madame la Baronne Sophie Danckelman, Gouvernante de la Princesse Royale de Prusse à présent Princesse d'Orange. Cette Dame estimable par la noblesse de son cœur, & par la constance de son amitié lui écrivit régulièrement pendant sept ans. Ces lettres importantes contiennent des relations exactes de la dernière guerre dont, comme nous l'avons dit, le Comte s'étoit proposé d'écrire l'histoire. Si l'on pouvoit lire ce commerce de lettres, on ne souhaiteroit d'autre histoire que celle que pouvoit écrire l'heureuse plume du Comte Algarotti; tant on trouve d'exactitude & de précision dans le narré des événements de la guerre, des batailles, de l'état des armées, des victoires, & des dangers du Roi, & du courageux Prince Henri. C'est de ce dernier que cette Dame recevoit la plus gran-

de partie des nouvelles qu'elle communiqueoit à ce savant.

Mais le Comte Algarotti n'auroit jamais obtenu ces honneurs, & il ne se feroit jamais attiré cette bienveillance constante & générale qui est l'effet du mérite de celui qui l'obtient & non de la libéralité de celui qui l'accorde, si à la vaste étendue de ses connoissances il n'eût allié un grand fond de droiture & de bonté qui lui concilient l'estime & l'amitié de toute l'Italie, des Cours étrangères, & des Villages où il a fait quelque séjour dans ses voyages.

Malheureusement pour la philosophie, & pour les sciences les histoires ne nous parlent que trop des Philosophes qui n'ayant pas le cœur conforme à l'esprit, au lieu de réunir la science aux mœurs, ont par la lâcheté de leurs actions démenti la gravité de leurs maximes & de leurs ouvrages, en sorte que les savans sont regardés comme le fléau de la société. Notre siècle en est entr'autres malheureusement la preuve.

DU COMTE ALGAROTTI. 155

Nous avons eu le bonheur d'écrire la vie d'un philosophe pacifique, modéré, & tranquille. Il a depuis l'âge le plus tendre suivi l'exemple des gens de bien, & pratiqué pendant toute sa vie les vertus morales, en sorte qu'il a eu beaucoup d'amis & d'admirateurs sans qu'un seul homme, soit avec raison soit à tort, se soit plaint de lui, ni de vive voix ni par écrit. La justice & la reconnoissance qui sont les fondemens de la bonté, étoient innées dans le cœur du Comte Algarotti; & il les cultiva pendant toute sa vie, surtout à l'égard de son Roi. Du premier instant qu'il eut le bonheur de l'approcher, le Comte rendit justice aux rares qualités de ce Monarque, & eut toute la reconnoissance possible pour ses bienfaits. Il célébra toujours l'auguste nom de Frédéric, & il publia ses actions & ses louanges avec des grandes marques de respect & de dévouement, tant dans ses œuvres imprimées que dans ses lettres familières & secrètes. Elles respirent le zèle, l'attachement, la passion pour les intérêts, & pour la gloire de ce Monarque. On y voit tantôt l'espérance, tantôt l'inquiétude,

tantôt la joye suivant les vicissitudes de la guerre, & suivant la fortune de ce Roi laquelle régloit les mouvemens du cœur du Comte Algarotti. Ces lettres sont entre les mains de ses amis en Italie & dehors; & il en reste parmi les papiers du Comte quelques ébauches qui prouvent combien il étoit juste, fidele, & reconnoissant.

Non seulement il a été inaltérablement fidele à son Mecene & Seigneur, mais il a été à cet égard aussi bien qu'en toute occasion d'une sincérité & d'une délicatesse infinie. Dans le voyage qu'il fit à Parme le bruit se répandit qu'il pourroit bien s'y fixer : le Comte se hâta de désabuser ses amis, & il écrivit à son Frere en ces termes, *le Sénateur Balbi arrivera bientôt. Je serois bien aise que vous le vissiez. Je me suis entretenu avec lui au sujet de certaines conséquences qu'il pouvoient avoir ; à ce qu'on croyoit, les grâces que m'a fait S. A. R. La vérité m'a dicté ce que j'ai dit, & je souhaiterois ardemment que cet entretien eût fait sur l'esprit du Sénateur l'impression qu'il devoit y faire. On craignoit, & le Sénateur Balbi paroissoit porté à le croire, que l'Infant*

DU COMTE ALGAROTTI. 157

me proposeroit de rester à sa Cour à des conditions très-avantageuses. Sur cela je lui ai répondu comme il convenoit à un homme qui a du sens & de l'honneur & qui est Chambellan du Roi de Prusse auquel il n'est pas moins attaché par l'admiration que par la reconnaissance. Si j'entre dans ce détail avec vous ce n'est pas parce que vous ne connoissez pas parfaitement ma façon de penser ; c'est afin que , s'il le faut , vous mettiez bien dans l'esprit à Balbi que je suis & serai toujours Chambellan du Roi de Prusse , qu'on ne m'a fait aucune proposition , & que si l'on m'en faisoit je ne les écouterois point. Tel étoit son dévouement pour le Roi ; il le déclare dans une lettre à un Frere en qui il avoit toute la confiance possible. La flatterie n'entre pas dans de semblables lettres. Son dévouement étoit , comme il le dit lui-même , l'effet de l'admiration , & de la reconnaissance. Comme ces sentimens sont fondés sur la justice & sur la raison , ils étoient dans le cœur du Comte à l'abri de cet esprit de parti qui dans les dernières guerres d'Allemagne s'étoit glissé jusqu'en Italie , où les partisans des puissances belli-

gérantes le portoient jusqu'au fanatisme. L'admiration & la reconnoissance du Comte ne l'empêchoit point de rendre hommage au mérite partout où il le trouvoit: nous en avons une preuve dans une lettre qu'à son passage par Vienne il écrivit à son Frere. *Cette Reine avec les charmes de la personne a le courage des Scipions & des Scaures, & une fermeté qui feroit honneur à l'ancienne Rome; je ne dis rien des graces & des talents aimables qui la rendent la plus charmante Princeſſe de la terre.* C'est ainſi que le Comte ſavoit rendre juſtice au mérite & à la vérité ſans manquer à ce qu'il devoit au Roi. Ce Prince connoifſoit ſi bien le caractère du Comte que dans le plus fort de la guerre il lui écrivit que ſi pour aller en Italie il ne pouvoit pas paſſer par Coburgh, il n'avoit qu'à paſſer par Vienne où le Roi n'avoit rien à craindre d'un homme tel que le Comte.

Il a auſſi été conſtamment fidele à ſes amis, en faveur deſquels il n'épargna jamais ni conſeils, ni ſervices, ni aucune ſorte de bons offices. Au nombre de ceux qui éprouverent la bonté de ſon caractère il

DU COMTE ALGAROTTI. 159

faut mettre Maupertuis qui dans ses maladies n'eut de consolation plus assidue & plus assurée que celle qu'il trouva dans l'amitié & dans l'attachement sincere du Comte Algarotti. Ce dernier pour visiter & assister Maupertuis couroit de Potsdam & autres lieux à Berlin. Nous avons vu plusieurs billers dans lesquels le Comte demande au Roi la permission d'aller embrasser son ami ; & entr'autres un qui contient les expressions de son estime pour ce savant. »*Maupertuis* me mander que malgré la belle » saison il n'y a aucun changement en bien » touchant la santé. Il souhaiteroit que je » fisse un tour à Berlin , & j'espere que Vo- » tre Majesté voudra bien que j'aïlle voir » un homme dont la cendre sera honorée » des larmes de V. M."

Le Roi à qui l'amour de la philosophie rendoit précieux les jours des philosophes , écrivit de sa propre main au bas de ce billet la réponse suivante. » Si vous » parlez à Maupertuis je vous prie de lui » dire qu'il ne boive point de café , point » de liqueur , & qu'il s'assujettisse aux loix » d'*Hypocrate*."

C'est ainsi que le Comte Algarotti fut exact à remplir les devoirs de l'amitié, de la compassion, & de l'humanité: il ne le fut pas moins à remplir ceux que prescrivent le sang & la nature. Dès sa plus tendre jeunesse privé de son pere il donna toujours, même dans ses voyages, à sa Mere les preuves de l'amour le plus tendre, & du respect le plus sincere. Elle vivoit dans l'abondance, cependant le Comte augmenta sa pension à mesure que sa fortune s'accrut. Non seulement il aima constamment son Frere, mais il l'estima & il lui adressa quelques dissertations comme Cicéron en adressa à Quintus son Frere. On ne peut lire sans étonnement & sans plaisir les lettres pleines d'amitié que le Comte François pendant ses voyages écrivoit toutes les semaines au Comte Bonhomme. Ce commerce a été exempt de toute altération & de tout reproche, excepté quelques plaintes affectueuses que le Comte Bonhomme fit à son Frere en deux occasions. La première lorsque le Comte François à l'âge de 22 ans, âge peu fait pour l'économie, fit des dépenses considérables pendant ses voyages

yages à Paris & à Londres, & durant son séjour dans ces villes aussi agréables que dispendieuses. La seconde lorsque languissant à Pise au milieu des angoisses d'une maladie mortelle, assiégé par des méchans, il fut sur le point de signer un contrat par lequel il donnoit à fond perdu d'abord 20000 sequins & ensuite 10000 ; il n'auroit profité de la rente de cette somme que pendant peu de jours, & son Frere auroit par-là perdu une partie considérable de l'héritage qui lui étoit dû légitimement. Cet acte devoit être passé au profit d'une maison de Florence aussi riche qu'illustre. Mais on ne sauroit croire que les nobles membres de cette famille fussent instruits des embûches que l'avarice tendoit à un homme mourant, ni qu'ils ayent voulu recevoir après la mort du Comte quelques boucles de diamans de la valeur de 400 sequins comme le prix du désistement des droits qu'ils pouvoient avoir acquis par un contrat qui n'a jamais été tout à fait conclu. Nous croyons que les auteurs de ce trait subtil d'avarice ont été quelques hommes bas & obscurs qui ont abusé d'un nom respectable.

L

Voilà les deux seuls événements fâcheux arrivés dans la famille du Comte: on ne sauroit attribuer le premier qu'à l'imprudence de la jeunesse, & le second qu'à l'accablement d'esprit que produit une maladie mortelle. Aussi n'occasionnerent-ils entre ces deux excellens Freres ni aigreur ni interruption d'amitié ou de commerce de lettre.

Le Comte Algarotti a voyagé non par un effet de simple curiosité, mais pour s'instruire par la connoissance des mœurs de différens peuples. Dans cette vue il parcourut toute l'Italie, la Suisse, & l'Allemagne: il alla à Paris & à Londres, & visita les villes les plus considérables de France & d'Angleterre. Il se transporta deux fois à Paris & trois à Londres: au second voyage qu'il y fit, il s'embarqua pour aller avec Mylord Baltimore à Pétersbourg. On voit dans ses œuvres & dans ses Lettres qu'il préféroit Londres à toutes les autres villes & la liberté Angloise à tous les autres gouvernemens. Il mettoit cette nation vaillante au-dessus des autres & faisoit les plus grands éloges de ses philosophes & de ses savans.

DU COMTE ALGAROTTI. 163

A cette occasion François Fabris ; homme d'un profond savoir & jaloux de l'honneur de l'Italie, lui écrivit de Bologne en 1734, *vous paroissez prévenu en faveur de l'Angleterre que vous appelez par rapport aux sciences l'Égypte moderne ; si l'Italie jouissoit encore de l'heureux siècle de Trajan ubi & sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet, il seroit sur ma parole inutile de s'exposer aux fatigues d'un si long voyage pour converser avec les savans d'Angleterre.*

Pendant ces voyages il enrichit son esprit de réflexions philosophiques, & de pensées politiques & morales ; il remarqua & observa bien des choses qu'on lit dans ses lettres. Parmi les raretés qu'il s'étoit fait un plaisir d'acquérir, on trouve les prismes dont Newton s'étoit servi pour ses expériences. Madame de Conduit niece & héritière de ce divin Philosophe les lui avoit donnés à Londres, & la maison Algarotti les conserve encore.

On auroit peine à concevoir le grand nombre d'amis qu'il se fit dans toutes ces villes, & le bon accueil qu'on s'emploioit

de faire par-tout à un philosophe jeune, d'un esprit libre, poli, gai, & orné de toutes les qualités aimables, & aussi instructif & amusant dans ses entretiens que dans ses livres. Voici ce que lui écrivoit la marquise Elizabeth Ratta qui dans ses lettres françaises substituoit aux vains titres la belle simplicité des Latins. *La paix, & le contentement de ton esprit toujours enjoué & gracieux.... Tu as certainement tant de belles qualités que la moitié suffiroit pour rendre heureux quelque homme que ce soit ; mais ta politesse est infinie, & tu sais l'allier aux lettres & aux sciences que tu possèdes parfaitement.*

Dans son commerce de lettres avec le Roi, avec les Princes, avec les Savans, & avec ses Amis, on voit sa philosophie, son talent poétique, son érudition, & ses connoissances dans les beaux arts dans lesquelles il surpassa tous les connoisseurs de son tems. Mais on convient unanimement que ce qui le distingue le plus, c'est la noblesse de son caractère, honnête & franc, & les charmes de ses manieres polies & gracieuses „ personne n'est plus touché que moi de „ l'universalité de ses talens & des grâces de

„son esprit. Il est aussi aimable dans la „société que dans ses écrits,” dit M. de Voltaire dans une lettre adressée à Joseph Pecis. Mais à quoi bon ces témoignages ? Dans le tems que nous publions ces mémoires il existe une infinité de personnes qui ont connu le Comte Algarotti. Le consentement général vérifiera nos assertions ; & elles se trouveront conformes aux rares qualités & aux sentimens d'un cœur fortifié par la philosophie, & poli par l'aménité des lettres ; qualités & sentimens que tout le monde a reconnu dans le Comte. Paisible & doux il évita toujours de son côté, & blâma dans les autres les disputes & les contestations littéraires. Dans une de ses lettres à Zannotti il condamne les divisions & l'esprit de parti qui regnent dans une célèbre université d'Italie, où elles dégénèrent souvent en cabales, & en haines personnelles, *rendant méprisables* (dit-il) *aux yeux du public ceux qui sont nés pour l'instruire.* Pénétré de ces sentimens & bien éloigné de l'envie & des médisances trop communes parmi les savans qui courent la même carrière, il aimait les Philosophes, les Poètes &

les Artistes ; il entretenoit un commerce de lettres avec eux, & il demanda leurs avis & leurs conseils. Si l'on excepte ses dissertations contre les adversaires de l'Optique de Newton, desquelles il a banni toute animosité & toute aigreur, il n'eut aucune dispute ni en matière de littérature, ni sur aucun autre sujet. Il fut ennemi de ce faste indocile & de cet orgueil sourcilleux qui est le partage de la foiblesse & de l'ignorance. Toute l'Italie & surtout Bologne qui l'avoit vu jeune écolier, le revit dans la suite philosophe courtois avec la même douceur de caractère. Les grandes récompenses que lui avoient attiré ses vertus, & les honorables distinctions que lui avoit procuré son mérite, avoient plus augmenté sa modestie que sa gravité. Ni la fortune, ni la faveur des Princes n'avoient altéré sa modération. La Cour n'avoit pas pu changer ce goût vif qu'il avoit pour la vérité & pour la franchise, parce que la vaine ambition, & la cupidité n'avoient jamais fait sentir au Comte qui étoit riche & d'un esprit libre, le poids & le souci qui accompagnent la chaîne brillante de l'esclavage. Il se contenta de me-

DU COMTE ALGAROTTI. 167

ner parmi les études une vie douce, tranquille, & honorable auprès d'un Roi qui l'aimoit, & qui connoissoit son caractère en sorte qu'en l'invitant à sa cour il lui écrivit qu'il y trouveroit *la liberté pour devise*. Les voyes obliques, les artifices, la duplicité, la flatterie furent inconnues à un homme qui ne demandoit rien pour lui même, & qui ne faisoit valoir son crédit & l'accès qu'il avoit auprès du Souverain qu'en faveur d'autrui. Il étoit désintéressé surtout pour ce qui regarde ses études, toutes coûteuses qu'elles étoient. Il donnoit généreusement à ses amis des livres, & autres choses qui pouvoient leur faire plaisir. Il fut bienfaisant; & si les hommes n'étoient pas plus sensibles au désagrément d'avoir eu besoin d'un bienfait qu'à la gloire de l'avoir mérité, nous pourrions nommer des personnes à qui le Comte, ne pouvant pas les secourir autrement, assigna des pensions viagères sur son propre patrimoine. Il fut prudent, doux, & docile; il n'affecta jamais l'air distrait d'un géometre pensif, ni la mine refrignée de ces philosophes dont Horace se moque

avec tant de raison. Sa physionomie étoit ouverte, son visage gai, son regard vif & riant, ses manieres polies, obligeantes, & respectueuses, son ton n'étoit pas décisif, il ne parloit pas par sentences, mais avec une aimable modestie & une douce éloquence. Il avoit l'expression si prompte & les idées si nettes qu'on auroit dit qu'il avoit sous les yeux un livre où il lisoit tout ce qu'il disoit sans méditation sur le sujet le plus difficile; tant il y avoit d'ordre & de précision dans ses raisonnemens. Il les mettoit à la portée de tout le monde avec un art admirable. Il satisfaisoit indifféremment tous ses Auditeurs par la facilité qu'il avoit d'entretenir avec esprit & agrément les philosophes, les poëtes, les amateurs des beaux-arts, les savans, ceux qui aiment à connoître les pays étrangers, ou à entendre les nouvelles soit littéraires, soit politiques, & même le beau sexe qui se plaît aux récits vifs & légers & aux traits enjoués. Par ces belles & rares qualités le Comte fut accueilli & souhaité dans toutes les assemblées; tout le monde applaudit à l'esprit & à l'enjouement de cet homme aimable à qui la nature

avoit prodigué ces graces séduisantes que l'art ne sauroit donner & qui nous décident à la premiere vue en faveur des personnes qui les possèdent. Le Comte avoit de plus l'air noble, & la mine agréable & prévenante en sorte que le Cardinal de Fleury lui dit à Paris, *vous ne démentez pas le beau sang de Venise.*

Il est facile d'imaginer que tant d'avantages réunis dans un jeune homme, & rehaussés par une façon de se mettre où sans luxe & sans ostentation brilloit la propreté, le goût, & la bienfaisance, ne manquerent pas de procurer au Comte Algarotti de ces douces liaisons dont se défend bien difficilement un jeune cœur tendre & délicat. Mais nous n'en parlerons pas pour ne pas nous exposer aux reproches que Leonard Aretin fit autrefois à Boccace qui écrivant la vie d'un homme tel que le Dante, s'étoit amusé à de pareils détails. Mais ces liaisons ne retarderent point les études du Comte Algarotti qui au milieu des prospérités, des honneurs, & des plaisirs fut toujours très attaché à ses occupations, à transcrire des passages, à écrire à ses amis,

à passer les nuits entières dans les études sans qu'on s'en apperçût. Car il savoit si bien employer & partager son tems que sans négliger les devoirs de la société il passoit aisément de ses livres aux bienséances de la vie civile & aux entretiens les plus spirituels & les plus enjoués. Il avoit un goût si exquis pour la perfection, qu'il étoit rarement satisfait de ses ouvrages; il les retouchoit sans cesse & il les corrigeoit avec l'exactitude la plus scrupuleuse: delà vient que les dernières éditions diffèrent tant des premières.

Dans sa jeunesse il jouit d'une santé ferme & constante; mais sa trop grande application, les fatigues des voyages, la diversité des climats & des alimens, altérèrent son tempérament qui étoit naturellement délicat. Le Comte devint sujet aux maux d'estomac & de nerfs & à l'hypochondrie, maladie qui affecte ordinairement les personnes sensibles, & surtout celles qui ont l'imagination vive & qui s'adonnent aux études. Ces infirmités l'obligèrent de quitter les froids climats d'Allemagne pour respirer l'air tempéré d'Italie. Il vécut d'abord

à Venise dans la maison paternelle; ensuite il se fixa à Bologne parce que l'air des agréables collines de cette ville lui sembloit plus favorable à sa santé; & parce qu'il aimoit cette ville comme une seconde patrie à cause du grand nombre d'amis qu'il y avoit & du souvenir des études qu'il y avoit faites pendant sa jeunesse. Il alloit souvent de Bologne à Venise voir son Frere & sa famille & il y restoit quelque tems. Enfin on s'apperçut qu'outre les maux dont nous avons parlé, il étoit tombé dans la phtisie; on croit que cette maladie lui avoit été communiquée par Maurino qui effectivement en mourut aussi bien que son Frere. A cause de cette maladie il se rendit à Pise dont l'air d'ailleurs doux & tempéré ne lui fut pas favorable; cependant son ami Voltaire l'avoit pressé d'aller à Ferney & de confier sa santé au célèbre Mr. Tronchin. Le Comte soutint avec une constance philosophique les incommodités de cette maladie lente & les approches de la mort sachant bien que les loix de la nature sont immuables. Pour s'occuper & se distraire pendant ses derniers jours il passoit la ma-

terminée avec Maurino à raisonner de peinture
 & d'architecture, mourant ainsi dans le sein
 des arts qu'il avoit toujours aimés &
 cultivés. Après midi il se faisoit lire ses
 ouvrages qu'on réimprimoit à Livorne &
 qu'il corrigeoit & perfectionnoit. Le soir
 il s'amusoit à un concert de voix & d'in-
 strumens qui se tenoit dans son appartement.
 C'est ainsi qu'à l'âge peu avancé de 52 ans,
 le trois de Mai 1764 cessa de vivre à Pise
 le Comte François Algarotti. Il institua
 son héritier le Comte son frere qu'il char-
 gea de plusieurs legs. Il laissa au Roi de
 Prusse pour marque de sa reconnoissance
 un beau tableau de Pesne, à Mr. Pitt deux
 tableaux, un camée antique, & un porte-
 feuille de desseins choisis & précieux que
 Maurino avoit fait avec soin sous la direc-
 tion du Comte; au Cardinal Malvezzi un
 beau service de porcelaine, & un autre pa-
 reil au Général Monti; & à d'autres des
 tableaux rares, des bas-reliefs, des livres,
 des montres, & des tabatieres enrichies de
 diamans. Il n'oublia ni les amis qui l'a-
 voient assisté à Pise, ni les domestiques qui
 l'avoient servi. Il laissa 2000 Séquins &

DU COMTE ALGAROTTI. 173

partager entre diverses personnes; 3000 à Maurino, pour le mettre à son aise avec sa famille, & de plus 1000 autres pour les fraix du tombeau de son goût & de son invention que ce peintre devoit élever au Comte dans le cimetiere de Pise. Ce tombeau, comme nous avons dit, fut élevé aux fraix & au nom du Roi de Prusse qui chargea le Comte Bonhomme de l'exécuter. Le dessein que Maurino, prévenu par la mort, en avoit laissé, fut heureusement & artistement perfectionné par Charles Bianconi Peintre & Architecte célèbre. Cet Artiste fit aussi le beau modele de la Minerve qu'on voit affligée & triste couchée sur l'urne, & ceux de l'Amour & de Pfyché au milieu desquels paroît le portrait du Comte ayant à côté une lire & un compas, symboles qui font allusion à la poésie, à la philosophie, & à l'inscription *Algarotto Ovidii æmulo, Newtoni discipulo*. On conserve ces modeles dans la maison Algarotti, & les statues furent executées par Cibeï. Ce mausolée est de marbre très fin; l'Architecture en est simple & dans le goût des Grecs. Sur le dessein historié de

Bianconi le Comte Bonhomme a fait graver une grande planche par Jean Volpato graveur très-habile, & il en a envoyé les estampes au Roi de Prusse, & aux autres Princes qui avoient donné au Comte son frere tant de marques de distinction. Le Comte Bonhomme a eu la générosité de donner plusieurs de ces estampes aussi rares que belles avec le portrait de son frere à ses amis d'Italie, & des pays étrangers.

Telle est l'honorable carrière qu'a fourni le Comte Algarotti, qui par ses ouvrages & par ses qualités s'est illustré lui-même, & a illustré sa famille, sa patrie, & l'Italie entière.

C'est sur le Comte Bonhomme, dont le mérite est incomparable, que rejaillit tant de gloire, aussi bien que sur sa fille la Comtesse Marie Algarotti douée de toutes les graces de son sexe, du caractère le plus heureux, & du talent le plus décidé pour la musique, pour les belles-lettres, & pour la poésie. Elle a pour mere la Comtesse Pauline de Albertis, & pour époux Monsieur Marin Corniani homme d'une illustre famille, & plein d'érudition, d'esprit, &

DU COMTE ALGAROTTI. 175

de politesse. Tous les savans de l'Europe ont pleuré la  prématurée de notre philosophe: tous les journalistes de l'Europe ont fait son éloge, & Jean Lami a joint aux siens quelques vers latins qui lui ont été adressés par un Anonyme & qui contiennent les louanges du Comte Algarotti & de ses ouvrages. C'est par ces vers que nous terminerons ces mémoires dont la fin sera décorée du même nom auguste qui se trouve à leur commencement,

Hæc Algarotti effigies, quo cive superbit

*Regina, Adriacis quæ dominatur aquis,
Illius ore loqui dulces ante omnia Musas
Credidimus, Charites illius ore loqui.
Illius ingenio nec te latuere, Lycori,
Ardua Newtoni dogmata, prisma;
color.*

*Plauserunt tanto contenti judice vates;
Æmula naturæ plaussit amica manus.
Enituere illo choreæ, scenæque magistro;
Enituit Russi purior orbis honor.*

*Olli Ynchas, Romæque canunt præconia
es;*

*Aptius ex illo Mæ sibi legit opus.
Sed quid ego hæc retuli? Magno placuit*

Friderico.

Hoc unum longi carminis instar erat.







